This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

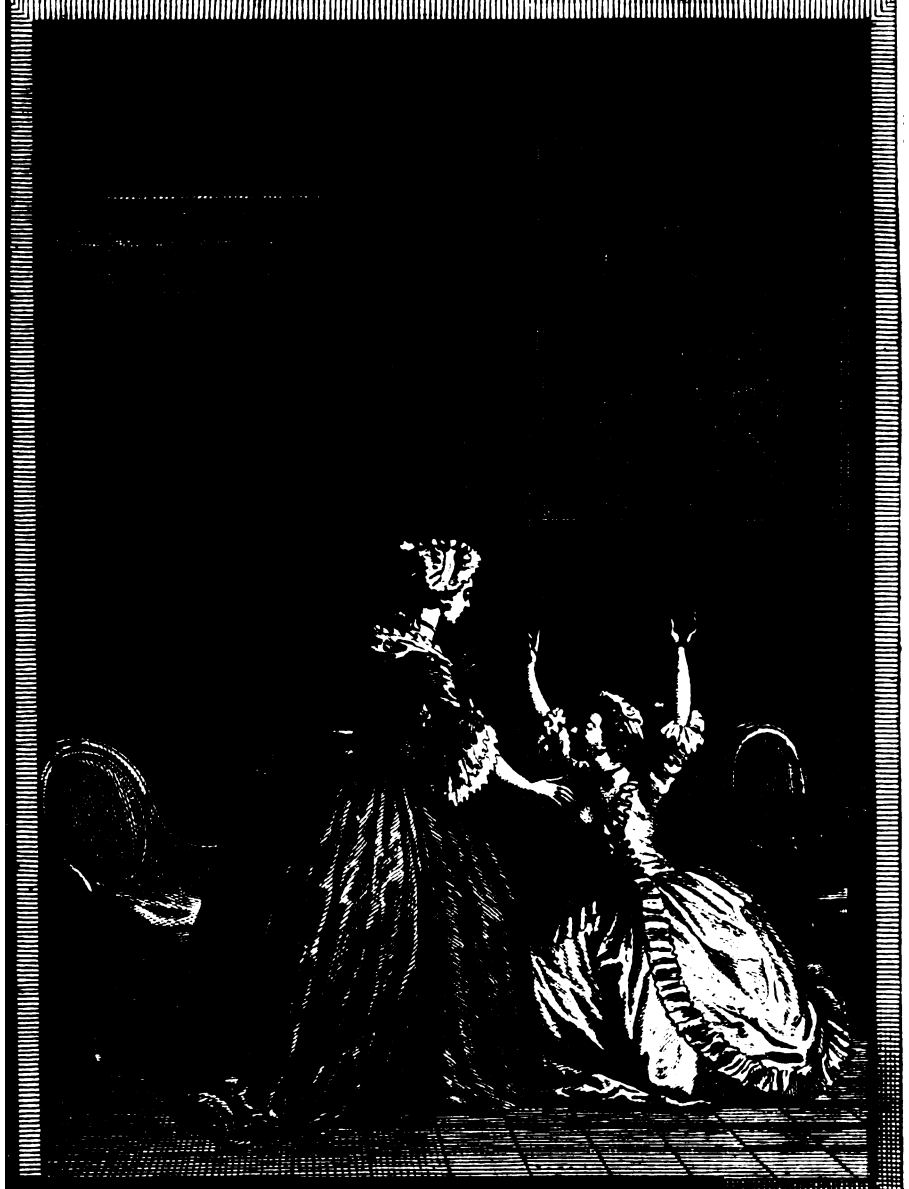
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

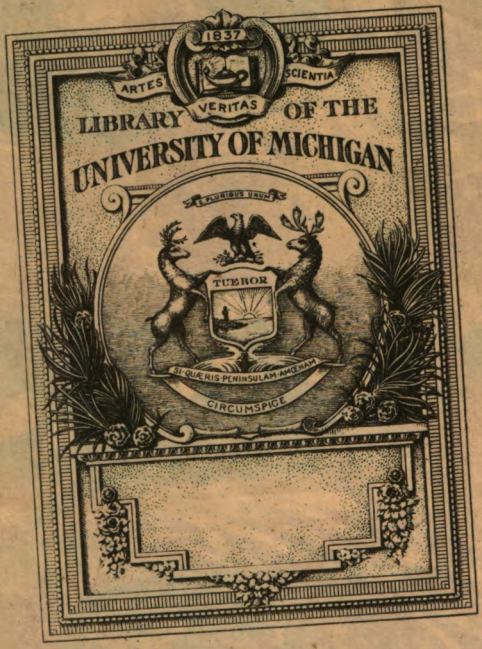


OEuvres choisies de l'Abbé Prévost, avec figures

Prévost

Digitized by Google

C.P. Marillier direx. 1784 P.A. De Wault sculp.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

848
P94
1783

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

Digitized by Google

OEUVRES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

Digitized by Google

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

Rom. Lang.
Watt
1-21-26
12817

Digitized by Google

AVIS
DES ÉDITEURS.

Les diverſes éditions de l'Hiſtoire de miſs CLARISSE HARLOVE, *qui ont paru juſqu'à préſent, n'étoient pas, à proprement parler, complettes; le teſtament & les lettres poſthumes paroiſſoient néceſſaires pour terminer cet ouvrage. L'édition que nous préſentons aujourd'hui au public, renferme, de plus que les précédentes, le teſtament, les lettres poſthumes de miſs Clariſſe, & les lettres du colonel Morden, qui raconte les ſuites qu'eut la mort de Clariſſe dans ſa famille.*

On lira avec plaiſir, à la tête de cet

Digitized by Google

ouvrage, l'éloge de RICHARDSON, *où tous les cœurs ſenſibles reconnoîtront l'eſpèce d'enthouſiaſme dont ils ont été affectés en liſant Clariſſe, Grandiſſon & Paméla.*

INTRODUCTION.

JE commence par un aveu qui doit faire quelque honneur à ma bonne foi, quand il pourroit en faire moins à mon diſcernement. De tous les ouvrages d'imagination, ſans que l'amour-propre me faſſe excepter les miens, je n'en ai lu aucun avec plus de plaiſir que celui que j'offre au public; & je n'ai pas eu d'autre motif pour le traduire.

SI cette déclaration m'oblige de juſtifier un peu mon goût, j'ajouterai, avec la même franchiſe, que je ne connois, dans aucun livre du même genre, plus de ces aimables qualités qui font le charme d'une lecture où l'eſprit & le cœur ſont également attachés.

Digitized by Google

QUOIQUE je le mette au rang des ouvrages d'imagination, parce que l'éditeur anglois n'exige pas qu'on en prenne une autre idée, pluſieurs perſonnes reſpectables de la même nation m'aſſurent que c'eſt l'hiſtoire d'une famille connue; & peut-être ſera-t-on porté à ſe le perſuader, en apprenant, dans le dernier tome, par quelle voie tant de lettres ont été raſſemblées.

CE n'eſt pas dans les cinq ou ſix premières qu'il faut s'attendre à trouver un intérêt fort vif. Elles ne contiennent proprement que l'expoſition du ſujet. On ne demande pas qu'un feu brûle, s'il n'eſt allumé. Mais enſuite la chaleur ſe fait ſentir à chaque page, dans les trois premiers tomes, & croît ſans ceſſe juſqu'au dernier.

Digitized by Google

PAR le droit ſuprême de tout écrivain qui cherche à plaire dans ſa langue naturelle, j'ai changé ou ſupprimé ce que je n'ai pas jugé conforme à cette vue. Ma crainte n'eſt pas qu'on m'accuſe d'un excès de rigueur. Depuis vingt ans que la littérature angloiſe eſt connue à Paris, on ſait que, pour s'y faire naturaliſer, elle a ſouvent beſoin de ces petites réparations. Mais je me ſuis fait un devoir de conſerver, aux caractères & aux uſages, leur teinture nationale. Les droits d'un traducteur ne vont pas juſqu'à transformer la ſubſtance d'un livre, en lui prêtant un nouveau langage. D'ailleurs, quel beſoin? L'air étranger n'eſt pas une mauvaiſe recommandation en France.

SI j'étois dans l'uſage de mettre un nom célèbre à la tête de mes livres, mon

Digitized by Google

choix ne ſeroit pas incertain. Grandeurs, richeſſes, vous n'obtiendriez pas mon hommage. Je ſupplierois l'illuſtre auteur de Cénie & des Lettres Péruviennes, d'adopter CLARISSE HARLOVE. L'aimable famille! Un lieu chéri du ciel, qui raſſembleroit ZILIA, CÉNIE & CLARISSE, ſous les ailes de cette excellente mère, ſeroit le temple de la VERTU & du SENTIMENT.

Digitized by Google

ÉLOGE
DE
RICHARDSON.

PAR un roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuse pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de RICHARDSON, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent par-tout l'amour du bien, & qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson,

Digitized by Google

refait la plupart des ſentences des moraliſtes; & avec toutes ces ſentences, il ne referoit pas une page de Richardſon.

Une maxime eſt une règle abſtraite & générale de conduite, dont on nous laiſſe l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image ſenſible dans notre eſprit; mais celui qui agit, on le voit, on ſe met à ſa place ou à ſes côtés; on ſe paſſionne pour ou contre lui; on s'unit à ſon rôle, s'il eſt vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il eſt injuſte & vicieux. Qui eſt-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinſon, n'a pas fait frémir? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui eſt-ce qui ne s'eſt pas dit, au fond de ſon cœur, qu'il faudroit fuir de la ſociété, & ſe réfugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille diſſimulation?

O Richardſon! on prend, malgré qu'on

Digitized by Google

en ait, un rôle dans tes ouvrages, on se mêle à la conversation; on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés aux spectacles pour la première fois, criant: *Ne le croyez pas, il vous trompe..... si vous allez là, vous êtes perdu.* Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon! Combien j'étois juste! que j'étois satisfait de moi! J'étois, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

« J'avois parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions; j'avois vu les ressorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens; je sentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le ſang le long des lambris; il ne vous égare point dans des forêts; il ne vous tranſporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expoſe point à être dévoré par des ſauvages; il ne ſe renferme point dans des lieux clandeſtins de débauche; il ne ſe perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons eſt le lieu de ſa ſcène; le fond de ſon drame eſt vrai; ſes perſonnages ont toute la réalité poſſible; ſes caractères ſont pris du milieu de la ſociété; ſes incidens ſont dans les mœurs de toutes les nations policées; les paſſions qu'il peint ſont telles que je les éprouve en moi; ce ſont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connois; les traverſes & les afflictions de ſes perſonnages ſont de la nature de celles qui me menacent ſans ceſſe; il me montre le cours général des choſes qui m'environnent. Sans cet art, mon ame ſe pliant avec peine à des biais chimériques, l'illuſion ne ſeroit que momentanée, & l'impreſſion foible & paſſagère.

Digitized by Google

Queſt-ce que la vertu ? C'eſt, ſous quelque face qu'on la conſidère, un ſacrifice de ſoi-même. Le ſacrifice que l'on fait de ſoi même en idée, eſt une diſpoſition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardſon ſème dans les cœurs des germes de vertus qui y reſtent d'abord oiſifs & tranquilles : ils y ſont ſecrètement juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion qui les remue & les faſſe éclorre. Alors ils ſe développent ; on ſe ſent porter au bien avec une impétuoſité qu'on ne ſe connoiſſoit pas. On éprouve, à l'aſpect de l'injuſtice, une révolte qu'on ne ſauroit s'expliquer à ſoi-même. C'eſt qu'on a fréquenté Richardſon ; c'eſt qu'on a converſé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame déſintéreſſée étoit ouverte à la vérité.

Je me ſouviens encore de la première fois que les ouvrages de Richardſon tombèrent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieuſement ! A chaque inſtant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page.

Digitized by Google

Bientôt j'éprouvai la même ſenſation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu enſemble pendant long-tems, & qui ſeroient ſur le point de ſe ſéparer. A la fin il me ſembla tout à coup que j'étois reſté ſeul.

Cet auteur vous ramène ſans ceſſe aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on ſe plait à le lire.

C'eſt lui qui porte le flambeau au fond de la caverne; c'eſt lui qui apprend à diſcerner les motifs ſubtils & déshonnêtes qui ſe cachent & ſe dérobent ſous d'autres motifs qui ſont honnêtes & qui ſe hâtent de ſe montrer les premiers. Il ſouffle ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente à l'entrée de la caverne, & le more hideux qu'il maſquoit s'apperçoit.

C'eſt lui qui fait faire parler les paſſions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent plus ſe contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occaſions.

C'eſt lui qui fait tenir aux hommes de tous

tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. S'il eſt, au fond de l'ame du perſonnage qu'il introduit, un ſentiment ſecret, écoutez bien, & vous entendrez un ton diſſonnant qui le décélera. C'eſt que Richardſon a reconnu que le menſonge ne pouvoit jamais reſſembler parfaitement à la vérité; parce qu'elle eſt la vérité, & qu'il eſt le menſonge.

S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'indépendamment de toute conſidération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel ſervice Richardſon n'a-t-il pas rendu à l'eſpèce humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait ſentir : à chaque ligne il fait préférer le ſort de la vertu opprimée au ſort du vice triomphant. Qui eſt-ce qui voudroit être Lovelace, avec tous ſes avantages? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas être Clariſſe, malgré toutes ſes infortunes?

Digitized by Google

Souvent j'ai dit, en le liſant : Je donnerois volontiers ma vie pour reſſembler à celle-ci; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je ſais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, diſtribuer mon mépris ou mon eſtime ſelon la juſte meſure de l'impartialité, c'eſt à Richardſon que je le dois. Mais amis, reliſez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous ſont utiles; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croiſent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie; venez, nous pleurerons enſemble ſur les perſonnages malheureux de ſes fictions, & nous dirons : ſi le ſort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront auſſi ſur nous. Si Richardſon s'eſt propoſé d'intéreſſer, c'eſt pour les malheureux. Dans ſon ouvrage, comme dans le monde, les hommes ſont partagés en deux claſſes : ceux qui jouiſſent & ceux qui ſouffrent. C'eſt toujours à ceux-ci

Digitized by Google

qu'il m'aſſocie; &, ſans que je m'en apperçoive, le ſentiment de la commiſération s'exerce & ſe fortifie.

Il m'a laiſſé une mélancolie qui me plaît & qui dure; quelquefois on s'en apperçoit, & l'on me demande : qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre état naturel? que vous eſt-il arrivé? On m'interroge ſur ma ſanté, ſur ma fortune, ſur mes parens, ſur mes amis O mes amis! Paméla, Clariſſe & Grandiſſon ſont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations ſérieuſes, j'éprouvois un dégoût invincible; je laiſſois là le devoir, & je reprenois le livre de Richardſon. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs lorſque vous aurez quelques devoirs à remplir. Qui eſt-ce qui a lu les ouvrages de Richardſon ſans déſirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami? Qui eſt-ce qui ne lui a pas ſouhaité toutes ſortes de bénédictions.

O Richardſon, Richardſon! homme unique à mes yeux! tu ſeras ma lecture

Digitized by Google

dans tous les tems. Forcé par des beſoins preſſans, ſi mon ami tombe dans l'indigence, ſi la médiocrité de ma fortune ne ſuffit pas pour donner à mes enfans les ſoins néceſſaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me reſteras; tu me reſteras ſur le même rayon avec Virgile, Homère, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour à tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on eſtime les ouvrages de Richardſon.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ſes détails, qu'on appeloit des longueurs: combien ces reproches m'ont impatienté!

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'uſage & le tems ont preſcrites aux productions des arts, & qui foule aux pieds le protocole & ſes formules! Il ſe paſſera de longues années après ſa mort, avant que la juſtice qu'il mérite lui ſoit rendue.

Cependant ſoyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille diſtractions,

Digitized by Google

où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusemens dont il s'est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paroître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, & qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théatres que des scènes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paroissent longs, que ne les abrégez-vous? Soyez conséquens. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de Clarisse.

Les détails de Richardson déplaisent & doivent déplaire à un homme frivole & dissipé; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivoit, c'est pour l'homme tranquille & solitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amusemens du monde, & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, & à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs!

Digitized by Google

Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira; mais ils ſeront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils font ſortir les paſſions, s'ils montrent les caractères.

Ils ſont communs, dites-vous; c'eſt ce qu'on voit tous les jours. Vous vous trompez : c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux, & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous faites le procès aux plus grands poëtes, ſous le nom de Richardſon. Vous avez vu cent fois le coucher du ſoleil, & le lever des étoiles; vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiſeaux; mais qui de vous a ſenti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le ſilence de la nuit plus touchant? Eh bien! il en eſt pour vous des phénomènes moraux ainſi que des phénomènes phyſiques : les éclats des paſſions ont ſouvent frappé vos oreilles; mais

Digitized by Google

vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de ſecret dans leurs accens & dans leurs expreſſions. Il n'y en a aucune qui n'ait ſa phyſionomie; toutes ces phyſionomies ſe ſuccèdent ſur un viſage, ſans qu'il ceſſe d'être le même; & l'art du grand poëte & du grand peintre eſt de vous montrer une circonſtance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, liſez Richardſon, liſez-le ſans ceſſe.

Sachez que c'eſt à cette multitude de petites choſes que tient l'illuſion : il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre. Le geſte eſt quelquefois auſſi ſublime que le mot, & puis ce ſont toutes ces vérités de détail qui préparent l'ame aux impreſſions fortes des grands événemens. Lorſque votre impatience aura été ſuſpendue par ces délais momentanés qui lui ſervoient de digues, avec quelle impétuoſité ne ſe répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poëte de les rompre? C'eſt alors qu'af-

Digitized by Google

faiſſés de douleur, ou tranſportés de joie; vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, & de vous dire à vous-mêmes : *mais peut-être que cela n'eſt pas vrai.* Cette penſée a été éloignée de vous peu à peu, & elle eſt ſi loin qu'elle ne ſe préſentera pas.

Une idée qui m'eſt venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardſon, c'eſt que j'avois acheté un vieux château; qu'en viſitant un jour ſes appartemens, j'avois apperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems; & que, l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clariſſe & de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empreſſement ne les aurois-je pas rangées par ordre de dates? Quel chagrin n'aurois-je pas reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacune entr'elles? Croit-on que j'euſſe ſouffert qu'une main téméraire (j'ai preſque dit ſacrilège) en eût ſupprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardſon que dans votre élégante tra-

Digitized by Google

duction françoiſe, & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoiſſez pas Lovelace, vous ne connoiſſez pas Clémentine, vous ne connoiſſez pas l'infortunée Clariſſe, vous ne connoiſſez pas miſs Howe, ſa chère & tendre miſs Howe, puiſque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue ſur le cercueil de ſon amie, ſe tordant les bras, levant ſes yeux noyés de larmes vers le ciel, rempliſſant la demeure des Harlove de ſes cris aigus, & chargeant d'impréca-tions toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonſtances, que votre petit goût ſupprimeroit, puiſque vous n'avez pas entendu le ſon lugubre des cloches de la paroiſſe, porté par le vent ſur la demeure des Harlove, & réveillant dans ces ames de pierre le remords aſſoupi; puiſque vous n'avez pas vu le treſſaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le ſilence morne qui règnoit au milieu d'eux,

Digitized by Google

fut rompu par les ſanglots du père & de la mère; ce fut alors que le vrai ſupplice de ces méchantes ames commença, & que les ſerpens ſe remuèrent au fond de leurs cœurs, & les déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que, dans une ſociété où la lecture de Richardſon ſe faiſoit en commun ou ſéparément, la converſation en devenoit plus intéreſſante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occaſion de cette lecture, les points les plus importans de la morale & du goût diſcutés & approfondis.

J'ai entendu diſcuter ſur la conduite de ſes perſonnages, comme ſur des événemens réels; louer, blâmer Paméla, Clariſſe, Grandiſſon, comme des perſonnages vivans qu'on auroit connus, & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt. Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé, & qui avoit amené la converſation, ſe ſeroit imaginé, à la vérité, & à la chaleur de l'entretien, qu'il

Digitized by Google

s'agiſſoit d'un voiſin, d'un parent, d'un ami, d'un frère, d'une ſœur.

Le dirai-je?..... J'ai vu, de la diverſité des jugemens, naître des haînes ſecrêtes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes diviſions entre des perſonnes unies, que s'il eût été queſtion de l'affaire la plus ſérieuſe. Alors je comparois l'ouvrage de Richardſon à un livre plus ſacré encore, à un évangile apporté ſur la terre pour ſéparer l'époux de l'épouſe, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la ſœur; & ſon travail rentroit ainſi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous ſortis d'une main toute puiſſante, & d'une intelligence infiniment ſage, il n'y en a aucun qui ne péche par quelque endroit. Un bien préſent peut être dans l'avenir la ſource d'un grand mal; un mal, la ſource d'un grand bien.

Mais, qu'importe? ſi, grâces à cet auteur, j'ai plus aimé mes ſemblables, plus aimé mes devoirs; ſi je n'ai eu pour les méchans que de la pitié; ſi j'ai conçu

Digitized by Google

plus de commiſération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonſpection dans l'uſage des choſes préſentes, plus d'indifférence ſur les choſes futures, plus de mépris pour la vie, & plus d'amour pour la vertu, le ſeul bien que nous puiſſions demander au ciel, & le ſeul qu'il puiſſe nous accorder, ſans nous châtier de nos demandes indiſcrètes.

Je connois la maiſon des Harlove comme la mienne : la demeure de mon père ne m'eſt pas plus familière que celle de Grandiſſon. Je me ſuis fait une image des perſonnages que l'auteur a mis en ſcène; leurs phyſionomies ſont là : je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maiſons; elles m'inſpirent du penchant ou de l'averſion. Un des avantages de ſon travail, c'eſt qu'ayant embraſſé un champ immenſe, il ſubſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelque portion de ſon tableau. Il eſt rare que j'aie trouvé ſix perſonnes raſſemblées, ſans leur attacher quelques-uns de ſes noms. Il m'a-

Digitized by Google

dreſſé aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand: il faut un goût trop ſévère; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée, il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caractères. A peine ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que j'en compte déjà quinze ou ſeize; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à quarante dans Grandiſſon; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton, varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit, ſur un même viſage, les phyſionomies

Digitized by Google

diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clariſſe; la lettre d'une tante, pour celle d'une autre tante ou de madame Howe, ni un billet de madame Howe pour un billet de madame Harlove; quoiqu'il arrive que ces perſonnages ſoient dans la même poſition, dans les mêmes ſentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printems, on ne trouve point deux feuilles qui ſoient d'un même vert. Quelle immenſe variété de nuances! S'il eſt difficile à celui qui lit de les ſaiſir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver & de les peindre?

O Richardſon! j'oſerai dire que l'hiſtoire la plus vraie eſt pleine de menſonges, & que ton roman eſt plein de vérité. L'hiſtoire peint quelques individus, tu peins l'eſpèce humaine: l'hiſtoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attri-

Digitized by Google

bues à l'homme, il l'a dit & fait : l'hiſtoire n'embraſſe qu'une portion de la durée, qu'un point de la ſurface du globe; tu as embraſſé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain, qui a été, eſt, & ſera toujours le même, eſt le modèle d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur hiſtorien une critique ſévère, y en a-t-il aucun qui la ſoutînt comme toi? Sous ce point de vue j'oſerai dire que ſouvent l'hiſtoire eſt un mauvais roman, & que le roman, comme tu l'as fait, eſt une bonne hiſtoire. O peintre de la nature! c'eſt-toi qui ne mens jamais.

Je ne me laſſerai point d'admirer la prodigieuſe étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante perſonnages, qui tous conſervent ſi rigoureuſement les caractères que tu leur as donnés; l'étonnante connoiſſance des loix, des coutumes, des uſages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuiſable fonds de morale, d'expériences, d'obſervations qu'ils te ſuppoſent.

Digitized by Google

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardſon à ceux qui ſont le plus faits pour l'appercevoir. Pluſieurs fois j'ai commencé la lecture de Clariſſe pour me former, autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page; j'ai ſeulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de ſageſſe & de prudence, qui ne fait pas une ſeule démarche qui ne ſoit fauſſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer, parce qu'elle a des parens inhumains, & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raiſonnable, ſans que la vraiſemblance en ſoit bleſſée; à celle-ci, un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empeſé & ridicule, que ſa maîtreſſe déſole, malgré l'agrément & la protection d'une mère qui l'appuie; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la baſſeſſe avec la généroſité, la profondeur

Digitized by Google

profondeur & la frivolité, la violence & le ſang froid, le bon ſens & la folie; à en avoir fait un ſcélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on mépriſe, qui vous étonne, ſous quelque forme qu'il ſe préſente, & qui ne garde pas un inſtant la même. Et cette foule de perſonnages ſubalternes, comme ils ſont caractériſés! combien il y en a! & ce Belfort avec ſes compagnons, & madame Howe & ſon Hickman, & madame Norton, & les Harlove, père, mère, frère, ſœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauches! Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs! Comme tous agiſſent & parlent! Comment une jeune fille, ſeule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas ſuccombé? Et, encore, quelle eſt ſa chûte!

Ne reconnoît-on pas qu'on aime, ſur un fond tout divers, la même variété de caractères, la même force d'événemens & de conduite dans Grandiſſon?

Paméla eſt un ouvrage plus ſimple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ou-

Digitized by Google

vrages, dont un seul suffiroit pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaisent, sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras & de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frère. Je le portois en mon cœur, sans l'avoir vu, sans le connoître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens, qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander: avez-vous vu le poëte Richardson! Ensuite: avez-vous vu le philosophe Hume?

Un jour une femme d'un goût & d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson, qu'elle venoit de lire, dit à un de ses

Digitized by Google

amis qui partoit pour Londres : je vous prie de voir de ma part miſs Émilie, M. Belford, & ſur-tout miſs Howe, ſi elle vit encore.

Une autre fois, une femme de ma connoiſſance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du ſort de Clariſſe, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Eſt-ce que deux amies ne ſe ſont pas brouillées, ſans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réuſſi, parce que l'une mépriſoit l'hiſtoire de Clariſſe, devant laquelle l'autre étoit proſternée ?

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de ſa réponſe.

« *La piété de Clariſſe l'impatiente !* Et quoi ! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parens vertueux & chrétiens, timide, malheureuſe ſur la terre, n'ayant guère d'eſpérance de voir améliorer ſon ſort que dans une autre vie, ſoit ſans religion & ſans foi ? Ce ſentiment eſt ſi grand, ſi doux, ſi touchant ;

Digitized by Google

en elle! ſes idées de religion ſont ſi ſaines & ſi pures! ce ſentiment donne à ſon caractère une nuance ſi pathétique! Non, non, vous ne me perſuaderez jamais que cette façon de penſer ſoit d'une ame bien née ».

« *Elle rit, quand elle voit cette enfant déſeſpérée de la malédiction de ſon père!* Elle rit! & c'eſt une mère! Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez ſi la malédiction d'un père reſpecté, une malédiction qui ſemble s'être déjà accomplie en pluſieurs points importans, ne doit pas être une choſe terrible pour un enfant de ce caractère ; & qui ſait ſi dieu ne ratifiera pas dans l'éternité, la ſentence prononcée par ſon père » ?

« *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes!* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand j'en ſuis aux derniers inſtans de cette innocente, c'eſt que les pierres, les murs, les carreaux inſenſibles & froids ſur leſquels je marche, ne s'émeuvent pas & ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout

Digitized by Google

s'obscurcit autour de moi, mon ame se remplit de ténèbres, & il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais ».

« *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire des phrases; & lorsqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà consolée.* C'est, je vous l'avoue, une grande malédiction que de sentir & penser ainsi; mais si grande, que j'aimerois mieux tout à l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que de l'en savoir frappée. Ma fille!..... Oui, j'y ai pensé, & je ne m'en dédis pas ».

« Travaillez à présent, hommes merveilleux, travaillez, consumez-vous; voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvres des jugemens pareils! Nature, prépare pendant des siècles un homme tel que Richardson; pour le douer, épuise toi; sois ingrate envers tes autres enfans; ce ne sera que pour un petit nombre d'ames comme la mienne, que tu l'auras fait naître; & les larmes qui tomberont de mes yeux seront l'unique récompense de ses veilles ».

Et par postcrit elle ajoute : « Vous me

demandez l'enterrement & le testament de Clarisse, & je vous les envoie; mais je ne vous pardonnerois de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces deux morceaux, & ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite ».

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement & le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur françois a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi (1). Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connoisse, & un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un

(1) On les trouvera dans cette édition.

coin & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs; bientôt il s'interrompt; il ſanglotte; tout à coup il ſe lève; il marche ſans ſavoir où il va; il pouſſe des cris comme un homme déſolé, & il adreſſe les reproches les plus amers à toute la famille des Harlove.

Je m'étois propoſé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardſon; mais le moyen? il y en a tant!

Je me rappelle ſeulement que la cent vingt-huitième lettre, qui eſt de madame Hervey à ſa nièce, eſt un chef-d'œuvre : ſans apprêt, ſans art apparent, avec une vérité qui ne ſe conçoit pas, elle ôte à Clariſſe toute eſpérance de réconciliation avec ſes parens; ſeconde les vues de ſon raviſſeur; la livre à ſa méchanceté; la détermine au voyage de Londres, à entendre des propoſitions de mariage, &c. Je ne ſais ce qu'elle ne produit pas : elle accuſe la famille en l'excuſant; elle démontre la néceſſité de la fuite de Clariſſe, en la blâmant. C'eſt un des endroits, entre beaucoup d'autres, où je me ſuis écrié : *divin Richardſon!* Mais, pour éprouver

Digitized by Google

ce transport, il faut commencer l'ouvrage, & lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Léman, comme un morceau charmant : c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique! *C'est le bon, c'est l'honnête Léman.* Comme il lui peint la récompense qui l'attend! *Tu seras monsieur l'hôte de l'Ours Blanc; on appelera ta femme madame l'hôtesse.* Et puis, en finissant : *je suis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues, sont amis.

Il n'y avoit qu'un grand maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauches, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, & l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur! Qu'il

Digitized by Google

Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts oppoſés!

Et croit-on que ce ſoit ſans deſſein que l'auteur a ſuppoſé à ſon héros cette impétuoſité de caractère, cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue & de la liberté, cette vanité démeſurée, tant de qualités & de vices?

Poëtes, apprenez de Richardſon à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la partageant; &, par la raiſon oppoſée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laiſſer tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace ſe dégrade & ſe relève! Voyez la lettre cent ſoixante-quinzième. Ce ſont les ſentimens d'un Cannibale; c'eſt le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de poſtcrit le transforment tout à coup en un homme de bien, ou peu s'en faut.

Grandiſſon & Paméla ſont auſſi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère Cla-

Digitized by Google

rifle. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne ſoit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du lord le vieux père de Paméla, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adreſſer aux valets de la maiſon, ſans éprouver les plus violentes ſecouſſes.

Tout l'épiſode de Clémentine, dans Grandiſſon, eſt de la plus grande beauté.

Et quel eſt le moment où Clémentine & Clariſſe deviennent deux créatures ſublimes? Le moment où l'une a perdu l'honneur, & l'autre la raiſon.

Je ne me rappelle point, ſans friſſonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de ſa mère, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le ſang coulant le long de ſon bras, & dégoûtant du bout de ſes doigts, & ſon diſcours: *maman, voyez, c'eſt le vôtre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine eſt-elle ſi intéreſſante dans ſa folie? C'eſt que, n'étant plus maîtreſſe des penſées de ſon eſprit, ni des mouvemens de ſon cœur, s'il ſe paſſoit en elle quelque choſe de honteux, cela lui échapperoit. Mais elle ne

dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & ſon état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardſon avoit paſſé pluſieurs années dans la ſociété, preſque ſans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle paſſion que l'envie! C'eſt la plus cruelle des euménides; elle ſuit l'homme de mérite juſqu'au bord de la tombe; là elle diſparoît, & la juſtice des ſiècles s'aſſied à ſa place.

O Richardſon! ſi tu n'as joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homère! Alors qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent; je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étois

incliné au pied de ta ſtatue; je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois; & je n'en trouvois point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagination : ſi je veux écrire, j'entends les plaintes de Clémentine; l'ombre de Clariſſe m'apparoît; je vois marcher devant moi Grandiſſon; Lovelace me trouble, & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, ſpectres plus doux, Emilie, Charlotte, Paméla, chère miſs Howe, tandis que je converſe avec vous, les années du travail & de la moiſſon des lauriers ſe paſſent, & je m'avance vers le dernier terme, ſans rien tenter qui puiſſe me recommander auſſi aux tems à venir.

Digitized by Google

HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE PREMIÈRE.

Miſs ANNE HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

10 Janvier.

Vous ne doutez pas, ma très-chère amie, que je ne prenne un extrême intérêt aux troubles qui viennent de s'élever dans votre famille. Je ſais combien vous devez vous trouver bleſſée de devenir le ſujet des diſcours du public. Cependant il eſt impoſſible que, dans une aventure ſi éclatante, tout ce qui concerne une jeune perſonne

Digitized by Google

ſur qui ſes qualités diſtinguées ont fixé l'attention générale, n'excite pas la curioſité & les réflexions de tout le monde : je brûle d'en apprendre les circonſtances de vous-même, & celles de la conduite qu'on a tenue avec vous à l'occaſion d'un accident que vous n'avez pu empêcher, & dans lequel, autant que j'ai pu m'en éclaircir, c'eſt l'agreſſeur qui ſe trouve maltraité.

M. Diggs (1) que j'ai fait appeler, à la première nouvelle de ce fâcheux évènement, pour m'informer de l'état de votre frère, par le ſeul intérêt que je prends à ce qui vous touche, m'a dit qu'il n'y avoit rien à craindre de la bleſſure, s'il ne ſurvenoit aucun danger de la fièvre qui ſemble augmenter par le trouble de ſes eſprits. M. Wyerley prit hier le thé avec nous ; & quoique fort éloigné, comme on le ſuppoſe aiſément, de prendre parti pour M. Lovelace, lui & M. Symes blâmèrent votre famille du traitement qu'elle lui a fait lorſqu'il eſt allé en perſonne s'informer de la ſanté de votre frère, & marquer le chagrin qu'il reſſent de ce qui s'eſt paſſé. Ils diſent que M. Lovelace n'a pu éviter de tirer l'épée ; & que, ſoit défaut d'habileté, ſoit excès de violence, votre frère s'eſt livré dès le premier coup. On aſſure même que M. Lovelace lui a dit,

(1) Le chirurgien.

Digitized by Google

en s'efforçant de se retirer : « prenez garde à vous, » M. Harlove, votre emportement vous met » hors de défense ; vous me donnez trop d'avan- » tage. En faveur de votre sœur, j'en passerai » par où vous voudrez, si..... Mais ce dis- » cours ne l'ayant rendu que plus furieux, il s'est » précipité si témérairement, que son adversaire, » après lui avoir fait une légère blessure au bras, » lui a pris son épée ».

Votre frère s'est fait des ennemis par son humeur impérieuse, & par une fierté déraisonnable qui ne peut souffrir qu'on lui conteste rien. Ceux qui ne sont pas bien disposés pour lui, racontent qu'à la vue de son sang, qui couloit assez abondamment de sa blessure, la chaleur de sa passion s'est beaucoup refroidie ; & que son adversaire s'étant empressé de le secourir, jusqu'à l'arrivée du chirurgien, il a reçu ces généreux soins avec une patience qui devoit le faire croire très-éloigné de regarder comme une insulte la visite que M. Lovelace lui a voulu rendre pour s'informer de sa santé.

Laissons raisonner le public ; mais tout le monde vous plaint. Une conduite si solide & si uniforme ! tant d'envie, comme on vous l'a toujours entendu dire, de *glisser* jusqu'à la fin de vos jours sans être observée, & je puis ajouter sans désirer même qu'on remarque vos vœux

Digitized by Google

ſecrets pour le bien ! *plutôt utile que brillante* ; ſuivant votre deviſe, que je trouve ſi juſte ! cependant livrée aujourd'hui, malgré vous, comme il eſt aiſé de le voir, aux diſcours & aux réflexions ; & blâmée, dans le ſein de votre famille, pour les fautes d'autrui ! quels tourmens de tous côtés pour une vertu telle que la votre ! Après tout, il faut convenir que cette épreuve n'eſt que proportionnée à votre prudence.

Comme la crainte de tous vos amis eſt qu'un démêlé auſſi violent, dans lequel il ſemble que les deux familles ſont à préſent engagées, ne produiſe quelque ſcène encore plus fâcheuſe, je dois vous prier de me mettre en état, par l'autorité de votre propre témoignage, de vous rendre juſtice dans l'occaſion. Ma mère, & toutes nos parentes & amies, nous ne nous entretenons, comme le reſte du monde, que de vous & des ſuites qu'on peut craindre du reſſentiment d'un homme auſſi vif que M. Lovelace, qui ſe plaint ouvertement d'avoir été traité par vos oncles avec la dernière indignité. Ma mère ſoutient que vous ne pouvez plus, avec décence, ni le voir, ni entretenir de correſpondance avec lui. Elle s'eſt laiſſé préoccuper l'eſprit par votre oncle Antonin, qui nous accorde quelquefois, comme vous le ſavez, l'honneur de ſa viſite, & qui lui a repréſenté, dans cette occaſion, quel crime ce ſeroit

Digitized by Google

pour une sœur d'encourager un homme qui ne peut plus (c'est son expression) *aller à gué* jusqu'à elle qu'au travers du sang de son frère.

Hâtez-vous donc, ma chère amie, de m'écrire toutes les circonstances de votre histoire, depuis que M. Lovelace s'est introduit dans votre famille. Étendez-vous particulièrement sur ce qui s'est passé entre votre sœur & lui. On en fait des récits différens, jusqu'à supposer que la sœur cadette, par la force du moins de son mérite, a dérobé le cœur d'un amant à son aînée; & je vous demande en grâce de vous expliquer assez nettement pour satisfaire ceux qui ne sont pas aussi-bien informés que moi du fond de votre conduite. S'il arrivoit quelque nouveau malheur, par la violence des esprits à qui vous avez affaire, une exposition naïve de tout ce qui l'aura précédé, sera votre justification.

Voyez à quoi vous oblige la supériorité que vous avez sur toutes les personnes de votre sexe. De toutes les femmes qui vous connoissent, ou qui ont entendu parler de vous, il n'y en a pas une qui ne vous croie responsable de votre conduite à son tribunal, sur des points si délicats & si intéressans. En un mot, tout le monde a les yeux attachés sur vous, & semble vous demander un exemple. Plût au ciel, que vous eussiez la liberté de suivre vos principes! Alors, j'ose le

Digitized by Google

dire, tout prendroit un cours naturel, & n'auroit pas d'autre terme que l'honneur. Mais je redoute vos directeurs & vos directrices. Votre mère, avec des qualités admirables pour conduire, eſt condamnée à ſuivre elle-même la conduite d'autrui: votre ſœur, votre frère, vous pouſſeront certainement hors du chemin qui vous eſt propre.

Mais je touche un article ſur lequel vous ne me permettez pas de m'étendre. Pardon, je n'ajoute rien. Cependant, pourquoi vous demander pardon, lorſque vos intérêts ſont les miens? lorſque j'attache mon honneur au vôtre, lorſque je vous aime, comme une femme n'en aima jamais une autre; & lorſqu'agréant cet intérêt & cette tendreſſe, vous m'avez placée, depuis un tems qu'on peut nommer long pour des perſonnes de notre âge, au premier rang de vos amies. ANNE HOWE.

P. S. Vous me feriez plaiſir de m'envoyer une copie du préambule de votre grand père, aux articles du teſtament qu'il a fait en votre faveur, & de permettre que je la communique à ma tante Harman. Elle me prie inſtamment de lui en procurer la lecture. Cependant elle eſt ſi charmée de votre caractère, que, ſans vous connoître perſonnellement, elle approuve les diſpoſitions de votre grand père, avant que de connoître les raiſons de cette préférence.

Digitized by Google

LETTRE II.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Au château d'Harlove, 13 Janvier.

QUE vous m'embarraſſez, très-chère amie, par l'excès de votre amitié! Je ne ſaurois douter de votre ſincérité, mais prenez garde auſſi de me donner lieu, par votre obligeante partialité, de me défier un peu de votre jugement. Vous ne faites pas attention que j'ai pris de vous quantité de choſes admirables, & que j'ai l'art de les faire paſſer à vos yeux pour des biens qui me ſont propres; car, dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous dites, & juſques dans vos regards, où votre ame eſt ſi bien peinte, vous donnez des leçons, ſans le ſavoir, à une perſonne qui a pour vous autant de tendreſſe & d'admiration que vous m'en connoiſſez. Ainſi, ma chère, ſoyez déſormais un peu moins prodigue de louanges, de peur qu'après l'aveu que je viens de faire, on ne vous ſoupçonne de prendre un plaiſir ſecret à vous louer vous-même, en voulant qu'on ne vous croie occupée que de l'éloge d'autrui.

Il eſt vrai que la tranquillité de notre famille a ſouffert beaucoup d'altération, pour ne pas dire

que tout y eſt comme en tumulte, depuis le malheureux évènement auquel l'amitié vous rend ſi ſenſible. J'en ai porté tout le blâme. Ceux qui me veulent du mal, n'avoient qu'à laiſſer mon cœur à lui-même. J'aurois été trop touchée de ce fatal accident, ſi j'avois été épargnée avec juſtice par tout autre que moi; car, ſoit par un coupable ſentiment d'impatience, qui peut venir de ce qu'ayant toujours été traitée avec beaucoup d'indulgence, je ne ſuis point endurcie aux reproches, ſoit par le regret d'entendre cenſurer à mon occaſion des perſonnes dont mon devoir eſt de prendre la défenſe, j'ai ſouhaité plus d'une fois qu'il eût plu au ciel de me retirer à lui dans ma dernière maladie, lorſque je jouiſſois de l'amitié & de la bonne opinion de tout le monde: mais plus ſouvent encore de n'avoir pas reçu de mon grand-père une diſtinction qui, ſuivant les apparences, m'a fait perdre l'affection de mon frère & de ma ſœur, ou du moins, qui, ayant excité leur jalouſie & des craintes pour d'autres faveurs de mes deux oncles, fait diſparoître quelquefois leur tendreſſe.

La fièvre ayant quitté heureuſement mon frère, & ſa bleſſure étant en bon état, quoi qu'il n'ait pas encore riſqué de ſortir, je veux vous faire la petite hiſtoire que vous déſirez, avec toute l'exactitude que vous m'avez recommandée. Mais

puisse le ciel nous préserver de tout nouvel événement, qui vous obligeât de la publier dans les vues pour lesquelles votre bonté vous fait craindre qu'elle ne devienne nécessaire!

Ce fut en conséquence de quelques explications entre milord M... & mon oncle Antonin, que du consentement de mon père & de ma mère, M. Lovelace rendit sa première visite à ma sœur Arabelle. Mon frère étoit alors en Ecosse, occupé à visiter la belle terre qui lui a été laissée par sa généreuse marraine, avec une autre dans Yorkshire, qui n'est pas moins considérable. J'étois, de mon côté, à ma ménagerie (1), pour donner quelques ordres dans cette terre, que mon grand-père m'a léguée, & dont on me laisse une fois l'an l'inspection, quoique j'aie remis tous mes droits entre les mains de mon père.

Ma sœur m'y rendit visite le lendemain du jour qu'on lui avoit amené M. Lovelace. Elle me parut extrêmement contente de lui. Elle me

(1) Le mot anglois *Day-Rouse*, qui est dans l'original, signifie *laiterie* : le grand-père de Clarisse, pour l'attirer chez lui, lorsqu'on vouloit bien se priver d'elle ailleurs, lui avoit laissé la liberté de faire dans sa terre une ménagerie de son goût. Elle y avoit réuni toutes les commodités possibles, avec une élégante simplicité, & la terre en avoit pris le nom de *Day-Rhouse*, par le désir même du grand-père, quoiqu'on la nommât auparavant *The grove*, c'est-à-dire, le bosquet.

Digitized by Google

vanta sa naissance, la fortune dont il jouissoit déjà, qui étoit de deux mille livres sterling de rente en biens clairs (1), comme milord M.... en avoit assuré mon oncle, la riche succession de ce seigneur, dont il étoit héritier présomptif, & ses grandes espérances du côté de ladi Sara Sadleir, & de ladi Betti Lawrance, qui ne souhaitoient pas moins que son oncle de le voir marié, parce qu'il est le dernier de leur ligne. « Un si » bel homme! O sa chère Clary (2) »! car dans l'abondance de sa bonne humeur, elle étoit prête alors à m'aimer. « Il n'étoit que trop bel » homme pour elle. Que n'étoit-elle aussi aimable que quelqu'un de sa connoissance! Elle » auroit pu espérer de conserver son affection: » car elle avoit entendu dire qu'il étoit dissipé, » fort dissipé; qu'il étoit léger, qu'il aimoit les » intrigues. Mais il étoit jeune. Il étoit homme » d'esprit. Il reconnoîtroit ses erreurs, pourvu » qu'elle eût seulement la patience de supporter » ses foiblesses, si ses foiblesses n'étoient pas » guéries par le mariage ». Après cette excursion, elle me proposa de voir ce charmant homme; c'est le nom qu'elle lui donna. Elle retomba dans

(1) Environ cinquante mille francs.

(2) C'est un diminutif de Clarisse, & un petit nom de tendresse; comme *Nanette* au lieu d'Anne.

Digitized by Google

ſes réflexions ſur la crainte de n'être pas aſſez belle pour lui. Elle ajouta qu'il étoit bien fâcheux qu'un homme eût de ce côté là tant d'avantage ſur ſa femme. Mais, s'approchant alors d'une glace, elle commença bientôt à ſe complimenter elle-même; à trouver « qu'elle étoit aſſez bien; » que quantité de femmes, qu'on eſtimoit paſ- » ſables, lui étoient fort inférieures. On avoit » toujours jugé ſa figure agréable. Elle vouloit » bien m'apprendre que l'agrément, n'ayant pas » tant à perdre que la beauté, étoit ordinaire- » ment plus durable; & ſe tournant encore vers » le miroir : certainement ſes traits n'étoient » pas irréguliers, ſes yeux n'étoient pas mal ». Je me ſouviens en effet que, dans cette occaſion, ils avoient quelque choſe de plus brillant qu'à l'ordinaire. Enfin elle ne ſe trouva aucun défaut, quoiqu'elle ne fût pas ſûre, ajouta-t-elle, d'avoir rien d'extrêmement engageant. Qu'en dites-vous, Clary?

Pardon, ma chère. Il ne m'eſt jamais arrivé de révéler ces petites misères; jamais, pas même à vous : & je ne parlerois pas aujourd'hui ſi libre- ment d'une ſœur, ſi je ne ſavois, comme vous le verrez bientôt, qu'elle ſe fait un mérite auprès de mon frère de déſavouer qu'elle ait jamais eu du goût pour M. Lovelace. Et puis vous aimez le détail dans les deſcriptions, & vous ne

Digitized by Google

voulez pas que je passe sur l'air & la manière dont les choses sont prononcées, parce que vous êtes persuadée, avec raison, que ces accompagnemens expriment souvent plus que les paroles.

Je la félicitai de ses espérances. Elle reçut mes complimens avec un grand retour de complaisance sur elle-même. La seconde visite de M. Lovelace parut faire sur elle encore plus d'impression. Cependant il n'eut pas d'explication particulière avec elle, quoiqu'on n'eût pas manqué de lui en ménager l'occasion. Ce fut un sujet d'étonnement; d'autant plus qu'en l'introduisant dans notre famille, mon oncle avoit déclaré que ses visites étoient pour ma sœur. Mais, comme les femmes qui sont contentes d'elles-mêmes, excusent facilement une négligence dans ceux dont elles veulent obtenir l'estime, ma sœur trouva une raison fort à l'avantage de M. Lovelace, pour expliquer son silence; c'étoit pure timidité : de la timidité, ma chère, dans M. Lovelace! Assurément, tout vif & tout enjoué qu'il est, il n'a pas l'air impudent : mais je m'imagine qu'il s'est passé beaucoup, beaucoup d'années, depuis qu'il étoit timide.

Cependant ma sœur s'attacha fort à cette idée. « Réellement, disoit-elle, M. Lovelace ne mé-» ritoit pas la mauvaise réputation qu'on lui » faisoit du côté des femmes. C'étoit un homme

» modeſte. Elle avoit cru s'appercevoir qu'il » avoit voulu s'expliquer. Mais une ou deux » fois, lorſqu'il avoit paru prêt d'ouvrir la » bouche, il avoit été retenu par une ſi agréable » confuſion! il lui avoit témoigné un ſi profond » reſpect! C'étoit, à ſon avis, la plus parfaite » marque de conſidération. Elle aimoit extrê- » mement qu'en galanterie un homme fût tou- » jours reſpectueux pour ſa maîtreſſe ». Je crois, ma chère, que nous penſons toutes de même; & avec raiſon: puiſque, ſi j'en dois juger parce que j'ai vu dans pluſieurs familles, le reſpect ne diminue que trop après le mariage. Ma ſœur promit à ma tante Hervey d'uſer de moins de réſerve la première fois que M. Lovelace ſe préſenteroit devant elle. « Elle n'étoit point de » ces femmes qui ſe font un amuſement de » l'embarras d'autrui. Elle ne comprenoit pas » quel plaiſir on peut prendre à chagriner une » perſonne qui mérite d'être bien traitée, ſur » tout lorſqu'on eſt sûre de ſon eſtime ». Je ſouhaite qu'elle n'eût point en vue quelqu'un que j'aime tendrement. Cependant ſa cenſure ne ſeroit-elle pas injuſte? Je la crois telle; n'eſt-il pas vrai, ma chère? à l'exception, peut-être, de quelques mots un peu durs (1).

(1) Ces quatre lignes paroîtroient obſcures, ſi l'on n'étoit

Dans la troisième visite, Bella (1) se conduisit par un principe si plein de raison & d'humanité; de sorte que, sur le récit qu'elle en fit elle-même, M. Lovelace devoit s'être expliqué. Mais sa *timidité* fut encore la même. Il n'eut pas la force de surmonter un respect si peu de saison. Ainsi cette visite n'eut pas d'autres succès que les premières.

Ma sœur ne dissimula plus son mécontentement. Elle compara le caractère général de M. Lovelace, avec la conduite particulière qu'il tenoit avec elle; & n'ayant jamais fait d'autre épreuve de galanterie, elle avoua qu'un amant si bizarre lui causoit beaucoup d'embarras. « Quelles » étoient ses vues? Ne lui avoit-il pas été pré- » senté comme un homme qui prétendoit à sa » main? Ce ne pouvoit être timidité, à présent » qu'elle y pensoit; puisqu'en supposant que le » courage lui manquât pour s'ouvrir à elle- » même, il auroit pu s'expliquer avec son oncle. » Non que d'ailleurs elle s'en souciât beaucoup; » mais n'étoit-il pas juste qu'une femme apprît les » intentions d'un homme de sa propre bouche, » lorsqu'il pensoit à l'épouser? Pour ne rien dé- » guiser, elle commençoit à croire qu'il cher-

averti d'avance qu'elles regardent la conduite de miss *Howe* à l'égard d'un *homme* qui la recherchoit en mariage.

(1) C'est un petit nom, qui est le diminutif d'*Arabella*.

Digitized by Google

» choit moins à cultiver ſon eſtime, que celle
» de ſa mère. A la vérité, tout le monde admiroit
» avec raiſon la converſation de ſa mère : mais
» ſi M. Lovelace croyoit avancer ſes affaires
» par cette voie, il étoit dans l'erreur : & pour
» ſon propre avantage, il devoit donner des
» raiſons d'en bien uſer avec lui, s'il parvenoit
» à faire approuver ſes prétentions. Sa conduite,
» elle ne faiſoit pas difficulté de le dire, lui pa-
» roiſſoit d'autant plus extraordinaire, qu'il con-
» tinuoit ſes viſites en marquant une paſſion
» extrême de cultiver l'amitié de toute la fa-
» mille, & que ſi elle pouvoit prendre ſur elle
» de ſe joindre à l'opinion que tout le monde
» avoit de lui, il ne pouvoit douter qu'elle
» n'eût aſſez d'eſprit pour l'entendre à demi-
» mot, puiſqu'il avoit remarqué quantité d'aſſez
» bonnes choſes qui étoient ſorties de ſa bouche,
» & qu'il avoit paru les entendre avec admira-
» tion. Elle étoit obligée de le dire, les réſerves
» coutoient beaucoup à un caractère auſſi ouvert
» & auſſi libre que le ſien. Cependant elle étoit
» bien aiſe d'aſſurer ma tante (à qui tout ce diſ-
» cours étoit adreſſé) qu'elle n'oublieroit jamais
» ce qu'elle devoit à ſon ſexe & à elle-même ;
» M. Lovelace fût-il auſſi exempt de reproche
» par ſa morale que par ſa figure, & devint-il
» beaucoup plus preſſant dans ſes ſoins ».

Digitized by Google

Je n'étois pas de ſon conſeil. J'étois encore abſente. La réſolution fut priſe, entre ma tante & elle, que s'il n'arrivoit rien, dans ſa première viſite, qui parût lui promettre une explication; elle prendroit un air froid & compoſé. Mais il me ſemble que ma ſœur n'avoit pas bien conſidéré le fond des choſes. Ce n'étoit pas cette méthode, comme l'expérience l'a fait voir, qu'il falloit employer avec un homme de la pénétration de M. Lovelace, ſur des points de pure omiſſion; ni même avec tout autre homme; car, ſi l'amour n'a pas jeté des racines aſſez profondes pour en faire naître la déclaration; ſur-tout lorſque l'occaſion en eſt offerte, il ne faut pas attendre que le chagrin & le reſſentiment puiſſent ſervir à l'avancer. D'ailleurs, ma chère ſœur n'a pas naturellement la meilleure humeur du monde. C'eſt une vérité que je m'efforcerois inutilement de cacher, ſur-tout à vous. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'en voulant paroître un peu plus difficile qu'à l'ordinaire, elle ne ſe montra pas fort à ſon avantage.

J'ignore comment cette converſation fut ménagée. On ſeroit tenté de croire, par l'événement, que M. Lovelace fut aſſez généreux, non-ſeulement pour ſaiſir l'occaſion qu'on lui offroit, mais encore pour l'augmenter. Cependant il jugea auſſi qu'il étoit à propos de toucher la queſtion;

Digitized by Google

queſtion; mais ce ne fut, dit-elle à ma tante, qu'après l'avoir jetée, par divers degrés, dans un tel excès de mauvaiſe humeur, qu'il lui fut impoſſible de ſe remettre ſur le champ. Il reprit ſon diſcours en homme qui attend une réponſe déciſive, ſans lui laiſſer le tems de revenir à elle-même, & ſans faire aucun effort pour l'adoucir; de ſorte qu'elle ſe vit dans la néceſſité de perſiſter dans ſon refus. Cependant elle lui donna quelques raiſons de croire qu'elle ne déſapprouvoit pas ſa recherche, & qu'elle n'étoit dégoûtée que de la forme; en ſe plaignant qu'il adreſsât ſes ſoins à ſa mère, plus qu'à elle-même, comme s'il eût été ſûr de ſon conſentement dans toutes ſortes de circonſtances. J'avoue qu'un tel refus pouvoit être pris pour un encouragement; & tout le reſte de ſa réponſe fut dans le même goût : « peu d'inclination pour un changement » d'état, ſouverainement heureuſe comme elle » étoit, pouvoit-elle être jamais plus heureuſe »? & d'autres négatives, que je crois pouvoir nommer un conſentement, ſans faire tomber néanmoins mes réflexions ſur ma ſœur : dans ces circonſtances, que peut dire une jeune fille, lorſqu'elle a lieu de craindre qu'un conſentement trop prompt ne l'expoſe au mépris d'un ſexe qui n'eſtime le bonheur qu'il obtient qu'à proportion des difficultés qu'il lui coûte? La réponſe de miſs

Digitized by Google

Bidulphe à quelques vers d'un homme qui reprochoit à notre ſexe d'aimer le déguiſement, n'eſt pas trop mauvaiſe, quoique vous la puiſſiez trouver un peu libre de la part d'une femme.

« (1) Sexe peu généreux, de prendre droit » de notre facilité pour nous mépriſer, & de » nous accabler de reproches ſi nous paroiſſons » trop ſévères! Voulez vous nous encourager à » vous faire lire dans notre cœur? Jetez le » maſque vous-mêmes, & ſoyez ſincères. Vous » parlez de coquetterie; c'eſt votre fauſſeté qui » force notre ſexe à la diſſimulation ».

Je ſuis obligée de quitter ici la plume; mais je compte la reprendre bientôt.

LETTRE III.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

13 & 14 Janvier.

TELLE fut la réponſe de ma ſœur, & M. *Lovelace* eut la liberté de l'interpréter comme il le jugeoit à propos. Ce fut avec les apparences d'un vif regret, qu'il prit le parti de ſe rendre à des raiſons ſi fortes. Je ſuis bien trom-

(1) C'eſt la traduction de ſix vers anglois.

Digitized by Google

pée, ma chère, si cet homme n'est un franc hypocrite. « Tant de résolution dans une jeune » personne ! Une fermeté si noble ! Il falloit » donc renoncer à l'espérance de faire changer » des sentimens qu'elle n'avoit adoptés qu'après » une mûre délibération ? Il soupira, nous a dit » ma sœur, en prenant congé d'elle. Il soupira » profondément. Il se saisit de sa main. Il y atta- » cha ses lèvres avec ardeur ! Il se retira d'un » air si respectueux ! Elle l'avoit encore devant » les yeux ; toute piquée qu'elle étoit, il s'en » fallut peu qu'elle ne fût sensible à la pitié ». Bonne preuve de ses intentions, que cette pitié ; puisque dans ce moment il y avoit peu d'apparence qu'il vînt lui renouveller ses offres. Après avoir quitté *Bella*, il passa dans l'appartement de ma mère, pour lui rendre compte de sa mauvaise fortune, mais dans des termes si respectueux pour ma sœur & pour toute la famille, & s'il faut en croire les apparences, avec tant de chagrin de perdre l'espoir de notre alliance, qu'il laissa dans l'esprit de tout le monde des impressions en sa faveur, & l'idée que cette affaire ne manqueroit pas de se renouer. Je crois vous avoir dit, que mon frère étoit alors en Ecosse. M. Lovelace reprit le chemin de Londres, où il passa quinze

jours entiers. Il y rencontra mon oncle *Antonin*, auquel il se plaignit fort amèrement de la malheureuse résolution que sa niéce avoit formée de ne pas changer d'état. On reconnut bien alors que c'étoit une affaire tout-à-fait rompue.

Ma sœur ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle se fit une vertu de la nécessité, & l'amant fugitif parut devenir un tout autre homme à ses yeux. » Un person-» nage rempli de vanité, connoissant trop ses » propres avantages, bien différens néanmoins » de l'idée qu'elle en avoit conçue. Froid & » chaud par caprice & par accès. Un amant » intermittent comme la fièvre. Combien ne pré-» féroit elle pas un caractère solide, un homme » vertueux, un homme de bonnes mœurs? » Sa sœur Clary pouvoit regarder comme une » entreprise digne d'elle, d'engager un homme » de cette espèce. Elle étoit patiente. Elle avoit » le talent de la persuasion, pour le ramener » de ses mauvaises habitudes; mais pour elle, » il ne lui falloit pas un mari sur le cœur du-» quel elle ne pourroit pas compter un moment. » Elle n'en auroit pas voulu pour tout l'or du » monde; & c'étoit dans la joie de son cœur, » qu'elle s'applaudissoit de l'avoir rejeté ».

Lorsque M. Lovelace fut revenu à la campagne, il lui prit envie de rendre visite à mon

Digitized by Google

père & à ma mère, dans l'espérance, leur dit-il, que, malgré le malheur qu'il avoit eu de manquer une alliance qu'il avoit ardemment désirée, il obtiendroit l'amitié d'une famille pour laquelle il conserveroit toujours du respect. Malheureusement, si je puis le dire, j'étois au logis, & présente à son arrivée. On observa que son attention fut toujours fixée sur moi.

Aussi-tôt qu'il fut parti, ma sœur, qui n'avoit pas été la dernière à faire cette remarque, déclara, par une sorte de bravade, que si ses inclinations se tournoient vers moi, elle le favoriseroit volontiers. Ma tante *Hervey* se trouvoit avec nous. Elle eut la bonté de dire que nous ferions le plus beau couple d'Angleterre, si ma sœur n'y mettoit pas d'opposition. Un, *non assurément*, accompagné d'un mouvement dédaigneux, fut la réponse de ma sœur. Il auroit été bien étrange, qu'après un refus *mûrement délibéré*, il lui fut resté des prétentions. Ma mère, déclara que son unique sujet de dégoût pour une alliance avec l'une ou l'autre de ses deux filles, étoit le reproche qu'on avoit à lui faire sur ses mœurs. Mon oncle Jules *Harlove* répondit avec bonté que sa fille *Clary*, c'est le nom qu'il a pris plaisir à me donner depuis mon enfance, seroit plus propre que toute autre femme à le réformer. Mon oncle *Antonin* donna hautement

Digitized by Google

ſon approbation ; mais en la ſoumettant, comme ma tante, aux réſolutions de ma ſœur. Alors, elle affecta de répéter les marques de ſon mépris. Elle proteſta que, fût-il le ſeul de ſon ſexe en Angleterre, elle ne voudroit pas de lui, & qu'elle étoit prête à réſigner par écrit toutes ſes prétentions, ſi miſs Clary s'étoit laiſſée éblouir par ſon clinquant, & ſi tout le monde approuvoit les vues qu'il avoit ſur elle.

Mon père, après avoir gardé long-tems le ſilence, étant preſſé par mon oncle Antonin, d'expliquer ſon ſentiment, apprit à l'aſſemblée que dès les premières viſites de M. Lovelace, il avoit reçu une lettre de ſon fils *James*, qu'il n'avoit montrée qu'à ma mère, parce que le traité pour ma ſœur étoit déjà rompu : que dans cette lettre, ſon fils témoignoit beaucoup d'éloignement pour une alliance avec M. Lovelace, à cauſe de ſes mauvaiſes mœurs : qu'à la vérité, il n'ignoroit pas qu'ils étoient mal enſemble depuis long-tems ; que, voulant prévenir toute occaſion de méſintelligence & d'animoſité dans ſa famille, il ſuſpendroit la déclaration de ſes ſentimens, juſqu'à l'arrivée de mon frère, pour ſe donner le tems d'entendre toutes ſes objections ; qu'il étoit d'autant plus porté à cette condeſcendance pour ſon fils, qu'en général le caractère de M. Lovelace n'étoit pas trop bien

Digitized by Google

établi ; qu'il avoit appris, & qu'il ſuppoſoit tout le monde informé que c'étoit un homme ſans conduite, qui s'étoit fort endetté dans ſes voyages ; & dans le fond, lui plut-il d'ajouter, il a tout l'air d'un diſſipateur.

J'ai ſu toutes ces circonſtances, en partie, de ma tante Hervey, en partie de ma ſœur ; car on m'avoit dit de me retirer lorſqu'on étoit entré en matière. A mon retour, mon oncle Antonin me demanda ſi j'aurois du goût pour M. Lovelace. Tout le monde, ajouta-t-il, s'étoit apperçu que j'avois fait ſa conquête. Je répondis à cette queſtion : point du tout, M. Lovelace paroît avoir trop bonne opinion de ſa perſonne & de ſes qualités, pour être jamais capable de beaucoup d'attentions pour ſa femme. Ma ſœur témoigna particulièrement qu'elle étoit ſatisfaite de ma réponſe : elle la trouva juſte, & loua fort mon jugement, apparemment parce qu'il s'accordoit avec le ſien. Mais, dès le jour ſuivant, on vit arriver milord M..... au château d'Harlove. J'étois alors abſente. Il fit ſa demande dans les formes, en déclarant que l'ambition de ſa famille étoit de s'allier avec la nôtre, & qu'il ſe flattoit que la réponſe de la cadette ſeroit plus favorable à ſon parent que celle de l'aînée. En un mot, les viſites de M. Lovelace furent admiſes, comme celles d'un

Digitized by Google

homme qui n'avoit pas mérité que notre famille manquât de considération pour lui. Mais, à l'égard de ses vues sur moi, mon père remit à se déterminer après l'arrivée de son fils ; & pour le reste, on s'en reposa sur ma discrétion. Mes objections contre lui étoient toujours les mêmes. Le tems nous rendit plus familiers; mais je ne voulus jamais entendre de lui que des discours généraux, & je ne lui donnai aucune occasion de m'entretenir en particulier.

Il supporta cette conduite avec plus de résignation qu'on en devoit attendre de son caractère naturel, qui passe pour vif & ardent ; ce qui lui vient sans doute de n'avoir jamais été contrarié dès l'enfance, erreur trop ordinaire dans les grandes familles où il n'y a qu'un seul fils. Sa mère n'a jamais eu d'autre enfant que lui. Mais sa patience, comme je vous l'ai déjà dit, ne m'empêchoit pas de remarquer que, dans la bonne opinion qu'il a de lui-même, il ne doutoit pas que son mérite ne le fît parvenir insensiblement à m'engager ; & s'il y parvenoit une fois, dit-il un jour à ma tante Hervey, il se promettoit que l'impression seroit durable dans un caractère aussi solide que le mien. Pendant ce tems-là, ma sœur expliquoit sa modération dans un autre sens, qui auroit peut-être eu plus de force, de la part d'un esprit moins prévenu. » C'étoit un homme

Digitized by Google

» qui n'avoit point de passion pour le mariage, » & qui étoit capable de s'attacher à trente maî- » tresses. Ce délai convenoit également à son » humeur volage & au rôle d'indifférence que » je jouois parfaitement «. Ce fut son obligeante expression.

Quelque motif qu'il pût avoir pour ne pas se lasser d'une patience si opposée à son naturel, & dans une occasion où l'on supposoit qu'au moins du côté de la fortune, l'objet de ses recherches devoit exciter sa plus vive attention, il est certain qu'il évita par-là quantité de mortifications ; car pendant que mon père suspendoit son approbation jusqu'à l'arrivée de mon frère, il reçut de tout le monde les civilités qui étoient dues à sa naissance, & quoique de tems en tems il nous vînt des rapports qui n'étoient pas à l'honneur de sa morale, nous ne pouvions l'interroger là-dessus, sans lui donner plus d'avantage que la prudence ne le permettoit dans la situation où il étoit avec nous ; puisqu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que sa recherche seroit refusée, qu'il n'y en avoit qu'elle pût être acceptée. Il se trouva ainsi presque le maître du ton qu'il voulut prendre dans notre famille. Comme on ne remarquoit rien dans sa conduite qui ne fût extrêmement respectueux, & qu'on n'avoit à se plaindre d'aucune importunité

violente, on parut prendre beaucoup de goût aux agrémens de ſa converſation. Pour moi, je le conſidérois ſous le même jour que nos compagnies ordinaires ; & lorſque je le voyois entrer ou ſortir, je ne croyois pas avoir plus de part à ſes viſites que le reſte de la famille.

Cependant cette indifférence de ma part ſervit à lui procurer un fort grand avantage. Elle devint comme le fondement de cette correſpondance par lettres qui ſuivit bientôt, & dans laquelle je ne ſerois pas entrée avec tant de complaiſance, ſi elle n'eût été commencée lorſque les animoſités éclatèrent. Il faut vous en apprendre l'occaſion. Mon oncle Hervey eſt tuteur d'un jeune homme de qualité, qu'il ſe propoſe de faire partir dans un an ou deux, pour entreprendre ce qu'on appelle *le grand tour*. M. Lovelace lui paroiſſant capable de donner beaucoup de lumières ſur tout ce qui mérite les obſervations d'un jeune voyageur, il le pria de lui faire, par écrit, une deſcription des cours & des pays qu'il avoit viſités, avec des remarques ſur ce qu'il y avoit vu de plus curieux. Il y conſentit, à condition que je me chargerois de la direction & de l'arrangement de ce qu'il nommoit les ſujets. On avoit entendu vanter ſa manière d'écrire. On ſe figura que ſes relations pourroient être un amuſement agréable pendant les ſoirées d'hiver, &

Digitized by Google

que, devant être lues en pleine assemblée, avant que d'être livrées au jeune voyageur, elle ne lui donneroient aucune occasion de s'adresser particulièrement à moi. Je ne fis pas scrupule d'écrire, pour lui proposer quelquefois des doutes, ou pour lui demander des éclaircissemens qui tournoient à l'instruction commune ; j'en fis peut-être d'autant moins, que j'aime à me servir de ma plume ; & ceux qui sont dans ce goût, comme vous savez, se plaisent beaucoup à l'exercer. Ainsi, avec le consentement de tout le monde, & les instances de mon oncle Hervey, je me persuadai que faire seule la scrupuleuse, c'eût été une affectation particulière, dont un homme vain pouvoit tirer avantage, & sur laquelle ma sœur n'auroit pas manqué de faire des réflexions.

Vous avez vu quelques-unes de ces lettres, qui ne vous ont pas déplu, & nous avons cru reconnoître, vous & moi, que M. Lovelace étoit un observateur au-dessus du commun. Ma sœur convint elle-même qu'il avoit quelque talent pour écrire, & qu'il n'entendoit pas mal les descriptions. Mon père, qui a voyagé dans sa jeunesse, avoua que ses observations étoient curieuses, & qu'elles marquoient beaucoup de lecture, de jugement & de goût.

Telle fut l'origine d'une sorte de correspondance qui s'établit entre lui & moi, avec l'ap-

Digitized by Google

probation générale ; tandis qu'on ne ceſſoit pas d'admirer, & qu'on prenoit plaiſir à voir ſa *patiente vénération* pour moi ; c'eſt ainſi que tout le monde la nommoit. Cependant on ne doutoit pas qu'il ne ſe rendît bientôt plus importun, parce que ſes viſites devenoient plus fréquentes, & qu'il ne déguiſa point à ma tante Hervey, une vive paſſion pour moi, accompagnée, lui dit-il, d'une crainte qu'il n'avoit jamais connue, à laquelle il attribuoit ce qu'il nomma ſa ſoumiſſion apparente aux volontés de mon père, & la diſtance où je le tenois de moi. Au fond, ma chère, c'eſt peut-être ſa méthode ordinaire avec notre ſexe ; car n'a-t-il pas eu d'abord les mêmes reſpects pour ma ſœur ; En même-tems, mon père qui s'attendoit à ſe voir importuné, tenoit prêt tous les rapports qu'on lui avoit faits à ſon déſavantage, pour lui en faire autant d'objections contre ſes vues. Je vous aſſure que ce deſſein s'accordoit avec mes déſirs. Pouvois je penſer autrement ? & celle qui avoit rejeté M. *Wyerley*, parce que ſes opinions étoient trop libres, n'auroit-elle pas été inexcuſable de recevoir les ſoins d'un autre, dont les actions l'étoient encore plus ?

Mais je dois avouer que, dans les lettres qu'il m'écrivoit ſur le ſujet général, il en renferma pluſieurs fois une particulière, où il me décla-

roit les ſentimens paſſionnés de ſon eſtime, en ſe plaignant de ma réſerve avec aſſez de chaleur. Je ne lui marquai pas que j'y euſſe fait la moindre attention. Ne lui ayant jamais écrit que ſur des matières communes, je crus devoir paſſer ſur ce qu'il m'écrivoit de particulier, comme ſi je ne m'en étois point apperçue ; d'autant plus que les applaudiſſemens qu'on donnoit à ſes lettres, ne me laiſſoient plus la liberté de rompre notre correſpondance ſans en découvrir la véritable raiſon. D'ailleurs, au travers de ſes reſpectueuſes aſſiduités, il étoit aiſé de remarquer, quand ſon caractère auroit été moins connu, qu'il étoit naturellement hautain & violent; & j'avois aſſez ſouffert de cet eſprit intraitable dans mon frère, pour ne pas l'aimer beaucoup dans un homme qui eſpéroit m'appartenir encore de plus près.

Je fis un petit eſſai de cette humeur, dans l'occaſion même dont je parle. Après avoir joint, pour la troiſième fois, une lettre particulière à la lettre générale, il me demanda, dans ſa première viſite, ſi je ne l'avois pas reçue. Je lui dis que je ne ferois jamais de réponſe aux lettres de cette nature, & que j'avois attendu l'occaſion qu'il m'offroit pour l'en aſſurer. Je le priai de ne m'en plus écrire, & je lui déclarai que, s'il le

Digitized by Google

faisoit encore, je lui renverrois les deux lettres, & qu'il n'auroit plus une ligne de moi.

Vous ne sauriez vous imaginer l'air d'arrogance qui se peignit dans ses yeux, comme si ç'eût été lui manquer que de n'être plus sensible à ses soins, ni ce qu'il lui en coûta, lorsqu'il se fut un peu remis, pour faire succéder un air plus doux à cet air hautain. Mais je ne lui fis pas connoître que je me fusse apperçue de l'un ni de l'autre. Il me sembla que le meilleur parti, c'étoit de le convaincre, par la froideur & l'indifférence avec laquelle j'arrêtois des espérances trop promptes, sans affecter néanmoins d'orgueil ni de vanité, qu'il n'étoit pas assez considérable à mes yeux pour me faire trouver facilement un sujet d'offense dans son air & dans ses discours; ou, ce qui revient au même, que je ne me souciois point assez de lui pour m'embarrasser de lui faire connoître mes sentimens par des apparences de chagrin ou de joie. Il avoit été assez rusé pour me donner comme sans dessein, une instruction qui m'avoit appris à me tenir sur mes gardes. Un jour, en conversation, il avoit dit que lorsqu'un homme ne pouvoit engager une femme à lui avouer qu'elle eût du goût pour lui, il avoit une autre voie, plus sûre peut-être & plus utile à ses vues, qui étoit de la mettre en colère contre lui.

Digitized by Google

Je ſuis interrompue par des raiſons preſſantes. Mais je reprendrai le même ſujet à la première occaſion.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE IV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

15 Janvier.

VOILA, ma chère, où j'en étois avec M. Lovelace, lorſque mon frère arriva d'Ecoſſe.

Auſſi-tôt qu'on lui eut parlé des viſites de M. Lovelace, il déclara nettement & ſans explication qu'il les déſapprouvoit. En général, il trouvoit de grands ſujets de reproche dans ſon caractère. Mais bientôt, meſurant moins ſes expreſſions, il prit la liberté de dire, en propres termes, qu'il avoit peine à comprendre que ſes oncles euſſent été capables de propoſer un homme de cette ſorte pour l'une ou l'autre de ſes ſœurs : & ſe tournant en même tems vers mon père, il le remercia d'avoir évité de conclure juſqu'à ſon retour ; mais du ton, à mon avis, d'un ſupérieur qui loue un inférieur d'avoir rempli ſon devoir dans ſon abſence. Il juſtifia ſon averſion invétérée, par l'opinion publique, & par la connoiſſance qu'il avoit acquiſe de ſon caractère au

collége. Il déclara qu'il l'avoit toujours haï, qu'il le haïroit toujours, & qu'il ne le reconnoîtroit jamais pour ſon frère, ni moi pour ſa ſœur, ſi je l'épouſois.

Voici l'origine que j'ai entendue donner à cette antipathie de collége. M. Lovelace s'eſt toujours fait remarquer par ſa vivacité & ſon courage, & ne ſe diſtinguoit pas moins, à ce qu'il ſemble, par la rapidité ſurprenante de ſes progrès dans toutes les parties de la littérature. Aux heures de l'étude, il n'y avoit pas d'activité égale à la ſienne. Il paroît qu'on avoit généralement cette idée de lui à l'univerſité, & qu'elle lui avoit fait un grand nombre d'amis entre les plus habiles de ſes compagnons, tandis que ceux qui ne l'aimoient pas, le redoutoient, à cauſe de ſa vivacité, qui le diſpoſoit trop facilement à les offenſer, & du courage avec lequel il ſoutenoit l'offenſe après l'avoir faite. Il ſe faiſoit par-là autant de partiſans qu'il lui plaiſoit, parmi ceux qui n'étoient pas les plus eſtimés par leur conduite; caractère, à tout prendre, qui n'eſt pas fort aimable.

Mais celui de mon frère n'étoit pas plus heureux. Sa hauteur naturelle ne pouvoit ſupporter une ſupériorité ſi viſible. On n'eſt pas éloigné de la haine, pour ceux qu'on craint plus qu'on ne les aime. Comme il avoit moins d'empire que l'autre

l'autre sur ses passions, il s'exposoit plus souvent à ses railleries, qui étoient peut-être indécentes, de sorte qu'ils ne se rencontroient jamais sans se quereller; & tout le monde, soit par crainte ou par amitié, prenant le parti de son adversaire, il essuya quantité de mortifications pendant le tems qu'ils passèrent au même collége. Ainsi, on ne doit pas trouver bien surprenant qu'un jeune homme, dont on ne vante pas la douceur, ait repris une ancienne antipathie, qui a jeté autrefois des racines si profondes.

Il trouva ma sœur, qui n'attendoit que l'occasion, prête à se joindre à lui dans ses ressentimens contre l'homme qu'il haïssoit. Elle désavoua hautement d'avoir jamais eu la moindre estime pour M. Lovelace, » jamais aucun goût » pour lui. Son bien devoit être fort chargé. Livré » au plaisir, comme il l'étoit, il étoit impossi- » ble qu'il ne fût pas abimé de dettes. Aussi » n'avoit-il point de maison, ni même d'équipage. » Personne ne lui disputoit de la vanité. La » raison, par conséquent, étoit aisée à deviner». Là-dessus elle se vanta sans ménagement de l'avoir refusé; & mon frère lui en fit un sujet d'éloge. Ils se réunirent; dans toutes les occasions, pour le rabaisser; & souvent ils cherchèrent à les faire naître. Leur animosité ramo-

noit là toutes les conversations, si elles n'avoient pas commencé par un sujet si familier.

Je ne m'embarrassois pas beaucoup de le justifier, lorsque je n'étois pas mêlée dans leurs réflexions. Je leur dis que je ne faisois pas assez de cas de lui pour causer le moindre différent dans la famille à son occasion ; & comme je supposois qu'il n'avoit donné que trop de sujet à la mauvaise opinion qu'on avoit de lui, je jugeois qu'il devoit porter la peine de ses propres fautes. Quelquefois, à la vérité, lorsque leur chaleur me paroissoit les emporter au-delà des bornes de la vraisemblance, je me suis crue obligée, par la justice, de dire un mot en sa faveur ; mais on me reprochoit alors une prévention dont je ne voulois pas convenir : de sorte que, si je ne pouvois pas faire changer de sujet à la conversation, je me retirois à mon claveſſin ou dans mon cabinet.

Leurs manières pour lui, quoique très-froides, & même désobligeantes lorsqu'ils ne pouvoient éviter de le voir n'avoient rien encore d'absolument injurieux. Ils se flattoient d'engager mon père à lui défendre ses visites. Mais, comme il n'y avoit rien dans sa conduite qui pût justifier ce traitement à l'égard d'un homme de sa naissance & de sa fortune, leurs

Digitized by Google

espérances furent trompées. Alors ils s'adressèrent à moi. Je leur demandai quelle étoit mon autorité pour une démarche de cette nature dans la maison de mon père, sur-tout lorsque ma conduite tenoit M. Lovelace si éloigné de moi, qu'il ne paroissoit pas que j'eusse plus de part à ses visites que le reste de la famille, à l'exception d'eux. Pour se venger, ils me dirent que c'étoit un rôle concerté entre lui & moi, & que nous nous entendions mieux, tous deux, que nous ne voulions qu'on le crût. A la fin, ils s'abandonnèrent tellement à leur passion, que tout d'un coup (1), au lieu de se retirer, comme ils y étoient accoutumés, lorsqu'ils le voyoient paroître, ils se jetèrent comme dans son chemin, avec le dessein formé de l'insulter.

Vous vous imaginez bien que M. Lovelace le prit très-mal. Cependant il se contenta de m'en faire des plaintes, en termes fort vifs à la vérité, & me faisant entendre que, sans la considération qu'il avoit pour moi, le procédé de mon frère n'étoit pas supportable. Je fus très-fâchée du mérite que cet incident lui faisoit près de moi dans ses propres idées, d'autant plus qu'il avoit reçu quelques affronts trop ouverts pour être excusés. Cependant je lui dis que dans

(1) On verra dans la lettre XIII les raisons de ce changement.

quelques fautes que mon frère pût tomber, j'étois déterminée à ne pas rompre avec lui, si je pouvois l'éviter; & que, puisqu'ils ne pouvoient se voir tranquillement l'un & l'autre, je serois bien aise qu'il ne se jetât point au-devant de mon frère, parce que j'étois sûre que mon frère ne s'empresseroit pas de le chercher. Il parut fort piqué de cette réponse. La sienne fut qu'il devoit souffrir des outrages, puisque c'étoit ma volonté. On l'avoit accusé lui-même de violence dans son caractère; mais il espéroit de faire connoître, dans cette occasion, qu'il savoit prendre sur ses passions un ascendant dont peu de jeunes gens auroient été capables avec un si juste sujet de ressentiment; & il ne doutoit pas qu'une personne aussi généreuse & aussi pénétrante que moi, n'attribuât cette modération à ses véritables motifs.

Il n'y avoit pas long-tems que mon frère, avec l'approbation de mes oncles, avoit employé un ancien intendant de milord M.... renvoyé par son maître, & qui avoit eu quelque part à l'administration des affaires de M. Lovelace, qui l'avoit remercié aussi de ses services, pour s'informer de ses dettes, de ses sociétés, de ses amours, & de tout ce qui pouvoit intéresser sa conduite. Ma tante Hervey me communiqua secrètement les lumières qu'on avoit

Digitized by Google

tirées par cette voie. « L'intendant reconnoiſ-
» ſoit que c'étoit un maître généreux ; qu'il
» n'épargnoit rien pour l'amélioration de ſes
» terres ; qu'il ne s'en rapportoit pas aux ſoins
» d'autrui pour ſes affaires, & qu'il y étoit fort
» entendu ; que, pendant ſes voyages, il avoit
» fait beaucoup de dépenſe, & contracté des
» dettes conſidérables ; mais que, depuis ſon
» retour, il s'étoit réduit à une ſomme annuelle,
» & qu'il avoit réformé ſon train, pour éviter
» d'avoir obligation à ſon oncle & à ſes tantes,
» qui lui auroient donné ſans doute tout l'argent
» dont il auroit eu beſoin ; mais qu'il n'aimoit pas
» à les voir entrer dans ſa conduite, & qu'ayant
» ſouvent des querelles avec eux, il les traitoit
» ſi librement qu'il s'en faiſoit redouter ; que
» cependant ſes terres n'avoient jamais été
» engagées, comme mon frère croyoit l'avoir
» appris ; que ſon crédit s'étoit toujours ſoutenu,
» & qu'à préſent même il n'étoit pas loin d'être
» quitte, s'il ne l'étoit déjà, avec tous ſes
» créanciers ».

» A l'égard des femmes, on ne l'épargnoit
» pas. C'étoit un homme étrange. Si ſes fermiers
» avoient des filles un peu jolies, ils ſe gardoient
» bien de les laiſſer paroître à ſes yeux. On ne
» croyoit pas qu'il eût de maîtreſſe entretenue.
» La nouveauté étoit tout pour lui ; c'eſt l'ex-

Digitized by Google

» preſſion de l'intendant. On doutoit que toutes » les perſécutions de ſon oncle & de ſes tantes » puſſent le faire penſer au mariage. Jamais on » ne l'avoit vu pris de vin. Mais il entendoit » merveilleuſement l'intrigue, & on le trou- » voit toujours la plume à la main. Depuis ſon » retour, il avoit mené à Londres une vie fort » déréglée. Il avoit ſix ou ſept compagnons auſſi » méchans que lui, qu'il amenoit quelquefois » dans ſes terres; & le pays ſe réjouiſſoit tou- » jours quand ils les voyoit partir. Quoique paſ- » ſionné, on avouoit qu'il avoit l'humeur agréa- » ble: il recevoit de bonne grace une plaiſan- » terie; il vouloit qu'on prît bien les ſiennes, » il ne s'épargnoit pas lui-même dans l'occa- » ſion, enfin, c'étoit, ſuivant le récit de l'in- » tendant, l'homme le plus libre qu'il eût jamais » connu ».

Ce portrait venoit d'un ennemi; car ſuivant l'obſervation de ma tante, chaque mot que cet homme diſoit à ſon avantage étoit accompagné d'un *il faut convenir*, *on ne peut pas lui refuſer cette juſtice*, &c. pendant que tout le reſte étoit prononcé avec plénitude de cœur. Ce caractère néanmoins, quoiqu'aſſez mauvais, ne répondant point aſſez aux intentions de ceux qui l'avoient demandé, parce qu'ils l'auroient ſouhaité encore plus odieux, mon frère & ma ſœur craignirent

Digitized by Google

plus que jamais, que la recherche de M. Lovelace ne fût encouragée, puisque la plus fâcheuse partie de leurs informations étoit connue ou supposée lorsqu'il avoit été présenté d'abord à ma sœur. Mais, par rapport à moi, je dois observer que, malgré le mérite qu'il vouloit se faire à mes yeux de sa patience à supporter les mauvais traitemens de mon frère, je ne lui devois aucun compliment pour le porter à se réconcilier. Non qu'à mon avis il lui eût servi beaucoup de faire cette espèce de cour à mon frère ou à ma sœur; mais on auroit pu attendre de sa politesse, & même de ses prétentions, comme vous en conviendrez, qu'il eût marqué de la disposition à faire quelque tentative dans cette vue. Au lieu de ce sentiment, il ne témoigna qu'un profond mépris pour l'un & pour l'autre, sur-tout pour mon frère, avec un soin affecté d'aggraver le sujet de ses plaintes. De mon côté, lui insinuer qu'il devoit changer quelque chose à cette conduite, c'eût été lui donner un avantage dont il se seroit prévalu, & que j'aurois été bien fâchée de lui avoir accordé sur moi. Mais je ne doutai pas que, ne se voyant soutenu de personne, son orgueil n'en souffrît bientôt, & qu'il ne prît le parti de discontinuer lui-même ses visites, ou de se rendre à Londres, qui avoit été son séjour ordinaire avant qu'il se fût lié avec notre fa-

mille. Et dans ce dernier cas, il n'avoit aucune raiſon d'eſpérer que je vouluſſe recevoir ſes lettres, & bien moins y répondre, lorſque l'occaſion de ce commerce ſeroit tout-à-fait ſupprimée.

Mais l'antipathie de mon frère ne me permit point d'attendre cet événement. Après divers excès, auxquels M. Lovelace n'oppoſa que le mépris, avec un air de hauteur qui pouvoit paſſer pour une attaque, mon frère s'emporta un jour juſqu'à lui barrer l'entrée de la porte, comme s'il eût voulu s'oppoſer à ſon paſſage; & l'entendant parler de moi au portier, il lui demanda ce qu'il avoit à démêler avec ſa ſœur. L'autre, d'un air de défi, comme mon frère l'a raconté, lui dit qu'il n'y avoit pas de queſtion à laquelle il ne fût prêt de répondre, mais qu'il prioit M. *James Harlove*, qui s'étoit donné depuis peu d'aſſez grands airs, de ſe ſouvenir qu'ils n'étoient plus au collége. Heureuſement le bon docteur *Lewin*, qui m'honore ſouvent de ce qu'il appelle une viſite de converſation, & qui ſortoit en ce moment de mon *parloir* (1) ſe trouva près de la porte. N'ayant que trop entendu leurs diſcours, il ſe mit entr'eux, dans le tems qu'ils

(1) On donne ce nom, en Angleterre, à quelques pièces d'entrée où l'on reçoit compagnie.

Digitized by Google

portoient tous deux la main sur leurs épées. M. Lovelace, à qui il apprit où j'étois, passa brusquement devant mon frère, qu'il avoit laissé, me dit-il, dans l'état d'un sanglier échauffé que la chasse a mis hors d'haleine.

Cet incident nous alarma tous. Mon père insinua honnêtement à M. Lovelace, & moi, par l'ordre de mon père, je lui dis beaucoup plus ouvertement, que pour la tranquillité de notre famille, on souhaitoit qu'il discontinuât ses visites. Mais M. Lovelace n'est pas un homme à qui l'on fasse abandonner si facilement ses desseins, sur tout ceux dans lesquels il prétend que son cœur est engagé. N'ayant pas reçu de défense absolue, il ne changea rien à ses assiduités ordinaires. Je conçus parfaitement que refuser ses visites, que j'évitai néanmoins aussi souvent qu'il me fut possible, c'étoit les pousser tous deux à quelque action désespérée, puisque l'un ne passoit qu'à ma considération sur une offense que l'autre lui avoit faite si volontairement. Ainsi le téméraire emportement de mon frère me jeta dans une obligation dont ma plus forte envie auroit été de me garantir.

Les propositions qu'on fit pour moi, dans l'intervalle, de M. *Symmes* & de M. *Mullins*, qui furent présentés tous deux successivement par mon frère, lui firent garder pendant quelque

Digitized by Google

tems, un peu plus de mesures. Comme il ne me supposoit pas beaucoup de penchant pour M. Lovelace, il se flatta de faire entrer mon père & mes oncles dans les intérêts de l'un ou l'autre de ces deux concurrens. Mais lorsqu'il eut reconnu que j'avois assez de crédit pour me délivrer d'eux, comme j'avois eu, avant son voyage d'Écosse & les visites de M. Lovelace, celui de faire remercier M. Wyerly, il ne connut plus de bornes capables de l'arrêter. Il commença par me reprocher une préoccupation supposée, qu'il traita comme s'il eût été question de quelque sentiment criminel. Ensuite il insulta personnellement M. Lovelace. Le hasard les avoit fait rencontrer tous deux chez M. *Edouard* Symmes, frère de l'autre Symmes qui m'avoit été proposé: & le bon docteur Lewin n'y étant pas pour les arrêter, leur rencontre eut le fâcheux effet que vous n'ignorez pas. Mon frère fut désarmé, comme vous l'avez su. Il fut rapporté au logis; & nous ayant donné lieu de croire que sa blessure étoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit réellement, sur-tout lorsque la fièvre fut survenue, chacun se livra à un chagrin dont le poids retomba sur moi.

Pendant trois jours entiers, M. Lovelace envoya demander, matin & soir, des nouvelles de la santé de mon frère. Ses messagers furent mal

Digitized by Google

reçus, & ne remportèrent même que des réponſes piquantes; ce qui ne l'empêcha pas, le quatrième jour, de venir prendre les mêmes informations en perſonne. Mes deux oncles, qui ſe trouvoient au château, le reçurent encore moins civilement. Il fallut employer la force pour arrêter mon père, qui vouloit ſortir ſur lui l'épée à la main, quoiqu'il eût alors un accès de goutte.

Je tombai évanouïe au bruit de tant de violence, & lorſque j'eus entendu la voix de M. Lovelace qui juroit de ne pas ſe retirer ſans m'avoir vue, ou ſans avoir obligé mes oncles à lui faire des réparations pour l'indigne traitement qu'il avoit reçu de leur part. On les avoit ſéparés, en fermant ſoigneuſement une porte. Ma mère étoit dans une explication fort vive avec mon père. Ma ſœur, après avoir adreſſé quelques injures piquantes à M. Lovelace, vint m'inſulter, auſſitôt qu'on m'eût rendu la connoiſſance. Mais lorſqu'il eût appris l'état où j'étois, il partit, en faiſant vœu de ſe venger.

Il s'étoit fait aimer de tous nos domeſtiques. Sa bonté pour eux, & l'agrément de ſon humeur, qui lui faiſoit toujours adreſſer à chacun quelque plaiſanterie convenable à leur caractère, les avoit mis tous dans ſes intérêts. Il n'y en eut pas un qui ne blâmât ſourdement, dans cette occaſion,

Digitized by Google

la conduite de tous les acteurs, excepté la sienne. Ils firent une peinture si favorable de sa modération & de la noblesse de ses procédés jusqu'à l'extrémité de l'offense, que ce récit, joint à mes craintes pour les conséquences d'une si fâcheuse aventure, me fit consentir à recevoir une lettre qu'il m'envoya la nuit suivante. Comme elle étoit écrite dans les termes les plus respectueux, avec l'offre de soumettre ses intérêts à ma décision, & de se gouverner entièrement par ma volonté, les mêmes raisons me portèrent quelques jours après à lui faire réponse.

C'est à cette fatale nécessité qu'il faut attribuer le renouvellement de notre correspondance, si je puis lui donner ce nom. Cependant je n'écrivis qu'après avoir su du frère de M. *Symmes*, qu'il avoit été forcé de tirer l'épée par les dernières insultes; & que, sur le refus qu'il en avoit fait à ma considération, mon frère s'étoit oublié jusqu'à le menacer plusieurs fois de le frapper au visage. Et, par toutes les informations que j'avois pu recueillir, je n'avois pas moins vérifié qu'il avoit été maltraité par mes oncles avec plus de violence que je ne l'ai rapporté. Mon père & mes oncles furent informés des mêmes circonstances. Mais ils s'étoient trop avancés, en se rendant parties dans la querelle, pour se rétracter

Digitized by Google

ou pour lui pardonner. Je reçus défense d'entretenir la moindre correspondance avec lui, & de me trouver un moment dans sa compagnie.

Cependant je puis vous faire un aveu, mais en confidence, parce que ma mère m'a recommandé le secret. En me témoignant ses craintes sur les suites de l'indigne traitement qu'on a fait à M. *Lovelace*, elle m'a dit qu'elle laisseroit à ma prudence de prévenir, par les moyens les plus propres, le malheur qui menace une des parties.

Je suis obligée de finir. Mais je crois en avoir dit assez, pour satisfaire pleinement à ce que vous avez souhaité de moi. Il ne convient point à un enfant de justifier son caractère & ses actions aux dépens de ce qu'il révère le plus. Cependant, comme je suis bien sûre que les évènemens qui ne peuvent manquer de venir à la suite, seront intéressans pour une amie telle que vous, qui d'ailleurs n'en communiquera pas plus qu'il ne convient; je continuerai de vous écrire suivant les occasions, avec le détail des circonstances que nous aimons toutes deux dans nos lettres. Je vous le dis souvent, il n'y a point de plaisir qui égale pour moi celui de converser avec vous, par lettres du moins, quand je ne le puis de bouche.

Je dois vous avouer aussi que je suis extrêmement affligée d'être devenue le sujet des discours

Digitized by Google

publics, jusqu'au point où vous me le dites, & comme tout le monde m'en assure. Vos obligeantes, vos sages précautions pour ma réputation, & l'occasion que vous m'avez donnée de vous raconter mon histoire, avant les nouveaux malheurs qui peuvent arriver, & dont je prie le ciel de nous garantir, sont des attentions si dignes de la tendre & ardente amie que j'ai toujours trouvée dans ma chère *miss Howe*, qu'elles me lient à vous par de nouvelles obligations.

CLARISSE HARLOVE.

COPIE du préambule aux articles du testament fait en faveur de miss CLARISSE HARLOVE, qu'elle envoya dans la lettre précédente.

« COMME les biens dont j'ai fait mention, & » que j'ai décrits ci-dessus sont des biens que » j'ai acquis moi-même; comme mes trois fils » ont été extraordinairement heureux, & qu'ils » se trouvent fort riches; l'aîné, par les avan- » tages imprévus qu'il tire de ses nouvelles » mines; le second, par ceux qui lui sont arri- » vés, sans s'y être attendu, après la mort de » plusieurs parens de sa présente femme, sortie, » des deux côtés, de très-honorables familles, » au-delà des biens considérables qu'elle lui a » apportés en mariage; mon fils *Antonin*, par

Digitized by Google

» ſon trafic des Indes orientales, & par ſes heu-
» reux voyages : en outre, comme mon petit-
» fils *James* ſera ſuffiſamment pourvu par l'affec-
» tion que ſa marraine *Lovell* a pour lui, ſachant
» d'elle-même qu'elle lui laiſſe, par acte de do-
» nation & par teſtament, ſes terres d'Écoſſe &
» d'Angleterre (car il n'y a jamais eu, de quoi
» dieu ſoit béni! une famille plus heureuſe dans
» toutes ſes branches); & comme mon ſecond
» fils James eſt diſpoſé à traiter favorablement
» mon petit-fils, & auſſi ma petite-fille Arabelle,
» pour laquelle je ne prétens aucunement man-
» quer d'égards, n'ayant aucune raiſon pour cela,
» car c'eſt un enfant reſpectueux & qui promet
» beaucoup; comme mes fils Jules & Antonin
» ne témoignent pas d'inclination pour le ma-
» riage, de ſorte que mon fils James eſt le ſeul
» qui ait des enfans ou qui ait l'apparence d'en
» avoir; par toutes ces raiſons, & parce que ma
» bien-aimée petite-fille miſs *Clariſſe Harlove* a été
» depuis ſon enfance une jeune perſonne incom-
» parable dans ſon reſpect pour moi, & qu'elle
» a été admirée de toutes les perſonnes qui l'ont
» connue, comme un enfant d'un mérite extra-
» ordinaire; je dois prendre plaiſir à la con-
» ſidérer comme mon propre enfant particulier,
» & cela ſans donner d'offenſe, & dans l'eſpé-
» rance qu'on n'en prendra aucune, puiſque

Digitized by Google

» mon fils *James* peut répandre ses faveurs à
» proportion, & en plus grande proportion, sur
» ma petite-fille Arabelle & mon petit-fils James:
» ces raisons, dis-je, sont celles qui me portent
» à disposer des biens ci-dessus décrits, en faveur
» de ce précieux enfant, qui a fait les délices
» de ma vieillesse, & qui, par son aimable
» soumission, & par ses soins tendres & déli-
» cats, a contribué, comme je le crois véri-
» tablement, à la prolongation de ma vie.

» Ainsi c'est ma volonté expresse & mon com-
» mandement, & j'enjoins à mes trois fils,
» *Jules*, *James*, & *Antonin*, & à mon petit-fils
» James, & à ma petite-fille Arabelle, autant
» qu'ils respectent ma bénédiction & ma mé-
» moire, qu'ils souhaitent que leurs dernières
» volontés & leurs désirs soient exécutés par
» leurs survivans, qu'aucun d'eux n'attaque &
» ne conteste les legs & dispositions suivantes
» en faveur de madite petite-fille Clarisse,
» quand elles ne seroient pas conformes à la loi
» ou à quelque formalité de la loi; & qu'ils ne
» souffrent pas qu'elles soient attaquées ou con-
» testées par qui que ce soit, sous quelque pré-
» texte que ce puisse être.

» Et dans cette confiance, &c. &c. »

LETTRE V.

Digitized by Google

LETTRE V.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

20 Janvier.

JE n'ai pas eu juſqu'aujourd'hui la liberté de continuer mon deſſein. Mes nuits & mes matinées n'ont point été à moi. Ma mère s'eſt trouvée fort mal, & n'a pas voulu d'autres ſoins que les miens. Je n'ai pas quitté le bord de ſon lit, car elle l'a gardé depuis ma dernière lettre ; & pendant deux nuits, j'ai eu l'honneur de le partager avec elle.

Sa maladie étoit une violente colique. Les contentions de ces eſprits fiers & mâles, la crainte de quelque déſaſtre qui peut arriver de l'animoſité qui ne fait qu'augmenter ici contre M. Lovelace, & de ſon caractère intrépide & vindicatif, qui n'eſt que trop connu, ſont des choſes qu'elle ne peut ſupporter. Et puis les fondemens qui lui paroiſſent jetés avec trop de vraiſemblance pour des jalouſies & des aigreurs, dans une famille juſqu'à préſent ſi heureuſe & ſi unie, affligent exceſſivement une ame douce & ſenſible, qui a toujours ſacrifié à la paix ſa propre ſatisfaction. Mon frère & ma ſœur, qui étoient rarement d'accord, paroiſſent tellement

Digitized by Google

unis, & ſont ſi ſouvent enſemble, (*cabalent* eſt le terme qui eſt échappé à ma mère, comme ſans y penſer) qu'elle tremble pour les conſéquences. Ses tendres alarmes tombent peut-être ſur moi, parce qu'elle remarque à tout moment qu'ils me regardent avec plus de froideur & de réſerve. Cependant, ſi elle vouloit prendre ſur elle-même d'employer cette autorité que lui donne la ſupériorité de ſes lumières, toutes ces ſemences de diviſions domeſtiques pourroient être étouffées dans leur naiſſance; ſur-tout étant auſſi ſûre qu'elle peut l'être d'une ſoumiſſion convenable de ma part, non-ſeulement parce qu'ils ſont mes aînés, mais encore pour l'amour d'une ſi tendre & ſi excellente mère. Car ſi je puis vous dire, ma chère, ce que je ne dirois pas à toute autre au monde, je ſuis perſuadée que ſi elle avoit été d'un caractère à vouloir ſouffrir moins, elle n'auroit pas été expoſée à la dixième partie de ſes peines. Ce n'eſt pas faire l'éloge, me direz-vous, de la généroſité de ceux qui ſont capables de faire tourner à ſon propre tourment tant de bonté & de condeſcendance de ſa part.

En vérité, je ſuis quelquefois tentée de croire qu'il eſt en notre pouvoir de nous faire accorder ce que nous déſirons, & reſpecter autant qu'il nous plaît, en prenant ſeulement des manières bruſques pour déclarer nos volontés. On en eſt

Digitized by Google

quitte pour être moins aimé; voilà le pis-aller : & si l'on se trouve en état d'obliger ceux à qui l'on peut avoir à commander, on ne s'appercevra pas même qu'ils nous refusent ce sentiment. Nos flatteurs ne nous reprocheront rien moins que nos fautes.

S'il n'y avoit pas de vérité dans cette observation, est-il possible que mon frère & ma sœur pussent rendre, jusqu'à leurs torts & leurs emportemens, d'une si grande importance pour toute la famille? « Comment cela sera-t-il pris » par mon fils, par mon neveu? Que dira-t-il » là-dessus? Il faut savoir ce qu'il en pense ». Ce sont des réflexions qui précèdent chaque démarche de ses supérieurs, dont les volontés devroient être une règle pour les siennes. Il peut fort bien se croire en droit d'attendre cette déférence de tout le monde, lorsque mon père, qui est d'ailleurs si absolu, veut bien s'y assujettir constamment, sur-tout depuis que la bonté de sa marraine a mis dans l'indépendance un esprit qui n'a jamais trop connu la soumission. Mais où ces réflexions peuvent-elles me conduire? Je sais que, de toute notre famille, vous n'aimez que ma mère & moi; & supérieure au déguisement comme vous l'êtes, vous me le faites sentir plus souvent que je ne le souhaiterois. Dois-je donc augmenter vos dégoûts pour ceux en faveur

Digitized by Google

desquels je voudrois vous voir mieux disposée? Je parle sur-tout pour mon père; car, s'il ne peut souffrir la moindre contradiction, il est excusable. Il n'est pas naturellement de mauvaise humeur : & lorsqu'il n'est pas dans la torture de ses accès de goutte, on reconnoit aisément dans son air, dans ses manières & dans son entretien, l'homme de naissance & d'éducation.

Notre sexe, peut-être, doit s'attendre à souffrir, si j'ose le dire, un peu de rudesse de la part d'un mari, à qui on laisse voir, comme à un amant, la préférence, qu'on lui donne dans son cœur, sur tous les autres hommes. Qu'on fasse passer tant qu'on voudra la générosité pour une vertu des hommes. Mais dans le fond, ma chère, j'ai observé jusqu'aujourd'hui qu'une fois sur dix, on n'en trouve pas dans ce sexe autant que dans le nôtre. A l'égard de mon père, son humeur naturelle a été un peu altérée par sa cruelle maladie, dont les atteintes ont commencé à la fleur de son âge, avec une violence capable de faire perdre à la plus active de toutes les ames, telle qu'étoit la sienne, tout exercice de ses facultés; & cela, suivant les apparences, pour le reste de sa vie. Une si triste situation a comme resserré dans lui-même la vivacité de ses esprits, & leur a fait tourner leur pointe contre son

Digitized by Google

propre repos : ſans compter qu'une proſpérité extraordinaire ne fait qu'ajouter à ſon impatience; car ceux, je m'imagine, qui ont le plus de ces biens terreſtres en partage, doivent regretter qu'il y en ait quelqu'un qui leur manque.

Mais mon frère! quelle excuſe peut-on donner à ſon humeur bruſque & hautaine ? Je ſuis fâchée d'avoir ſujet de le dire, mais c'eſt réellement, ma chère, un jeune homme de mauvais naturel. Il traite quelquefois ma mère..... En vérité, il n'eſt pas reſpectueux. La fortune ne lui laiſſant rien à déſirer, il a tous les vices de l'âge, mêlés avec l'ambition de la jeuneſſe, & il ne jouit de rien que de ſa fierté; j'allois dire auſſi de ſon mauvais cœur. Encore une fois, ma chère, je fortifie votre dégoût pour quelques perſonnes de notre famille. Je me ſouviens d'un tems, chère amie, où il a peut-être dépendu de vous de le former à votre gré. Que n'êtes vous devenue ma belle-ſœur ? C'eût été alors que, dans une ſœur; j'aurois trouvé une véritable amie. Mais il n'eſt pas étonnant qu'il n'ait plus de tendreſſe pour vous, qui preniez plaiſir à le piquer au vif; & cela, trouvez bon que je le diſe, avec un dédain trop aſſorti à ſa hauteur; ſa paſſion qui n'auroit pas manqué en lui d'une chaleur digne de ſon objet, l'en auroit peut-être rendu digne lui-même.

Mais finissons sur cet article. J'exécuterai mon dessein dans ma première lettre, que je me propose d'écrire immédiatement après le déjeûner. Je remets celle-ci au messager que vous avez envoyé demander des nouvelles de notre santé, avec une inquiétude de mon silence, qui est un témoignage ordinaire de votre amitié.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE VI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

20 Janvier.

REVENONS à l'histoire de ce qui se passe ici. La guérison de mon frère étant fort avancée, quoique vous puissiez compter que ses ressentimens sont plutôt échauffés que refroidis par sa petite disgrace, mes amis (du moins mon père & mes oncles, si mon frère & ma sœur ne veulent pas être du nombre) commencent à croire que j'ai été traitée durement. Ma mère a eu la bonté de me le dire, depuis que ma dernière lettre est partie.

Cependant je les crois tous persuadés que je reçois des lettres de M. Lovelace. Mais, comme ils ont appris que milord M..... est plus

Digitized by Google

porté à soutenir son neveu qu'à le blâmer, ils le redoutent si fort, que loin de me faire des questions là-dessus, ils paroissent fermer les yeux sur le seul moyen d'adoucir un esprit violent qu'ils ont si vivement irrité; car il insiste sur une satisfaction de la part de mes oncles; & ne manquant point d'adresse, il regarde peut-être cette méthode comme la plus sûre, pour se rétablir avec quelque avantage dans notre famille. Ma tante Hervey a déjà demandé à ma mère, s'il ne seroit pas convenable d'engager mon frère à faire un tour dans ses terres d'Yorkshire, où il avoit dessein d'aller auparavant, & à s'y arrêter jusqu'à la fin de ces troubles.

Mais rien ne paroît si éloigné de ses intentions. Il commence à faire entendre qu'il ne sera jamais tranquille ou satisfait, s'il ne me voit mariée; & jugeant que M. Symmes ni M. Mullins ne seront pas acceptés, il a renouvellé la proposition de M. Wyerley, en faveur, dit-il, de la passion extrême que cet homme a pour moi. J'ai paru peu sensible à ce compliment. Mais, hier seulement, il parla d'un autre, qui s'est adressé à lui par une lettre, & qui fait des offres très-considérables. C'est M. Solmes, le riche Solmes, comme vous savez qu'on l'appelle. Cependant ce beau nom ne s'est attiré l'attention de personne.

Digitized by Google

S'il voit qu'aucun de ſes plans de mariage ne réuſſiſſe, il penſe, m'a-t-on dit, à me propoſer de le ſuivre en Ecoſſe, ſous prétexte, comme j'entends, d'y établir dans ſa maiſon le même ordre qui eſt ici dans la nôtre. Mais le deſſein de ma mère eſt de s'y oppoſer, pour ſuivre ſon propre intérêt; parce qu'ayant la bonté de me croire utile à la ſoulager un peu des ſoins domeſtiques, dans leſquels vous ſavez que ma ſœur n'entre pas, elle dit que tout lui retomberoit ſur les bras dans mon abſence. Si d'autres raiſons l'empêchoient de s'y oppoſer, je le ferois moi-même; car je ne ſuis pas tentée, je vous aſſure, de devenir la femme de charge de mon frère; & je ſuis perſuadée que, ſi je conſentois à ce voyage, il me traiteroit moins comme ſa ſœur, que comme ſa ſervante; d'autant moins bien peut-être, que je ſuis ſa ſœur. Et ſi M. Lovelace alloit ſe mettre dans la fantaiſie de me ſuivre, le mal deviendroit encore pire.

Mais j'ai prié ma mère, qui appréhende beaucoup les viſites de M. Lovelace, ſur-tout à la veille du départ de mon frère, qui commence à ſe trouver aſſez bien pour être bientôt en état de partir, de me procurer la permiſſion d'aller paſſer chez vous une quinzaine de jours. Croyez-vous, ma chère, que votre mère le trouve bon?

Je n'oſe pas demander, dans ces circonſtances,

Digitized by Google

la liberté d'aller à ma *Ménagerie*. Je craindrois qu'on ne me ſoupçonnât d'aſpirer à l'indépendance à laquelle je ſuis autoriſée par le teſtament de mon grand-père; & ce déſir ne manqueroit pas d'être expliqué comme une marque de faveur pour l'homme qu'on honore à préſent d'une ſi grande averſion. Au fond, ſi je pouvois être auſſi tranquille & auſſi heureuſe ici que je l'ai toujours été, je défierois & cet homme & tout ſon ſexe, & je ne regretterois jamais d'avoir abandonné la diſpoſition de ma fortune entre les mains de mon père.

MA mère vient de me cauſer beaucoup de joie, en m'apprenant que ma demande eſt accordée. Tout le monde l'approuve, à l'exception de mon frère; mais on lui a déclaré qu'il ne doit pas s'attendre à donner toujours la loi. On m'a fait avertir de deſcendre dans la grande ſalle, où mes deux oncles & ma tante Hervey ſe trouvent actuellement, pour y recevoir ma permiſſion dans les formes. Vous ſavez, ma chère, qu'il règne un grand ton de cérémonie parmi nous. Mais jamais famille ne fut plus unie dans ſes différentes branches. Nos oncles nous regardent comme leurs propres enfans. Ils déclarent que c'eſt en notre faveur qu'ils vivent dans le célibat; de ſorte qu'ils ſont conſultés ſur

Digitized by Google

tout ce qui peut nous toucher. Ainſi, dans un tems où ils apprennent que M. Lovelace eſt déterminé à nous rendre une viſite, qu'il appelle d'amitié, mais qui ne finira pas, je crois, dans de ſi bons termes, il n'eſt pas ſurprenant qu'on prenne leur avis ſur la permiſſion que j'ai demandée d'aller paſſer quelques jours chez vous.

Il faut vous rendre compte de ce qui vient de ſe paſſer dans l'aſſemblée. Je prévois que vous n'en aurez pas plus d'amitié pour mon frère; mais je ſuis fâchée moi-même contre lui, & je ne puis m'en empêcher. D'ailleurs il eſt à propos que vous ſachiez les conditions qu'on m'impoſe, & les motifs par leſquels on s'eſt déterminé à me ſatisfaire.

Clary, m'a dit ma mère en me voyant paroître, on a pris en conſidération la demande que vous faites d'aller paſſer quelques jours chez miſs Howe. Elle vous eſt accordée.

Contre mon avis, je vous proteſte, a dit mon frère, en l'interrompant d'un ton bruſque.

Mon fils! c'eſt le ſeul mot qu'a dit mon père, & il a froncé le ſourcil. Cet ordre muet a fait peu d'impreſſion. Mon frère a le bras en écharpe, & il a ſouvent la petite ruſe d'y jeter les yeux, lorſqu'on propoſe quelque ouverture qui peut tendre à une réconciliation avec M. Lovelace:

Digitized by Google

Digitized by Google

Vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace, quoique . . . .

Maillier. delt

Delignon. Sculp.

Digitized by Google

qu'on empêche donc *cette petite fille* (je ſuis ſouvent *cette petite fille* pour lui) de voir un mépriſable libertin.

Perſonne n'a ouvert la bouche.

Entendez-vous, ma ſœur Clariſſe? prenant le ſilence de tout le monde pour une approbation. Vous ne devez pas recevoir les viſites du neveu de milord M.....

Chacun a continué de garder le ſilence. Il m'a interrogée : entendez-vous dans ce ſens, miſs Clary, la permiſſion qu'on vous accorde?

Monſieur, lui ai-je répondu, je voudrois pouvoir entendre que vous êtes mon frère, & que vous vouluſſiez entendre vous-même que vous n'êtes que mon frère.

O cœur, cœur trop prévenu! en levant les mains avec un ſouris inſultant.

Je me ſuis tournée vers mon père. Monſieur, j'en appelle à votre juſtice. Si j'ai mérité ces réflexions, je demande de n'être pas épargnée. Mais ſi je ne ſuis pas reſponſable de la témérité.....

Qu'on finiſſe, a dit mon père, qu'on finiſſe de part & d'autre. Vous ne devez pas recevoir les viſites de ce Lovelace, quoique....., & vous, mon fils, vous ne devez laiſſer rien échapper au déſavantage de votre ſœur. C'eſt un digne enfant.

Digitized by Google

Monsieur, je n'ajoute rien, a-t-il répliqué. Mais j'ai son honneur à cœur, comme celui de toute la famille.

Et c'est de là, monsieur, ai-je repris, que viennent des réflexions si peu fraternelles!

Fort bien, m'a-t-il dit; mais observez, s'il vous plaît, miss, que ce n'est pas moi, & que c'est votre père, qui vous dit que vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace.

Mon neveu! lui a dit ma tante Hervey, permettez-moi de remarquer qu'on peut se fier à la prudence de ma nièce Clary.

Je suis convaincue qu'on le peut, a continué ma mère.

Mais, ma tante, mais, madame, a représenté ma sœur Arabelle, il me semble qu'il n'y a point de mal à informer ma sœur sous quelles conditions elle va chez miss Howe, puisque s'il a l'adresse de s'ouvrir l'entrée de cette maison.....

Vous pouvez compter, a interrompu mon oncle Jules, qu'il cherchera toutes sortes de moyens pour la voir.

L'impudent ne les trouveroit pas moins ici, a dit mon oncle Antonin, & il vaut mieux que ce soit là qu'ici.

Le mieux, a repris mon père, est que ce ne soit nulle part; & se tournant vers moi, je vous

Digitized by Google

ordonne, ſous peine de me déplaire, de ne le pas voir du tout.

Soyez-ſûr, monſieur, lui ai-je dit, que je ne le verrai pas dans la vue de l'encourager, & que je ne le verrai pas du tout, ſi je puis éviter de le voir avec décence.

Vous ſavez, a dit ma mère, avec quelle indifférence elle l'a vu juſqu'à préſent. On peut, comme l'a remarqué ma ſœur Hervey, ſe fier hardiment à ſa prudence.

Avec quelle apparente indifférence..... a murmuré mon frère d'un ton moqueur.

Mon fils! a interrompu ſévèrement mon père.

Je n'ajoute pas un mot, a repris mon frère. Mais s'adreſſant à moi, d'un air piquant, il m'a recommandé de ne pas oublier la défenſe.

Telle a été la fin de cette conférence.

Vous engagez-vous, ma chère, à ne pas ſouffrir que l'homme déteſté approche de votre maiſon? Mais quelle contradiction n'y a-t-il pas à conſentir que je parte, dans l'idée que c'eſt le ſeul moyen d'éviter ici ſes viſites? S'il vient, je vous charge du moins de ne me jamais laiſſer ſeule avec lui.

Comme je n'ai aucune raiſon de douter que mon arrivée ne ſoit agréable à votre mère, je vais mettre tout en ordre, pour me procurer le plaiſir de vous embraſſer dans deux ou trois jours.

CL. HARLOVE.

Digitized by Google

LETTRE VII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Au château d'Harlove, 20 Février.

JE commence par des excuſes, de ne vous avoir pas plutôt écrit. Hélas! ma chère, il s'ouvre une triſte perſpective devant mes yeux. Tout ſuccède au gré de mon frère & de ma ſœur. Ils ont trouvé un nouvel amant pour moi. Quel amant! Cependant il eſt encouragé par tout le monde. Ne ſoyez plus ſurpriſe qu'on m'ait rappelée au logis avec tant de précipitation. On ne m'a donné qu'une heure; ſans autre avis, comme vous ſavez, que celui qui m'eſt venu avec la voiture qui devoit me ramener. Je n'en ignore plus la raiſon. C'étoit la crainte, indigne crainte! que ſi j'euſſe pénétré les motifs qui me faiſoient rappeler, je ne fuſſe entrée dans quelque complot avec M. Lovelace, parce qu'ils ne peuvent douter de mon dégoût pour celui qu'ils me propoſent.

Ils pouvoient bien y compter; car ſur qui vous imaginez-vous qu'eſt tombé leur choix? Ce n'eſt pas ſur un autre que M. Solmes. L'auriez-vous cru? Ils ſont tous déterminés, & ma mère avec les autres. Chère, chère & excellente mère!

Digitized by Google

Comment s'eſt-elle ainſi laiſſé ſéduire ! Elle, comme je l'ai ſu de bonne part, qui eut la bonté de dire, lorſque M. Solmes fut propoſé la première fois, que, quand il ſeroit en poſſeſſion de toutes les richeſſes des Indes, & qu'il me les offriroit avec ſa main, elle ne le croiroit pas digne de ſa chère Clariſſe.

L'accueil qu'on m'a fait après une abſence de trois ſemaines, ſi différent de celui que j'étois accoutumée de recevoir après les moindres abſences, ne m'a que trop convaincue que je devois payer cher le bonheur que j'ai goûté dans la compagnie & la converſation de ma chère amie, pendant cet agréable intervalle. Apprenez-en les circonſtances.

Mon frère vint au-devant de moi juſqu'à la porte, & me donna la main pour deſcendre du carroſſe. Il me fit une profonde révérence. Je vous prie, miſs, faites-moi la grace..... je le crus dans un accès de bonne humeur ; mais je reconnus enſuite que c'étoit un reſpect ironique. Il me conduiſit ainſi avec des cérémonies affectées, tandis que, ſuivant le mouvement de mon cœur, je m'informois en chemin de la ſanté de tout le monde, comme ſi je n'euſſe pas touché au moment de les voir tous ; nous entrâmes dans la grande ſalle, où je trouvai mon père, ma mère, mes deux oncles & ma ſœur.

Digitized by Google

En entrant, je fus frappée de voir, sur le visage de mes plus chers parens, un air apprêté, auquel je n'ai jamais été accoutumée dans les mêmes occasions. Il étoient tous assis. Je courus vers mon père, & j'embrassai ses genoux. Je rendis les mêmes respects à ma mère. Ils me reçurent tous deux d'un air froid. Mon père ne me donna qu'une bénédiction à demi-prononcée. Ma mère, à la vérité, me nomma sa chère enfant; mais elle ne m'embrassa point avec l'ardeur ordinaire de sa tendresse.

Après avoir rendu mes devoirs à mes oncles, & fait mon compliment à ma sœur, qui m'écouta d'un air sérieux & contraint; je reçus ordre de m'asseoir. Je me sentois le cœur chargé, & je répondis que si je n'avois pas un accueil moins effrayant & moins extraordinaire à espérer, il me convenoit mieux de demeurer debout. Mon embarras m'obligea de tourner le visage & de tirer mon mouchoir.

Aussi-tôt mon frère, ou mon accusateur, prit la parole, & me reprocha de n'avoir pas reçu moins de cinq ou six visites chez miss Howe, de la personne qu'ils avoient tous de si fortes raisons de haïr : ce fut son expression; & cela, malgré l'ordre que j'avois reçu de ne le pas voir. Niez, me dit-il, si vous l'osez.

Je lui répondis que mon caractère ne m'avoit jamais.

Digitized by Google

jamais permis de nier la vérité, & que je n'étois pas disposée à commencer. Dans l'espace de mes trois semaines, j'avouai que j'avois vu plus de cinq ou six fois la personne dont il vouloit parler. De grace, mon frère, lui dis-je, permettez que j'achève ; car je le voyois prêt à s'emporter. Lorsqu'il est venu, il a toujours demandé madame Howe & sa fille. J'avois quelques raisons de croire, continuai-je, qu'elles auroient employé tous leurs efforts pour se dispenser de le recevoir ; mais elles m'ont apporté plus d'une fois pour excuse, que, n'ayant pas les mêmes raisons que mon père, pour lui interdire l'entrée de leur maison, sa naissance & sa fortune les obligeoient à la civilité.

Vous voyez, ma chère, que j'aurois pu faire une autre apologie. Mon frère paroissoit sur le point de lâcher la bride à sa passion. Mon père prenoit la contenance qui annonce toujours un violent orage. Mes oncles parloient bas, d'un ton grondeur, & ma sœur levoit les mains d'un air qui n'étoit pas propre à les adoucir, lorsque je demandai en grace d'être entendue. Il faut écouter cette pauvre enfant, dit ma mère. C'est le terme que sa bonté lui fit employer.

Je me flattois, leur dis-je, qu'il n'y avoit rien à me reprocher. Il ne m'auroit pas convenu de prescrire à madame & à miss Howe de qui elles

Digitized by Google

devoient recevoir des visites. Madame Howe se faisoit un amusement du ton de plaisanterie qui régnoit entre sa fille & lui. Je n'avois aucune raison de leur reprocher que les visites qu'elles recevoient de lui me fussent adressées, & c'est ce que j'aurois paru faire, si j'avois refusé de leur tenir compagnie, lorsqu'il étoit avec elles. Je ne l'avois jamais vu hors de leur présence; & je lui avois déclaré une fois, lorsqu'il m'avoit demandé quelques momens d'entretien particulier, qu'à moins qu'il ne fût réconcilié avec ma famille, il ne devoit pas s'attendre que je souffrisse ses visites, bien moins encore que je consentisse à ce qu'il désiroit.

Je leur dis de plus, que mis Howe, entrant parfaitement dans mes intentions, ne m'avoit jamais quittée un moment tandis qu'il étoit chez elle; que, lorsqu'il y venoit, si je n'étois pas déjà dans la salle, je ne souffrois pas qu'on m'appelât pour lui; mais que j'aurois regardé comme une affectation, dont il auroit cru pouvoir tirer quelque avantage, de me retirer lorsqu'il arrivoit, ou de m'obstiner à ne pas paroître, lorsque sa visite duroit long-tems.

Mon frère m'écoutoit avec une sorte d'impatience, à laquelle il étoit aisé de connoître qu'il vouloit me trouver coupable, avec quelque force que je pusse me justifier. Les autres, autant que

Digitized by Google

j'en puis juger par l'évènement, auroient été satisfaits de mes explications, s'ils n'avoient pas eu besoin de m'intimider pour me vaincre sur d'autres points. Ce qu'il en faut conclure, c'est qu'ils ne s'attendoient point de ma part à une complaisance volontaire. C'étoit une confession tacite de ce qu'il y avoit de révoltant dans la personne qu'ils avoient à me proposer. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, que, sans être retenue par la présence de mon père ni par ses regards, mon frère jura que, pour lui, jamais il ne vouloit entendre parler de réconciliation avec ce libertin, & qu'il me renonceroit pour sa sœur si j'encourageois les espérances d'un homme si odieux à toute la famille. Un homme qui a failli d'être le meurtrier de mon frère! interrompit ma sœur, avec un visage tendu, de la contrainte même qu'elle faisoit à sa passion. La pauvre *Bella*, comme vous savez, a le visage potelé, & un peu *surnourri*, si je puis employer cette expression. Je suis sûre que vous me pardonnerez plus facilement un langage si libre, que je ne me le pardonne à moi-même. Mais qui pourroit être assez *reptile*, pour ne pas du moins se tourner lorsqu'il est foulé aux pieds?

Mon père, dont vous savez que la voix est terrible lorsqu'il est en colère, me dit avec une action & un ton d'une égale violence, qu'on

Digitized by Google

m'avoit traitée avec trop d'indulgence, en me laiſſant la liberté de refuſer ce parti & les autres; & que c'étoit à préſent ſon tour à ſe faire obéir. C'eſt la vérité, ajouta ma mère, & j'eſpère que vous ne trouverez point d'oppoſition à vos volontés de la part d'un enfant ſi favoriſé. Pour faire connoître qu'ils étoient tous du même ſentiment, mon oncle Jules dit qu'il étoit perſuadé que ſa nièce bien aimée n'avoit beſoin que de ſavoir la volonté de ſon père pour s'y conformer, & mon oncle Antonin, dans ſon langage un peu plus rude, qu'il ne me croyoit pas capable de leur donner raiſon d'appréhender que la faveur qui m'avoit été accordée par mon grand-père, me fît aſpirer à l'indépendance; qu'au reſte, ſi c'étoit mon idée, il vouloit bien m'apprendre que le teſtament pouvoit être caſſé, & qu'il le feroit.

Je demeurai dans un étonnement tel que vous pouvez vous l'imaginer. De quelle propoſition, penſai-je en moi-même, ce traitement eſt-il le prélude? Seroit-il encore queſtion de M. Vyerley? Enfin, de qui va-t-on m'entretenir? Et comme les hautes comparaiſons ſe préſentent plutôt que les baſſes à l'eſprit d'une jeune perſonne, lorſque ſon amour propre y eſt intéreſſé, que ce ſoit qui l'on voudra, penſai-je encore: c'eſt faire l'amour comme les Anglois le firent pour l'héritière d'E-

Digitized by Google

coſſe, au tems d'Edouard VI. Mais pouvois-je ſoupçonner qu'il fût queſtion de Solmes ?

Je ne croyois pas, leur dis-je, avoir donné occaſion à tant de rigueur. J'eſpérois de conſerver toujours un juſte ſentiment de reconnoiſſance pour leurs faveurs, joint à celui de mon devoir en qualité de fille & de nièce. Mais j'étois ſi ſurpriſe, ajoutai-je, d'un accueil ſi extraordinaire & ſi imprévu, que je crois de la bonté de mon père & de ma mère la permiſſion de me retirer, pour me remettre un peu de mon embarras. Perſonne ne s'y oppoſant, je fis la révérence & je ſortis. Mon frère & ma ſœur demeurèrent fort contens, je m'imagine, & ne manquèrent pas de ſe féliciter mutuellement d'avoir engagé les autres à commencer avec moi d'un ton ſi ſévère.

Je montai dans ma chambre; & là, ſans autre témoin que ma fidelle *Hannah*, je déplorai les apparences trop certaines de la nouvelle propoſition à laquelle il étoit clair que je devois m'attendre. A peine m'étois-je un peu remiſe, qu'on me fit avertir de deſcendre pour le thé. Je fis demander par ma femme de chambre la liberté de m'en diſpenſer. Mais, ſur un ſecond ordre, je deſcendis, en prenant le meilleur viſage qu'il me fût poſſible, & j'eus à me purger d'une nouvelle accuſation. Mon frère, tant la mauvaiſe

Digitized by Google

volonté eſt ſubtile en inventions, fit entendre, par des expreſſions également claires & choquantes, qu'il attribuoit le déſir que j'avois eu de me diſpenſer de deſcendre, au chagrin d'avoir entendu parler librement d'une certaine perſonne pour laquelle il me ſuppoſoit prévenue. Peut-être, il me ſeroit permis, lui dis-je, de vous faire une réponſe digne de cette réflexion. Mais je m'en garderai bien. Si je ne vous trouve pas les ſentimens d'un frère, vous ne me trouverez pas moins ceux d'une ſœur. Le joli petit air de modération! dit tout bas ma ſœur, en regardant mon frère, & levant la lèvre avec mépris. Lui, d'un air impérieux, me dit de mériter ſon affection, & que je ſerois toujours ſûre de l'obtenir.

Lorſque nous fûmes aſſis, ma mère, avec cette grace admirable que vous lui connoiſſez, s'étendit ſur l'amitié qui doit régner entre un frère & des ſœurs, & blâma doucement ma ſœur & mon frère d'avoir conçu trop légèrement du chagrin à mon occaſion. Elle ajouta, dans une vue que je crois un peu politique, qu'elle répondoit de ma ſoumiſſion aux volontés de mon père. Alors, dit mon père, *tout iroit à merveille.* L'expreſſion de mon frère fut : *alors nous l'aimerions tous à la folie.* Ma ſœur dit : *nous l'aimerions comme auparavant.* Et mes oncles : *elle*

Digitized by Google

ſeroit l'idole de notre cœur. Mais hélas! ſuis-je donc expoſée à la perte de tant de biens?

Voilà, ma chère, la réception qu'on m'a faite à mon retour. M. Solmes parut avant la fin du déjeûner. Mon oncle Antonin me le préſenta comme un de ſes amis particuliers. Mon oncle Jules, à peu près dans les mêmes termes. Mon père me dit: Sachez, Clariſſe, que M. Solmes eſt mon ami. Comme il s'aſſit près de moi, ma mère le regarda beaucoup, & me regardoit enſuite d'un air qui me ſembloit attendri. Mes yeux ſe tournoient auſſi vers elle, pour implorer ſa pitié; & ſi je lançois un coup d'œil ſur lui, c'étoit avec un dégoût qui approchoit beaucoup de l'effroi. Pendant ce tems-là, mon frère & ma ſœur l'accabloient de civilités. Tant de careſſes & d'attentions pour un homme de cette eſpèce! Mais je n'ajouterai aujourd'hui que mes humbles remerciemens à votre chère & reſpectable mère, à qui je marquerai, par une lettre particulière, la vive reconnoiſſance que je lui dois pour toutes ſes bontés.

CL. HARLOVE.

Digitized by Google

LETTRE VIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

24 Février.

L'AFFAIRE eſt pouſſée avec une furieuſe chaleur. Ce Solmes, je crois, couche ici. Il ne ceſſe de leur faire ſa cour, & ſa faveur augmente à chaque moment. Des termes ſi avantageux! Un ſi riche établiſſement! On n'entend pas d'autre cri.

O ma chère amie! faſſe le ciel que je n'aie pas ſujet de déplorer la faute d'une famille auſſi riche que la mienne. Je puis vous le dire, avec d'autant moins de réſerve, que nous avons joint cent fois nos regrets, vous pour une mère, moi pour un père & des oncles, auxquels il n'y a point d'autre reproche à faire que leur excès d'eſtime pour ce fantôme de bien qu'on appelle richeſſe.

Juſqu'à préſent, je ſuis comme livrée à mon frère, qui prétend avoir pour moi autant de tendreſſe que jamais. Vous pouvez compter que je me ſuis expliquée fort ſincèrement avec lui. Mais il affecte de prendre un ton railleur, & de ne pouvoir ſe perſuader qu'une fille auſſi diſcrette & auſſi attachée à ſon devoir que ſa ſœur Clary, ſoit jamais capable de déſobliger tous ſes amis.

Digitized by Google

En vérité, je tremble de mille choſes que l'avenir préſente à mon imagination; car il eſt évident pour moi qu'ils ſont étrangement déterminés.

Mon père & ma mère évitent adroitement de me donner l'occaſion de les entretenir en particulier. Ils ne me demandent point mon approbation, parce qu'ils feignent apparemment de ſuppoſer que j'entre dans leurs vues. Cependant c'eſt auprès d'eux que j'eſpère de prévaloir, ou je n'ai cette eſpérance ſur perſonne. Ils n'ont pas d'intérêt, comme mon frère & ma ſœur, à forcer mes inclinations. Cette raiſon me rend moins empreſſée à leur parler. Je réſerve toute ma force pour une audience que je veux obtenir de mon père, s'il a la bonté de m'entendre avec patience. Qu'il eſt difficile, ma chère, de n'être pas du ſentiment de ceux à qui le devoir & l'inclination nous font ſouhaiter de ne pas déplaire!

J'ai déjà eſſuyé le choc de trois viſites particulières de ce Solmes, outre ma part à ſes viſites générales; & je trouve qu'il eſt impoſſible que je puiſſe jamais le ſupporter. Il n'a qu'une portion de ſens fort commune, ſans aucune teinture de ſavoir. Il n'entend que la valeur des terres, la manière d'augmenter ſon revenu, & tout ce qui appartient au ménage & à l'agriculture. Mais je

Digitized by Google

ſuis devenue comme ſtupide. Ils ont commencé avec moi d'une manière ſi cruelle, que la force me manque pour prendre le parti de la réſiſtance.

Avant mon retour, ils ſe ſont efforcés de faire entrer dans leurs vues la bonne madame *Norton*, tant ils ſont réſolus de l'emporter; & ſon opinion n'ayant point été de leur goût, on lui a dit qu'elle feroit bien, dans les circonſtances, de ſupprimer ſes viſites. Cependant c'eſt la perſonne du monde, après ma mère, qui ſeroit la plus propre à me perſuader, ſi leurs projets étoient raiſonnables, ou tels qu'elle pût les approuver.

Ma tante s'étant échappée à dire auſſi qu'elle ne croyoit pas que ſa nièce pût jamais prendre de goût pour M. Solmes, on l'a obligée d'apprendre une autre leçon. J'attends demain une viſite d'elle. Comme j'ai refuſé d'entendre de la bouche de mon frère & de ma ſœur les articles du noble établiſſement, elle eſt chargée de m'informer de ce détail, & de recevoir ma détermination: car on m'a dit que mon père n'a pas même la patience de ſuppoſer que je puiſſe former la moindre oppoſition à ſa volonté.

En même tems, on m'a ſignifié que, ſi je voulois faire plaiſir à tout le monde, je n'irois pas à l'égliſe dimanche prochain. On m'avoit fait la même déclaration dimanche dernier, & je

Digitized by Google

m'y conformai. On appréhende que M. Lovelace ne ſe trouve à l'égliſe, dans le deſſein de me ramener au logis.

Communiquez-moi, chère miſs Howe, un peu de votre charmant eſprit; jamais je n'en eus tant de beſoin.

Vous ſuppoſez bien que ce Solmes n'a pas raiſon de vanter ſes progrès auprès de moi. Il n'a pas le ſens de dire un mot qui convienne aux circonſtances. C'eſt à eux qu'il fait la cour. Mon frère prétend me la faire pour lui, comme ſon procureur; & je refuſe abſolument d'écouter mon frère. Mais, ſous prétexte qu'un homme ſi bien reçu & ſi bien recommandé par toute ma famille, a droit à mes civilités, on affecte d'attribuer ce refus à ma modeſtie; & lui, qui ne ſent pas ſes propres défauts, s'imagine que ma réſerve, & le ſoin que j'apporte à l'éviter, ne peuvent venir d'une autre cauſe; car toutes ſes attentions, comme je l'ai déjà dit, ſont pour eux, & je n'ai pas même l'occaſion de dire non, à un homme qui ne me demande rien. Ainſi, avec la ſupériorité affectée de ſon ſexe, il ſemble moins embarraſſé du ſuccès, que de ſa pitié pour la timidité d'une petite perſonne de mon âge.

25 Février.

J'AI eu la conférence qu'on m'avoit annoncée

Digitized by Google

avec ma tante. Il a fallu entendre d'elle les propositions de l'homme, & les motifs qui leur donnent tant de chaleur pour ses intérêts. C'eſt à contre-cœur que j'obſerve ſeulement combien il y a d'injuſtice de ſa part à faire de telles offres, &, de la part de ceux que je reſpecte, à les accepter. Je le hais plus qu'auparavant. On a déjà obtenu une terre conſidérable aux dépens des héritiers naturels, quoique fort éloignés; je parle de celle que la marraine de mon frère lui a laiſſée; & l'on ſe flatte à préſent de l'eſpérance chimérique de s'en procurer d'autres, ou de voir du moins retourner la mienne à la famille. Cependant le monde, dans mes idées, n'eſt qu'une grande famille. Etoit-ce autre choſe dans l'origine? Qu'eſt-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux ſiens dans un cercle ſi étroit, ſi ce n'eſt favoriſer une parenté dont on ſe ſouvient, au préjudice d'une parenté oubliée?

Mais ici, ſur le refus abſolu que j'ai fait de lui, à quelques conditions qu'il puiſſe ſe préſenter, on m'a fait une déclaration qui me bleſſe juſqu'au cœur. Comment puis-je vous l'apprendre? Mais il le faut. C'eſt, ma chère, que d'un mois entier, ou juſqu'à nouvel ordre, je ne dois entretenir de correſpondance avec perſonne hors de la maiſon. Mon frère, ſur le apport de ma tante, qu'elle a fait néanmoins,

Digitized by Google

comme j'en ſuis bien informée, dans les termes les plus doux, & même en donnant des eſpérances éloignées, quoiqu'elle n'eût pas reçu de moi cette commiſſion; mon frère eſt venu m'apporter la défenſe, d'un ton d'autorité. Pas même avec miſs Howe? lui ai-je dit. Pas même avec miſs Howe, d'un air moqueur; car n'avez-vous pas avoué, miſs, que Lovelace eſt traité en favori dans cette maiſon? Voyez, ma chère amie! Et croyez-vous, mon frère que ce ſoit là le moyen.... Il m'a interrompue malignement: vos idées ſe tournent-elles de ce côté-là? je vous avertis qu'on interceptera vos lettres. Là-deſſus, il m'a quittée en courant.

Ma ſœur eſt entrée un moment après. A ce que j'entends, ma ſœur Clary, voilà un beau chemin dans lequel vous vous engagez; mais comme on ſuppoſe que ce n'eſt pas ſans ſecours que vous vous endurciſſez contre votre devoir, je ſuis chargée de vous dire qu'on vous ſaura bon gré d'éviter, pendant l'eſpace de huit ou quinze jours, de rendre ou de recevoir des viſites.

Quoi! lui ai-je dit, cet ordre peut-il venir de ceux à qui je dois du reſpect?... Demandez-le, demandez-le, mon enfant, en faiſant deux tours en rond du bout du doigt. J'ai rempli ma commiſſion. Votre papa veut être obéi. Il eſt porté

Digitized by Google

à croire que vous ne manquerez pas d'obéiſſance ; & il voudroit prévenir ce qui pourroit vous exciter à la révolte. J'ai répondu à ma ſœur que je connoiſſois mon devoir, & que j'eſpérois qu'on n'y attacheroit pas des conditions impoſſibles. Elle m'a dit que j'étois une hardie petite créature, remplie de vanité & d'une folle opinion de moi-même, que, dans mes ſages raiſonnemens, je me croyois ſeule capable de juger du bien & du mal ; que, pour elle, il y avoit longtems qu'elle avoit pénétré toutes ces ſpécieuſes apparences, mais que j'allois montrer à tout le monde ce que j'étois dans le fond.

Chère Bella ! lui ai-je dit, les mains & les yeux levés, pourquoi tous ces étranges propos ? Chère-, chère Bella ! pourquoi .... Tous ces *chère Bella*, m'a-t-on répondu, n'ont aucun effet ſur moi. Je vous déclare que je perce au travers de toutes vos *ſorcelleries*. Ma chère ! c'eſt une expreſſion bien terrible. Elle eſt ſortie bruſquement, en ajoutant, dans ſa fuite, & tout le monde y percera bientôt auſſi, j'oſe le dire.

Hélas ! me ſuis-je dit à moi-même, quelle ſœur ai-je donc là ? Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement ? Enſuite mes regrets ſont tombés ſur la bonté de mon grand-père, qui m'a diſtinguée avec trop de faveur.

Digitized by Google

25 Février au soir.

J'IGNORE ce que mon frère & ma sœur ont pu dire à mon désavantage ; mais je suis extrêmement mal dans l'esprit de mon père. On m'a fait avertir à l'heure du thé. Je suis descendue avec un visage ouvert. Les circonstances m'ont bientôt forcée d'en changer.

C'étoit une contenance si grave & si composée, dans chaque personne de la compagnie ! Ma mère avoit les yeux fixés sur les vases de la table ; & lorsqu'elle les levoit, c'étoit pesamment, comme si ses paupières eussent été chargées d'un grand poids, & sans les jeter de mon côté. Mon père étoit à demi-assis dans son fauteuil, pour n'avoir pas la tête tournée vers moi ; les mains l'une sur l'autre, & les doigts en mouvement, comme si sa colère s'étoit communiquée jusqu'au bout. Ma sœur étoit sur une chaise, avec l'air d'une personne qui enfle. Mon frère a paru me regarder avec mépris, après m'avoir mesurée des yeux, à mon arrivée, depuis la tête jusqu'aux pieds. Ma tante, qui étoit aussi de l'assemblée, a jeté sur moi quelques regards contraints, & s'est baissée froidement vers moi pour répondre à ma révérence. Ensuite, d'un coup d'œil, adressé successivement à mon frère & à ma sœur, elle m'a semblé leur rendre compte de cette rigueur

Digitized by Google

affectée. Bon dieu! ma chère, pourquoi vouloir employer la voie de la crainte, plutôt que celle de la douceur, avec un esprit qui n'a pas été regardé jusqu'à présent comme incapable de persuasion & de générosité?

J'ai pris ma chaise. Ferai-je le thé, madame? ai-je demandé à ma mère. Vous savez, ma chère, que j'ai toujours été dans l'usage de faire le thé. Un, non, prononcé de la manière la plus courte, a été la seule réponse; & ma mère s'est mise elle-même à faire le thé. Betty, la femme de chambre de ma sœur, étoit là pour servir. Mon frère lui a dit de se retirer, & qu'il serviroit l'eau lui-même. Je me sentois le cœur dans un désordre extrême, & l'on devoit s'en appercevoir à l'embarras de mes mouvemens. Quelle sera donc la suite, disois-je en moi-même. Bientôt ma mère s'est levée, & prenant ma tante par la main: un mot, ma sœur; & sous ce prétexte, elles sont sorties ensemble. Ma sœur s'est dérobée aussi-tôt. Mon frère a suivi son exemple. En un mot, je suis demeurée seule avec mon père.

Il a pris un regard si sévère, que le cœur m'a manqué autant de fois que j'ai voulu ouvrir la bouche pour lui parler. Je crois avoir oublié de vous dire que tout le monde avoit gardé jusqu'alors un profond silence. A la fin, j'ai demandé à mon père s'il désiroit encore une tasse

de

Digitized by Google

de thé. Il m'a répondu, par le même monosyllabe qui avoit été la réponse de ma mère ; & s'étant levé, il s'est mis à se promener dans la chambre. Je me suis levée aussi, dans l'intention de me jeter à ses pieds ; mais j'étois trop consternée par la sévérité de son visage, pour hasarder ce témoignage même des sentimens dont mon cœur étoit comme étouffé. Il s'est approché du dos d'une chaise, où sa goutte l'a forcé de s'appuyer : j'ai repris un peu plus de courage. Je me suis avancée vers lui, & je l'ai supplié de m'apprendre en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser.

Il a détourné la tête ; & d'une voix forte, il m'a dit : Clarisse, Clarisse, apprenez que je veux être obéi.

Dieu me préserve, monsieur, de manquer jamais à l'obéissance que je vous dois ! Je ne me suis jamais opposée à vos volontés.... Ni moi, Clarisse, à vos fantaisies, a-t-il interrompu. Ne me mettez point dans le cas de ceux qui ont marqué trop d'indulgence à votre sexe, en me contredisant pour prix de la mienne.

Vous savez, ma chère, que mon père, non plus que son fils, n'a pas une opinion trop favorable de notre sexe, quoi qu'il n'y ait pas sur la terre de femme plus complaisante que ma mère.

J'allois lui faire des protestations de respect...

Digitized by Google

Je ne veux point de protestations, je n'écoute point de paroles, on ne m'amuse point par des discours, je veux être obéi. Je n'ai point d'enfant, je n'en aurai point qui ne m'obéisse.

Monsieur, vous n'avez jamais eu sujet, j'ose le dire.....

Ne me dites point ce que j'ai eu, mais ce que j'ai, & ce que j'aurai.

Monsieur! faites-moi la grace de m'écouter. Je crains bien que mon frère & ma sœur.....

Gardez-vous, petite fille, de parler contre votre frère & votre sœur. Ils ont à cœur, comme ils le doivent, l'honneur de ma famille.

Et j'espère, monsieur.....

N'espérez rien. Ne me parlez point d'espérances, mais de réalités. Je n'exige rien de vous que vous ne puissiez accomplir, & que votre devoir ne vous oblige d'accomplir.

Eh bien, monsieur, je l'accomplirai. Mais j'espère néanmoins de votre bonté.....

Point de plaintes. Point de *mais*, petite fille; point de retranchemens. Je veux être obéi, & de bonne grace, ou je vous renonce pour ma fille.

Je me suis mise à pleurer. Je me suis jetée à ses genoux. Souffrez que je vous conjure, mon très-cher & très-honoré père, de ne me pas donner d'autre maître que vous & ma mère

Digitized by Google

Que je ne ſois pas forcée d'obéir aux volontés de mon frère..... J'allois continuer, mais il eſt ſorti. Il m'a laiſſée dans la poſture où j'étois, en diſant qu'il ne vouloit pas m'entendre chercher, par ſubtilité & par adreſſe, à mettre des diſtinctions dans mon devoir, & répétant qu'il vouloit être obéi. J'ai le cœur trop plein, ſi plein, ma chère, que je ne puis le décharger ici ſans mettre mon devoir en danger. J'aime mieux quitter la plume.... Cependant j'ai peine...; Mais abſolument je quitte la plume.

LETTRE IX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

26 Février au matin.

MA tante, qui a paſſé ici la nuit, m'a fait une viſite ce matin dès la pointe du jour. Elle m'a dit qu'on m'avoit laiſſée hier exprès avec mon père, pour lui donner la liberté de me déclarer qu'il s'attend à l'obéiſſance; mais qu'il convenoit de s'être emporté au-delà de ſon deſſein, en ſe rappelant quelque choſe que mon frère lui avoit dit à mon déſavantage, & par ſon impatience à ſuppoſer ſeulement qu'un eſprit auſſi doux que je l'avois paru juſqu'aujourd'hui,

Digitized by Google

entreprît de disputer ses volontés, sur un point où ma complaisance devoit être d'un si grand avantage pour toute la famille.

Je comprends, par quelques mots qui sont échappés à ma tante, qu'ils comptent entièrement sur la flexibilité de mon caractère. Mais ils pourroient bien se tromper; car, en m'examinant moi-même avec beaucoup de soin, je pense réellement que je tiens autant de la famille de mon père, que de celle de ma mère.

Mon oncle Jules n'est pas d'avis, à ce qu'il semble, qu'on me pousse à l'extrémité. Mais son neveu, que je ne dois pas trop nommer mon frère, engage sa parole, que les égards que j'ai pour ma réputation & pour mes principes, m'amèneront *rondement* au devoir; c'est son expression. Peut-être aurois-je raison de souhaiter qu'on ne m'eût point informée de cette circonstance.

Le conseil de ma tante est que je dois me soumettre, pour le présent, à la défense qu'on m'a signifiée, & recevoir les soins de M. Solmes. J'ai refusé absolument le dernier de ces deux points au hasard, lui ai-je dit, de toutes les conséquences. A l'égard de la défense des visites, je suis résolue de m'y conformer. Mais pour celle qui regarde notre correspondance, il n'y a que la menace d'intercepter nos lettres qui puisse me la faire observer. Ma tante est persuadée que

Digitized by Google

cet ordre vient de mon père, ſans que ma mère ait été conſultée ; & qu'il ne s'y eſt déterminé que par conſidération pour moi, dans la crainte à ce qu'elle ſuppoſe, que je ne l'offenſe mortellement, pouſſée par les conſeils d'autrui (c'eſt de vous ſans doute, & de miſs Loyd, qu'elle veut parler) plutôt que par ma propre inclination; car elle m'aſſure qu'il parle encore de moi avec bonté, & même avec éloge.

Voilà de la tendreſſe ! Voilà de l'indulgence ! Et cela, pour empêcher une fille opiniâtre de ſe précipiter dans la révolte, & de ſe perdre entiérement, comme feroit un bon prince, pour des ſujets mal affectionnés. Mais toutes ces ſages meſures, viennent de la prudence de mon jeune homme de frère. Un conſeiller ſans tête, & un frère ſans cœur !

Que je pourrois être heureuſe avec tout autre frère que M. James Harlove, & avec toute autre ſœur que ſa ſœur ! Ne vous étonnez pas, ma chère, que moi, qui vous reprochois ces ſortes de libertés à l'égard de mes parens, je ſois aujourd'hui plus rebelle que vous n'avez été déſobligeante. Je ne puis ſupporter l'idée d'être privée du plus doux plaiſir de ma vie ; car c'eſt le nom que je donne à votre converſation, de bouche ou par lettres. Et qui pourroit ſoutenir d'ailleurs de ſe voir la dupe de tant de bas arti-

fices, qui opèrent avec tant de hauteur & d'arrogance.

Mais vous sentez-vous capable, ma chère miss Howe, de condescendre à une correspondance secrète avec moi ? Si vous le pouvez, je me suis avisée d'un moyen qui m'y paroît fort propre.

Vous devez vous souvenir de l'allée verte (c'est ainsi que nous la nommons) qui règne le long du bûcher, & de la basse-cour où je nourris mes *bantams*, mes faisans & mes paons; ce qui m'y conduit ordinairement deux fois le jour, parce que ces animaux me sont d'autant plus agréables que mon grand père les a recommandés à mes soins! & cette raison me les a fait transporter ici depuis sa mort. L'allée est plus basse que le rez-de-chaussée du bûcher ; & du côté de cet édifice, les ais sont pourris en plusieurs endroits jusqu'à deux ou trois pieds de terre. Hannah peut se rendre dans l'allée, & faire une marque de craie au-dessus du lieu où l'on pourra placer une lettre ou un paquet sous quelques pieces de bois. Il ne sera pas difficile d'y ménager un endroit propre à recevoir nos dépôts de part & d'autre.

Je viens moi-même de visiter le lieu, & je trouve qu'il répond à mes vues. Ainsi votre

fidelle Robert peut, ſans s'approcher du château, & feignant de paſſer ſeulement par l'allée verte, qui conduit à deux ou trois métairies, (ſans livrée, s'il vous plaît) prendre aiſément mes lettres, & laiſſer auſſi facilement les vôtres. Cet endroit eſt d'autant plus commode, qu'il n'eſt guere fréquenté que de moi-même ou d'Hannah, par le motif que j'ai dit. C'eſt le magaſin général du bois, car le bûcher d'uſage ordinaire eſt plus proche de la maiſon. Comme on en a ſéparé un coin, pour ſervir de juchoir à mes oiſeaux, Hannah ou moi, nous ne manquerons jamais de prétexte pour y entrer. Eſſayez, ma chère, le ſuccès d'une lettre par cette voie; & donnez-moi votre avis ſur la fâcheuſe ſituation où je me trouve, car je ne puis lui donner un meilleur nom. Marquez-moi quelle opinion vous avez de l'avenir, & ce que vous feriez ſi vous étiez dans le même cas.

Mais je vous avertis d'avance que votre ſentiment ne doit pas être favorable à M. Solmes. Il eſt néanmoins très-vraiſemblable que, ſachant le pouvoir que vous avez ſur moi, ils s'efforceront de faire entrer votre mère dans leurs intérêts pour vous engager vous-même à les favoriſer.

Cependant, ſur une ſeconde réflexion, je ſouhaite que, ſi vous penchez de ſon côté,

Digitized by Google

vous m'écriviez naturellement tout ce que vous penſez. Déterminée comme je crois l'être, & comme je ne puis m'en empêcher, je voudrois du moins lire ou écouter avec patience ce qu'on peut dire pour le parti oppoſé. Mes attentions ne ſont pas auſſi engagées (non, elles ne le ſont pas..... je ne ſais pas moi-même ſi elles le ſont) en faveur d'un autre, que quelques-uns de mes amis le ſuppoſent, & que vous même, donnant l'eſſor à votre vivacité après ſes dernières viſites, vous avez affecté de le ſuppoſer. Si j'ai quelque préférence pour lui, il la doit moins à des conſidérations perſonnelles, qu'au traitement qu'il a ſouffert par rapport à moi.

J'écris quelques lignes de remerciement à votre mère, pour toutes ſes bontés dans les heureux momens que j'ai paſſés chez vous. Que je crains de ne les voir jamais renaître! Elle voudra bien me pardonner de ne lui avoir pas écrit plutôt.

Si le porteur étoit ſoupçonné, & qu'on allât juſqu'à l'examiner, il n'auroit qu'à montrer cette lettre, comme la ſeule dont il ſeroit chargé. A combien d'inventions & d'artifices un injuſte & inutile contrainte ne donne-t-elle pas occaſion? J'aurois en horreur ces correſpondances clandeſtines, ſi je n'y étois pas forcée. Elles ont une ſi baſſe, une ſi pauvre apparence

Digitized by Google

à mes propres yeux, que j'ai peine à m'imaginer que vous vouliez y prendre part.

Mais pourquoi se hâte-t-on, comme j'en ai fait aussi mes plaintes à ma tante, de me précipiter dans un état, que je respecte, mais pour lequel j'ai peu de penchant ? Pourquoi mon frère, qui est plus vieux que moi de tant d'années, & qui a tant d'impatience de me voir engagée, ne s'engage-t-il pas le premier ? Pourquoi du moins ne pense-t-on pas à pourvoir ma sœur avant moi ? Je finis par ces inutiles exclamations.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE X.

Miss HOWE, *à miss* CLARISSE HARLOVE.

27 Février.

QUELLE est la bisarrerie de certaines gens ! Miss Clarisse Harlove sacrifiée en mariage à M. Roger Solmes ! En vérité, je ne reviens pas de mon étonnement.

Mon avis, dites-vous, *ne doit pas être favorable à cet homme-là.* Me voilà convaincue à demi, ma chère, que vous tenez un peu de la famille qui a pu former l'idée d'un mariage si bien

Digitized by Google

assorti ; sans quoi il ne vous seroit jamais entré dans l'esprit, que je pusse vous parler en faveur de Solmes.

Demandez-moi son portrait. Vous savez que j'ai la main bonne pour tirer des ressemblances hideuses. Mais je veux être un peu sûre de mon fait auparavant ; car, qui sait ce qui peut arriver, puisque l'affaire est en si bon train, & que vous n'avez pas le courage de vous opposer au torrent qui vous entraîne ?

Vous me priez de vous communiquer un peu de mon esprit. Parlez-vous sérieusement ? Mais je crains qu'il ne vous fût déjà fort inutile. Vous êtes la fille de votre mère, pensez-en ce qu'il vous plaît ; & vous avez à combattre des esprits violens. Hélas ! ma chère, il falloit emprunter plutôt un peu du mien ; plutôt, c'est-à-dire, avant que vous eussiez abandonné le maniement de votre bien à ceux qui croyoient y avoir droit avant vous. Qu'importe que ce soit à votre père ? N'a-t-il pas deux autres enfans ? Et ne portent-ils pas plus que vous son empreinte & son image ? De grace, ma chère, ne me demandez pas compte d'une question si libre, de peur que mon explication ne fût aussi libre que la question même.

A présent que je me suis un peu échappée ; passez-moi un mot de plus dans le même goût.

Digitized by Google

Je ferai décente, je vous le promets. J'aurois cru que vous n'ignoriez pas que l'*avarice* & l'*envie* ſont deux paſſions qu'il eſt impoſſible de ſatisfaire, l'une en donnant, l'autre en continuant d'exceller & de mériter de l'admiration. Huile au feu, qui produit, ſur toute la face de la terre, des flammes dévorantes & inſatiables.

Mais puiſque vous me demandez mes avis, vous devez m'apprendre tout ce que vous ſavez ou tout ce que vous vous imaginez de leurs motifs. Si vous ne me défendez pas de faire des extraits de vos lettres, pour l'amuſement de ma couſine, qui meurt d'envie d'être mieux informée de vos affaires dans ſa petite île (1), on vous ſera fort obligé de cette complaiſance. Vous êtes ſi tendre ſur les intérêts de certaines perſonnes qui n'ont de tendreſſe que pour elles-mêmes, qu'il faut vous conjurer de parler librement. Souvenez-vous qu'une amitié telle que la nôtre n'admet aucune réſerve. Vous pouvez vous fier à mon impartialité. Ce ſeroit faire injure à votre jugement que d'en douter; car ne me demandez-vous pas mon avis? Et ne m'avez-vous pas appris vous-même que l'amitié ne doit jamais inſpirer de prévention contre la juſtice? Il eſt donc queſtion de juſtifier vos amis, ſi vous le

(1) Dans l'île de Wight, comme on le verra plus bas.

Digitized by Google

pouvez. Voyons s'il y a du bon sens dans leur choix, ou s'il peut être soutenu du moins avec quelque apparence de raison. A présent, quoique je connoisse beaucoup votre famille, je ne puis m'imaginer comment tous, autant qu'ils sont, votre mère en particulier & votre tante Hervey, peuvent se joindre avec le reste contre des jugemens portés. A l'égard de quelques-uns des autres, rien ne peut me surprendre de leur part dans tout ce qui concerne leur intérêt propre.

Vous me demandez pourquoi votre frère ne s'engage pas le premier dans les liens du mariage? Je vous en apprendrai la raison. Son humeur emportée & son arrogance sont si connues, que, malgré ses grandes acquisitions indépendantes, & ses espérances encore plus considérables, aucune des femmes auxquelles il pourroit aspirer n'est disposée à recevoir ses soins. Souffrez que je vous le dise, ma chère, ces acquisitions lui ont donné plus d'orgueil que de réputation. A mes yeux, c'est la plus insupportable créature que je connoisse. La manière dont vous me blâmez de l'avoir traité, il la méritoit de la part d'une personne à laquelle il croyoit plutôt faire une faveur qu'il n'espéroit d'en recevoir. J'ai toujours pris plaisir à mortifier les orgueilleux & les insolens. Pourquoi vous imaginez-vous que je souffre Hickman? C'est parce qu'il

Digitized by Google

eſt humble & qu'il ſait ſe tenir à la diſtance qui convient.

Vous voulez ſavoir auſſi pourquoi votre ſœur aînée n'eſt pas pourvue la première ? Je réponds : parce qu'elle eſt faite pour épouſer un homme fort riche ; première raiſon ; la ſeconde, parce qu'elle a une ſœur cadette. Faites-moi la grace de me dire, ma chère, où eſt l'homme fort riche qui voulût penſer à cette ſœur aînée, tandis que la cadette eſt à marier.

Apprenez de moi, mon enfant, que vous êtes trop riches pour être heureux. Chacun de vous, par les maximes fondamentales de votre famille, ne doit-il pas ſe marier pour le devenir encore plus ? Laiſſez-les s'agiter, gronder, ſe chagriner & accumuler ; s'étonner de n'être pas heureux avec leurs richeſſes ; croire que le mal vient de ce qu'ils n'en ont pas davantage, & continuer ainſi d'entaſſer, juſqu'à ce que la mort, qui entaſſe & qui accumule avec autant d'avidité qu'eux, vienne les moiſſonner pour groſſir ſon magaſin.

Ma chère, encore une fois, apprenez-moi ce que vous ſavez de leurs motifs ; & je vous donnerai plus de lumières ſur leurs fautes que je n'en puis recevoir de vous. Votre tante Hervey, dites-vous, ne vous les a pas cachés. Mais

Digitized by Google

pourquoi faut-il que je vous les demande, lorsque vous me preſſez de vous en dire mon avis.

Qu'ils veuillent s'oppoſer à notre correſpondance, c'eſt un acte de ſageſſe qui ne me ſurprend point, & dont je ſuis fort éloignée de les blâmer. J'en conclus qu'ils connoiſſent leur folie; & s'ils la connoiſſent, eſt-il étrange qu'ils craignent de l'expoſer au jugement d'autrui ?

Je ſuis fort aiſe que vous ayez trouvé un moyen d'entretenir notre commerce. Je l'approuve beaucoup, & je l'approuverai encore plus, ſi les premiers eſſais ſont heureux; mais ne le fuſſent-ils pas, & ma lettre tombât-elle entre leurs mains, je n'en ſerois fâchée que par rapport à vous.

Nous avions entendu dire, avant que vous m'euſſiez écrit, qu'il y avoit eu quelque différent dans votre famille à votre arrivée, & que M. Solmes vous avoit rendu une viſite, avec quelque eſpérance de ſuccès. Mais j'avois jugé que l'erreur tomboit ſur les perſonnes, & que ſes prétentions étoient pour miſs Arabelle. Au fond, ſi elle étoit d'auſſi bon naturel que vos joufflues le ſont ordinairement, je l'aurois crue trop bonne de moitié pour lui. Voilà le myſtère, penſois-je en moi-même; & l'on aura fait revenir ma chère amie pour aider ſa ſœur dans les

Digitized by Google

préparatifs de la noce. Qui ſait, diſois-je à ma mère, ſi cet homme-là, lorſqu'il aura ſupprimé ſa perruque jaune à petites boucles, & ſon grand chapeau bordé, que je ſuppoſe avoir été du meilleur goût ſous le regne du protecteur, ne fera pas une figure ſupportable à l'égliſe, pendu au côté de miſs Arabelle? La femme, ſuivant l'obſervation de ma mère, aura quelque choſe de mieux que le mari dans les traits. Et quel meilleur choix pourroit-elle faire pour en tirer du luſtre.

Je m'étois livrée à cette imagination, malgré les bruits publics, parce que je ne pouvois me perſuader que les plus ſottes gens d'Angleterre le fuſſent aſſez pour vous propoſer un homme de cette trempe.

On nous avoit dit auſſi que vous ne receviez aucune viſite. Je ne pouvois expliquer cette circonſtance, qu'en ſuppoſant que les préparatifs pour votre ſœur ne devoient pas être publics, & qu'on vouloit bruſquer la cérémonie. Miſs Loyd & miſs Biddulph vinrent me demander ce que j'en ſavois, & pourquoi vous n'aviez pas paru à l'égliſe le dimanche qui a ſuivi votre retour, au grand chagrin, pour répéter leurs expreſſions, d'une centaine de vos admirateurs. Sur ce point, il me fut aiſé de juger que la raiſon étoit celle que vous me confirmez, c'eſt-

à-dire, la crainte qu'on avoit que Lovelace ne s'y trouvât, & qu'il n'entreprît de vous reconduire chez vous.

Ma mère eſt fort ſenſible aux témoignages de votre amitié. Miſs Clariſſe Harlove, m'a-t-elle dit, après avoir lu votre lettre, eſt une jeune perſonne qui mérite l'admiration de tout le monde. Va-t-elle quelque part? ſa viſite eſt une faveur. Sort-elle d'une maiſon? elle n'y laiſſe que du regret. Et puis un mot de comparaiſon: ô ma Nancy! (1) que n'avez-vous un peu de ſon obligeante douceur?

N'importe; l'éloge vous regardoit. J'en ai joui, parce que vous êtes moi-même. D'ailleurs... vous dirai-je la vérité? je me trouve auſſi bien comme je ſuis; ne fût-ce que par cette raiſon, que, ſi j'avois vingt frères James & vingt ſœurs Arabelles, aucun d'eux, & tous enſemble, n'oſeroient me traiter comme vous êtes traitée par les vôtres. Celui qui a la patience de ſouffrir beaucoup, s'apprête à beaucoup ſouffrir. C'eſt votre propre maxime, fondée ſur le plus grand exemple qu'on en puiſſe donner, dans le ſein même de votre famille, quoique vous en ayez tiré ſi peu de profit.

Le réſultat, ma chère, c'eſt que je ſuis plus

(1) Petit nom pour Anne.

propre

Digitized by Google

propre que vous pour ce bas monde, & que vous l'êtes plus que moi pour l'autre. Voilà la différence qui eſt entre nous. Mais pour mon bonheur & pour celui de mille autres, puiſſiez-vous nous demeurer bien, bien long-tems, avant que de joindre une compagnie de votre eſpèce, & plus digne de vous!

J'ai communiqué à ma mère, le récit que vous me faites de votre étrange réception. Je lui ai dit auſſi quel horrible animal on veut vous donner, & le traitement qu'on emploie pour vous forcer de le prendre. Elle s'eſt miſe uniquement à relever ſon indulgence pour ma conduite tyrannique (c'eſt le nom qu'elle lui donne; & comme vous ſavez, il faut laiſſer parler les mères) à l'égard de l'homme qu'elle me recommande avec tant de chaleur, & contre lequel, à l'entendre, il n'y a point de juſte objection. De-là elle s'eſt étendue ſur la complaiſance que je lui dois pour tant de bonté. Ainſi, je crois qu'il faut ne lui rien communiquer de plus, ſur-tout, parce que je ſais qu'elle condamneroit notre correſpondance, & la vôtre avec Lovelace, comme clandeſtine & contraire au devoir; car *obéiſſance implicite* eſt ſon cri. D'ailleurs elle ouvre aſſez volontiers l'oreille aux ſermons de ce vieux garçon empeſé, votre oncle Antonin; & pour donner un exemple à ſa fille, elle ne

prendroit pas aisément votre parti, quelque justice qu'il y eût dans votre cause. C'est pourtant une assez mauvaise politique ; car on refuse tout à ceux qui n'accordent rien. En d'autres termes, ceux qui demandent trop de choses à la fois n'en obtiennent aucune.

Mais pourriez-vous deviner, ma chère, ce que ce bon vieux *prédicateur*, votre oncle Antonin, se propose ici par ses fréquentes visites ? Je remarque tant de mystères & de sourires entre ma mère & lui ! Ce sont des louanges mutuelles de leur économie ! ce sont tant de petits propos ! Et, *voilà ma méthode*. Et, *voilà ce que je fais toujours*. Et, *je suis bien aise, monsieur, d'avoir votre approbation*. Et, *votre attention s'étend à tout, madame*. Hélas ! monsieur, *rien ne seroit bien, si je ne le faisois moi-même*. Ce sont des éloges d'eux-mêmes ! des exclamations sur les domestiques ! Et des hélas continuels, & des regards, & des expressions si tendres ! Quelquefois, le ton de leur entretien s'abaisse jusqu'à ne pouvoir être entendu, lorsque je viens les troubler. Je vous déclare, ma chère, que je n'approuve tout cela qu'à demi. Si je ne savois que l'usage de ces vieux garçons est de prendre autant de tems pour se résoudre au mariage qu'ils peuvent espérer raisonnablement d'en avoir à vivre, je ferois du vacarme sur ces visites, & je recommanderois

Digitized by Google

M. Hickman à ma mère, comme un homme qui lui convient beaucoup mieux. Ce qui lui manque du côté de l'âge est compensé par sa gravité. Et, si vous voulez ne me pas gronder, je vous dirai qu'il y a un air de minauderie entr'eux, sur-tout lorsque cet homme s'est un peu émancipé avec moi, par le fond qu'il fait sur la faveur de ma mère, & que je le tiens en bride à cette occasion, qui me fait trouver beaucoup de ressemblance dans leur caractère. Alors tombant comme dans l'admiration de mon arrogance & de ce qu'ils en ont tous deux à souffrir, ils se mettent à soupirer ; & leur compassion paroît si vive l'un pour l'autre, que, si la pitié est une préparation à l'amour, je ne suis pas fort en danger, tandis qu'ils y sont extrêmement, sans le savoir.

A présent, ma chère, n'allez-vous pas tomber sur moi avec vos airs graves ? Qu'y faire ? Mais ce dernier trait a plus de rapport à vous que vous ne pensez. Prenez garde à ce qui se passe autour de vous ; c'est une secousse que j'ai voulu vous donner, pour me faire un mérite de vous avoir avertie d'avance. Annibal, ai-je lu quelque part, attaquoit toujours les Romains sur leurs propres terres.

Vous avez bien voulu me dire, & même *en vérité*, que « vos *attentions*, (joli mot & bien

» expreſſif pour celui d'*affections*) ne ſont pas » auſſi engagées pour une autre perſonne, que » quelques-uns de vos amis le ſuppoſent ». Qu'étoit-il beſoin, ma chère, de me donner à penſer que le mois paſſé, ou les deux derniers, ont été un tems extrêmement favorable pour cette autre perſonne, en mettant la nièce dans le cas de lui avoir quelque obligation pour ſa patience à l'égard des oncles ?

Mais paſſons là-deſſus. Auſſi engagées ! Combien donc, ma chère ? ſuis-je en droit de demander. *Quelques-uns de vos amis ſuppoſent qu'elles le ſont beaucoup.* Vous avouez, ce me ſemble, qu'elles le ſont un peu. Ne vous fâchez point. Vous ne riſquez rien avec moi. Mais ce *peu*, pourquoi me l'avoir voulu déguiſer ? Je vous ai entendu dire qu'en affectant du ſecret, on excite toujours de la curioſité.

Vous continuez néanmoins, avec une eſpèce de retractation, comme s'il vous étoit ſurvenu quelque doute en y penſant : *vous-même, vous ne ſavez pas ſi elles le ſont ;* autant qu'on le ſuppoſe, vouliez-vous dire ? Quelle néceſſité de me tenir ce langage, à moi ? & d'y joindre même, *en vérité ?* Mais vous en ſavez plus que vous ne dites. Ou plutôt, je m'imagine en effet que vous ne le ſavez pas ; car les commencemens de l'amour ſont l'ouvrage d'un *eſprit ſubtil*, & ſe

Digitized by Google

découvrent ſouvent aux yeux d'un ſpectateur, tandis que la perſonne *poſſédée* (ce mot me plaît aſſez) ignore elle-même quel démon l'agite.

Mais vous ajoutez que « ſi vous aviez effectivement quelque préférence pour lui, il l'a devroit moins à des conſidérations perſonnelles, qu'au traitement qu'il a reçu & qu'il a ſouffert par rapport à vous ».

Rien de plus généreux. Je reconnois là du caractère. Mais, ô chere amie! comptez que vous êtes en danger. Que vous vous en apperceviez ou non, comptez que vous n'y êtes pas moins. C'eſt votre généroſité naturelle & la grandeur de votre ame qui vous y jettent. Tous vos amis ſont de mauvais politiques, qui, en l'attaquant avec cette violence, combattent réellement pour lui; & j'engage ma vie que Lovelace, malgré toute ſa vénération & ſes aſſiduités, a vu plus loin que ſes aſſiduités & cette vénération, ſi bien *calculée à votre méridien*, ne lui permettent de l'avouer. En un mot, il a vu que ſa conduite opère plus efficacement pour lui, qu'il ne pourroit le faire directement lui-même. Ne m'avez-vous pas dit autrefois que rien n'eſt ſi pénétrant que la vanité d'un amant, puiſqu'elle lui fait voir ſouvent en ſa faveur ce qui n'eſt point, & qu'elle manque rarement de

Digitized by Google

lui faire découvrir ce qui eſt. Et qui accuſe Lovelace de manquer de ſagacité ?

Enfin, ma chère, c'eſt mon opinion, fondée ſur l'air dégagé que j'apperçois dans ſes manières & dans ſes ſentimens, qu'il a vu plus loin que moi, plus loin que vous ne vous imaginez qu'on le puiſſe, & plus loin, je crois, que vous ne voyez vous-même ; car vous n'auriez pas manqué de me le dire.

Déjà, dans la vue de contenir ſon reſſentiment pour les indignités qu'il a reçues, & qui ſe renouvellent tous les jours, vous vous êtes laiſſée engager dans une correſpondance particulière. Je ſais que dans tout ce que vous lui avez écrit, il n'y a rien dont il puiſſe ſe vanter. Mais n'eſt-ce pas un grand point que de vous avoir fait conſentir à recevoir ſes lettres & à lui répondre? La condition que vous y avez attachée, que cette correſpondance ſera ſecrète, ne marque-t-elle pas qu'il y a un myſtère entre vous & lui, dont vous ne ſouhaitez pas que le monde ſoit informé ? Il eſt le maître de ce ſecret. Ce ſecret, en quelque ſorte, c'eſt lui-même. Dans quelle intimité cette faveur n'établit-elle pas un amant ? A quelle diſtance ne met-elle pas une famille ?

Cependant qui peut vous blâmer, dans la ſituation où ſont les choſes ? Il eſt certain que

Digitized by Google

votre condescendance a prévenu, jusqu'à présent, de grands malheurs. Les mêmes raisons doivent la faire durer aussi long-tems que sa cause. C'est un destin pervers qui vous entraîne contre votre inclination. Mais, avec des vues si louables, l'habitude fera disparoître ce qui vous blesse, & donnera naissance au penchant. Ma chère, comme vous souhaitez, dans une occasion si critique, de vous conduire avec la prudence qui gouverne toutes vos actions, je vous conseille de ne pas craindre d'entrer dans un sévère examen des véritables motifs de votre générosité pour cet heureux mortel.

En vous examinant bien, je vous le dis franchement, il se trouvera que c'est de l'amour! Ne vous évanouissez pas, ma chère. Votre homme lui-même n'a-t-il pas assez de philosophie naturelle pour avoir déjà observé que l'amour pousse ses plus profondes racines dans les ames les plus fermes? Au diantre la lenteur de sa pénétration! c'est une remarque qu'il faisoit il y a six ou sept semaines.

J'ai eu, vous le savez, ma bonne part de la même teinture; & dans mes plus froides réflexions, je n'aurois pu dire comment, ni quand cette jaunisse avoit commencé. Mais j'en aurois eu, comme l'on dit, par-dessus les yeux & les oreilles, sans le secours de quelques-uns de vos

avis, que je vous rends aujourd'hui de bonne grace. Cependant l'homme qui m'avoit fait tourner la tête, n'étoit pas de la moitié si.... si quoi ? ma chère. Assurément Lovelace est un homme charmant, & s'il ne lui manquoit pas.... Mais je ne veux pas vous faire monter de la chaleur au visage en lisant cet endroit de ma lettre. Non, non, j'en serois bien fâchée. Cependant, ma chère, ne sentez-vous pas ici que le cœur vous bat ? Si je devine juste, n'ayez pas honte de me l'avouer. C'est générosité, chère amie; voilà tout. Mais, comme disoit l'augure romain : César, gardez-vous des Ides de Mars. Adieu, la plus chère de mes amies, & pardon. Hâtez-vous d'employer votre nouvel expédient, pour me dire que vous me pardonnez.

ANNE HOWE.

LETTRE XI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mercredi, premier Mars.

Vous me causez de l'embarras & vous m'alarmez, ma très-chère miss Howe, par la fin de votre lettre. A la première lecture, je n'avois pas cru, ai-je dit en moi-même, qu'il fût néces-

Digitized by Google

faire de me tenir en garde contre la critique, en écrivant à une ſi chère amie. Mais enſuite, étant venue à me recueillir, n'y a-t il rien de plus ici, me ſuis-je demandé, que les ſaillies ordinaires d'un eſprit naturellement vif? Il faut aſſurément que je me ſois rendue coupable de quelque inadvertance. Entrons un peu dans l'examen de moi-même, comme ma chère amie me le conſeille.

J'y ſuis entrée, & je ne puis convenir d'aucune chaleur qui me ſoit montée au viſage, ni de ce battement de cœur dont vous me parlez. Non, en vérité, je ne le puis. Cependant je conviens que les endroits de ma lettre, ſur leſquels vous vous exercez avec un mêlange d'enjouement & de ſévérité, m'expoſent naturellement à votre agréable raillerie; & je ne puis vous dire ce que j'avois dans l'eſprit, lorſqu'il a conduit ſi bizarrement ma plume.

Mais enfin, eſt-ce une expreſſion trop libre, dans une perſonne qui n'a point de conſidération fort particulière pour aucun homme, de dire qu'il y a quelques hommes qui lui paroiſſent préférables à d'autres? Eſt-il blâmable de dire qu'on croit dignes de quelque préférence ceux qui, n'ayant pas été bien traités par les parens d'une perſonne, lui font le ſacrifice de leurs reſſentimens? Ne m'eſt-il pas permis, par exemple, de dire que

Digitized by Google

M. Lovelace eſt un homme qui mérite d'être préféré à M. Solmes, & que je lui donne en effet la préférence? Il me ſemble que cela peut ſe dire, ſans qu'il y ait à conclure néceſſairement qu'on ait de l'amour pour lui.

Il eſt certain que pour tout au monde je ne voudrois pas avoir pour lui ce qu'on appelle de l'amour; premièrement, parce que j'ai mauvaiſe opinion de ſes mœurs, & que je regarde comme une faute, à laquelle toute notre famille a eu part, excepté mon frère, de lui avoir permis de nous voir, avec des eſpérances qui, étant néanmoins fort éloignées, n'autoriſoient aucun de nous, comme je l'ai déjà obſervé, à lui demander compte de ce que nous apprenions de ſa conduite. En ſecond lieu, parce que je le crois un homme vain, & capable de ſe faire un triomphe, du moins en ſecret, de l'avantage qu'il auroit ſur une perſonne dont il croiroit avoir engagé le cœur. Troiſièmement, parce que les aſſiduités & la vénération que vous lui attribuez, paroiſſent accompagnées d'un air de hauteur; comme ſi le mérite de ſes ſoins étoit un équivalent pour le cœur d'une femme. En un mot, dans les momens où il s'obſerve le moins, ſa conduite me paroît celle d'un homme qui ſe croit au-deſſus de la politeſſe même que ſa naiſſance & ſon éducation (plutôt peut-être que ſon

propre choix) l'obligent de marquer. En d'autres termes, je trouve que sa politesse est contrainte, & qu'avec les personnes les plus douces & du commerce le plus aisé, il a toujours quelque chose en arrière, qu'il tient comme en réserve. Et puis, la bonté qu'on lui croit pour les domestiques d'autrui, & qui va jusqu'à la familiarité, (quoiqu'elle ait un air de dignité, comme vous l'avez remarqué, & qu'elle sente l'homme de qualité), n'empêche pas qu'il ne soit sujet à s'emporter contre les siens. Un jurement ou une imprécation suit aussi-tôt. Leur terreur se manifeste assez dans leurs yeux, & j'ai cru voir plus d'une fois qu'ils se tenoient fort heureux que je fusse à portée de l'entendre. Les regards même du maître ne me confirmoient que trop dans cette opinion.

Non, ma chère, cet homme n'est pas *mon homme*. J'ai de grandes objections à faire contre lui. Non, mon cœur ne bat point à son occasion. S'il me monte de la chaleur au visage, c'est d'indignation contre moi-même, pour avoir donné lieu à cette imputation. Il ne faut pas, ma très-chère amie, transformer un sentiment commun de reconnoissance en amour. Je ne puis souffrir que vous en ayez cette idée. Mais si j'étois jamais assez malheureuse pour m'appercevoir que ce fût de l'amour, je vous engage ma parole,

Digitized by Google

c'eſt comme ſi je diſois mon honneur, que je ne manquerai pas de vous en avertir.

Vous m'ordonnez de vous écrire promptement que votre agréable raillerie ne m'a pas indiſpoſée contre vous. Je me hâte de vous ſatisfaire, & je remets à ma première lettre le récit des motifs qui engagent mes amis à favoriſer, avec tant de chaleur, les intérêts de M. Solmes. Soyez donc bien perſuadée, ma chère, que je n'ai rien dans le cœur contre vous. Non, rien, rien abſolument. Au contraire, je reconnois dans vos avis une tendreſſe d'affection qui excite mes plus vifs remerciemens. Et ſi vous obſerviez, dans ma conduite, quelque faute aſſez conſidérable pour vous mettre dans le cas d'employer en ma faveur les palliatifs d'une amitié partiale, je vous recommande, comme je l'ai fait ſouvent, de ne pas faire difficulté de m'en informer; car il me ſemble que je voudrois me conduire d'une manière qui ne donnât aucune priſe à la cenſure. A mon âge, & foible comme je ſuis, quel moyen de l'éviter, ſi ma fidelle amie ne tient pas le miroir devant mes yeux pour me faire découvrir mes imperfections?

Jugez-moi donc, ma chère, comme feroit une perſonne indifférente qui ſauroit de moi tout ce que vous ſavez. D'abord, j'en pourrai reſſentir un peu de peine. Il me montera peut-être un

Digitized by Google

peu *de chaleur au viſage*, de me trouver moins digne de votre amitié que je ne le voudrois. Mais ſoyez sûre que vos corrections obligeantes me feront faire des réflexions qui me rendront meilleure. Si elles ne produiſent pas cet effet, vous aurez droit de me reprocher une faute inexcuſable, une faute, dont vous ne pourriez vous diſpenſer de m'accuſer, ſans ceſſer d'être autant mon amie que je ſuis la vôtre, puiſque vous ſavez bien, ma chère, que je ne vous ai jamais épargnée dans les mêmes occaſions.

Je finis ici, mais c'eſt dans le deſſein de commencer bientôt une autre lettre.

CL. HARLOVE.

LETTRE XII.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi 2 Mars.

IL eſt donc certain que, pour tout au monde, vous ne voudriez pas avoir pour lui ce qu'on nomme de l'amour? Votre ſervante, ma chère. Je ne voudrois pas non plus que vous en euſſiez : car je penſe qu'avec tous les avantages du mérite perſonnel, de la fortune & de la naiſſance, il n'eſt pas digne de vous. Et cette opinion me vien

Digitized by Google

autant des raiſons que vous m'apportez & que je confirme, que de ce que j'ai appris depuis quelques heures, de la bouche de madame Forteſcue, qui, étant la favorite de ladi Betty Lawrance, doit le connoître parfaitement. Mais, à tout haſard, je veux vous féliciter d'abord d'être la première de notre ſexe, dont j'aie entendu parler, qui ait été capable de changer à ſon gré, ce *lion d'amour* en un bichon de toilette.

Eh bien, ma chère, ſi vous ne ſentez pas de battemens de cœur & de chaleur au viſage, il demeure certain que vous n'en ſentez pas, & que vous n'avez pas d'amour pour lui, dites-vous; pourquoi? bonne raiſon, parce que vous ne voudriez pas en avoir. Il n'y a rien à dire de plus. Seulement, ma chère, je tiendrai la vue ferme ſur vous, & j'eſpère que vous l'y tiendrez vous même; car ce n'eſt pas bien raiſonner que de conclure qu'on n'a point d'amour, parce qu'on ne voudroit pas en avoir. Avant que de quitter entièrement ce ſujet, permettez que je vous diſe un mot à l'oreille, ma charmante amie : ce ſera ſeulement par voie de précaution, & par déférence pour l'obſervation générale, qu'un ſpectateur juge quelquefois mieux du jeu, que ceux qui tiennent les dés. Ne ſe peut-il pas que vous ayiez eu, & que vous ayiez à faire à des gens de

Digitized by Google

ſi mauvaiſe humeur, à des têtes ſi bizarres, que vous n'ayiez pas eu le tems de faire attention aux battemens de cœur; ou que, ſi vous en avez ſenti quelques-uns par intervalles, ayant deux objets auxquels ils pouvoient être appliqués, vous les ayiez tournés, par mépriſe, du côté qu'il ne falloit pas?

Mais, ſoit que vous ayiez du penchant ou non pour ce Lovelace, je ſuis ſûre que vous êtes impatiente de ſavoir ce que madame Forteſcue m'a dit de lui. Je ne veux pas vous tenir plus long-tems en ſuſpens.

Elle raconte cent hiſtoires folâtres de ſon enfance & de ſa première jeuneſſe; car elle obſerve que, n'ayant jamais été contredit, il a toujours été auſſi malicieux qu'un ſinge. Mais je paſſerai ſur ces petites misères, quoiqu'elles ſignifient quelque choſe, pour m'arrêter à pluſieurs points que vous n'ignorez pas tout-à-fait, & à d'autres que vous ignorez, & pour faire quelques obſervations ſur ſon caractère.

Madame Forteſcue avoue ce que tout le monde ſait très-bien, que, notoirement & même de ſon propre aveu, il eſt homme de plaiſir. Cependant elle dit que, pour tout ce qu'il prend à cœur, ou qu'il ſe propoſe d'exécuter, c'eſt le plus induſtrieux & le plus perſévérant de tous les mortels. Il ne donne, comme vous, que ſix

Digitized by Google

heures des vingt-quatre au ſommeil. Il fait ſes délices d'écrire. Qu'il ſoit chez ſon oncle, ou chez ladi Betty, ou chez ladi Sara, il ne ſe retire jamais que pour prendre une plume. Elle ſait, d'un de ſes compagnons qui lui a confirmé ce goût pour l'écriture, que ſes penſées coulent rapidement de ſa plume; & vous & moi, ma chère, nous avons obſervé qu'avec une fort belle main, il ne laiſſe pas d'écrire très-vîte. Il doit avoir eu de bonne heure un génie fort docile, puiſqu'un homme ſi paſſionné pour le plaiſir & d'un eſprit ſi actif n'auroit jamais pu s'aſſujettir au travail long & pénible, ſans lequel on n'acquiert pas ordinairement les qualités qu'il poſſède; qualités aſſez rares parmi les jeunes gens riches & de haute naiſſance, ſur-tout parmi ceux qui, comme lui, n'ont jamais ſu ce que c'eſt que d'être contrariés.

Un jour qu'on le complimentoit ſur ſes talens, & ſur une diligence qui paroît ſurprenante dans un homme de plaiſir, il eut la vanité de ſe comparer à Jules Céſar, qui exécutoit de grandes choſes pendant le jour, & qui employoit la nuit à les écrire. Il ajouta qu'avec bien d'autres qualités qu'il ſe connoiſſoit, il n'auroit eu beſoin que de l'eſſor de Céſar pour faire une figure éclatante dans ſon ſiècle.

Ce diſcours, à la vérité, étoit accompagné d'un

Digitized by Google

d'un air de plaiſanterie; car madame Forteſcue obſerve, comme nous l'avons obſervé auſſi, qu'il a l'art de reconnoître ſa vanité avec tant d'agrément, qu'il s'élève en quelque ſorte au-deſſus du mépris qui eſt dû à la préſomption, & qu'en même tems il perſuade à ceux qui l'entendent qu'il mérite réellement les louanges qu'il ſe donne.

Mais, ſuppoſant qu'en effet il emploie une partie de ſes heures de nuit à écrire, quelle peut être ſa matière? S'il écrit ſes propres actions, comme Céſar, ce doit être ſans doute un très-méchant homme & d'un caractère très-entreprenant, puiſqu'on ne le ſoupçonne pas d'avoir l'eſprit tourné au ſérieux; &, quoique décent dans la converſation, je gagerois que ſes écrits ne ſont pas d'une nature à lui faire honneur, ni à ſervir non plus à l'utilité d'autrui. Il faut qu'il le ſente bien lui-même, car madame Forteſcue aſſure que, dans le grand nombre de ſes correſpondances, il eſt auſſi ſecret & auſſi ſoigneux, que s'il étoit queſtion de haute trahiſon. Cependant il ne ſe mêle guère de politique, quoique perſonne ne connoiſſe mieux les intérêts des princes & l'état des cours étrangères.

Que vous & moi, ma chère, nous prenions beaucoup de plaiſir à écrire, il n'y a rien de ſurprenant. Depuis que nous ſommes capables de

tenir une plume, nous avons fait notre amuſement des correſpondances épiſtolaires. Nos occupations ſont domeſtiques & ſédentaires, & nous pouvons jeter ſur le papier cent choſes innocentes, dont cette qualité même fait le prix à nos yeux, quoiqu'elles euſſent peut-être auſſi peu d'agrément que d'utilité pour autrui. Mais qu'un jeune homme de cette humeur, gai, vif, qui aime la chaſſe, les chevaux, les voyages, qui ne manque pas une fête publique & qui a mille goûts particuliers, puiſſe être aſſis quatre heures entières pour écrire, c'eſt ce qui doit cauſer de l'étonnement.

Madame Forteſcue dit qu'il entend parfaitement la méthode des abréviations. Je vous demande, en paſſant, quel peut avoir été le motif d'un homme qui écrit auſſi vîte que lui, pour apprendre l'art d'abréger.

Elle dit, & nous le ſavons auſſi bien qu'elle, qu'il a la mémoire ſurprenante, & l'imagination d'une vivacité extraordinaire.

Quels que ſoient ſes autres vices, tout le monde rend témoignage, comme madame Forteſcue, que c'eſt un homme ſobre; & parmi toutes ſes mauvaiſes qualités, le jeu, ce grand ennemi du bon emploi du tems & de la fortune, n'a jamais été ſon vice; de ſorte qu'il doit avoir la tête auſſi froide & la raiſon auſſi nette que la

fleur de l'âge & sa gaieté naturelle le permettent; & l'habitude qu'il a de se lever de bonne heure lui donne beaucoup de tems pour écrire, ou pour faire pis.

Madame Forteſcue parle d'un de ſes amis, avec lequel il eſt lié plus étroitement qu'avec tous les autres. Vous vous ſouvenez de ce que l'intendant congédié a dit de lui & de ſes aſſociés en général. Le portrait que cet homme a fait de lui me paroît aſſez juſte. Madame Forteſcue confirme ce qui regarde la frayeur où il tient toute ſa famille. Elle croit auſſi qu'il eſt quitte de toutes ſes dettes, & qu'il n'en fera pas de nouvelles; par le même motif, apparemment, qui lui fait éviter d'avoir obligation à ſes proches.

Quelqu'un qui ſeroit porté à juger favorablement de lui, ſe perſuaderoit volontiers qu'un homme brave, un homme éclairé & diligent, ne ſauroit être naturellement un méchant homme. Mais s'il vaut mieux que ſes ennemis le prétendent (il ſeroit bien méchant en effet, s'il étoit pire), on ne peut le laver d'une faute inexcuſable, qui eſt d'avoir trop d'indifférence pour ſa réputation. Ce défaut ne peut venir, à mon avis, que de l'une ou l'autre de ces deux raiſons, ou de ce qu'il ſent au fond du cœur qu'il mérite tout le mal qu'on dit de lui; ou de ce qu'il fait

Digitized by Google

gloire de passer pour pire qu'il n'est : deux mauvais signes, & d'un augure effrayant, puisque le premier marque un caractère tout à fait abandonné ; & que ce qu'on peut conclure naturellement de l'autre, c'est qu'un homme qui n'a pas honte de ce qu'on lui impute, ne fera pas scrupule de s'en rendre coupable dans l'occasion.

Enfin, sur tout ce que j'ai pu recueillir de madame Forteſcue, M. Lovelace me paroît un homme rempli de défauts. Vous & moi, nous l'avons cru trop vif, trop inconsidéré, trop téméraire, trop incapable d'hypocrisie, pour être profond. Vous voyez que, dans ses démêlés avec votre frère, il n'a jamais voulu déguiser son caractère naturel, qui est assurément fort hautain. Lorsqu'il croit devoir du mépris, il le pousse à l'excès. Il n'a pas même la complaisance d'épargner vos oncles.

Mais, fût-il profond, & le fût-il beaucoup, vous l'auriez bientôt pénétré, si vous étiez livrée à vous même. Sa vanité vous serviroit à le démêler. Jamais homme n'en eut plus que lui. Cependant, suivant l'observation de madame Forteſcue, jamais on n'en tira parti plus heureusement. Elle est soutenue par un singulier mêlange de vivacité & d'enjouement. La moitié de ce qui lui échappe à son avantage, lorsqu'il

Digitized by Google

eſt dans ſes accès d'amour propre, rendroit tout autre homme inſupportable.

PARLER DU LOUP, eſt un vieux proverbe. L'agréable fripon m'a fait une viſite & ne fait que ſortir d'ici. Ce n'eſt qu'impatience & reſſentiment de la conduite qu'on tient avec vous, & crainte auſſi qu'on ne parvienne à ſurmonter vos réſolutions.

Je lui ai dit, comme je le penſe, qu'on ne vous fera jamais conſentir à prendre un homme tel que Solmes; mais que l'affaire ſe terminera probablement par une compoſition, qui ſera de renoncer à l'un & à l'autre.

Jamais homme, dit-il, avec une fortune & des alliances ſi conſidérables, n'a obtenu ſi peu de faveurs d'une femme pour laquelle il ait tant ſouffert.

Je lui ai demandé, avec ma franchiſe ordinaire, à qui en eſt la faute, & je l'en ai fait juge lui-même. Il s'eſt plaint que votre frère & vos oncles ont des eſpions à gages, pour obſerver ſa conduite & ſes mœurs. Je lui ai répondu que cela étoit fâcheux pour lui, d'autant plus que, de l'un & de l'autre côté, je ne le croyois pas à l'épreuve des obſervations; il a ſouri, en me diſant qu'il étoit mon ſerviteur, & qu'il convenoit que l'occaſion étoit trop belle

pour mon Horace, qui mérite d'avoir jamais épargné. Dieu me pardonne, ma chère, je suis tentée de croire que ces petits cerveaux veulent employer la ruse contre lui. Ils feroient mieux de prendre garde qu'il ne les paie de leur propre monnoie. Ils ont le coup plus propre que la tête à ce manège. Je parle d'après lui.

Je lui ai demandé s'il en estimoit beaucoup davantage, d'avoir plus d'habileté qu'eux pour ces belles opérations. Il a changé de discours, & le reste n'a été qu'une profusion des plus parfaits sentimens de respect & d'affection pour vous. L'objet en étant si digne, qui peut douter de la vérité de ces protestations?

Adieu, ma chère, ma noble amie : la généreuse conclusion de votre dernière lettre me donne pour vous plus de tendresse & d'admiration que je ne puis l'exprimer. Quoique j'aie commencé celle-ci par une faillie impertinente, parce que je sais que vous avez toujours eu de l'indulgence pour mes folles saillies, il n'y a jamais eu de cœur qui ait senti plus vivement la chaleur d'une véritable amitié que celui de votre fidelle,

ANNE BOLEYN.

LETTRE XIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mercredi, premier Mars.

Je prends la plume pour vous expliquer les motifs qui engagent ſi ardemment mes amis dans les intérêts de M. Solmes.

Je n'éclaircirois pas bien cette matière, ſi je ne retournois un peu ſur mes pas, au riſque de vous répéter quelques circonſtances dont je vous ai déjà informée. Regardez cette lettre, ſi vous voulez, comme une eſpèce de ſupplément à celles du 15 & du 20 Janvier dernier. Dans ces deux lettres, dont j'ai conſervé des extraits, je vous ai fait une peinture de la haine implacable de mon frère & de ma ſœur pour M. Lovelace, & des moyens qu'ils avoient employés, de ceux du moins qui étoient venus à ma connoiſſance, pour le ruiner dans l'eſtime de mes autres amis. Je vous ai raconté qu'après avoir pris à ſon égard des manières très-froides, qui ne pouvoient paſſer néanmoins pour une offenſe directe, ils s'étoient emportés tout d'un coup à la violence, & à des inſultes perſonnelles, qui avoient produit à la fin la malheureuſe rencontre que vous ſavez, entre mon frère & lui.

Il faut vous dire à préſent que dans la dernière converſation que j'ai eue avec ma tante, j'ai découvert que cet emportement ſoudain, de la part de mon frère & de ma ſœur, avoit une cauſe plus puiſſante qu'une ancienne antipathie de collège, & qu'un amour mépriſé. C'étoit la crainte que mes oncles ne penſaſſent à ſuivre en ma faveur l'exemple de mon grand-père; crainte fondée, à ce qu'il ſemble, ſur une converſation entre mes oncles, & mon frère & ma ſœur, que ma tante m'a communiquée en confidence, comme un argument capable de me faire accepter les grandes offres de M. Solmes, en me repréſentant que ma complaiſance alloit renverſer les vues de mon frère & de ma ſœur, & m'établir pour jamais dans les bonnes graces de mon père & de mes deux oncles.

Je vous rapporterai en gros cette confidence de ma tante, après une ou deux obſervations, que je crois moins néceſſaires pour vous, qui nous connoiſſez tous ſi parfaitement, que pour mettre de l'ordre & une ſuite raiſonnable dans mon récit.

Je vous ai entretenue plus d'une fois du projet favori de quelques perſonnes de notre famille, qui eſt de former ce qu'on appelle une *maiſon*; deſſein qui n'a rien de révoltant d'aucun des deux côtés, particulièrement de celui de ma

mère. Ce sont des idées qui naissent assez ordinairement dans les familles opulentes, auxquelles leurs richesses même font sentir qu'il leur manque un rang & des titres.

Mes oncles avoient étendu cette vue à chacun des trois enfans de mon père, dans la persuasion que, renonçant eux-mêmes au mariage, nous pouvions être tous trois assez bien partagés & mariés assez avantageusement pour faire, par nous-mêmes ou par notre postérité, une figure distinguée dans notre pays. D'un autre côté, mon frère, en qualité de fils unique, s'étoit imaginé que deux filles pouvoient être fort bien pourvues, chacune avec douze ou quinze mille livres sterling; & que tout le bien réel de la famille, c'est-à-dire, celui de mon grand-père, de mon père, & de mes deux oncles, avec leurs acquisitions personnelles, & l'espérance qu'il avoit du côté de sa marraine, pouvoient lui composer une fortune assez noble, & lui donner assez de crédit, pour l'élever à la dignité de pair. Il ne falloit pas moins pour satisfaire son ambition.

Avec cette idée de lui-même, il commença de bonne heure à se donner de grands airs. On lui entendoit dire que son grand-père & ses oncles étoient ses intendans : que jamais personne n'avoit été dans une plus belle situation que la sienne : que les filles ne sont qu'un em-

barras, un *attirail* dans une famille. Cette baſſe expreſſion étoit ſi ſouvent dans ſa bouche, & toujours prononcée avec tant de ſuffiſance, que ma ſœur, qui ſemble regarder aujourd'hui une ſœur cadette comme un *embarras*, me propoſoit alors de nous liguer, pour notre commun intérêt, contre les vues *rapaces* de mon frère; c'eſt le nom qu'elle leur donnoit : tandis que j'aimois mieux regarder des libertés de cette nature ou comme autant de plaiſanteries paſſagères, que je voyois même avec plaiſir dans un jeune homme qui n'étoit pas naturellement de bonne humeur, ou comme un foible qui ne méritoit que de la raillerie.

Mais lorſque le teſtament de mon grand-père, dont j'ignorois les diſpoſitions comme eux avant qu'il fût ouvert, eût coupé une branche des eſpérances de mon frère, il marqua beaucoup d'indiſpoſition pour moi. Et perſonne, au fond, n'en parut content. Quoique je fuſſe aimée de tout le monde, comme j'étois la dernière des trois enfans, père, oncles, frère, ſœur, tous ſe crurent maltraités ſur le point du droit & de l'autorité. Qui n'eſt pas jaloux de ſon autorité? Mon père même ne put ſupporter de me voir établie dans une ſorte d'indépendance; car ils convenoient tous que telle étoit la force du teſtament par rapport au legs qui me regarde,

Digitized by Google

que j'étois même dispensée de rendre aucun compte.

Cependant, pour aller au-devant de toutes les jalousies, j'abandonnai, comme vous savez, à l'économie de mon père, non-seulement la terre, mais encore une somme considérable qui m'étoit léguée. C'étoit la moitié de l'argent comptant que mon grand-père s'étoit trouvé à la mort, & dont il laissa l'autre moitié à ma sœur. Je me bornai à la petite somme qu'on avoit toujours eu la bonté de m'accorder pour mes menus plaisirs, sans désirer qu'elle fût augmentée, & je me flattai que cette conduite m'avoit mise à couvert de l'envie; mais comme elle fit croître pour moi l'amitié de mes oncles & la bonté de mon père, mon frère & ma sœur ne cessèrent pas de me rendre sourdement, dans l'occasion, toutes sortes de mauvais offices, & la cause en est claire aujourd'hui. A la vérité, j'y faisois peu d'attention, parce que je me reposois sur l'idée que mon devoir étoit rempli, & j'attribuois ces petits travers à la pétulance qu'on leur reproche à tous deux.

L'acquisition de mon frère ayant bientôt succédé, ce fut un changement de scène qui nous rendit tous fort heureux. Il alla prendre possession des biens qu'on lui laissoit, & son absence, sur-tout pour une si bonne cause, augmenta

notre bonheur. Elle fut suivie de la proposition de milord M..... pour ma sœur. Autre surcroît de félicité pour un tems. Je vous ai raconté dans quel excès de bonne humeur ma sœur fut pendant quelques jours.

Vous savez comment cette affaire s'évanouit. Vous savez ce qui vint à la place.

Mon frère arriva d'Ecosse, & la paix fut bientôt troublée. Bella, comme je me souviens de vous l'avoir fait observer, eut l'occasion de dire hautement qu'elle avoit refusé M. Lovelace par mépris pour ses mœurs. Cette déclaration porta mon frère à s'unir avec elle dans une même cause. Ils entreprirent tous deux de rabaisser M. Lovelace & même sa famille, qui ne mérite assurément que du respect; & leurs discours donnèrent naissance à la conversation où je veux vous conduire, entre mes oncles & eux. Je vais vous en expliquer les circonstances, après avoir remarqué qu'elle précéda la rencontre, & qu'elle suivit presque immédiatement les informations qu'on se procura sur les affaires de M. Lovelace, & qui furent moins désavantageuses que mon frère & ma sœur ne l'avoient espéré, ou qu'ils ne s'y étoient attendus.

Ils s'étoient emportés contre lui avec leur violence ordinaire, lorsque mon oncle Antonin, qui les avoit écoutés patiemment, déclara « qu'à

» ſon avis ce jeune homme s'étoit comporté en
» galant homme, & ſa nièce Clary avec pru-
» dence; & qu'on ne pouvoit déſirer, comme il
» l'avoit dit ſouvent, une alliance plus hono-
» rable pour la famille, puiſque M. Lovelace
» jouiſſoit d'un fort bon patrimoine, en biens
» clairs & nets, ſuivant le témoignage même
» d'un ennemi : que d'ailleurs il ne paroiſſoit
» pas qu'il fût auſſi méchant qu'on l'avoit repré-
» ſenté; qu'il y avoit à la vérité de la diſſipa-
» tion à lui reprocher, mais qu'il étoit dans la
» vivacité de l'âge; que c'étoit un homme de
» ſens; & qu'il falloit compter que ſa nièce ne
» voudroit pas de lui, ſi elle n'avoit de bonnes
» raiſons de le croire déjà réformé, ou diſpoſé
» à la réformation par ſon exemple ».

Enſuite (je parle d'après ma tante), pour donner une preuve de la générosité de ſon caractère, qui marquoit aſſez, leur dit-il, qu'il n'étoit pas méchant par nature, & qu'il avoit dans l'ame, eut-il la bonté d'ajouter, un fond de reſſemblance avec moi; il leur raconta qu'un jour, lui ayant repréſenté lui-même, ſur ce qu'il avoit entendu de milord M...., qu'il pouvoit tirer de ſon bien trois ou quatre cens livres ſterlings de plus, chaque année, ſa réponſe avoit été « que ſes fermiers le payoient fort bien;
» que dans ſa famille c'étoit une maxime dont

» il ne s'écarteroit jamais, de ne pas trop ran-
» çonner les anciens fermiers, ou leurs descen-
» dans, & qu'il se faisoit un plaisir de leur voir
» de l'embonpoint, des habits propres, & l'air
» content ».

Il est vrai que, moi-même, je lui ai entendu raconter quelque chose d'approchant, & que je ne lui ai jamais vu le visage plus satisfait que dans cette occasion, excepté néanmoins dans celle qui avoit amené le récit dont je parle. La voici. Un malheureux fermier vint demander à mon oncle Antonin quelque diminution, en présence de M. Lovelace. Lorsqu'il fut sorti, sans avoir rien obtenu; M. Lovelace plaida si bien sa cause, que l'homme fut rappelé, & que sa demande lui fut accordée. M. Lovelace le suivit secrètement, & lui fit présent de deux guinées, comme un secours pressant; parce que cet homme avoit déclaré, entre ses plaintes, qu'il ne possédoit pas actuellement cinq schellings. A son retour, après avoir beaucoup loué mon oncle, il lui raconta, sans aucun air d'ostentation, qu'étant un jour dans ses terres, il avoit remarqué à l'église un vieux fermier & sa femme en habits fort pauvres, & que, leur ayant fait le lendemain diverses questions là-dessus, parce qu'il savoit que leur marché étoit fort bon; il avoit appris d'eux qu'ils avoient fait quelques

Digitized by Google

entrepriſes qui leur avoient mal réuſſi ; ce qui les avoit mis tellement en arrière, qu'ils n'auroient pas été en état de payer ſa rente s'ils s'étoient donné des habits plus propres. Il leur avoit demandé de combien de tems ils croyoient avoir beſoin pour rétablir leurs affaires. Peut-être deux ou trois ans, lui avoit dit le fermier. Hé bien, leur dit-il, je vous fais une diminution de cinq guinées par an, pendant l'eſpace de ſept années, à condition que vous mettrez cette ſomme ſur vous & ſur votre femme, pour paroître le dimanche à l'égliſe, comme il convient à mes fermiers : en même tems, prenez ce que je vous donne ici (portant la main à ſa poche & tirant cinq guinées) pour vous mettre préſentement en meilleur ordre ; & que je vous voie dimanche prochain à l'égliſe, la main de l'un dans celle de l'autre, comme d'honnêtes & fidelles moitiés : après quoi je vous retiens tous deux, pour dîner le même jour avec moi.

Quoique ce récit me plût beaucoup, parce que j'y trouvai aſſurément un témoignage de généroſité, & tout à la fois de prudence, puiſque, ſuivant la remarque de mon oncle, la valeur annuelle de la ferme n'étoit pas diminuée ; cependant, ma chère, je ne ſentis point de *battemens de cœur*, ni de *chaleur* au viſage. Non, en vérité, je n'en ſentis point. Seulement, je

ne pus m'empêcher de dire en moi-même : « ſi » le ciel me deſtinoit cet homme, il ne s'oppo- » ſeroit point à bien des choſes auxquelles je » prends tant de plaiſir. Je dis auſſi : quelle pitié » qu'un tel homme ne ſoit pas univerſellement » bon » !

Pardonnez-moi cette digreſſion.

Mon oncle ajouta, ſuivant le récit de ma tante « qu'outre ſon patrimoine, il étoit l'héritier im- » médiat de pluſieurs fortunes brillantes ; que, » pendant le traité pour ſa nièce Arabelle, mi- » lord M.... s'étoit expliqué ſur ce que lui- » même & ſes deux belles-ſœurs étoient réſolus » de faire en ſa faveur, pour le mettre en état » de ſoutenir un titre qui devoit s'éteindre à la » mort de milord, mais qu'on eſpéroit de lui » procurer, ou peut-être un plus conſidérable » encore, qui étoit celui du père de ces deux » dames, éteint depuis quelque tems faute d'hé- » ritiers mâles : que c'étoit dans cette vue qu'on » déſiroit ſi ardemment de le voir marié : que, » ne voyant point où M. Lovelace pourroit » trouver mieux lui-même, il croyoit vérita- » blement qu'il y avoit aſſez de biens dans notre » famille pour former trois maiſons conſidé- » rables : que, pour lui, il ne faiſoit pas diffi- » culté d'avouer qu'il ſouhaitoit d'autant plus » cette alliance, qu'avec la naiſſance & les ri-

» cheſſes

» cheſſes de M. Lovelace, il y avoit la plus forte » apparence que ſa nièce Clariſſe ſe verroit un » jour *paireſſe* de la Grande-Bretagne ; & que, » dans une ſi belle eſpérance (voici, ma chère, » le trait mortifiant), il ne croiroit rien faire » de mal à propos, s'il contribuoit par ſes diſ- » poſitions au ſupport de cette dignité ».

Il paroît que mon oncle Jules, loin de déſap- prouver ſon frère, déclara « qu'il ne voyoit » qu'une objection contre l'alliance de M. Lo- » velace, qui étoit ſes mœurs ; d'autant plus que » mon père pouvoit faire les avantages qu'il » voudroit à miſs Bella & à mon frère, & que » mon frère étoit actuellement en poſſeſſion d'un » gros bien, par la donation & le teſtament de » ſa marraine Lovell ».

Si j'avois eu plutôt toutes ces lumières, j'aurois été moins ſurpriſe d'un grand nombre de cir- conſtances qui me paroiſſoient inexplicables dans la conduite que mon frère & ma ſœur ont tenue avec moi, & j'aurois été plus ſur mes gardes que je ne m'y ſuis crue obligée.

Vous pouvez vous figurer aiſément quelle im- preſſion ces diſcours firent alors ſur mon frère. Il ne fut pas content, comme vous vous en doutez bien, d'entendre *deux de ſes intendans* qui lui tenoient ce langage.

Digitized by Google

Dès ſes premières années, il a trouvé le ſecret de ſe faire craindre & comme reſpecter de toute la famille, par la violence de ſon humeur. Mon père lui-même, long-tems avant que ſon acquiſition eût encore augmenté ſon arrogance, s'y prêtoit fort ſouvent, par indulgence pour un fils unique, qu'il regardoit comme le ſoutien de ſa famille. Il ne doit pas être fort porté à ſe corriger d'un défaut qui lui a procuré tant de conſidération.

Voyez, ma ſœur, dit-il alors à Bella, d'un ton paſſionné, & ſans faire attention à la préſence de mes oncles, voyez où nous en ſommes. Il ne nous reſte qu'à prendre garde à nous. Cette petite ſirène pourroit bien nous ſupplanter dans le cœur de nos oncles, comme dans celui de notre grand-père.

C'eſt depuis ce tems-là, comme je le vois clairement aujourd'hui en rapprochant toutes les circonſtances, que mon frère & ma ſœur ont commencé à ſe conduire avec moi, tantôt comme avec une perſonne qu'ils trouvoient dans leur chemin, tantôt comme avec une fille mal née à laquelle ils ſuppoſent de l'amour pour leurs ennemis communs, & qu'ils ont commencé à vivre enſemble, comme n'ayant plus qu'un même intérêt, dans la réſolution d'employer

Digitized by Google

toutes leurs forces pour rompre le projet d'une alliance qui les obligeroit vraisemblablement à resserrer leurs propres vues.

Mais comment pouvoient-ils se promettre d'y réussir, après la déclaration de mes deux oncles ?

Mon frère en trouva le moyen. Ma sœur, comme j'ai dit, ne vit plus que par ses yeux. Cette union produisit bientôt de la mésintelligence dans le reste de la famille. M. Lovelace fut vu plus froidement de jour en jour. Comme il n'étoit pas homme à se rebuter de leurs grimaces, les affronts personnels succédèrent; ensuite les défis, qui aboutirent à la malheureuse rencontre. Cet évènement acheva de tout rompre. Aujourd'hui, si je n'entre dans toutes leurs vues, on se propose de me contester l'héritage de mon grand-père; & moi, qui n'ai jamais pensé à tirer le moindre avantage de l'indépendance où l'on « m'a mise, je dois être aussi dépendante de la » volonté de mon père, qu'une fille qui ne sait » pas ce qui lui est bon ». C'est à présent le lan» gage de la famille.

Mais si me rends à leurs volontés, combien ne prétendent-ils pas que nous serons tous heureux ? Que de présens, que de bijoux ne dois-je pas recevoir de chacun de mes amis ? Et puis la fortune de M. Solmes est si considérable, & ses

Digitized by Google

offres si avantageuses, que j'aurai toujours le moyen de m'élever au dessus d'eux, quand les intentions de ceux qui veulent me favoriser demeureroient sans effet. Dans cette vue, on me trouve à présent un mérite & des qualités qui seront d'elles-mêmes un équivalent pour les grands avantages qu'il doit me faire, & qui mettront les obligations de son côté, comme ils feront profession de m'en avoir beaucoup du leur. On m'assure que c'est la manière dont il pense lui-même; ce qui signifie qu'il doit être aussi abject à ses propres yeux, qu'à ceux de mes chers parens. Ces charmantes vues une fois remplies, que de richesses, que de splendeur dans toute notre famille! Et moi, quels droits n'aurai-je pas sur leur reconnoissance? Et pour faire tant d'heureux à la fois, que m'en coûtera-t-il? Un seul acte de devoir, conforme à mon caractère & à mes principes; du moins si je suis cette fille respectueuse & cette généreuse sœur pour laquelle j'ai toujours voulu passer.

Voilà le côté brillant qu'on présente à mon père & à mes oncles, pour captiver leur esprit. Mais j'appréhende bien que le dessein de mon frère & de ma sœur ne soit de me perdre absolument auprès d'eux. S'ils avoient d'autres intentions, n'auroient-ils pas employé, lorsque je suis revenue de chez vous, tout autre moyen que

Digitized by Google

celui de la crainte, pour me faire entrer dans leurs mesures ? C'est une méthode qu'ils n'ont pas cessé de suivre depuis.

En même tems, l'ordre est donné à tous les domestiques de témoigner à M. Solmes le plus profond respect. Le *généreux M. Solmes* est un nom que la plupart commencent à lui donner. Mais ces ordres ne sont-ils pas un aveu tacite qu'on ne le croit pas propre à s'attirer du respect par lui-même ? Dans toutes ses visites, il est non-seulement carressé des maîtres, mais révéré comme une idole par tout ce qu'il y a de gens au service de la maison ; & le *noble établissement* est un mot qui court de bouche en bouche, & qui se répète comme par échos.

Quelle honte, de trouver de la noblesse dans les offres d'un homme dont l'ame est assez basse pour avouer qu'il hait sa propre famille, & assez méchante pour former le dessein de ravir de justes espérances à tous ses proches, qui n'ont que trop besoin de son secours, dans la vue non-seulement de mettre tous ses biens sur ma tête ; mais, si je meurs sans enfans, & s'il n'en a pas d'un autre mariage, de les abandonner à une famille qui en regorge déjà ! Car telles sont en effet ses offres. Quand je n'aurois pas d'autres raisons de le mépriser, en faudroit-il davantage que cette cruelle injustice qu'il fait à sa famille ? Un homme de

Digitized by Google

rien ! je ne crains pas de le dire ; car il n'étoit pas né pour les immenſes richeſſes qu'il poſſède : & croyez-vous que je ne fuſſe pas auſſi coupable de les accepter, qu'il l'eſt de me les offrir, ſi je pouvois gagner ſur moi de les partager avec lui, ou ſi l'attente d'une reverſion encore plus criminelle étoit capable d'influer ſur mon choix ? Soyez perſuadée que ce n'eſt pas un médiocre ſujet d'affliction pour moi, que mes amis aient pu trouver dans leurs principes, de quoi juſtifier des offres de cette nature.

Mais c'eſt la ſeule méthode qu'on croie capable de rebuter M. Lovelace & de répondre à toutes les vues qu'on a ſur chacun de nous. On eſt perſuadé que je ne tiendrai pas contre les avantages qui doivent revenir à la famille, de mon mariage avec M. Solmes, depuis qu'on a découvert à préſent de la poſſibilité (qu'un eſprit auſſi avide que celui de mon frère change aiſément en probabilité) à faire revenir la terre de mon grand-père, avec des biens plus conſidérables encore du côté de cet homme là. On inſiſte ſur divers exemples de ces reverſions dans des cas beaucoup plus éloignés ; & ma ſœur cite le vieux proverbe, qu'*il eſt toujours bon* d'avoir quelque rapport à une groſſe ſucceſſion : pendant que Solmes, ſouriant ſans doute en lui-même de ſes eſpérances, tout éloignées qu'elles ſont,

obtient toute leur assistance par de simples offres, & se promet de joindre à son propre bien celui qui m'attire tant d'envie ; d'autant plus que, par sa situation entre deux de ses terres, il paroît valoir pour lui le double de ce qu'il vaudroit pour un autre. Comptez qu'à ses yeux ce motif a plus de force que le mérite d'une femme.

Il me semble, ma chère, que voilà les principales raisons qui engagent avec tant de chaleur mes parens dans ses intérêts. Permettez ici que je déplore encore une fois les principes de ma famille, qui donnent à toutes ces raisons une force à laquelle il me sera bien difficile de résister.

Mais, de quelque manière que l'affaire puisse tourner entre Solmes & moi, il demeure vrai du moins que mon frère a réussi dans toutes ses vues ; c'est-à-dire, premièrement, qu'il a déterminé mon père à faire sa propre cause de la sienne, & à exiger mon consentement comme un acte de devoir.

Ma mère n'a jamais entrepris de s'opposer à la volonté de mon père, lorsqu'il a déclaré une fois ses résolutions.

Mes oncles, qui sont, vous me permettrez de le dire, de vieux garçons impérieux, absolus, enflés de leurs richesses, quoique d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde, portent fort haut l'idée qu'ils ont des devoirs d'un enfant,

& de l'obéiſſance d'une femme. La facilité de ma mère les a confirmés dans la ſeconde de ces deux idées, & ſert à fortifier la première.

Ma tante Hervey, qui n'eſt pas des plus heureuſes dans ſon mariage, & qui a peut-être quelques petites obligations à la famille, s'eſt laiſſée gagner, & n'aura pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche en ma faveur contre la volonté déterminée de mon père & de mes oncles. Je regarde même ſon ſilence & celui de ma mère, ſur un point ſi contraire à leur premier jugement, comme une preuve trop forte que mon père eſt abſolument décidé.

Le traitement qu'on a fait à la digne madame Norton en eſt une confirmation fort triſte. Connoiſſez-vous une femme dont la vertu mérite plus de conſidération ? Ils lui rendent tous cette juſtice; mais, comme il lui manque d'être riche, pour donner un juſte poids à ſon opinion ſur un point contre lequel elle s'eſt déclarée, & qu'ils ont réſolu d'emporter, on lui a interdit ici les viſites; & même toute correſpondance avec moi, comme j'en ſuis informée d'aujourd'hui.

Haine pour Lovelace, agrandiſſement de famille, & ce grand motif de l'autorité paternelle! Combien de forces réunies! lorſque chacune de ces conſidérations en particulier ſuffiroit pour emporter la balance.

Digitized by Google

Mon frère & ma sœur triomphent. Ils m'ont abattue ; c'est leur expression, qu'Hannah dit avoir entendue. Ils ont raison de le dire, (quoique je ne croie pas m'être jamais élevée trop insolemment) car mon frère peut à présent me forcer de suivre ses volontés, pour le malheur de ma vie ; & me rendre ainsi l'instrument de sa vengeance contre M. Lovelace, ou me perdre dans l'esprit de toute ma famille, si je refuse d'obéir.

On s'étonnera que des courtisans emploient l'intrigue & les complots pour s'entre-détruire? lorsque, dans le sein d'une maison particulière, trois personnes, les seules qui puissent avoir quelque chose à démêler ensemble, & dont l'une se flatte d'être assez supérieure à toutes sortes de bassesses, ne peuvent pas vivre plus unies.

Ce qui me cause à présent le plus d'inquiétude, c'est la tranquillité de ma mère, qui me paroît fort en danger. Comment le mari d'une telle femme, qui est lui-même un excellent homme: (mais cette qualité d'homme a de si étranges prérogatives)! comment, dis-je, peut-il être si absolu, si obstiné à l'égard d'une personne qui a jeté dans la famille des richesses, dont ils connoissent tous si bien le prix, que cette raison seule devroit leur inspirer plus de considération pour elle? Ils la respectent à la vérité ; mais je suis fâchée de

Digitized by Google

dire qu'elle achète ce reſpect par ſes complaiſances. Cependant un mérite auſſi diſtingué que le ſien, devroit lui attirer de la vénération; & ſa prudence mériteroit que tout fût confié à ſon gouvernement.

Mais où s'égare ma plume? Comment une fille perverſe oſe-t-elle parler avec cette liberté, de ceux à qui elle doit tant de reſpect, & pour leſquels elle n'en a pas moins qu'elle ne doit? Malheureuſe ſituation, que celle qui l'oblige d'expoſer leurs défauts pour ſa propre défenſe! Vous qui ſavez combien j'aime & je reſpecte ma mère, vous devez juger quel eſt mon tourment, de me trouver forcée de rejeter un ſyſtême dans lequel elle s'eſt engagée. Cependant je le dois. M'y ſoumettre eſt une choſe impoſſible; & ſi je ne veux m'expoſer à voir croître les difficultés, il faut que je déclare promptement mon oppoſition, puiſque je viens d'apprendre qu'aujourd'hui même on a conſulté les avocats ſur les articles. Auriez-vous jamais pu vous le perſuader?

Si j'étois née d'une famille catholique romaine, combien ne ſerois-je pas plus heureuſe de n'avoir à craindre que la retraite perpétuelle d'un couvent, qui répondroit parfaitement à toutes leurs vues? Que je regrette auſſi qu'une certaine perſonne ait été mépriſée par une autre! Tout auroit été conclu avant que le retour de mon frère pût

Digitized by Google

y apporter de l'oppoſition. J'aurois aujourd'hui une ſœur que je n'ai plus, & deux frères, tous deux aſpirans à ce qu'il y a de plus relevé, titrés tous deux peut-être; quoique je n'euſſe jamais eſtimé, dans l'un & l'autre, que ce qui eſt plus noble & plus précieux que tous les titres.

Mais que l'amour propre de mon frère eſt gouverné par des eſpérances éloignées! A quelle diſtance étend-il ſes vues? des vues qui peuvent être anéanties par le moindre accident, tel, par exemple, qu'une fièvre, dont il porte toujours la ſemence prête à germer dans un tempérament auſſi impétueux que le ſien, ou tel que le coup provoqué des armes d'un ennemi.

Cette lettre devient trop longue. Avec quelque liberté que je puiſſe m'expliquer ſur la conduite de mes amis, je compte de votre part ſur une interprétation favorable; & je ne ſuis pas moins ſûre que vous ne communiquerez à perſonne les endroits où je paroîtrois dénoncer trop librement certains caractères; ce qui pourroit m'expoſer au reproche d'oublier quelquefois le devoir ou la décence.

CLARISSE HARLOVE.

Digitized by Google

LETTRE XIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir, 2 Mars.

En portant au lieu du dépôt ma lettre précédente, qui étoit commencée d'hier, mais que diverſes interruptions ne m'ont permis d'achever qu'aujourd'hui, Hannah vient de trouver celle que vous m'avez écrite ce matin. Je vous rends graces, ma chère, de cette diligence obligeante. Quelques lignes, que je me hâte de jeter ſur le papier, arriveront peut-être aſſez-tôt pour vous être portées avec les autres. Cependant elles ne contiendront que mes remercimens, & quelques réflexions ſur le redoublement de mes craintes.

Il faut que je demande ou que je cherche l'occaſion d'entretenir ma mère, pour l'engager à m'accorder ſa médiation; car, ſi je ſouffre plus long-tems qu'on donne le nom de timidité à mon antipathie, je ſuis en danger de me voir fixer le jour. Des ſœurs ne devroient-elles pas avoir l'une pour l'autre des ſentimens de ſœur? Ne devroient-elles pas faire cauſe commune, dans une occaſion de cette nature, & la regarder comme la cauſe de leur ſexe? Cependant on

Digitized by Google

m'informe que la mienne, pour entrer dans les intentions de mon frère, & de concert ſans doute avec lui, a propoſé en pleine aſſemblée, avec une chaleur qui lui eſt particulière lorſqu'elle s'eſt mis quelque choſe en tête, de me fixer abſolument un jour, & de me déclarer que, ſi je refuſe de me ſoumettre, ma punition ne ſera rien moins que la perte de mon bien & de l'affection de tous mes proches.

Elle n'a pas beſoin d'être ſi officieuſe. Le crédit de mon frère ſuffit, ſans le ſecours du ſien; car il a trouvé le moyen de liguer contre moi toute la famille. A l'occaſion apparemment de quelque nouvelle plainte, ou de quelque découverte qui concerne M. Lovelace, (j'ignore à l'occaſion de quoi) ils ſe ſont engagés tous, ou doivent s'engager l'un à l'autre, par un écrit ſigné (hélas! ma chère, que vais-je devenir?) de l'emporter en faveur de M. Solmes, pour le ſoutien, diſent-ils, de l'autorité de mon père; & contre Lovelace, en qualité de libertin, & d'ennemi de la famille, c'eſt-à-dire auſſi, ma chère, contre moi. Politique bien mal entendue, qui leur fait joindre dans un même intérêt deux perſonnes qu'ils veulent éloigner pour jamais l'une de l'autre.

Le témoignage de l'intendant n'a pas été trop

Digitized by Google

à ſon avantage, & ſe trouve non-ſeulement confirmé, mais aggravé même par le récit de madame Forteſcue. Aujourd'hui mes amis ont acquis de nouvelles lumières, & d'une nature ſi odieuſe (s'il faut en croire ce que la femme de chambre de ma ſœur a dit à la mienne) qu'il demeure prouvé que c'eſt le plus méchant de tous les hommes. Mais que m'importe à moi qu'il ſoit bon ou méchant? Quelle part y prendrois-je, ſi je n'étois pas tourmentée par ce Solmes? O ma chère! que je le hais du côté ſous lequel il m'eſt propoſé. Pendant ce tems-là, ils ſont tous effrayés de M. Lovelace; &, ce qu'il y a d'étrange, ils ne craignent point de l'irriter! Quel eſt mon embarras, de me trouver dans la néceſſité de correſpondre avec lui pour leur intérêt! Me préſerve le ciel d'être pouſſée ſi loin par leur violence obſtinée, que cette correſpondance devienne jamais néceſſaire pour le mien! Mais croyez-vous, ma chère, qu'ils ne puiſſent pas revenir de leur réſolution? De ma part, c'eſt une choſe impoſſible. Je commence à ſentir que les eſprits les plus doux ſont les plus déterminés, lorſqu'ils ſe voyent perſécutés avec tant de cruauté & d'injuſtice: la raiſon, ſans doute, c'eſt que, n'ayant pas pris leur parti légèrement, leur délibération même les rend inébranlables. Lorſ-

Digitized by Google

qu'on a l'évidence pour ſoi, on ne ſouffre pas ſans impatience de ſe voir rappelé aux contentions & aux diſputes.

Une interruption m'oblige de finir avec un peu de précipitation, & même avec une ſorte d'effroi.

CL. HARLOVE.

LETTRE XV.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 3 Mars.

Vos deux lettres me ſont remiſes enſemble. Il eſt bien malheureux pour vous, ma chère, puiſque vos amis veulent vous voir mariée, qu'un mérite tel que le vôtre ſoit recherché par une ſucceſſion d'indignes ſujets, qui n'ont que leur préſomption pour excuſe.

Voulez-vous ſavoir pourquoi ces préſomptueux ne paroiſſent pas auſſi indignes qu'ils le ſont, aux yeux de vos amis? C'eſt que vos amis ne ſont pas auſſi frappés de leurs défauts que d'autres le pourroient être; & pourquoi? haſarderai-je de vous le dire? c'eſt qu'ils leur trouvent plus de reſſemblance avec eux-mêmes. La modeſtie, après tout, peut y avoir auſſi quelque

Digitized by Google

part ; car le moyen, pour eux, de ſe figurer que leur nièce ou leur ſœur (je ne remonte pas plus haut, dans la crainte de vous déplaire) ſoit un ange ? Mais où eſt l'homme à qui je ſuppoſe une juſte défiance de lui-même, qui oſe lever les yeux ſur miſs Clariſſe Harlove, avec quelques eſpérances, ou avec d'autres ſentimens que le déſir ? Ainſi les téméraires & les préſomptueux, qui ne s'apperçoivent point de leurs défauts, ont la hardieſſe d'aſpirer, tandis que le mérite modeſte eſt trop reſpectueux pour ouvrir la bouche. De là les perſécutions de vos *Symes*, de vos *Byrons*, de vos Mullins, de vos Wyerleys, & de vos Solmes ; autant de miſérables, qui, après avoir examiné le reſte de votre famille, n'ont pas dû déſeſpérer de lui faire agréer leur alliance. Mais, d'eux à vous, quelle inſupportable préſomption ?

Cependant j'appréhende que toutes vos oppoſitions ne ſoient inutiles. Vous ſerez ſacrifiée à cet odieux perſonnage. Vous y conſentirez vous-même. Je connois votre famille ; elle ne réſiſtera point à l'amorce qui lui eſt préſentée. O ma chère, ma tendre amie ! Tant de charmantes qualités, un mérite ſi ſupérieur, ſeront donc enſévelis dans ce déteſtable mariage ! Votre oncle répète à ma mère que vous devez être ſoumiſe à leur autorité. Autorité ! n'eſt-ce pas

un

Digitized by Google

un terme bien imposant dans la bouche d'un petit esprit, qui n'a d'autre avantage que d'être né trente ans plutôt qu'un autre! Je parle de vos oncles; car l'autorité paternelle doit être sacrée. Mais les pères même ne devroient-ils pas mettre de la raison dans leur conduite?

Cependant ne vous étonnez pas de la barbarie avec laquelle votre sœur en use dans cette affaire. J'ai une particularité curieuse à joindre aux motifs qui gouvernent votre frère, qui éclaircira les dispositions de votre sœur. Ses yeux, comme vous l'avez avoué, furent éblouis d'abord de la recherche de l'homme qu'elle prétend mépriser, & qui l'honore certainement d'un souverain mépris. Mais vous ne nous avez pas dit qu'elle en est encore amoureuse. Bell a quelque chose de bas, jusque dans son orgueil; & rien n'est si orgueilleux que Bell (1). Elle a fait confidence de son amour, du trouble qui la suit pendant le jour, qui l'empêche de dormir la nuit, & qui est pour elle un aiguillon de vengeance, à sa favorite Betty Barnes. S'abandonner à la langue d'une servante! Pauvre créature! Mais les petites ames, qui se ressemblent, ne manquent point de se rencontrer & de se mêler comme les grandes. Cependant elle a recommandé le silence à cette

(1) Diminutif de Bella, comme Bella-Arabella.

fille ; &, par le moyen de la *circulation femelle* (comme Lovelace a eu l'impertinence de l'appeler dans une autre occasion, pour jeter du ridicule sur notre sexe), Betty, qui a voulu se faire honneur d'avoir été jugée digne d'un secret, ou qui a pris plaisir à s'emporter contre ce qu'elle nomme la perfidie de Lovelace, l'a dit à une de ses confidentes ; cette confidente la rapporté à la femme de chambre de miss Loyd, qui l'a dit à sa maîtresse. Miss Loyd me l'a dit ; & moi, je vous l'apprends, pour en faire l'usage qu'il vous plaira. A présent vous ne serez pas surprise de trouver dans miss Bella, une implacable rivale, plutôt qu'une sœur affectionnée ; & vous expliquerez à merveille les termes de *sorcellerie*, de *sirène*, & d'autres expressions qu'on a lâchées contre vous, aussi bien que l'empressement de fixer un jour pour vous sacrifier à Solmes ; en un mot, toutes les duretés & les violences que vous avez essuyées. Quelle plus douce vengeance, & contre Lovelace & contre vous, que de faire marier sa rivale à l'homme que sa rivale hait, & de l'empêcher par-là d'être à l'homme dont elle est amoureuse elle-même, & qu'elle soupçonne sa rivale d'aimer ! On a vu souvent employer le poison & le poignard dans les fureurs de la jalousie & de l'amour méprisé. Vous étonnerez-vous que les liens du sang soient sans force dans

Digitized by Google

la même occasion, & qu'une sœur puisse oublier qu'elle est sœur?

C'est ce motif secret, (d'autant plus puissant que l'orgueil y est trop intéressé pour l'avouer) joint à d'anciens sentimens d'envie, & à tous les autres motifs généraux que vous m'avez expliqués, qui, depuis que je le connois, me remplit d'appréhension pour vous. Ajoutez qu'il est secondé par un frère qui a pris l'ascendant sur toute votre famille, & qui est engagé par ses deux passions dominantes, l'intérêt & la vengeance, à vous perdre dans l'esprit de tous vos proches; qu'ils ont tous deux l'oreille de votre père & de vos oncles; qu'ils ne cessent pas de leur interpréter mal toutes vos actions & tous vos discours, & qu'ils ont, dans la rencontre & dans les mœurs de M. Lovelace un champ continuel pour s'étendre. O ma chère! comment pourriez-vous résister à tant d'attaques réunies? Je suis sûre, hélas! trop sûre qu'ils terrasseront un caractère aussi doux que le vôtre, peu accoutumé à la résistance; &, je vous le dis tristement, vous serez *madame Solmes*.

Il vous sera aisé de deviner en même tems d'où est venu le bruit dont je vous ai touché quelque chose dans une de mes lettres, que la sœur cadette avoit dérobé le cœur d'un amant à son aînée. C'est Betty qui a dit aussi que, ni vous

ni M. Lovelace, vous n'en aviez pas usé fort honnêtement avec sa maîtresse. N'êtes-vous pas bien cruelle, ma chère, d'avoir dérobé à la pauvre Bella le seul amant qu'elle ait jamais eu, & cela dans l'instant qu'elle s'applaudissoit d'avoir enfin l'occasion, non seulement de suivre le penchant d'un cœur si susceptible, mais encore de donner un exemple aux personnes renchéries de son sexe (entre lesquelles elles me faisoit sans doute l'honneur de me mettre au premier rang), pour leur apprendre à gouverner un homme avec des rênes de soie.

Mais reprenons; il ne me reste aucun doute de leur persévérance en faveur de ce méprisable Solmes, non plus que du fond qu'ils croient pouvoir faire sur la douceur de votre caractère, & sur les égards que vous aurez pour leur amitié & pour votre propre réputation. C'est à présent que je suis plus convaincue que jamais de la sagesse du conseil que je vous ai donné autrefois, de conserver tous vos droits sur la terre que votre grand-père vous a léguée. Si vous m'aviez écoutée, vous vous seriez assuré du moins une considération extérieure de la part de votre sœur & de votre frère, qui les auroit forcés de renfermer dans leur cœur l'envie & la mauvaise volonté qu'ils font éclater avec si peu de ménagement.

Digitized by Google

Il faut que je touche encore un peu cette corde. N'obſervez-vous pas combien le crédit de votre frère l'a emporté ſur le vôtre, depuis qu'il poſsède une fortune conſidérable, & depuis que vous avez fait naître à quelques-uns d'entr'eux le déſir de conſerver la jouiſſance de votre terre, ſi vous ne vous ſoumettez pas à leurs volontés ? Je connois tout ce qu'il y a de louable dans vos motifs : & qui n'auroit pas cru que vous pouviez donner votre confiance à un père dont vous étiez ſi tendrement aimée ? Mais ſi vous aviez été dans la poſſeſſion actuelle de cette terre ; ſi vous y aviez fait votre demeure avec votre fidelle Norton, dont la compagnie auroit ſervi de protection à votre jeuneſſe, croyez-vous que votre frère ne vous eût pas ménagée davantage ? Je vous diſois, il n'y a pas long-tems, que vos épreuves ne me paroiſſoient que proportionnées à votre prudence ; cependant vous ſerez plus qu'une femme, ſi vous vous dégagez d'un côté, des eſprits violens & ſordides qui vous aſſiègent ; & de l'autre, de l'autorité tyrannique qui vous en impoſe. A la vérité, vous pouvez finir tout d'un coup, & le public admirera votre aveugle ſoumiſſion, ſi vous vous déterminez à devenir madame Solmes.

J'ai lu avec plaiſir ce que vous me racontez de la bonté de M. Lovelace pour ſes fermiers,

& du petit préſent qu'il fit à celui de votre oncle. Madame Forteſcue lui accorde la qualité du meilleur de tous les maîtres. J'aurois pu vous le dire, ſi j'avois cru qu'il fût néceſſaire de vous donner un peu d'eſtime pour lui. En un mot, il a des qualités qui peuvent rendre un homme ſupportable au-deſſous de cinquante ans; mais, juſqu'à cetâge, je plains la pauvre femme à laquelle il pourra tomber en partage, & je devrois dire les *femmes*; car il en tuera peut-être une douzaine avant ce tems-là. Ne nous écartons pas: croyez-vous que le fermier de votre oncle ne mérite pas bien des éloges, s'il eſt vrai, comme on le dit, que, dans la joie d'avoir reçu les deux guinées de M. Lovelace, il fit appeler auſſi-tôt ſon maître, auquel il paya, de cette petite ſomme, une partie de ſa dette? Mais que doit-on penſer du maître, qui eut le courage de la prendre, quoiqu'il n'ignorât pas que ſon fermier manquoit de tout, & qui ne fit pas difficulté de le dire auſſi-tôt que M. Lovelace fut parti, en ſe contentant de louer l'honnêteté du fermier? Si ce récit étoit certain, & que le maître n'appartînt pas de ſi près à ma chère amie, quel mépris n'aurois-je pas pour un miſérable de cette eſpèce? Mais on a peut-être groſſi les circonſtances: Tout le monde eſt mal diſpoſé pour les avares; & ils ne méritent pas d'autres ſenti-

Digitized by Google

mens, parce qu'ils ne penſent qu'à la conſervation de ce qu'ils préférent au bien de tout le monde.

J'attends votre première lettre avec une vive impatience. Ne vous laſſez pas du détail. Je ne ſuis occupée que de vous & de ce qui a rapport à votre ſituation.

ANNE HOWE.

LETTRE XVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE (1).

Vendredi, 3 Mars.

O Ma chère amie! quel combat j'ai eu à ſoutenir! Epreuve ſur épreuve, conférences ſur conférences. Mais connoiſſez-vous des loix ou des cérémonies qui puiſſent donner quelque droit à un homme ſur un cœur qui le déteſte!

J'eſpère encore que ma mère obtiendra quelque choſe en ma faveur. Mais je vous dois la peinture de mes peines. J'y ai déjà employé toute la nuit; car j'ai tant de choſes à vous écrire! Et je veux être auſſi exacte que vous le déſirez.

Dans ma dernière lettre, je vous ai prévenue

(1) Clariſſe n'avoit point encore reçu la lettre précédente.

Digitized by Google

sur mes craintes. Elles étoient fondées sur une conversation entre ma mère & ma tante, dont Hannah a trouvé le moyen d'entendre une partie. Il seroit inutile de vous en raconter les circonstances, parce qu'elles se trouvent renfermées dans le compte que j'ai à vous rendre de différentes conversations que j'ai eues avec ma mère dans l'espace de quelques heures.

Je suis descendue ce matin à l'heure du déjeûner, le cœur assez oppressé de tout ce qu'Hannah m'avoit rapporté hier après midi. J'espérois de trouver l'occasion d'en parler à ma mère, dans l'espérance de lui inspirer un peu de pitié pour moi ; & mon dessein étoit de la joindre lorsqu'elle passeroit dans son appartement. Malheureusement cet odieux Solmes étoit assis entr'elle & ma sœur, avec un air d'assurance qui m'a choquée dans ses regards ; vous savez, ma chère, que rien ne plaît de la part d'une personne qu'on n'aime point.

S'il étoit demeuré à sa place, tout se seroit passé tranquillement ; mais cette épaisse créature s'est avisée de se lever, & de venir droit vers une chaise qui étoit près de celle qu'on avançoit pour moi. Je me suis hâtée de l'éloigner comme pour faire place à la mienne, & je me suis assise, peut-être un peu brusquement, parce que tout ce que j'avois appris me revenoit à la tête. Rien n'a paru capable de

Digitized by Google

l'arrêter. Cet homme est plein de confiance en lui-même. Il est hardi ; il a le regard effronté. J'ai été surprise de lui voir pousser sa chaise si près de moi, en établissant sa laide & pesante figure, qu'il touchoit à mon panier. Tout ce que j'avois entendu se présentant, comme j'ai dit, à mon imagination, ce procédé m'a tellement piquée, que je suis allée me placer sur une autre chaise. J'avoue que je n'ai pas pris assez d'empire sur moi-même. C'étoit donner trop d'avantage à mon frère & à ma sœur. Aussi n'ont-ils pas manqué de le prendre. Mais c'est une faute qui n'a pas été volontaire ; je n'ai pu faire autrement ; en vérité, je ne savois ce que je faisois.

Je me suis apperçue que mon père étoit extrêmement irrité. Lorsqu'il est en colère, il n'y a personne qui le fasse lire plus aisément sur son visage. Clarisse! m'a-t il dit d'une voix forte, sans ajouter un seul mot. Monsieur! ai-je répondu en lui faisant une profonde révérence. Je tremblois. Mon premier mouvement a été d'approcher ma chaise plus près de celle du misérable & je me suis assise. Je me sentois le visage tout en feu.

Faites le thé, chère fille, m'a dit mon excellente mère ; asseyez-vous près de moi, mon amour, & faites le thé.

Je suis allée prendre bien volontiers la chaise

que cet homme avoit quittée ; & l'office auquel la bonté de ma mère m'employoit, a bientôt servi, à me remettre. Pendant le cours du déjeuner, j'ai fait civilement deux ou trois questions à M. Solmes, dans la seule vue d'appaiser mon père. Les esprits fiers peuvent quelquefois fléchir, m'a dit tout bas ma sœur, en tournant la tête sur l'épaule avec un air de triomphe & de mépris ; mais j'ai feint de ne l'avoir pas entendue.

Ma mère étoit la bonté même. Je lui ai demandé une fois si le thé lui plaisoit ; elle m'a répondu doucement, en me donnant encore le nom de sa chère fille, que tout ce que je faisois lui plaisoit beaucoup. Cet encouragement me rendoit fière ; je me flattois même qu'il n'étoit plus question de rien entre mon père & moi, car il m'a parlé aussi deux ou trois fois avec bonté. Je m'arrête à de petits incidens, ma chère, mais ils conduisent à de plus grands, comme vous allez l'entendre.

Avant la fin du déjeuner, mon père est sorti avec ma mère, en lui disant qu'il avoit quelque chose à lui communiquer. Ma sœur & ma tante, qui étoient avec nous, sont disparues immédiatement.

Mon frère, après s'être donné quelques airs d'insultes que j'ai fort bien compris, mais dont M. Solmes n'avoit aucun avantage à tirer m'a

Digitized by Google

dit, en quittant auſſi ſa chaiſe : ma ſœur, j'ai une rareté à vous faire voir ; je vais la chercher : & ſortant, il a fermé la porte après lui.

J'ai commencé à voir où tous ces préparatifs devoient aboutir ; je me ſuis levée. L'homme, cherchant à prononcer quelques paroles, s'eſt levé auſſi, & s'eſt mis à remuer *ſes jambes cagneuſes* pour s'avancer vers moi. En vérité, ma chère, tout m'eſt odieux dans ſa perſonne. Je vais épargner à mon frère, lui ai-je dit, la peine de m'apporter ſa rareté ; votre ſervante, monſieur. Il a crié deux ou trois fois : mademoiſelle, mademoiſelle, & ſon air étoit celui d'un homme égaré. Mais je ſuis ſortie pour chercher mon frère, comme vous jugez, & pour voir ce qu'il avoit à me montrer. A la vérité, je l'avois vu paſſer dans le jardin avec ma ſœur, quoique le tems fût aſſez mauvais ; preuve qu'il avoit laiſſé ſa rareté avec moi, & qu'il n'en avoit pas d'autre à me faire voir.

A peine étois-je montée à mon propre appartement, où je méditois d'envoyer Hannah demander une audience à ma mère, avec d'autant plus de confiance, que ſa bonté relevoit beaucoup mon courage, que Chorey, ſa femme de chambre, eſt venue m'apporter de ſa part l'ordre de me rendre dans ſon cabinet. Hannah m'a dit en même tems que mon père ne faiſoit que

Digitized by Google

d'en ſortir, avec un viſage irrité ; alors j'ai commencé à craindre l'audience autant que je l'avois ſouhaitée.

Cependant je ſuis deſcendue ; mais, ne me défiant que trop du ſujet qui me faiſoit appeler, je ne me ſuis approchée qu'en tremblant, & le cœur dans une palpitation viſible.

Ma mère s'eſt apperçue de mon déſordre ; elle a tenu les bras ouverts en s'aſſeyant. Venez, chère fille, venez m'embraſſer, m'a-t-elle dit avec un tendre ſourire. Pourquoi ma chère enfant paroit-elle ſi agitée ? Cette douce préparation, jointe à la bonté qu'elle m'avoit marquée auparavant, a confirmé mes craintes ; ma mère vouloit adoucir l'amertume de ſes déclarations.

O ma chère mère ! C'eſt tout ce que j'ai eu la force de lui dire, & j'ai jeté les bras autour ſon cou, en cachant mon viſage dans ſon ſein.

Ma fille ! ma fille ! retenez, m'a-t-elle dit, ce charme que vous avez pour m'attendrir : autrement je n'oſe m'expoſer avec vous. Mes larmes ruiſſeloient ſur ſon ſein, & je me ſentois le cou mouillé des ſiennes. Quelle tendreſſe n'a-t-elle pas mis dans ſes expreſſions ? Levez le viſage, ma précieuſe enfant, mon aimable Clariſſe ! O chère fille, fille de mon cœur, levez ce viſage qui aura toujours tant de charmes pour mes yeux. D'où viennent ces ſanglots ? Un de-

Digitized by Google

voir redouté cause-t-il tant d'émotion, qu'avant que je puisse parler..... Mais je suis bien aise, mon amour, que vous puissiez deviner ce que j'ai à vous dire: vous m'épargnez la peine de vous faire une ouverture dont je ne me suis pas chargée sans beaucoup de répugnance.

Ensuite s'étant levée, elle a tiré une chaise près de la sienne, & m'y a fait asseoir, abymée comme j'étois dans mes larmes, & dans la crainte de ce que j'allois entendre, autant que dans les sentimens de reconnoissance que je devois à cette bonté maternelle; mes soupirs étoient mon seul langage. Elle a poussé sa chaise encore plus près de la mienne; elle a passé le bras autour de mon cou, & serrant mon visage contre le sien, laissez moi parler, chère fille, puisque vous voulez garder le silence; écoutez-moi.

Vous savez, ma fille, ce que j'ai la patience d'endurer tous les jours pour le bien de la paix. Votre père est un homme rempli de bonté, qui n'a que d'excellentes intentions; mais il ne veut pas être contredit. J'ai cru vous voir quelquefois de la compassion pour moi, lorsque je suis obligée de lui céder sur tous. Ce foible ne lui fait pas une meilleure réputation, & la mienne en augmente: mais, si je pouvois l'empêcher, je ne voudrois pas d'un avantage qui nous coûte si cher à tous deux. Vous êtes une fille respectueuse,

Digitized by Google

ſage, prudente, (elle a bien voulu m'attribuer toutes ces qualités, pour m'encourager, ſans doute, à les acquérir) vous ne voudriez pas, j'en ſuis sûre, augmenter mes embarras; vous ne voudriez pas troubler de plein gré cette paix que votre mère a tant de peine à conſerver. L'obéiſſance vaut mieux que les ſacrifices. O chère Clary! répandez la joie dans mon cœur, en me diſant que mes craintes ont été trop loin. Je vois combien le votre eſt touché: je vois ſes perplexités: je vois qu'il s'y paſſe de rudes combats, a-t-elle ajouté en retirant le bras, & ſe levant, pour m'empêcher de voir combien elle étoit touchée elle-même. Je veux vous laiſſer un moment: ne me répondez pas (car j'eſſayois d'ouvrir la bouche, & je n'avois pas plutôt été libre, que je m'étois jetée à genoux, les bras levés & les mains étendues): je ne ſuis pas préparée à vos plaintes irréſiſtibles: (c'eſt le mot qu'elle a bien voulu employer) je vous donne le tems de vous recueillir, & je vous recommande de ne pas rendre inutile cette effuſion d'une tendreſſe véritablement maternelle.

Elle eſt paſſée auſſi-tôt dans une autre chambre en eſſuyant ſes larmes. J'étois noyée dans les miennes, & les douloureux mouvemens de mon cœur répondoient à tout cequ'elle m'avoit fait preſſentir.

Elle eſt revenue, après avoir repris plus de

Digitized by Google

fermeté. J'étois encore à genoux, le visage collé sur la chaise où elle avoit été assise. Regardez-moi, chère Clarisse: je me flatte de ne pas vous trouver de l'humeur. Non, ma très-chère & très-honorée mère, non..... Je me suis levée pour continuer, & j'ai plié un genou devant elle. Mais elle m'a relevée aussi-tôt, en m'interrompant, il n'est pas question de cette posture, il faut obéir: c'est le cœur, & non pas les genoux, qu'il faut fléchir; l'affaire est absolument décidée: préparez-vous par conséquent à recevoir la visite de votre père comme il doit souhaiter qu'elle soit reçue: songez que d'un seul quart d'heure dépend le repos de ma vie, la satisfaction de toute une famille, & votre propre sûreté de la part d'un homme violent. Enfin, je vous ordonne, autant que vous respectez ma bénédiction, de penser à devenir madame Solmes.

C'étoit m'enfoncer le poignard au fond du cœur: je suis tombée sans connoissance, & lorsque je suis revenue à moi, je me suis trouvée dans les bras de nos femmes, mes lacets coupés, & mon linge infecté d'odeurs fortes. Ma mère s'étoit retirée. Il est certain que, si j'avois été traitée avec moins de douceur, & si l'odieux nom avoit été épargné à mes oreilles, ou présenté du moins avec un peu plus de préparation & de réserve, j'aurois pu soutenir ce nom horrible avec moins

Digitized by Google

d'émotion. Mais entendre de la bouche d'une mère si chère & si respectée, que je dois penser à devenir madame Solmes, ou renoncer à sa bénédiction, quel moyen d'y résister?

Chorey est venue avec un autre message; qu'elle m'a déclaré de l'air grave que vous lui connoissez: Votre maman, miss, est fort inquiète de l'accident qui vous est arrivé: elle vous attend dans une heure, & elle m'ordonne de vous dire qu'elle espère tout de votre soumission. Je n'ai fait aucune réponse: qu'aurois-je pu dire? Et m'appuyant sur le bras d'Hannah, je suis remontée dans mon appartement. Là, vous pouvez vous imaginer comment la plus grande partie de l'heure a été employée.

Dans l'intervalle, ma mère est montée chez moi. Je prends plaisir, a-t-elle eu la bonté de dire en entrant, à venir dans cet appartement. Point d'émotion, Clary, point d'inquiétude: ne suis-je pas votre mère? une mère tendre & indulgente? Ne m'affligez point, en vous affligeant vous-même: ne cherchez point à me causer du chagrin, lorsque je voudrois ne vous procurer que du plaisir. Venez, ma chère; voulez-vous passer dans votre cabinet de livres?

Elle m'a prise par la main, & m'a fait asseoir près d'elle. Après s'être informée de ma santé, elle s'est mise à me parler, comme dans la supposition

position que j'avois fait usage du tems qu'elle m'avoit laissé pour surmonter toutes mes objections. Elle m'a dit que, pour épargner ma modestie naturelle, mon père & elle s'étoient chargés de tout ce qui regardoit les arrangemens. Ecoutez-moi, a-t-elle interrompu lorsque j'allois ouvrir la bouche, & je vous laisserai la liberté de parler : vous n'ignorez pas quel est l'objet des visites de M. Solmes.

O Madame!....

Ecoutez-moi, & vous parlerez ; il n'a pas toutes les qualités que je lui souhaiterois ; mais c'est un homme de probité, qui n'a aucun vice....

Aucun vice, madame!

Ma fille, écoutez-moi. Vous ne vous êtes pas mal conduite à son égard. Nous avons vu avec plaisir...

O madame! ne m'est-il pas permis à présent de parler?

Clarisse, j'aurai fini dans un instant. Une jeune fille, aussi vertueuse que vous, ne sauroit aimer un libertin. Vous aimez trop votre frère, pour souhaiter d'épouser un homme qui a manqué de lui donner la mort, qui a menacé vos oncles, & qui défie toute la famille. Après vous avoir laissé cinq ou six fois la liberté de choisir, on est bien aise aujourd'hui de vous garantir d'un homme si méprisable. Répondez-moi,

Digitized by Google

j'ai droit de vous faire cette queſtion : préférez vous cet homme à tous les autres ? Mais à dieu ne plaiſe ! car vous nous rendriez tous miſérables. Cependant dites-moi ſi vos affections lui ſont engagées.

J'ai compris quelles ſeroient les conſéquences de ma réponſe, ſi je diſois qu'elles ne l'étoient pas.

Vous héſitez, vous ne me répondez pas ; vous n'oſez me répondre : & ſe levant : non, je ne vous regarderai jamais d'un œil de faveur.

O madame ! madame ! ne m'ôtez pas la vie par le changement de votre cœur. Je n'héſiterois pas un moment, ſi je ne redoutois ce qu'on ne manquera pas d'inférer de ma réponſe. Mais quelque uſage qu'on en puiſſe faire, la menace de vous déplaire me force de parler. Je vous proteſte que je ne connois pas mon propre cœur, s'il n'eſt abſolument libre. Eh ! de grace, ma très-chère mère, qu'il me ſoit permis de vous demander en quoi ma conduite a mérité quelque reproche, lorſqu'on veut me forcer au mariage, comme une créature ſans jugement, pour me garantir.... hélas ! de quoi ? Je vous conjure, madame, de prendre ma réputation ſous votre garde. Ne ſouffrez pas que votre fille ſoit précipitée dans un état qu'elle ne déſire avec

Digitized by Google

aucun homme du monde ; & cela, parce qu'on ſuppoſe qu'autrement elle ſe marieroit elle-même au déshonneur de toute la famille.

Eh bien, Clary, (ſans faire attention à la force de ma demande) s'il eſt vrai que votre cœur ſoit libre....

O ma chère mère ! ne conſultez en ma faveur que la généroſité ordinaire du vôtre ; n'inſiſtez pas ſur une concluſion dont la crainte m'a fait héſiter.

Je ne veux pas être interrompue, Clary. Vous avez vu, dans la conduite que j'ai tenue en cette occaſion, toute la tendreſſe d'une mère ; vous avez dû obſerver que je me ſuis chargée, avec quelque répugnance, de la commiſſion que j'exécute, parce que l'homme qu'on vous donne n'a pas tout ce que je lui ſouhaiterois, & parce que je ſais que vous portez trop haut vos idées de perfection dans un homme.

Chère madame ! pardonnez-moi cette fois ſeulement, de vous interrompre. Eſt-il donc à craindre que je me rende coupable de quelque imprudence en faveur de l'homme dont vous parlez ?

Encore interrompue ! Eſt ce à vous de me faire des queſtions & des raiſonnemens ? Vous ſavez avec qui cette hardieſſe vous réuſſiroit mal. Sur quoi eſt-elle donc fondée avec moi, fille peu

Digitized by Google

généreuſe, ſi ce n'eſt ſur l'opinion que vous avez de mon exceſſive indulgence?

Hélas! que puis-je dire? que puis-je faire? Quelle eſt ma triſte cauſe, ſi l'on m'interdit juſqu'au raiſonnement?

Encore? Clariſſe Harlove!

Très-chère madame! je vous demande pardon à genoux. J'ai toujours mis mon plaiſir & ma gloire à vous obéir. Mais jetez les yeux ſur cet homme; voyez combien toute ſa perſonne eſt déſagréable.

Clary, Clary! je vois à préſent quel eſt celui dont la perſonne vous occupe l'imagination. M. Solmes n'eſt déſagréable que par comparaiſon avec un autre; déſagréable, parce que la perſonne d'un autre a plus d'agrément.

Mais, madame, ſes manières ne le ſont-elles pas auſſi? Sa perſonne n'eſt-elle pas le vrai miroir de ſon ame? Cet autre ne m'eſt & ne me ſera jamais rien. Délivrez-moi ſeulement de celui-ci, auquel mon cœur répugne de lui-même.

Vous voulez donc impoſer des conditions à votre père? Croyez-vous qu'il le ſouffre? Ne vous ai-je pas dit qu'il y va de mon repos? Que ne fais-je pas en votre faveur? Cette commiſſion même, dont je ne me ſuis chargée que parce que j'ai craint que vous ne fuſſiez pas aiſément perſuadée par un autre, n'eſt-elle pas une

Digitized by Google

rude commiſſion pour moi ; Et ne ferez-vous rien pour votre mère ? N'avez-vous pas refuſé tous ceux qui vous ont été offerts ? Si vous ne voulez pas nous faire deviner d'où vient votre réſiſtance, rendez-vous ; car il faut vous rendre, ou laiſſer croire que vous bravez toute votre famille.

Là-deſſus elle s'eſt levée, comme dans le deſſein de ſortir. Mais, s'arrêtant à la porte de ma chambre, elle s'eſt tournée vers moi. Je me garderai bien de dire dans quelle diſpoſition je vous ai laiſſée. Faites vos réflexions. C'eſt une affaire réſolue. Si vous faites cas de la bénédiction de votre père & de la mienne, & de la ſatisfaction de toute la famille, prenez le parti d'obéir. Je vous laiſſe à vous-même pendant quelques momens. Je reviendrai. Faites que je vous trouve telle que je le déſire : & ſi votre cœur eſt libre, qu'il ſoit gouverné par le devoir.

Une demi-heure après, ma mère eſt revenue. Elle m'a trouvée noyée dans mes larmes. Elle m'a pris la main. Mon rôle, m'a-t-elle dit, eſt toujours de reconnoître mes torts. Je m'imagine que je me ſuis expoſée mal-à-propos à vos réſiſtances, par la méthode que j'ai employée. Je m'y ſuis priſe d'abord comme ſi je m'étois

Digitized by Google

attendue à un refus, & je me le suis attiré par mon indulgence.

Ah, ma chère mère ! ne le dites & ne le pensez pas.

Si c'étoit moi, a-t-elle continué, qui eût donné occasion à ce débat, s'il étoit en mon pouvoir de vous dispenser de la soumission qu'on demande, vous savez trop ce que vous pourriez obtenir de moi.

Qui penseroit à se marier, chère miss Howe, lorsqu'on voit une femme d'un caractère aussi doux que celui de ma mère, dans la nécessité de se perdre, ou de renoncer à tout exercice de ses volontés?

Lorsque je suis revenue ici la seconde fois, m'a-t-elle dit, j'ai refusé d'écouter vos raisons, parce que je savois que la résistance ne vous serviroit de rien. C'est encore une faute que j'ai commise. Une jeune créature qui aime à raisonner, & qui veut être convaincue par le raisonnement, devroit être écoutée dans ses objections. Je suis donc résolue, dans cette troisième visite, d'entendre tout ce que vous avez à me dire. Ma bonté doit vous engager à quelque reconnoissance. Elle doit piquer votre générosité : je veux bien le dire, parce que c'est à vous que je parle, à une fille, dont l'ame est ordinairement toute généreuse. Si votre cœur est réelle-

Digitized by Google

ment libre, voyons à quoi il vous portera pour m'obliger. Ainſi, pourvu que votre langue ſoit gouvernée par votre diſcrétion ordinaire, je vais vous écouter. Mais c'eſt après vous avoir déclaré néanmoins que tout ce que vous pourrez dire ſera inutile d'un autre côté.

Quelle affreuſe déclaration! Cependant, madame, ce ſeroit une conſolation pour moi de pouvoir obtenir du moins votre pitié.

Soyez ſûre de ma pitié, autant que de ma tendreſſe. Mais qu'eſt-ce que l'agrément de la perſonne, Clary, pour une fille de votre prudence, & pour un cœur libre, ſi le vôtre l'eſt effectivement?

Le dégoût des yeux n'eſt-il rien, lorſqu'il eſt queſtion d'engager ſon cœur? O madame! qui pourroit conſentir à ſe marier, ſi le cœur doit être bleſſé à la première vue, & ſi la plaie doit augmenter enſuite à chaque occaſion de ſe voir?

Comptez, Clary, que c'eſt un effet de votre prévention. Ne me donnez pas ſujet de regretter que la noble fermeté que je vantois dans votre caractère, & que je prenois pour une qualité glorieuſe dans une fille de votre âge, ſoit changée ici en obſtination contre votre devoir. N'avez-vous pas fait des objections contre pluſieurs....

C'étoit contre leurs principes, madame; mais M. Solmes.....

Digitized by Google

Eſt un honnête homme, Clary, une bonne ame, un homme vertueux!

Lui, un honnête homme! une bonne ame! un homme vertueux!

Perſonne ne lui refuſe ces qualités.

Eſt-ce un honnête homme qui, par les offres qu'il fait à une famille étrangère, dépouille ſes propres parens de leurs juſtes droits?

Songez, Clary, que ces offres ſont pour vous, & que vous devriez être la dernière à faire cette obſervation.

Permettez-moi de dire, madame, que, préférant, comme je fais, le bonheur aux richeſſes, n'ayant pas même beſoin de ce que je poſsède, en ayant abandonné l'uſage par la ſimple vue du devoir.....

Ne vantez point votre mérite. Vous ſavez que, dans cette ſoumiſſion volontaire, il y a moins à perdre pour vous qu'à gagner. Finiſſons là-deſſus. Mais je puis vous aſſurer que tout le monde n'attache pas un ſi grand mérite à cette action, quoique, pour moi, j'en aie cette idée, & que votre père & vos oncles l'aient eue auſſi dans le tems.

Dans le tems, madame! quels indignes offices m'ont donc rendu mon frère & ma ſœur, dans la crainte que la faveur où j'étois il n'y a pas long-tems.....

Digitized by Google

Je ne veux rien entendre contre votre frère & votre sœur. Quelles guerres domestiques me faites-vous envisager, dans un tems où j'espérois toute ma consolation de mes enfans?

Je demande au ciel ses bénédictions pour mon frère & ma sœur, dans toutes leurs entreprises louables. Vous n'aurez pas de guerres dans la famille, si mes efforts sont capable de les prévenir. Vous aurez la bonté, madame, de me dire vous-même ce qu'il faudra que je souffre d'eux, & je le souffrirai. Mais, de grace, que ce soient mes actions qui plaident pour moi, & qu'elles ne soient point exposées à leurs interprétations, comme les ordres humilians que j'ai reçus ne m'apprennent que trop qu'elles l'ont été.

Au moment que je finissois, mon père est entré dans ma chambre, avec un air de sévérité, qui m'a fait trembler. Il a fait deux ou trois tours, & s'est adressé ensuite à ma mère, qui étoit demeurée en silence à sa vue : ma chère, vous vous arrêtez bien long-tems. Le dîner est prêt. Ce que vous avez à dire ne demande pas beaucoup d'explication. Il suffit assurément de déclarer votre volonté & la mienne; mais peut-être vous entreteniez-vous des préparatifs. Il est tems de descendre..... avec votre fille, si elle est digne de ce nom.

Digitized by Google

Il eſt deſcendu lui-même, en jetant ſur moi un regard ſi terrible, que je me ſuis ſentie incapable de lui dire une parole, & de parler même de quelques minutes à ma mère.

Cela n'eſt-il pas bien effrayant, ma chère? Ma conſternation a paru toucher ma mère. Elle m'a nommée ſa chère fille; elle m'a embraſſée, en me diſant que mon père ne ſavoit pas que j'euſſe continué mes oppoſitions. Il nous a fourni une excuſe, a-t-elle ajouté, pour avoir tardé ſi long-tems. Allons, Clary, on va ſervir. Deſcendrons-nous enſemble? Elle m'a priſe par la main.

Son action m'a fait treſſaillir. Deſcendre, madame! Quoi! pour faire ſuppoſer que nous nous nous ſommes entretenues des préparatifs? O ma chère mère! ne m'ordonnez pas de deſcendre, ſur une telle ſuppoſition.

Vous devez voir, ma fille, que, nous arrêter plus long-tems enſemble, c'eſt avouer que nous ſommes en débat ſur votre devoir. Le ſouffrira-t-on? Votre père ne vous a-t-il pas dit lui-même qu'il veut être obéi? J'aime mieux vous laiſſer à vous-même pour la troiſième fois. Je chercherai quelque moyen de vous excuſer. Je dirai que vous ne ſeriez pas bien aiſe de deſcendre pour dîner; que votre modeſtie, dans une occaſion.....

O madame! Ne parlez pas de ma modeſtie

dans cette occaſion; ce ſeroit donner des eſpérances.....

Eſt-il donc vrai que vous n'en vouliez donner aucune? Fille perverſe! Et ſe levant pour ſortir, prenez plus de tems pour faire vos réflexions. Puiſque c'eſt une néceſſité, prenez plus de tems. Et lorſque je vous reverrai, apprenez-moi à quel reproche je dois m'attendre de la part de votre père, pour l'excès de mon indulgence.

Cependant elle s'eſt arrêtée un moment à la porte, comme pour attendre que je la ſuppliaſſe du moins de donner une explication favorable à mon abſence; car, paroiſſant héſiter, je ſuppoſe, m'a-t-elle dit, que vous ne voudriez pas que mon rapport.....

O madame! ai-je interrompu; y a-t-il quelqu'un dont la faveur puiſſe me toucher, ſi je perds celle de ma mère?

Vous comprenez bien, ma chère amie, que déſirer un rapport favorable, c'étoit paſſer condamnation ſur un point trop décidé dans mes réſolutions, pour laiſſer croire à mes amis qu'il me reſte la moindre incertitude. Ma mère a pris le parti de deſcendre.

Je vais envoyer au dépôt tout ce que je viens d'écrire; &, ſûre comme je ſuis, que vous ne vous ennuierez pas du détail, dans des circonſ-

Digitized by Google

tances si intéressantes pour l'honneur de votre amie, je continuerai de suivre la même méthode. Au milieu de mes embarras, je ne dois pas souhaiter de garder long-tems des écrits dans lesquels je m'explique avec tant de liberté. Si vous n'avez pas un besoin pressant de Robert, vous me ferez plaisir de me l'envoyer tous les jours, au risque de ne rien trouver de prêt.

Mais je serois bien aise qu'il ne vînt jamais les mains vides. Quelle seroit votre générosité de m'écrire aussi souvent par le mouvement de l'amitié, que j'y suis forcée par l'infortune! Lorsque mes lettres ne se trouveront plus au dépôt, je serai sûre qu'elles seront entre vos mains. Comme je profiterai, pour vous écrire, de divers momens que je ne puis prévoir, trouvez bon que je supprime toutes les formalités.

LETTRE XVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

MA mere, à son retour, qui a suivi immédiatement le dîner, a eu la bonté de me dire qu'au milieu des questions de mon père sur ma soumission volontaire, (car il me semble que le

Digitized by Google

doute ne tombe que ſur la manière) elle a trouvé le moyen de lui inſinuer que, dans un point ſi eſſentiel, elle auroit ſouhaité de laiſſer à une fille qu'elle a tant de raiſon d'aimer (ce ſont ſes obligeantes expreſſions) la liberté de déclarer tout ce qu'elle a dans le cœur, afin que ſon obéiſſance en ſoit plus libre. Elle lui a fait entendre auſſi que, lorſqu'il eſt monté à ma chambre, elle écoutoit mes raiſons, & qu'elle croyoit avoir découvert que je prendrois plus volontiers le parti de renoncer au mariage.

Elle m'a dit que mon père avoit répondu d'un ton irrité : qu'elle ſe garde bien de me donner ſujet de ſoupçonner ici quelque préférence. Mais ſi c'eſt ſeulement pour ſoulager ſon cœur, ſans s'oppoſer à mes volontés, vous pouvez l'écouter.

Ainſi, Clariſſe, a repris ma mère, je ſuis revenue dans cette diſpoſition; ſi vous ne recommencez pas à m'apprendre par votre obſtination, comment je dois vous traiter.

En vérité, madame, vous avez rendu juſtice à mes ſentimens, lorſque vous avez dit que je n'ai aucune inclination pour le mariage; je me flatte de n'avoir pas été aſſez inutile dans la maiſon de mon père pour faire ſouhaiter.....

Laiſſons votre mérite à part, Clary; vous avez rempli le devoir d'une bonne fille. Vous m'avez

Digitized by Google

ſoulagée dans mes ſoins domeſtiques ; mais ne m'en cauſez pas à préſent plus que vous ne m'en avez épargné. Vous avez trouvé une abondante récompenſe dans la réputation d'habileté & d'intelligence que cette conduite vous a procurée. Mais tous les ſecours qu'on a reçus de vous, touchent maintenant à leur fin. Si vous vous mariez, cette fin ſera naturelle, & déſirable même, ſi vous vous mariez pour faire plaiſir à votre famille, parce que vous en aurez vous-même une, ou vos talens pourront s'employer. Si les choſes tournent autrement, il n'y aura pas moins une fin ; mais qui ne ſera pas naturelle. Vous m'entendez, ma fille.

Je me ſuis miſe à pleurer.

J'ai déjà fait chercher une femme de charge pour cette maiſon : votre bonne Norton me conviendroit beaucoup. Mais je ſuppoſe que vous avez jeté les yeux ſur cette digne femme : ſi vous le déſirez, on en conviendra dans les articles.

Mais pourquoi, très-chère madame, pourquoi me précipiter dans l'état du mariage, moi, qui ſuis la plus jeune, & qui ſuis fort éloignée d'y avoir la moindre inclination ?

Vous allez me demander, ſans doute, pourquoi l'on n'a pas penſé à votre ſœur pour M. Solmes.

Digitized by Google

J'eſpère, madame, que vous ne vous offenſeriez pas de cette queſtion.

Je pourrois vous renvoyer à votre père, pour la réponſe. M. Solmes a ſes raiſons pour vous préférer.

Et j'ai les miennes auſſi, madame, pour ne le pouvoir ſouffrir.

Cette vivacité à m'interrompre n'eſt pas ſupportable. Je ſors, & je vais envoyer votre père, ſi je ne puis rien obtenir de vous.

Madame, j'aimerois mieux mourir que de....

Elle m'a mis la main ſur la bouche. Clariſſe, gardez-vous qu'il vous échappe rien de déciſif. Si vous me perſuadez une fois que vous êtes inflexible, j'ai fini.

Mes larmes ont recommencé à couler de dépit. Voilà, voilà l'ouvrage de mon frère, l'effet de ſes vues intéreſſées.....

Point de réflexions ſur votre frère. Il n'a que l'honneur de la famille à cœur.

Je ne ſuis pas plus capable que mon frère, de faire déshonneur à la famille.

J'en ſuis perſuadée. Mais vous conviendrez que votre père & vos oncles en doivent juger mieux que vous.

Je lui ai offert alors de vivre perpétuellement dans le célibat, ou de ne me marier jamais qu'avec la pleine approbation de tous mes proches.

Digitized by Google

Si je voulois marquer du reſpect & de l'obéiſſance, c'étoit en prenant leur volonté pour règle, & non la mienne.

J'ai répondu que je ne croyois pas avoir mérité, par ma conduite, que mon obéiſſance fût miſe à des épreuves de cette nature.

Oui, m'a-t-elle dit avec bonté, il n'y avoit point de reproche à faire à ma conduite. Mais je n'avois jamais eſſuyé d'épreuve; & puiſque le tems en étoit venu, elle eſpéroit que ma vertu ne commenceroit point à s'affoiblir. Dans la jeuneſſe de leurs enfans, les parens prennent plaiſir à tout ce qu'ils leur voient faire. Vous avez toujours paru d'un fort bon naturel. Mais juſqu'à préſent, nous avons plutôt eu de la complaiſance pour vous, que vous n'en avez eu pour nous. L'âge nubile, où vous êtes arrivée, eſt le tems de l'épreuve; d'autant plus que votre grand-père vous a miſe dans une ſorte d'indépendance, en vous préférant à ceux qui avoient des droits avant vous, ſur la terre qu'il vous a laiſſée.

Madame, mon grand-père ſavoit, comme il l'a marqué expreſſément dans ſes dernières diſpoſitions, que mon père pouvoit dédommager abondamment ma ſœur. Il a même témoigné qu'il le déſiroit. Je n'ai rien fait au-delà de mon devoir, pour me procurer des faveurs extraordinaires, & ſes libéralités ſont plutôt une marque de

Digitized by Google

de son affection qu'un avantage pour moi; car ai-je jamais cherché ou désiré l'indépendance? Quand je serois reine de l'univers, toute ma grandeur ne me dispenseroit pas du respect que je dois à mon père & à vous. Aux yeux du monde entier, je ferois ma gloire de recevoir à genoux vos bénédictions; & loin.....

Je me fais une peine de vous interrompre, Clary; quoique cette attention vous manque souvent pour moi. Vous êtes jeune, Clary; vous n'avez jamais été contrariée. Mais, avec toutes ces ostentations de respect, je voudrois un peu plus de déférence pour votre mère lorsqu'elle vous parle.

Pardon, madame; & de grâce, un peu de patience, dans une occasion si extraordinaire. S'il y avoit moins de chaleur dans mes discours, on supposeroit que je n'ai que des objections de jeune fille, contre un homme qui me sera toujours insupportable.

Clarisse Harlove!

Chère, chère madame, permettez que je m'explique, cette fois seulement. Il est dur, extrêmement dur, de n'avoir pas la liberté d'entrer dans la cause commune, parce que je ne dois pas parler sans ménagement d'une personne qui me regarde comme un obstacle à son ambition, & qui me traite en esclave?

Où vous égarez-vous, Clary?

Ma très-chère mère, le devoir ne me permet pas de supposer mon père assez arbitraire pour m'autoriser jamais à faire valoir cette raison auprès de vous.

Quoi donc? Clary..... O jeune fille!

Un peu de patience, ma très-chère mère; vous avez promis de m'entendre avec patience. La figure n'est rien dans un homme, parce qu'on me suppose de la raison. Ainsi je serai dégoutée par les yeux, & je ne serai pas convaincue par la raison.

O jeune, jeune fille!

Ainsi les bonnes qualités qu'on m'attribue feront ma punition, & je deviendrai la femme d'un monstre.....

Vous m'étonnez, Clary! Est-ce vous qui tenez ce langage?

Cet homme, madame, est un monstre à mes yeux, ame & figure. Et pour motif de souffrir ce traitement, on m'allegue que je suis indifférente pour tous les autres hommes! Dans d'autres tems néanmoins, & dans d'autres vues, on m'a cru de la prévention en faveur d'un homme contre les mœurs duquel il y a de justes objections. Je me trouve confinée, comme si l'on appréhendoit de la plus imprudente de toutes les créatures, qu'elle ne prît la fuite avec ce

homme, & qu'elle ne couvrît ſa famille de honte. O ma très-chère mère! quelle patience ſeroit à l'épreuve d'un tel traitement?

A préſent, Clary, je ſuppoſe que vous m'accorderez la liberté de parler. Il me ſemble que je vous ai entendue avec aſſez de patience. Si j'avois pu croire..... mais je vais tout réduire ſous un point de vue fort court. Votre mère, Clariſſe, vous donne un exemple de cette patience que vous lui demandez ſi hardiment, ſans en avoir beaucoup pour elle.

O ma chère! que cette condeſcendance de ma mère m'a pénétrée dans ce moment! plus mille fois que je ne l'aurois été de ſa rigueur. Mais elle faiſoit ſans doute attention qu'elle s'étoit chargée d'un office bien dur, d'un office, j'oſe le dire, dont ſa propre raiſon étoit bleſſée; ſans quoi, elle n'auroit pas voulu, elle n'auroit jamais pu pouſſer ſi loin la patience.

Je dois donc vous dire, a-t-elle continué, en auſſi peu de mots que votre père le croit néceſſaire, à quoi ſe réduit toute la queſtion. Vous avez été juſqu'à préſent, comme vous ſavez fort bien le faire valoir, une fille très-reſpectueuſe. Mais quelle raiſon auriez-vous eue de ne pas l'être? Jamais enfant n'a été traité avec plus de faveur. Aujourd'hui vous avez le choix, ou de décréditer toutes vos [illegible]ions paſſées; ou, lorſ-

Digitized by Google

qu'on vous demande la plus grande preuve de ce reſpect (ayant le cœur libre, comme vous l'avez déclaré), de donner cette preuve, qui couronnera tout, ou, par des vues d'indépendance (car on n'en portera pas d'autre jugement, Clary, quel que ſoit votre motif) fondées ſur un droit que tout homme que vous favoriſerez peut réclamer pour vous, ou plutôt pour lui-même, de rompre avec toute votre famille, & de braver un père jaloux de ſon autorité; aſſez inutilement jaloux, je le dis en paſſant, de celle de ſon ſexe par rapport à moi; mais infiniment plus jaloux encore de l'autorité de père. Voilà le point, ma fille. Vous ſavez que votre père s'en eſt fait un point. En a-t-il jamais abandonné un, lorſqu'il s'eſt propoſé de l'emporter?

Hélas! il n'eſt que trop vrai, ai-je dit en moi-même: à préſent que mon frère a ſu engager mon père dans ſon beau ſyſtême, il n'a plus beſoin de s'embarraſſer du ſuccès. Ce n'eſt plus à ſes avides prétentions, c'eſt à la volonté de mon père que je m'oppoſe.

Je ſuis demeurée ſans répondre. Je ne vous cacherai pas que mon ſilence eſt venu alors d'obſtination. Je me ſentois le cœur trop plein. Je trouvois qu'il y avoit de la dureté dans ma mère à m'abandonner comme elle le déclaroit,

Digitized by Google

& à faire ſa volonté de l'humeur impérieuſe de mon frère.

Mais ce ſilence a tourné encore moins à mon avantage. Je vois, m'a dit ma mère, que vous êtes convaincue. Ma chère fille, ma chère Clary, c'eſt à préſent que je vous aime du fond du cœur. On ne ſaura jamais que vous m'ayez rien conteſté. Tout retombera ſur cette modeſtie qui a toujours donné tant de luſtre à votre caractère. Vous aurez tout le mérite de votre réſignation.

J'ai cherché ma reſſource dans les larmes.

Elle a pris la peine de les eſſuyer. Elle m'a baiſé tendrement les joues. Votre père vous attend, & compte de vous voir une contenance plus gaie. Mais ne deſcendez point; je lui ferai vos excuſes. Tous vos ſcrupules, comme vous voyez, ont trouvé en moi une indulgence maternelle. Je me réjouis de vous voir convaincue. C'eſt véritablement une preuve que votre cœur eſt libre, comme vous m'en aſſurez.

Tous ces diſcours, ma chère, ne touchent-ils pas à la cruauté, dans une mère néanmoins ſi indulgente? Je regarderois comme un crime, de ſuppoſer ma mère capable d'artifice. Mais elle reçoit le mouvement d'autrui. Elle eſt obligée d'employer des méthodes pour leſquelles ſon cœur a naturellement de l'averſion; & cela, dans

Digitized by Google

la vue de m'épargner d'autres peines, parce qu'elle voit que tous les raisonnemens ne seront point écoutés.

Je vais descendre, a-t-elle repris, & chercher quelque moyen d'excuser votre retardement, comme j'ai fait avant le dîner; car je juge qu'il vous restera quelques petites répugnances à surmonter. Je vous les passe, aussi bien qu'un peu de froideur. Vous ne descendrez point si vous ne voulez pas descendre. Seulement, ma chère, ne faites pas déshonneur à mon récit lorsque vous paroîtrez au souper; & sur tout, prenez vos manières ordinaires pour votre frère & votre sœur, car la conduite que vous tiendrez avec eux rendra témoignage à votre soumission. C'est un conseil d'amie, comme vous voyez, plutôt qu'un ordre de mère. Adieu donc, mon amour. Et paroissant prête à sortir, elle m'a donné encore un baiser.

O ma chère mère! me suis-je écriée, ne m'accablez pas de votre haine; mais vous ne sauriez croire que je puisse jamais penser à cet homme-là.

Elle a pris un visage irrité, comme si mon exclamation eût été fort contraire à son attente. Elle m'a menacée de m'envoyer à mon père & à mes oncles. Elle m'a fait remarquer, je puis dire avec bonté, que, si je supposois à mon frère

Digitized by Google

& à ma sœur des vues qui les portassent à me mettre mal dans l'esprit de mes oncles, je prenois le chemin de les seconder. Elle m'a dit qu'elle n'avoit pas attendu si long-tems à représenter tout ce qui pouvoit être opposé aux dispositions présentes, parce qu'elle avoit prévu qu'ayant refusé plusieurs partis qu'elle trouvoit préférables elle-même du côté de la personne, j'aurois peu de penchant pour M. Solmes; que, si ses objections avoient pu prévaloir, je n'en aurois jamais entendu parler : quelle apparence donc que je pusse obtenir ce qui lui avoit été refusé? que c'étoit également mon bien (puisqu'il dépendoit de me conserver l'affection de tout le monde) & son propre repos, qu'elle se proposoit d'assurer dans la commission qu'elle avoit acceptée; que mon père alloit s'enflammer de colère en apprenant mon refus? que mes deux oncles étoient si convaincus de la sagesse de leurs mesures pour leur projet favori d'agrandir la famille, qu'ils ne paroissoient pas moins déterminés que mon père; que mon oncle & ma tante Hervey étoient du même sentiment; qu'au fond il seroit bien étrange qu'un père, une mère, des oncles, une tante, réunis dans la même volonté, n'eussent pas le pouvoir de diriger mon choix; qu'apparemment le grand motif de mon aversion étoit l'avantage même qui

devoit revenir à la famille; qu'elle pouvoit m'assurer que perſonne n'expliqueroit autrement mon refus; que toute l'inclination que je pouvois témoigner pour le célibat, tandis qu'un homme ſi odieux à tout le monde demeureroit à marier, & *tourneroit autour de moi* (c'eſt ſon expreſſion) ne pouvoit être d'aucun poids ſur perſonne; que, M. Lovelace fût-il un ange, je devois comprendre que mon père, ayant réſolu que je ne l'aurai point, ne ſouffrira jamais que ſa volonté ſoit diſputée, ſur-tout dans l'opinion où l'on étoit que j'entretenois des correſpondances avec lui; enfin que c'étoit cette perſuaſion, jointe à celle que miſs Howe favoriſoit notre commerce, qui m'avoit attiré des défenſes dont elle vouloit bien m'avouer qu'elle avoit quelque regret.

J'ai répondu à chaque article avec une force à laquelle je ſuis ſûre qu'elle ſe ſeroit rendue, ſi elle avoit eu la liberté de ſuivre ſon propre jugement. Enſuite je me ſuis emportée amèrement contre les loix humiliantes qu'on m'a impoſées.

Ces défenſes, m'a-t-elle dit, devoient me faire juger combien la réſolution de mon père étoit ſérieuſe. Il dépendoit de moi de les faire lever, & le mal n'étoit pas encore ſans remède. Mais ſi mon obſtination ne finiſſoit pas, je ne

Digitized by Google

devois m'en prendre qu'à moi-même de tout ce qui pouvoit arriver.

J'ai soupiré, j'ai pleuré, j'ai gardé le silence.

Irai-je assurer votre père, Clary, que ces défenses sont aussi peu nécessaires que je l'ai cru; que vous connoissez votre devoir, & que vous ne vous opposerez point à ses volontés? Qu'en dites-vous, mon amour?

O madame! que puis je répondre à des questions qui me font adorer votre indulgence? Il est bien vrai, madame, que je connois mon devoir. Personne au monde n'a plus d'inclination à le remplir. Mais permettez-moi de dire que je dois demeurer soumise à ces cruelles défenses, si elles ne peuvent être levées qu'à ce prix.

Ma chère mère m'a donné les noms d'opiniâtre & de perverse. Elle a fait deux ou trois tours dans la chambre, d'un air irrité; & se tournant vers moi: votre cœur libre! Clarisse. Comment pouvez-vous prétendre que votre cœur est libre? une antipathie si extraordinaire pour une personne, doit venir d'une prévention extraordinaire pour une autre. Répondez-moi, & ne déguisez pas la vérité: continuez-vous d'entretenir quelque correspondance avec M. Lovelace?

Très-chère madame, lui ai-je dit, vous con-

Digitized by Google

noiſſez mes motifs. Pour prévenir de nouveaux malheurs, j'ai répondu à ſes lettres. Le tems des craintes n'eſt point encore paſſé.

J'avoue, Clary, quoique je ne fuſſe pas bien aiſe à préſent qu'on le ſût, que, dans un autre tems, j'ai cru qu'un peu d'adouciſſement étoit convenable entre des eſprits de cette violence. Je ne déſeſpérois pas encore d'une ſorte d'accommodement, par la médiation de milord, M..... & de ſes deux ſœurs. Mais comme ils jugent à propos tous trois d'entrer dans les reſſentimens de leur neveu; que leur neveu prend le parti de nous braver tous; & qu'on nous offre d'un autre côté des conditions que nous n'aurions pas oſé demander, qui empêcheront probablement que le bien de votre grand-père ne ſorte de la famille, & qui peuvent y en faire entrer encore un plus conſidérable; je ne vois pas que la continuation de votre correſpondance puiſſe ou doive être permiſe: ainſi je vous la défends, autant que vous faites cas de mes bonnes grâces.

De grâce, madame, apprenez-moi ſeulement comment je puis la rompre, avec ſûreté pour mon frère & mes oncles. C'eſt tout ce que je ſouhaite au monde. Plût au ciel que l'homme pour lequel on a tant de haine, n'eût pas à faire valoir, pour prétexte, qu'il a été traité avec

Digitized by Google

trop de violence, dans le tems qu'il ne demandoit que la paix & la réconciliation ! J'aurois toujours été libre de rompre tout à fait avec lui. Les mauvaises mœurs qu'on lui attribue m'en auroient fourni à tout moment l'occasion. Mais depuis que mes oncles & mon frère ne gardent plus de mesures ; depuis qu'il est informé des vues présentes, & que, si je ne suis pas trompée, il n'y a plus que sa considération pour moi qui l'empêche de se ressentir du traitement qu'il reçoit, lui & sa famille ; que puis-je faire ? Voudriez-vous, madame, le pousser à quelque résolution désespérée ?

Nous aurons la protection des loix, ma fille. La magistrature offensée fera valoir ses propres droits.

Mais, madame ; ne peut-il pas arriver auparavant quelque affreux désastre ? les loix ne font pas valoir leurs droits, s'ils n'ont été violés.

Vous avez fait des offres, Clary, si l'on vouloit se relâcher. Êtes-vous résolue, de bonne foi, de rompre à cette condition toute correspondance avec M. Lovelace ? Expliquez-vous là-dessus.

Oui, madame, j'y suis résolue & j'exécuterai cette résolution. Je ferai plus : je vous remettrai toutes les lettres qui ont été écrites de part & d'autre. Vous verrez que je ne lui ai pas donné

Digitized by Google

d'encouragement qui ne ſoit conforme à mon devoir; & lorſque vous les aurez lues, il vous ſera plus facile de me preſcrire, à cette condition, le moyen de rompre entièrement avec lui.

Je vous prends au mot, Clariſſe. Donnez-moi ſes lettres & les copies des vôtres.

Je compte, madame, que vous ſaurez ſeule que j'écris, & ce que j'écris.

Point de condition avec votre mère. Aſſurément on peut ſe fier à ma prudence.

Après lui avoir demandé pardon, je l'ai priée de prendre elle même la clef d'un tiroir particulier de mon ſecrétaire, où toutes ces lettres étoient raſſemblées, pour s'aſſurer encore plus que je n'avois rien de réſervé pour ma mère. Elle y a conſenti. Elle a pris les lettres & les copies des miennes, avec la complaiſance de me dire que, puiſque je les lui abandonnois ſans condition, elle promettoit de me les rendre & de ne les communiquer à perſonne. Elle eſt ſortie pour les lire, dans le deſſein de revenir après cette lecture.

Vous avez lu vous-même, ma chère, toutes ces lettres & toutes mes réponſes, juſqu'à mon retour de chez vous. Vous êtes convenue qu'elles ne contiennent rien dont il puiſſe ſe vanter. J'en ai reçu trois autres depuis, par la voie parti-

Digitized by Google

culière dont je vous ai informée; & je n'ai pas encore répondu à la dernière.

Dans ces trois nouvelles lettres, comme dans celles que je vous ai montrées, après avoir exprimé, dans les termes les plus ardens, une paſſion qu'il prétend ſincère, & fait une peinture fort vive des indignités qu'il a eſſuyées, des bravades que mon frère fait contre lui dans toutes les aſſemblées, des menaces & de l'air d'hoſtilité de mes oncles dans tous les lieux où ils paroiſſent; enfin des méthodes qu'ils emploient pour le diffamer, il déclare « que ſon honneur & celui de » ſa famille, qui ſe trouve mêlé dans les ré» flexions qu'on fait ſur lui à l'occaſion d'une » malheureuſe affaire qu'il n'a pas dépendu de » lui d'éviter, ne lui permettent pas de ſouffrir » des indignités qui augmentent de jour en » jour; que mes inclinations, ſi elles ne lui » ſont pas favorables, ne pouvant être & n'étant » point pour un homme tel que Solmes, il en » eſt plus intéreſſé à ſe reſſentir de la conduite » de mon frère, qui déclare à tout le monde ſa » haine & ſa malice, & qui fait gloire de l'in» tention qu'il a de le mortifier en ſoutenant la » recherche de ce Solmes; qu'il lui eſt impoſſible » de ne pas croire ſon honneur engagé à rompre » des meſures qui n'ont pas d'autre objet que » lui, quand il n'y ſeroit pas porté par un motif

» encore plus puiſſant ; & que je dois lui par-
» donner s'il entre là-deſſus en conférence avec
» Solmes. Il inſiſte avec force ſur la propoſition
» qu'il a renouvelée ſi ſouvent, que je lui per-
» mette de rendre, avec milord M.....
» une viſite à mes oncles, & même à mon père
» & à ma mère, promettant de s'armer de pa-
» tience, s'il ne reçoit pas quelque nouvel ou-
» trage que l'honneur ne lui permette pas abſo-
» lument de ſupporter » : ce que je ſuis bien éloignée, pour le dire en paſſant, de pouvoir lui garantir.

Dans ma réponſe, je lui déclare abſolument, comme je lui rappelle que je l'ai fait pluſieurs fois, « qu'il ne doit attendre aucune faveur de
» moi ſans l'approbation de mes amis ; que je
» ſuis ſûre qu'il n'obtiendra jamais, d'aucun
» d'eux, leur conſentement pour une viſite ;
» qu'il n'y a point d'homme au monde pour
» lequel je ſois capable de ſéparer mes intérêts
» de ceux de ma famille ; que je ne crois pas
» lui être fort obligée de la modération que je
» demande entre des eſprits trop faciles à s'ir-
» riter ; que c'eſt ne lui demander rien à quoi la
» prudence, la juſtice & les loix ne l'obligent,
» que, s'il fonde là-deſſus quelque eſpérance
» qui me regarde, il ſe trompe lui-même ; que
» mon inclination, comme je l'en ai ſouvent

Digitized by Google

» assuré, ne me porte point à changer d'état;
» que je ne puis me permettre plus long-tems
» cette correspondance clandestine avec lui : c'est
» une voie basse, lui dis-je, contraire au
» devoir, & qui porte un caractère de légèreté
» inexcusable : qu'il ne doit pas s'attendre
» par conséquent que je sois disposée à la con-
» tinuer ».

A cette lettre, il répond, dans sa dernière,
« que si je suis déterminée à rompre toute cor-
» respondance avec lui, il en doit conclure que
» c'est dans la vue de devenir la femme d'un
» homme qu'aucune femme bien née ne regar-
» dera jamais comme un parti supportable; &
» que, dans cette supposition, je dois lui par-
» donner, s'il déclare qu'il ne sera jamais ca-
» pable de consentir à la perte absolue d'une
» personne dans laquelle il a mis toutes ses es-
» pérances de bonheur, ni de soutenir avec
» patience l'insolent triomphe de mon frère;
» mais qu'il ne pense point à menacer la vie
» de personne, qu'à sa propre vie : qu'il remet
» à prendre ses résolutions lorsqu'il y sera forcé
» par un si terrible évènement; que, s'il apprend
» qu'on dispose de moi avec mon consentement,
» il s'efforcera sans doute de se soumettre à sa
» destinée; mais que, si la violence y est em-

» ployée, il ne sera pas capable de répondre des » suites ».

Mon dessein est de vous envoyer ces lettres dans quelques jours. Je les mettrois aujourd'hui sous mon enveloppe; mais il peut arriver qu'après me les avoir rendues, ma mère souhaite de les lire encore une fois. Vous verrez, ma chère, comment il s'efforce de m'engager à la continuation de cette correspondance.

MA mère est revenue après une heure d'absence. Prenez vos lettres, Clary. Je n'ai rien à vous reprocher du côté de la discrétion dans les termes. J'y trouve même une sorte de dignité, & rien qui ne soit dans l'exacte bienséance. Et vous vous êtes ressentie, comme vous le deviez, de ses invectives & de ses menaces. Mais, après une haine si déclarée d'une part, & des bravades si peu ménagées de l'autre, pouvez-vous penser que ce parti vous convienne?.... Pouvez-vous penser qu'il soit à propos d'encourager les vues d'un homme qui s'est battu en duel avec votre frère, quelles que soient sa fortune & ses protestations?

Non, madame, & vous aurez la bonté d'observer que je le lui ai dit à lui-même. Mais à présent, madame, toute la correspondance est devant

vant vos yeux, & je vous demande vos ordres ſur la conduite que je dois tenir dans une ſituation ſi déſagréable.

Je vous ferai un aveu, Clary; mais je vous recommande, autant que vous ſeriez fâchée que je doutaſſe de la généroſité de votre cœur, de n'en prendre aucun avantage. Je ſuis ſi ſatisfaite de la manière libre & confiante avec laquelle vous m'avez offert vos clefs, & de la prudence que j'ai remarquée dans vos lettres, que, ſi je pouvois faire entrer tout le monde, ou votre père ſeulement, dans mon opinion, j'abandonnerois volontiers tout le reſte à votre diſcrétion, en me réſervant à l'avenir la conduite de vos lettres & le ſoin de vous faire rompre cette correſpondance auſſi-tôt qu'il ſera poſſible. Mais, comme il ne faut rien eſpérer de ce côté là, & que votre père ne ſeroit pas traitable, s'il venoit à découvrir que vous avez quelque relation avec M. Lovelace, ou que vous en avez eu depuis qu'il vous l'a défendu, je vous défends auſſi de continuer cette liberté. Cependant il faut convenir que le cas eſt difficile. Je vous demande ce que vous en penſez vous-même. Votre cœur eſt libre, dites-vous. De votre propre aveu, les circonſtances ne permettent pas de regarder comme un parti convenable, un homme pour lequel nous avons tous tant d'averſion. Qu'avez-

Digitized by Google

vous donc à proposer, Clary? Voyons, quelles sont là-dessus vos idées?

J'ai compris que c'étoit une nouvelle épreuve, & j'ai répondu sans hésiter: « Voici, madame, » ce que je propose humblement; que vous me » permettiez d'écrire à M. Lovelace (car je n'ai » pas fait de réponse à sa dernière lettre) qu'il n'a » rien à démêler entre mon père & moi; que je » ne lui demande point de conseil, que je » n'en ai pas besoin; mais que, puisqu'il s'at- » tribue quelque droit de s'inquiéter de mes af- » faires, parce que les intentions de mon frère, » & ses vues pour M. Solmes lui déplaisent, je » veux bien l'assurer, sans lui donner aucune rai- » son d'expliquer cette bonté en sa faveur, que » je ne serai jamais à cet homme là. S'il m'est » permis de lui donner cette assurance, & qu'en » conséquence les prétentions de M. Solmes » cessent d'être encouragées; que M. Lovelace » soit satisfait ou mécontent, je n'irai pas plus » loin: je ne lui écrirai jamais une ligne de plus, » & je ne le verrai jamais, si je puis éviter » de le voir: les excuses ne me manqueront » pas, sans être obligée de compromettre ma fa- » mille ».

Ah, mon amour! Mais que deviendront les offres de M. Solmes? Tout le monde en est charmé. Il fait même espérer à votre frère des

Digitized by Google

échanges de terres ; ou du moins, qu'il nous facilitera de nouvelles acquisitions au nord. Car vous savez que les vues de la famille demandent l'accroissement de nos biens dans ce canton. Votre frère, en un mot, a formé un plan qui éblouit tout le monde. Une famille si riche dans toutes ses branches, & qui tourne ses vues à l'honneur, doit voir, avec beaucoup de plaisir, le chemin ouvert pour figurer un jour avec les principales du royaume.

Et pour assurer le succès de ces vues, pour faire réussir le plan de mon frère, je dois être sacrifiée, madame, à un homme que je ne puis supporter ! O ma chère maman ! sauvez-moi, sauvez-moi, si vous le pouvez, du plus grand de tous les maux ! J'aimerois mieux être enterrée toute vive ; oui, je l'aimerois mieux, que d'être jamais à cet homme là.

Elle m'a grondée de ma véhémence ; mais elle m'a dit, avec une bonté extrême, qu'elle hasarderoit d'en parler à mon oncle Harlove ; que s'il promettoit de la seconder, elle en parleroit à mon père, & que j'aurois de ses nouvelles demain matin. Elle est descendue pour le thé, après m'avoir promis d'excuser ce soir mon absence à l'heure du souper ; & j'ai pris aussi-tôt la plume, pour vous faire ce détail.

Mais n'est-il pas cruel pour moi, je le répète,

Digitized by Google

d'être obligée de réſiſter à la volonté d'une ſi bonne mère? Pourquoi, me ſuis-je dit bien des fois à moi-même, pourquoi eſt-il queſtion d'un homme tel que ce Solmes, le ſeul au monde, aſſurément, qui pût tant offrir & mériter ſi peu?

Hélas! ſon mérite. Ne faut-il pas, ma chère, qu'il ait le plus vil de tous les caractères? Tout le monde lui reproche une ſordide avarice! Inſenſé d'avoir l'ame ſi baſſe! tandis que la différence de réputation entre un homme généreux & un miſérable, ne coûte pas, dans une année, cent piſtoles bien employées.

Combien ne vous êtes-vous pas fait d'honneur à moindre prix? Et quelle facilité n'a-t-il pas eue d'acquérir de la réputation à bon marché, lui qui a ſuccédé aux biens immenſes d'un auſſi mépriſable perſonnage que ſir Olivier? Cependant il a pris une conduite qui lui fait appliquer l'expreſſion commune, que *ſir Olivier ne ſera jamais mort, tandis que M. Solmes ſera vivant.* En général, le monde, avec toute la malignité qu'on lui attribue, eſt plus juſte qu'on ne le ſuppoſe dans l'opinion qu'il accorde; & ceux qui ſe plaignent le plus de ſa cenſure, trouveroient peut-être l'injuſtice de leur côté, s'ils jetoient plus ſouvent les yeux ſur eux-mêmes.

Mon cœur ſe ſent un peu ſoulagé, par

Digitized by Google

l'espérance que j'ai dans les bons offices de ma mère, & je me livre à mon goût pour la morale. Mais c'est aussi le vôtre, & vous m'avez recommandé de ne jamais rejeter ces réflexions lorsqu'elles se présentent à ma plume. Quand je serois moins tranquille, il me semble que lorsqu'on est assise pour écrire, ce seroit marquer trop d'amour pour soi-même, & se borner trop à ses propres intérêts, que de ne pas remplir sans examen les désirs d'une amie.

LETTRE XVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Samedi, 4 Mars.

N'AURIEZ-VOUS pas cru qu'on pouvoit obtenir quelque chose en ma faveur, d'une offre si raisonnable, d'un expédient si propre, suivant mes idées, à finir honnêtement, & comme de moi-même, une correspondance dont je ne vois pas autrement le moyen de me délivrer avec sûreté pour quelques personnes de ma famille? Mais le plan de mon frère, & l'impatience de mon père à la moindre contradiction, sont des obstacles invincibles.

Je ne me suis pas mise au lit de toute la nuit,

Digitized by Google

& je ne ſens encore aucun beſoin de dormir. L'attente, l'eſpérance, le doute, m'ont tenue aſſez en garde contre le ſommeil. Quel état! Je ſuis deſcendue à mon heure ordinaire, afin qu'on ne s'apperçût point que je ne m'étois pas miſe au lit, & j'ai donné mes ſoins au détail domeſtique.

Vers les huit heures, Chorey eſt venue m'apporter, de la part de ma mère, l'ordre de me rendre à ſa chambre.

Ma mère avoit pleuré, je l'ai remarqué à ſes yeux. Mais ſes regards ſembloient moins tendres & moins affectionnés qu'hier; & cette obſervation m'ayant d'abord cauſé de l'effroi, j'ai ſenti tout d'un coup mes eſprits fort abattus.

Aſſeyez-vous, Clariſſe; nous nous entretiendrons bientôt. Elle étoit à chercher dans un tiroir, parmi des dentelles & du linge, ſans avoir l'air d'être occupée, ni de ne l'être pas. Mais un moment après, elle m'a demandé froidement, quels ordres j'avois donnés pour ce jour là. Je lui ai préſenté l'état du jour & du lendemain, en la priant de voir ſi elle l'approuvoit. Elle y a fait quelques changemens, mais d'un air ſi froid & ſi compoſé, que j'en ai ſenti croître mon embarras. M. Harlove parle de dîner aujourd'hui dehors; c'eſt, je crois, chez mon frère Antonin. M. Harlove! Et non pas votre père!

Digitized by Google

N'ai-je donc plus de père? ai-je penſé en moi-même.

Aſſeyez-vous, quand je vous l'ordonne. Je me ſuis aſſiſe. Vous avez l'air bien taciturne, Clary.

Ce n'eſt pas mon intention, madame.

Si les enfans vouloient toujours être enfans....., leurs parens..... Elle n'a point achevé.

Elle s'eſt approchée de ſa toilette, & ſe regardant dans le miroir, elle a pouſſé un demi-ſoupir; l'autre moitié, elle l'a filée doucement, comme ſi la première lui étoit échappée malgré elle.

Je n'aime point cet air ſombre ſur le viſage d'une jeune fille.

Je vous aſſure, madame, que ce n'eſt pas mon deſſein. Je me ſuis levée; & me tournant tout à fait, j'ai tiré mon mouchoir pour eſſuyer les larmes que je ſentois couler ſur mes joues. Une glace, qui ſe trouvoit devant mes yeux, m'a fait reconnoître ma mère, dans un coup d'œil adroit qu'elle a jeté ſur moi. Mais ſes diſcours n'ont pas confirmé ce mouvement de tendreſſe.

Une des choſes du monde qui irrite le plus, c'eſt de voir pleurer les gens pour ce qu'il dépend d'eux d'empêcher.

Digitized by Google

Plût au ciel, madame, que j'en euſſe le pouvoir! Il m'eſt échappé là-deſſus quelques ſanglots.

Les larmes de regret & les ſanglots d'obſtination s'accordent fort bien enſemble. Vous pouvez remonter chez vous. Je vous parlerai bientôt.

J'ai fait une profonde révérence pour me retirer.

Finiſſez ces démonſtrations extérieures de reſpect. Le cœur, Clary, eſt ce qui vous manque pour moi.

Ah, madame! vous l'avez parfaitement. Il n'eſt pas tant à moi qu'à ma chère maman.

Charmant langage! Si l'obéiſſance, comme dit quelqu'un, conſiſtoit dans les paroles, Clariſſe Harlove ſeroit la plus obéiſſante fille qui reſpire.

Que le ciel béniſſe ce quelqu'un! quel qu'il ſoit, que le ciel le béniſſe! J'ai fait une ſeconde révérence, & ſuivant ſes ordres, je me ſuis tournée pour ſortir.

Elle a paru fort émue: mais la réſolution étoit priſe de me quereller. Ainſi, détournant le viſage, elle m'a dit d'un ton fort vif, où allez-vous donc, Clariſſe Harlove?

Vous m'avez ordonné, madame, de retourner à ma chambre.

Digitized by Google

Je vois que vous avez beaucoup d'empreſſement à me quitter. Eſt-ce l'effet de votre obéiſſance ou de votre obſtination ? Il me ſemble que vous êtes bientôt laſſe de me voir.

Je n'ai pu réſiſter plus long-tems. Je me ſuis jettée à ſes pieds. O ma chère maman ! apprenez-moi tout ce que j'ai à ſouffrir. Apprenez-moi ce qu'il faut que je devienne. Je ſupporterai tout, ſi mes forces le permettent ; mais je ne puis ſupporter le malheur de vous déplaire.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi, Clariſſe. Il n'eſt pas queſtion de cette poſture. Les genoux ſi ſouples & le cœur ſi opiniâtre ! Levez-vous.

Je ne puis me lever. Je veux déſobéir à ma mère, lorſqu'elle m'ordonne de la quitter, ſans m'avoir rendu ſes bonnes grâces. Ce n'eſt plus mauvaiſe humeur ; ce n'eſt plus obſtination : c'eſt bien pis, puiſque c'eſt déſobéiſſance formelle. Ah ! ne vous arrachez point de moi (la ſerrant de mes bras, dont je tenois ſes genoux embraſſés ; elle, faiſant des efforts pour ſe dégager ; mon viſage levé vers le ſien, avec des yeux qui n'étoient pas les interprètes fideles de mon cœur, s'ils ne reſpiroient pas l'humilité & le reſpect) ; non, non, vous ne vous arracherez pas de moi (car elle s'efforçoit toujours de ſe retirer, & ſes regards ſe promenoient de côté

& d'autre dans un tendre désordre, comme si elle eût été incertaine de ce qu'elle devoit faire); je ne veux ni me lever, ni vous quitter, ni vous laisser partir, que vous ne m'ayez dit que vous n'êtes plus fâchée contre moi.

O toi, qui m'émeus jusqu'au fond du cœur, chère enfant! (jetant ses chers bras autour de mon cou, tandis que les miens continuoient d'embrasser ses genoux)... Pourquoi me suis-je chargée de cette commission?... Mais laissez-moi. Vous m'avez jetée dans un désordre inexprimable. Laissez-moi, ma chère! Je ne ferai plus fâchée contre vous.... si je puis m'en empêcher.... si vous êtes raisonnable.

Je me suis levée toute tremblante: & sachant à peine ce que je faisois, ou comment je pouvois me tenir debout & marcher, j'ai repris le chemin de ma chambre. Hannah m'a suivie aussi-tôt qu'elle m'a entendue quitter ma mère. Elle m'a présenté des sels; elle m'a jeté de l'eau fraîche, pour soutenir mes esprits, & c'est tout ce qu'elle a pu faire que de m'empêcher de m'évanouir. Il s'est passé près de deux heures avant que j'aie été capable de prendre ma plume pour vous écrire la malheureuse fin de mes espérances.

Ma mère est descendue à l'heure du déjeûner. Je n'étois pas en état de paroître. Mais quand j'aurois été mieux, je suppose qu'on ne m'auroit

Digitized by Google

pas appelée, puiſque mon père a fait entendre, lorſqu'il eſt monté à ma chambre, qu'il ne veut me voir que lorſque je ſerai digne du nom de ſa fille ; ce que je crains bien, de n'être jamais dans ſon opinion, s'il ne change pas d'idées par rapport à M. Solmes.

LETTRE XIX.

Samedi, 4 Mars, à midi.

HANNAH m'apporte à ce moment votre lettre d'hier. Ce qu'elle contient m'a rendu fort penſive, & vous aurez une réponſe de mon plus grave ſtyle. Moi, être à M. Solmes ! Non, non, j'aimerois mieux... Mais je vais répondre d'abord aux autres parties de votre lettre, qui ſont moins intéreſſantes, afin de pouvoir toucher cet article avec plus de patience.

Je ne ſuis que médiocrement ſurpriſe des ſentimens de ma ſœur pour M. Lovelace. Elle prend des peines ſi officieuſes, & elle les prend ſi ſouvent, pour perſuader qu'elle n'a jamais eu, & qu'elle n'auroit jamais pu avoir de goût pour lui, qu'elle ne donne que trop de ſujet aux ſoupçons. Jamais elle ne raconte l'hiſtoire de leur ſéparation & de ſon refus, que ſon teint ne ſe colore, & qu'elle ne jette ſur moi quelques

regards de dédain, avec un mélange de colère & des airs qu'elle se donne. Cette colère & ces airs prouvent du moins qu'elle a refusé un homme qu'elle croyoit digne d'être accepté. Autrement, à propos de quoi de la colère & des airs ? Pauvre Bella ? Elle mérite de la pitié. Elle ne peut aimer ni haïr avec modération. Plût au ciel qu'elle eût obtenu tout ce qu'elle désire. Ce souhait, de ma part, est bien sincère.

A l'égard de l'abandon que j'ai fait de ma terre à la volonté de mon père, mes motifs, comme vous le reconnoissez, n'ont point été blâmables dans le tems. Votre conseil, à cette occasion, étoit fondé sur la bonne opinion que vous avez de moi. Vous étiez persuadée que je ne ferois jamais un mauvais usage du pouvoir que j'avois entre les mains. Ni vous, ni moi, ma chère, quoique vous preniez aujourd'hui un air de prédiction, nous ne nous serions jamais attendues à ce qui arrive, particulièrement du côté de mon père. Vous appréhendiez à la vérité les vues de mon frère, ou plutôt son amour prédominant pour lui-même : mais je n'ai pas pensé aussi mal que vous de mon frère & de ma sœur. Vous ne les avez jamais aimés ; &, dans cette disposition, on a toujours les yeux ouverts sur toutes les fautes, comme il est vrai aussi que

Digitized by Google

l'amour ou l'amitié ſont toujours aveugles ſur les imperfections. Je veux rappeler en peu de mots mes véritables motifs.

Je voyois naître dans tous les cœurs des jalouſies & des inquiétudes, au lieu de la paix & de l'union qui y avoient toujours règné. J'entendois faire des réflexions ſur le reſpectable teſtateur. On l'accuſoit d'être retombé dans l'enfance, & moi d'en avoir pris avantage. Toutes les jeunes perſonnes, penſois-je en moi-même, déſirent plus ou moins l'indépendance; mais celles qui la déſirent le plus ſont rarement les plus propres, ſoit à ſe gouverner elles-mêmes, ſoit à bien uſer du pouvoir qu'elles ont ſur les autres. La faveur qu'on m'accorde eſt aſſurément fort ſingulière pour mon âge. Il ne faut pas exécuter tout ce qu'on a le pouvoir de faire. Profiter ſans diſtinction de tout ce qui nous eſt accordé par bonté, par indulgence, ou par la bonne opinion qu'on a de nous, c'eſt marquer un défaut de modération, & une avidité indigne du bienfait. Ce n'eſt pas même un bon ſigne pour l'uſage qu'on en doit faire. Il eſt vrai, diſois-je, que, dans l'adminiſtration qu'on m'a confiée, (car toutes les terres, ma chère, ſont-elles autre choſe que des adminiſtrations?) j'ai formé d'agréables ſyſtêmes, où je fais entrer le bonheur d'autrui, comme le mien: mais examinons-nous

Digitized by Google

un peu nous-mêmes. N'eſt-ce pas la vanité, ou le ſecret d'être applaudie, qui eſt mon principal motif? Ne dois-je pas me défier de mon propre cœur? Si je m'établis ſeule dans ma terre, enflée de la bonne opinion de tout le monde, n'ai-je rien à craindre de moi; puis-je être ainſi abandonnée à moi-même? Tout le monde aura les yeux ſur les actions, ſur les viſites d'une jeune fille indépendante. Et n'eſt-ce pas m'expoſer d'ailleurs aux entrepriſes de ce qu'il y a de pis dans un autre ſexe? Enfin, dans mon indépendance, ſi j'avois le malheur de faire un faux pas, quoiqu'avec la meilleure intention, combien de gens s'en feroient un triomphe? & combien en trouverois-je peu qui euſſent l'humanité de me plaindre? Je ſerois blamée d'autant plus des uns, & d'autant moins plainte des autres, que tous s'accorderoient à m'accuſer de préſomption.

Ce fut là une partie de mes réflexions, & je ne doute pas que, ſi je me retrouvois dans les mêmes circonſtances, je ne priſſe le même parti, après la plus mûre délibération. Qui peut diſpoſer des évènemens, ou les prévoir? Nous conduire, dans l'occaſion, ſuivant nos lumières préſentes, c'eſt tout ce qui dépend de nous. Si je me ſuis trompée, c'eſt au jugement de la ſageſſe vulgaire. Lorſqu'il arrive de ſouffrir pour avoir fait ſon devoir, ou même pour quel-

Digitized by Google

qu'action de générosité, n'eſt-il pas agréable de penſer que la faute eſt du côté d'autrui plutôt que du nôtre? J'aimerois bien mieux avoir de l'injuſtice à reprocher aux autres, que d'avoir donné un juſte ſujet à leur cenſure; & je ſuis perſuadée, ma chère, que c'eſt votre ſentiment comme le mien.

Paſſons à la plus intéreſſante partie de votre lettre. Vous croyez que, dans les arrangemens qui ſubſiſtent, c'eſt une néceſſité pour moi de devenir l'épouſe de Solmes. Je ne crois pas, ma chère, qu'il y ait de la témérité de ma part à vous proteſter qu'il n'en ſera rien. Je penſe que c'eſt ce qui ne peut & ne doit jamais être. On compte ſur mon caractère: mais je vous ai déjà dit que je tiens un peu de la famille de mon père, auſſi-bien que de celle de ma mère. D'ailleurs, ſuis-je donc encouragée à ſuivre implicitement l'exemple de ma mère, dans ſa réſignation continuelle aux volontés d'autrui? N'eſt-elle pas obligée à jamais, comme elle a bien voulu me l'inſinuer elle-même, de prendre le parti de la patience? Elle ne vérifie que trop votre obſervation, que *ceux qui ſouffrent beaucoup auront beaucoup à ſouffrir*. Que n'a-t-elle pas ſacrifié à la paix? C'eſt elle-même qui le dit. Cependant a-t-elle obtenu, par ſes ſacrifices, cette paix qu'elle eſt ſi digne d'obtenir? Non, je vous

assure; & le contraire est tout ce que j'appréhende. Combien de fois ai-je pensé, à son occasion, que, par nos excès d'inquiétude pour conserver sans trouble les qualités que nous aimons naturellement, pauvres mortels que nous sommes! nous perdons tout l'avantage que nous nous proposons d'en tirer nous-mêmes, parce que les intrigans, qui découvrent ce que nous craignons de perdre, tournent leurs batteries vers ce côté foible; & se faisant une artillerie (si vous me passez toutes ces expressions) de nos espérances & de nos craintes, ils la font jouer sur nous à leur gré.

La fermeté d'ame, qualité que les censeurs de notre sexe lui refusent (je parle de celle qui porte sur une juste conviction, car autrement c'est opiniâtreté; & j'entends aussi, dans les affaires essentielles) est, suivant le docteur *Lewin*, une qualité qui donne du poids à celui qui la possède, & qui, lorsqu'elle est connue & bien éprouvée, le rend supérieur aux atteintes des vils intrigans. Ce bon docteur m'exhortoit à la pratiquer dans les occasions louables. Pourquoi ne croirois-je pas que le tems de l'exercice est arrivé? J'ai dit que je ne puis & que je ne dois jamais être à M. Solmes. Je répète que je ne le dois pas; car sûrement, ma chère, je ne dois pas sacrifier tout le bonheur de ma vie à l'ambition

de

Digitized by Google

de mon frère ; ſûrement je ne dois pas ſervir d'inſtrument pour enlever aux parens de M. Solmes leurs droits naturels & leurs eſpérances de reverſion, dans la vue d'agrandir une famille (quoique je lui appartienne) qui eſt déjà dans l'abondance & dans la ſplendeur, & qui, après avoir obtenu ce qu'elle déſire, pourroit être auſſi peu ſatisfaite de ne pas poſſéder une principauté, qu'elle l'eſt aujourd'hui de n'être pas revêtue d'une pairie. Les ambitieux, comme vous l'obſervez des avares, ſont-ils jamais raſſaſiés de leurs acquiſitions ? Il eſt ſûr encore, que je dois entrer d'autant moins dans les avides intentions de mon frère, que je mépriſe au fond du cœur, le but auquel il aſpire, & que je ne ſouhaite ni de changer mon état, ni d'augmenter ma fortune, parce que j'ai pour principe que le bonheur & la richeſſe ſont deux choſes différentes, & qui marchent très-rarement enſemble.

Cependant je crains, je redoute extrêmement les combats que j'aurai à ſoutenir. Il peut arriver que je devienne plus malheureuſe par l'obſervation du précepte général de mon docteur, que par la ſoumiſſion qu'on exige, puiſque ceux qui ont droit d'interpréter ma conduite à leur gré, donnent le nom d'opiniâtreté & de révolte à ce que j'appelle fermeté.

» Ainſi, ma chère, fuſſions-nous parfaits, ce

Digitized by Google

qui ne peut être vrai de perſonne, nous ne pourrions être heureux dans cette vie, à moins que ceux à qui nous avons affaire, ſur-tout ceux qui ont quelque autorité ſur nous, ne fuſſent gouvernés par les mêmes principes. Quel parti faut-il donc prendre, ſi ce n'eſt, comme je l'ai déjà remarqué, de bien choiſir, de s'attacher fortement au choix qu'on a fait, & d'abandonner le ſuccès à la providence?

Voilà ma règle, dans le cas où je ſuis; du moins, ſi vous approuvez mes motifs. Si vous ne les approuvez pas, je vous prie de m'en informer. Vous devez m'aider de vos conſeils.

Mais de quelles couleurs puis-je revêtir à mes propres yeux tout ce que ma mère eſt condamnée à ſouffrir par rapport à moi? Mais je fais une réflexion qui n'eſt peut-être pas ſans force; ſes peines ne peuvent durer long-tems. De manière ou d'autre, cette grande affaire ſera bientôt terminée; au lieu que, ſi je prends le parti de céder, une averſion invincible ſera le malheur de toute ma vie. J'ajoute qu'avec les raiſons que j'ai de croire qu'elle n'eſt pas entrée par inclination dans les meſures préſentes, je puis ſuppoſer qu'elle regrettera moins de ne les pas voir réuſſir.

Ma lettre eſt fort longue, pour le tems que j'ai mis à l'écrire. Le ſujet me touchoit juſqu'au

vif. Après les réflexions que vous venez de lire, vous attendrez de moi trop de fermeté, peut-être, dans la nouvelle conférence que j'aurai bientôt avec ma mère. Mon père & mon frère dînent chez mon oncle Antonin, dans le dessein apparemment de nous laisser plus de liberté pour cet entretien.

Hannah vient m'apprendre qu'elle a entendu parler mon père avec beaucoup de chaleur, en prenant congé de ma mère. Il lui reprochoit, sans doute, de m'être trop favorable; car elle étoit toute en pleurs. Hannah n'a pu entendre d'elle que ces quatre mots: En vérité, M. Harlove, vous me jetez dans un grand embarras; la pauvre enfant ne mérite point.... Mon père a répondu, d'un ton de colère, qu'il feroit mourir quelqu'un de chagrin. Moi, sans doute. Je suppose que cela ne peut regarder ma mère. Hannah n'a rien entendu de plus.

Comme ma sœur est restée seule à dîner avec ma mère, je m'étois figuré que je recevrois ordre de descendre. Mais on s'est contenté de m'envoyer quelques plats de la table. J'ai continué d'écrire, sans avoir pu toucher à rien, & j'ai fait manger Hannah, de peur qu'on ne m'accusât d'obstination.

Avant que de finir, il me vient à l'esprit d'aller faire un tour au jardin, pour voir si je

ne trouverai rien de l'une ou de l'autre de mes deux correſpondances, qui mérite d'être ajouté à cette lettre. Je deſcends dans cette vue.

Je ſuis arrêtée. Hannah portera ma lettre au dépôt. Elle a rencontré ma mère, qui a demandé où j'étois, & qui lui a donné ordre de me venir dire qu'elle alloit monter, pour s'entretenir avec moi dans mon propre cabinet. Je l'entends venir. Adieu, ma chère.

LETTRE XX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Samedi, après midi.

La conférence eſt finie, mais je ne vois que de l'augmentation dans mes peines. Ma mère ayant eu la bonté de m'avertir que cet entretien ſera le dernier effort pour me perſuader, je ſerai auſſi exacte, dans le détail, que ma tête & mon cœur me le permettront.

En entrant dans ma chambre: j'ai fait avancer le dîner, m'a-t-elle dit, & j'ai dîné fort vîte dans la ſeule vue de conférer avec vous. Et je vous aſſure que cette conférence ſera la dernière qui me ſera permiſe, & que je ſerai

Digitized by Google

portée moi-même à désirer, si je vous trouve aussi rebelle que plusieurs se l'imaginent. J'espère que vous tromperez leur attente, & que vous ne ferez pas connoître que je n'ai pas sur vous tout le poids que mérite mon indulgence.

Votre père dîne & soupe chez votre oncle, pour nous donner une pleine liberté. Comme je dois lui faire mon rapport, à son retour, & que j'ai promis de le faire très-fidellement, il prendra, par rapport à vous, les mesures qu'il jugera convenables.

J'allois parler. Ecoutez, Clarisse, ce que j'ai à vous dire, avant que vous ouvriez la bouche pour me répondre; à moins que vous ne soyez disposée à la soumission... Dites, l'êtes-vous? Si vous l'êtes, vous pouvez vous expliquer.

Je suis demeurée en silence.

Elle m'a regardée d'un air inquiet & douloureux. Point de soumission, je le vois. Une fille jusqu'à présent si obéissante!.. Quoi! vous ne pouvez, vous ne voulez pas parler comme je vous le dis? Et me rejetant en quelque sorte de la main: Eh bien! continuez de vous taire. Je ne souffrirai pas plus que votre père une contradiction si déclarée.

Elle s'est arrêtée, avec un regard incertain, comme si elle eût attendu mon consentement.

Je n'ai pas ceſſé de garder le ſilence, les yeux baiſſés & mouillés de larmes.

O fille opiniâtre ! mais ouvrez la bouche ; parlez ; êtes-vous réſolue vous oppoſer à nous tous, dans un point ſur lequel nous ſommes tous d'accord ?

M'eſt-il permis, madame, de vous adreſſer mes prières ?

Que vous ſerviront les prières, Clariſſe ? Votre père eſt déterminé. Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y a point à reculer ? que l'honneur & l'avantage de la famille y ſont également intéreſſés ? Soyez de bonne foi. Vous l'avez toujours été, même contre vos propres intérêts. Qui doit céder à la fin, ou tout le monde à vous, ou vous à tous autant que nous ſommes ? Si votre deſſein eſt de vous rendre lorſque vous aurez reconnu qu'il eſt impoſſible de l'emporter, rendez-vous de bonne grâce ; car il faut vous y réſoudre, ou renoncer à la qualité de notre enfant.

J'ai pleuré, ne ſachant que dire, ou plutôt ne ſachant comment je devois exprimer ce que j'avois à dire.

Apprenez qu'il y a des nullités dans le teſtament de votre grand-père. Il ne vous reviendra pas un ſchelling de cette terre, ſi vous refuſez

Digitized by Google

de vous soumettre. Votre grand-père vous l'a laissée, comme une récompense de votre respect pour lui & pour nous. Elle vous sera ôtée avec justice, si.....

Permettez-moi, madame, de vous assurer que, si elle m'a été léguée injustement, je ne souhaite pas de la conserver. Mais on n'a pas manqué, sans doute, d'instruire M. Solmes de ces nullités.

Voilà, m'a-t-elle dit, une réponse très-impertinente. Mais faites réflexion qu'en perdant cette terre par votre obstination, vous perdez entièrement l'affection de votre père. Alors que deviendrez-vous ? Que vous restera-t-il pour vous soutenir ? Et tous ces beaux systêmes de générosité & de bonnes actions, ne faudra-t-il pas y renoncer ?

Dans une si malheureuse supposition, lui ai je dit, je serai obligée de me conformer aux circonstances. *On ne demande beaucoup qu'à ceux qui ont reçu beaucoup.* Je dois bénir vos soins & ceux de la bonne madame Norton, pour m'avoir appris à me contenter de peu, de bien moins, si vous me permettez de le dire, que mon père n'avoit la bonté de me donner tous les ans. Je me suis souvenue alors de l'ancien romain & de ses lentilles.

« Quelle perversité ! a repris ma mère. Mais si

vous comptez ensuite sur la faveur de l'un ou l'autre de vos deux oncles ; rien n'est plus vain que cette espérance. Vous serez abandonnée d'eux, je vous assure, si vous l'êtes de votre père. Ils vous renonceront aussi pour leur nièce.

J'ai répondu que j'étois extrêmement affligée de n'avoir pas eu tout le mérite nécessaire pour faire des impressions plus profondes sur leur cœur ; mais que je ne cesserois pas de les aimer & de les honorer pendant toute ma vie.

Tout ce langage, m'a-t-elle dit, ne servoit qu'à mettre en évidence ma prévention en faveur d'un certain homme. En effet, mon frère & ma sœur n'alloient nulle part, où l'on ne parlât de cette prévention.

C'étoit un grand sujet de chagrin pour moi, ai-je répondu, d'être en proie, comme on le disoit, aux discours publics ; mais je lui demandois la permission d'observer que les auteurs de ma disgrâce dans le sein de la famille, ceux qui parloient de ma prévention au dehors & ceux qui lui en venoient faire le récit, étoient constamment les mêmes.

Elle m'a sévèrement reprise de cette réponse. J'ai reçu ses reproches en silence.

Vous êtes obstinée, Clarisse. Je vois que vous êtes obstinée. Elle s'est promenée dans la chambre d'un air chagrin. Ensuite, se tournant vers

Digitized by Google

moi: Je vois que le reproche d'obſtination ne vous effraie pas. Vous n'avez pas d'empreſſement à vous juſtifier. Ma crainte étoit de vous expliquer tout ce que je ſuis chargée de vous dire, s'il demeure impoſſible de vous perſuader. Mais je m'apperçois que j'ai eu trop bonne opinion de votre délicateſſe & de votre ſenſibilité... Une jeune perſonne, ſi ferme & ſi inflexible ne ſera pas déconcertée de s'entendre déclarer que les articles ſont actuellement dreſſés, & que dans peu de jours elle doit recevoir ordre de deſcendre pour les entendre lire & pour les ſigner, car il eſt impoſſible, ſi votre cœur eſt libre, que vous y trouviez le moindre ſujet d'objection, excepté peut-être qu'ils vous ſont trop favorables & à toute la famille.

Je ſuis demeurée ſans voix, abſolument ſans voix. Quoique mon cœur fût prêt à ſe fendre, je ne pouvois ni pleurer ni parler.

Elle étoit fâchée m'a-t-elle dit, de mon averſion pour cet *aſſortiment*; (quel nom, ma chère, elle lui donnoit!) mais c'étoit une choſe décidée. L'honneur & l'intérêt de la famille y étoient attachés. Ma tante me l'avoit expliqué. Elle me l'avoit dit elle-même. Il falloit obéir.

Je n'ai pas ceſſé d'être muette.

Elle a pris *la ſtatue* dans ſes bras, c'eſt le nom qu'elle m'a donné: elle m'a conjurée d'obéir,

Digitized by Google

au nom de dieu, & pour l'amour d'elle-même.

J'ai retrouvé alors la parole & les larmes. Vous m'avez donné la vie, madame, lui ai-je dit en levant les mains au ciel, & mettant un genou en terre; une vie, que votre bonté & celle de mon père ont rendue jusqu'à présent si heureuse! O non, non, n'en rendez pas le reste misérable.

Votre père, m'a-t-elle répondu, est dans la résolution de ne pas vous voir, jusqu'à ce qu'il retrouve en vous une fille obéissante, telle que vous l'avez toujours été. Songez que c'est mon dernier effort. C'est le dernier, songez-y bien. Donnez-moi quelque espérance, ma chère fille. Mon repos y est intéressé. Je composerai avec vous pour une simple espérance. Et votre père néanmoins demande une soumission implicite, une soumission même de bonne grâce! Ma fille, donnez-moi du moins l'espérance.

Ah! ma très-chère mère, ma très-indulgente mère, ce seroit tout accorder. Puis-je avoir de la foi, & donner des espérances qu'il m'est impossible de confirmer?

Elle a paru fort en colère. Elle a recommencé à m'appeler *perverse*. Elle m'a reproché de n'avoir égard qu'à mes propres inclinations, & de ne respecter ni son repos ni mon devoir. Il étoit bien agréable, m'a-t-elle dit, pour des parens qui

Digitized by Google

Clarisse. Tome. 1. pag. 218. Lettre. 20.

Vous m'avez donné la vie, oh Madame!
n'en rendez pas le reste misérable!

C.P. Marillier direx. 1784. R. D. Vaux. fecit

Digitized by Google

avoient fait leurs délices d'une fille pendant son enfance, & qui s'étoient attachés à lui donner une excellente éducation, dans l'attente de lui trouver un jour de justes sentimens de reconnoissance & de soumission, de ne voir arriver néanmoins le tems qui devoit couronner leurs désirs, que pour la trouver opposée à son propre bonheur & à leur satisfaction, pour lui voir refuser l'offre d'un riche & noble établissement, & pour faire soupçonner à ses amis inquiets qu'elle veut se jeter entre les bras d'un libertin qui a bravé sa famille, qu'elle qu'en ait pu être l'occasion, & qui a trempé ses mains dans le sang de son frère ?

Cependant lorsqu'elle avoit remarqué mon dégoût, elle avoit plaidé plus d'une fois en ma faveur, mais sans aucune apparence de succès. Elle avoit été traitée comme une mère trop passionnée, qui, par une blâmable indulgence, vouloit encourager un enfant à s'opposer aux volontés d'un père. On lui avoit reproché de former deux partis dans la famille ; elle & la plus jeune de ses deux filles, contre son mari, ses deux frères, son fils, sa fille aînée & sa sœur Hervey. On lui avoit dit que, le démêlé de mon frère & de M. Lovelace à part, elle devoit être convaincue de l'avantage qui revenoit à

toute la famille, de l'exécution d'un contrat duquel tant d'autres contrats dépendoient.

Elle m'a répété que le cœur de mon père y étoit tout entier; qu'il aimoit mieux, comme il l'avoit déclaré, se voir sans fille, que d'en avoir une dont il ne pût pas disposer pour son propre bien, sur-tout lorsque j'avois reconnu que mon cœur étoit libre, & lorsque le bien général de toute la famille étoit attaché à mon obéissance; que les fréquentes douleurs de sa goutte, dont chaque accès devient plus menaçant de jour en jour, ne lui faisoient plus envisager beaucoup de bonheur dans le monde, & ne lui promettoient pas même une longue vie; & qu'il espéroit que moi, qu'on supposoit avoir contribué à prolonger celle de son père, je ne voudrois pas, par ma désobéissance, abréger la sienne.

Cette partie du plaidoyer, ma chère, étoit sans doute la plus touchante. J'ai pleuré en silence sur mes propres réflexions. Je ne me sentois pas la force de répondre. Ma mère a continué: « Quels pouvoient donc être ses motifs » dans l'empressement qu'il avoit pour l'exécu» tion de ce traité, si ce n'étoit l'honneur & » l'agrandissement de sa famille, qui jouissant » déjà d'une fortune convenable au plus haut

Digitized by Google

» rang, n'avoit plus à désirer que des distinc-
» tions ? Quelque misérables que toutes ces vues
» pussent être à mes yeux, je savois que j'étois
» la seule de la famille à qui elles parussent
» telles ; & mon père se réservoit le
» droit de juger de ce qui convenoit au bien de
» ses enfans. Mon goût pour la retraite, que
» quelques-uns traitoient d'affectation, sembloit
» couvrir des vues particulières. La modestie &
» l'humilité m'obligeoient bien plutôt de me
» défier de mon propre jugement, que de censu-
» rer des projets que tout le monde auroit for-
» més dans la même occasion.

Je continuois de me taire. Elle a repris encore : « C'étoit dans la bonne opinion que
» mon père avoit de moi, de ma prudence,
» de ma soumission, de ma reconnoissance, qu'il
» avoit répondu de mon consentement, pen-
» dant mon absence (même avant mon retour
» de chez miss Howe), & qu'il avoit entre-
» pris & terminé des contrats qui ne pouvoient
» plus être annullés, ni changés ».

Pourquoi donc, ai-je pensé en moi-même, m'a-t-on fait, à mon arrivée, un accueil si capable de m'intimider ? Il y a bien de l'apparence que cet argument comme tous les autres, a été dicté à ma mère.

Digitized by Google

« Votre père, a-t-elle continué, déclare que » votre opposition inattendue, les menaces » constantes de M. Lovelace, persuadent de » plus en plus que le tems doit être abrégé ; » autant pour finir ses propres craintes, sur le » sort d'un enfant si favorisé qui lui manque de » soumission ; que pour couper cours aux espé» rances de cet homme-là. Il a déjà donné ordre » qu'on lui envoie de Londres des échantillons » de ce qu'il y a de plus riche en étoffes «.

Cette idée m'a fait frémir. La respiration m'a manqué. Je suis demeurée la bouche ouverte ; & comme effrayée de cette terrible précipitation. Cependant j'allois m'en plaindre avec chaleur. Ma mémoire se rappeloit l'auteur de cet expédient : les femmes, disoit un jour mon frère, qui ont peine à se décider pour un changement d'état, peuvent aisément être déterminées par l'éclat des préparations nuptiales, & par l'orgueil de devenir maîtresses d'une maison. Mais pour m'ôter le tems d'exprimer ma surprise & mes répugnances, ma mère s'est hâtée de continuer : « Mon père, m'a-t-elle dit, pour mon intérêt » comme pour le sien, ne vouloit pas demeurer » plus long-tems dans une incertitude nuisible » à son repos. Il avoit même jugé à propos de » l'avertir que, si elle aimoit sa propre tranquil» lité, (quel avis pour une femme telle que

» ma mère!) & si elle ne vouloit pas lui don-
» ner lieu de soupçonner qu'elle favorisoit secré-
» tement les prétentions d'un vil libertin,
» caractère, avoit-il ajouté, pour lequel toutes
» les femmes, vertueuses ou vicieuses, n'avoient
» que trop de goût, elle devoit employer sur
» moi tout le poids de son autorité; & qu'elle
» pouvoit le faire avec d'autant moins de scru-
» pule, que, de mon propre aveu, j'avois le
» cœur libre «.

Indigne réflexion, j'ose le dire, que celle qui regarde le goût de notre sexe pour un libertin; & sur-tout dans le cas de ma mère, qui s'est déterminée en faveur de mon père, par préférence sur plusieurs concurrens d'une égale fortune, parce qu'ils avoient moins de réputation du côté des mœurs.

Elle m'a dit encore « qu'en la quittant, mon
» père lui avoit donné ordre, si elle ne faisoit
» pas plus d'impression sur moi dans cette con-
» férence que dans les premières, de se séparer
» de moi sur le champ, & de m'abandonner à
» toutes les suites de ma double désobéis-
» sance «.

Là-dessus, elle m'a pressée avec plus d'instances & de bonté que je ne puis le représenter, de faire connoître à mon père aussi-tôt qu'il seroit rentré, que j'étois disposée à lui obéir; & la

Digitized by Google

crainte lui a fait ajouter encore une fois, que c'étoit pour ſon repos comme pour le mien.

Pénétrée des bontés de ma mère, extrêmement touchée de cette partie de ſon diſcours qui avoit rapport à ſa propre tranquillité, & à l'injuſtice qu'on lui faiſoit de la ſoupçonner d'une préférence ſecrète pour l'homme que toute la famille haïſſoit, ſur celui qui étoit l'objet de mon averſion, j'ai ſouhaité, ma chère, qu'il ne me fût pas abſolument impoſſible d'obéir. Je ſuis entrée dans de nouvelles réflexions; j'ai héſité, j'ai conſidéré, j'ai gardé le ſilence aſſez long-tems. Il m'étoit aiſé de remarquer combien mon embarras donnoit d'eſpérance à ma mère. Mais lorſque je ſuis revenue à penſer que tout étoit l'ouvrage d'un frère & d'une ſœur, pouſſés par des vues d'intérêt propre & d'envie; que je n'avois pas mérité le traitement que j'eſſuyois depuis pluſieurs jours; que ma diſgrâce étoit déjà le ſujet des diſcours publics; que l'homme étoit M. Solmes, & que mon averſion étoit trop connue pour lui rendre mon conſentement excuſable; qu'il paroîtroit moins l'effet du devoir, que la marque d'une ame lâche & ſordide, qui chercheroit à conſerver les avantages d'une grande fortune par le ſacrifice de ſon bonheur; que ce ſeroit donner, à mon frère & à ma ſœur, un ſujet de triomphe ſur moi & ſur M. Lovelace,

lace, qu'ils ne manqueroient pas de faire valoir, & qui, malgré le peu d'intérêt que j'y prends par rapport à lui, pourroit être suivi de quelque fatal déſaſtre ; d'un autre côté, la figure révoltante de M. Solmes, ſes manières encore plus déſagréables, ſon jugement ſi borné ; le jugement, ma chère ! la gloire d'un homme ! cette qualité indiſpenſable, dans le chef & le directeur d'une famille, pour ſe conſerver le reſpect qu'une honnête femme doit lui rendre, ne fût-ce que pour juſtifier ſon propre choix, & qu'elle doit ſouhaiter de lui voir rendre par tout le monde : ſans compter que l'infériorité de M. Solmes (je puis bien le dire à vous, & même, je crois, ſans beaucoup de préſomption) démontreroit, à tous ceux qui voudroient l'obſerver, quels auroient dû être mes motifs : toutes ces réflexions, qui me ſont toujours préſentes, ſe réuniſſant en foule dans mon eſprit ; je voudrois, madame, ai-je dit en joignant les mains, avec une ardeur où tout mon cœur étoit engagé, ſouffrir les plus cruelles tortures, la perte d'un de mes membres, & celle même de la vie ; pour aſſurer votre repos. Mais chaque fois que, pour vous obéir, je veux penſer avec faveur à cet homme-là, je ſens que mon averſion augmente. Vous ne ſauriez, madame, non, vous ne ſauriez croire combien toute mon ame lui

réſiſte... Et parler de traités conclus, d'étoffes, de tems abrégés!... Sauvez-moi, ſauvez-moi, ô ma chère maman! ſauvez votre fille du plus horrible de tous les malheurs.

Jamais on n'a vu ſur un viſage, plus vivement que ſur celui de ma mère, la douleur exprimée ſous des apparences forcées de colère; juſqu'à ce que le dernier de ces deux ſentimens l'emportant ſur l'autre, elle s'eſt tournée pour me quitter, en levant les yeux & frappant du pied. Etrange opiniâtreté! C'eſt tout ce que j'ai pu entendre de quelques mots qu'elle a prononcés. Elle alloit ſortir, & moi, dans une eſpèce de tranſport, j'ai ſaiſi ſa robe; ayez pitié de moi, ma très-chère mère! ne me renoncez pas tout-à-fait. Si vous vous ſéparez de votre fille, que ce ne ſoit pas avec les marques d'une réprobation abſolue. Mes oncles peuvent avoir le cœur endurci contre mes larmes. Mon père peut demeurer inflexible. Je puis ſouffrir de l'ambition de mon frère & de la jalouſie de ma ſœur. Mais que je ne perde pas l'amour de ma mère; au moins, tout au moins ſa pitié.

Elle s'eſt tournée vers moi, avec des regards plus propices. Vous avez ma tendreſſe. Vous avez ma pitié, mais, ô très-chère fille! je n'ai pas la vôtre.

Hélas! madame, vous l'avez. Vous avez auſſi

Digitized by Google

tout mon respect ; vous avez toute ma reconnoissance ; mais dans ce seul point. . . . ne puis-je être obligée cette fois seulement ? N'y a-t-il aucun expédient qu'on veuille accepter ? N'ai-je pas fait une offre raisonnable. . .

Je souhaiterois, pour notre intérêt commun, fille trop chère & trop obstinée, que la décision de ce point dépendît de moi. Mais, pourquoi me presser & me tourmenter, lorsque vous savez si bien qu'elle n'en dépend pas ? L'offre de renoncer à M. Lovelace n'est que la moitié de ce qu'on désire. Et d'ailleurs personne ne la croira sincère, quand j'en aurois moi-même cette opinion. Aussi long-tems que vous ne serez pas mariée, M. Lovelace conservera des espérances, & suivant l'opinion des autres, vous conserverez de l'inclination pour lui.

Permettez-moi, madame, de vous représenter que votre bonté pour moi, votre patience, l'intérêt de votre repos, ont plus de poids dans mon cœur que tout le reste ensemble. Quoique je sois traitée par mon frère, & à son instigation, par mon père, comme la dernière des esclaves, & non comme une fille & une sœur ; mon ame n'est pas celle d'une esclave. Vous ne m'avez pas élevée dans des sentimens indignes de vous.

Ainsi, Clary, vous voilà déjà disposée à bra-

Digitized by Google

ver votre père. Je n'ai eu que trop de sujet d'appréhender tout ce qui arrive. A quoi tout ce désordre aboutira-t-il? Je suis (en poussant un profond soupir,) je suis forcée de m'accommoder à bien des humeurs.

C'est ma douleur, ma respectable maman de vous voir dans cette triste nécessité. Et peut-on se persuader que cette considération même, & la crainte de ce qui peut m'arriver de pire encore, de la part d'un homme qui n'a pas la moitié du jugement de mon père, ne m'ait pas extrêmement prévenue contre l'état du mariage? C'est une sorte de consolation, lorsqu'on est exposé à des contradictions injustes, de les recevoir du moins d'un homme de sens. Je vous ai entendu dire, madame, que mon père avoit été longtems d'une humeur fort douce, sans reproche dans sa personne & dans ses manières. Mais l'homme qui m'est proposé...

Gardez-vous de faire tomber vos réflexions sur votre père. (Trouvez-vous, ma chère, que ce que je viens de dire, car ce sont mes propres termes, eût l'air de réflexion sur mon père?) il est impossible, je ne cesserai pas de le répéter, a continué ma mère, que si votre indifférence étoit égale pour tous les hommes, vous fussiez si opiniâtre dans vos volontés. Je suis lasse de cette obstination. La plus inflexible fille! Vous

Digitized by Google

oubliez qu'il faut que je me ſépare de vous, ſi vous n'obéiſſez pas. Vous ne vous ſouvenez plus que c'eſt à votre père que vous aurez à faire, ſi je vous quitte. Encore une fois, pour la dernière, êtes-vous déterminée à braver le reſſentiment de votre père ? Etes-vous déterminée à braver vos oncles ? Prenez-vous le parti de rompre avec toute la famille, plutôt que de voir M. Solmes... plutôt que de me donner la moindre eſpérance ?

Cruelle alternative ! Mais, madame ! la ſincérité, l'intégrité de mon cœur, ne ſont-elles pas intéreſſées dans ma réponſe ? Ne peut-elle pas entraîner le ſacrifice de mon bonheur éternel ? La moindre ombre de l'eſpérance que vous me demandez ne ſera-t-elle pas changée auſſitôt en certitude abſolue. Ne cherche-t-on pas à m'embarraſſer dans mes propres réponſes, pour en conclure que je ſuis diſpoſée à la ſoumiſſion, ſans le ſavoir moi-même ? Hélas ! je vous demande pardon, madame ! pardonnez la hardieſſe de votre fille dans une ſi importante occaſion. Des articles dreſſés ! l'ordre donné pour les étoffes ! le tems abrégé ! chère, chère madame, comment puis-je donner des eſpérances, & ne pas vouloir être à cet homme-là.

Ah ! ma fille, ne dites plus que votre cœur

ſoit libre. Vous vous trompez vous même, ſi vous le penſez.

Un vif ſentiment d'impatience m'a fait tordre mes mains. Faut-il me voir ainſi pouſſée par l'inſtigation d'un frère ambitieux, & par une ſœur qui.....

Combien de fois, Clary, vous ai-je défendu des réflexions qui bleſſent la bonté de votre naturel? Votre père, vos oncles, tout le monde enfin ne ſoutient-il pas M. Solmes? Et je vous répéterai, fille ingrate, fille auſſi inflexible qu'ingrate, qu'il eſt évident pour moi-même, qu'une réſiſtance ſi opiniâtre, dans une jeune perſonne qui a toujours été ſi obéiſſante, ne peut venir que d'un amour indigne de votre prudence. Vous pouvez deviner quelle ſera la première queſtion de votre père à ſon retour. Il faut qu'il ſoit informé que je n'ai pu rien obtenir de vous. J'ai fait mon rôle. C'eſt à vous à me chercher, ſi votre cœur change avant ſon arrivée. Comme il s'arrête à ſouper, vous avez quelques heures de plus. Je ne vous chercherai plus; je ne vous ferai plus chercher. Adieu.

Elle m'a quittée. Qu'ai-je pu faire que de pleurer?

Il eſt certain que je ſuis plus vivement touchée pour l'intérêt de ma mère que pour le mien; &, tout conſidéré, ſur-tout lorſque je fais réflexion

Digitized by Google

que les mesures dans lesquelles elle est engagée, sont, j'ose le dire, contraires à son propre sentiment, elle mérite plus de compassion que moi-même. Excellente femme ! Quelle pitié, que sa douceur & sa condescendance n'obtiennent pas les égards dûs à tant de grâces & de charmes ! Si elle n'avoit pas laissé prendre, comme je l'ai déjà observé à regret, tant d'ascendant sur elle à des esprit violens, tout en iroit bien mieux pour elle & pour moi.

Mais, tandis que je me laisse entraîner ici par ma plume, je souffre que cette chère mère soit fâchée contre moi, dans les craintes dont elle est remplie pour elle-même. Elle m'a dit, à la vérité, que je devois la chercher, si je changeois de résolution ; & cette condition est l'équivalent d'une défense. Mais, comme elle m'a laissée dans un vif chagrin, ne seroit-ce pas marquer de l'obstination, & faire entendre que je renonce au secours de sa médiation, que de ne pas descendre avant le retour de mon père, pour implorer sa pitié & sa faveur dans le récit qu'elle lui prépare ? Je veux me présenter à sa porte. J'aimerois mieux que le monde entier fût en colère contre moi, que maman.

En même-tems, pour ne conserver près de moi aucun écrit de cette nature, Hannah portera celui-ci au dépôt. Si vous recevez deux ou trois.

Digitized by Google

de mes lettres à la fois, vous n'en jugerez que mieux, d'un tems à l'autre, quelles doivent être les inquiétudes & les peines de votre malheureuse amie,

CL. HARLOVE.

LETTRE XXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Samedi au soir.

JE suis descendue : mais, avec les meilleures intentions, je crois que le malheur m'accompagne dans tout ce que j'entreprends. J'ai gâté mes affaires, comme vous l'allez lire, au lieu de les réparer.

J'ai trouvé ma mère & ma sœur ensemble. Ma mère, autant que j'en ai pu juger par la couleur de son charmant visage, & par une rougeur plus sombre que j'ai remarquée aussi sur celui de ma sœur, venoit de parler avec chaleur contre la plus malheureuse de ses deux filles. Peut-être avoit-elle fait à Bella un récit de ce qui s'étoit passé entr'elle & moi, capable de la justifier à ses yeux, à ceux de mon frère, à ceux de mes oncles, & de prouver qu'elle s'étoit employée sincèrement à me persuader.

Digitized by Google

Je suis entrée, de l'air, je crois, d'une criminelle abattue, & j'ai demandé la faveur d'une audience particulière. La réponse de ma mère, dans ses regards comme dans ses termes, n'a que trop vérifié mes conjectures.

Clarisse, m'a-t-elle dit d'un air de sévérité qui ne s'accorde jamais avec la douceur de ses traits, votre visage m'annonce des demandes plutôt que des soumissions. Si je me trompe, hâtez-vous de me le dire, & je vous suis où vous voudrez; mais autrement, vous pouvez vous expliquer devant votre sœur.

Ma mère, ai-je pensé en moi-même qui sait que je n'ai pas une amie dans ma sœur, pourroit bien passer avec moi dans la chambre voisine.

Je venois, ai-je dit, pour lui demander pardon, s'il m'étoit échappé quelque chose qui ne fût pas conforme au respect que j'avois pour elle, & pour la supplier d'adoucir le mécontentement de mon père, dans le rapport qu'elle devoit lui faire à son retour.

Quels regards du côté de ma sœur! Quelles rides sur son front! Quelle affectation à lever les mains & les yeux!

Ma mère étoit assez fâchée, sans avoir besoin d'y être excitée; elle ma demandé pourquoi

Digitized by Google

j'étois descendue, si je continuois d'être intraitable.

A peine avoit-elle fini ces deux mots, qu'on est venu annoncer M. Solmes, qui étoit dans l'antichambre, & qui demandoit la permission d'entrer.

Hideuse créature! Quelle raison pouvoit l'amener, à la fin du jour, lorsqu'il faisoit déjà nuit? Mais une seconde réflexion m'a fait juger, qu'on étoit convenu qu'il seroit ici à souper, pour apprendre le résultat de la conférence que j'avois eue avec ma mère, & dans l'espérance que mon père, en arrivant, pourroit nous trouver tous ensemble.

J'allois sortir avec précipitation; mais ma mère m'a dit que, puisque je n'étois descendue que pour me mocquer d'elle, sa volonté étoit que je demeurasse, & qu'en même-tems c'étoit à moi de voir si j'étois capable de tenir une conduite qui pût l'engager à faire à mon père un rapport aussi favorable que je paroissois le désirer.

Ma sœur triomphoit. J'étois piquée au vif de me trouver prise, & d'avoir essuyé un rebut si humiliant, accompagné de regards qui se sentoient moins de l'indulgence d'une mère que de la raillerie insultante d'une sœur; car ma mère sembloit se faire elle-même un plaisir de mon embarras.

Digitized by Google

L'homme eſt entré avec ſa marche ordinaire, qui eſt par pauſes; comme ſi le même vide d'idée qui fait ſiffler le *payſan* de *Dryden*, lui faiſoit compter ſes pas. Il a fait d'abord ſa révérence à ma mère, enſuite à ma ſœur, enſuite à moi, parce que, me regardant déjà comme ſa femme, il a cru apparemment que mon tour devoit venir le dernier. Il s'eſt aſſis près de moi; il nous a dit des nouvelles générales du tems, qui étoit aſſez froid, ſuivant ſes obſervations. Pour moi, j'étois fort éloignée de m'en reſſentir. Puis, s'adreſſant à moi: comment le trouvez-vous, miſs? Et de cette queſtion, il a voulu paſſer à prendre ma main.

Je l'ai retirée aſſez dédaigneuſement, je crois... Ma mère a froncé le ſourcil. Ma ſœur s'eſt mordu les lèvres.

Je n'ai pu me modérer: de toute ma vie je ne me ſuis ſenti tant de hardieſſe; car j'ai continué mon plaidoyer, comme ſi M. Solmes n'eût pas été préſent.

La rougeur eſt montée au viſage de ma mère; elle le regardoit; elle regardoit ma ſœur; elle jetoit auſſi les yeux ſur moi. Ceux de ma ſœur étoient plus ouverts & plus grands que je ne les ai jamais vus.

Le ſtupide perſonnage n'a pas laiſſé de m'en-

Digitized by Google

tendre ; il touſſoit, & paſſoit d'une chaiſe à une autre.

J'ai continué mes ſupplications à ma mère, pour obtenir un rapport favorable : il n'y avoit qu'un dégoût invincible, ai-je dit.....

A quoi penſe donc cette petite fille ? Quoi, Clary ! eſt-ce là un ſujet..... eſt-ce..... eſt-ce..... eſt-ce là le tems..... Elle a tourné encore les yeux ſur M. Solmes..

Je ſuis fâchée, quand j'y fais réflexion, d'avoir jeté maman dans un ſi grand embarras ; c'étoit aſſurément une témérité de ma part.

Je lui en ai demandé pardon ; mais mon père, lui ai-je dit, devoit revenir ; je ne pouvois eſpérer d'autre occaſion. Je m'imaginois que, puiſqu'il ne m'étoit pas permis de ſortir, la préſence de M. Solmes ne devoit pas me priver d'un avantage ſi important pour moi, & qu'en même tems je pouvois lui faire connoître (jetant les yeux ſur lui) que, ſi ſes viſites avoient quelque rapport à moi, elles étoient tout-à-fait inutiles.

Cette petite fille eſt-elle folle ? a dit ma mère en m'interrompant. Ma ſœur, affectant de lui parler à l'oreille, quoique aſſez haut pour être entendue : c'eſt le dépit, madame, de ce que vous lui avez ordonné de demeurer. Je me ſuis contentée de lui jeter un regard ; & me tournant vers

Digitized by Google

ma mère: permettez-moi, madame, de répéter ma prière. Je n'ai plus de frère; je n'ai plus de sœur. Si je perds la faveur de ma mère, je demeure à jamais sans ressource.

M. Solmes est revenu sur sa première chaise, & s'est mis à ronger la pomme de sa canne, qui est une tête gravée, presque aussi hideuse que la sienne: je n'aurois pas cru qu'il fût si sensible.

Ma sœur s'est levée, le visage couleur d'écarlate: & s'approchant de la table, où étoit un éventail, elle l'a pris, & s'en est servie à se rafraîchir, quoique M. Solmes eût observé que l'air n'étoit pas chaud.

Ma mère est venue à moi, & me prenant rudement par la main, elle m'a fait passer avec elle dans une chambre voisine. Croyez-vous, Clary, m'a-t'elle dit, que cette conduite ne soit pas bien hardie & bien offensante?

Je vous demande pardon, madame, si elle paroît telle à vos yeux; mais il me semble, ma chère maman, qu'on me tend ici des pièges. Je ne connois que trop les artifices de mon frère. Avec un mot d'honnêteté, il aura mon consentement pour tout ce qu'il souhaite que je lui abandonne: lui & ma sœur prennent la moitié trop de peines.

Ma mère alloit me quitter, avec les marques d'un furieux mécontentement. Un seul mot,

Digitized by Google

chère madame; de grâce, un seul mot; je n'ai qu'une faveur à vous demander.

Que me va donc dire cette petite fille?

Je crois pénétrer le fond de l'intrigue: jamais, non, non, jamais, je ne puis penser à M. Solmes; mon père s'emportera lorsqu'il apprendra ma résolution; on jugera de la tendresse de votre cœur pour une malheureuse fille, qui semble abandonnée de tous les autres, par la bonté que vous avez eue d'écouter mes prières; on prendra des mesures pour me tenir renfermée, & pour m'interdire votre vue, & celle de toutes les personnes qui conservent un peu d'amitié pour moi (c'est de quoi je suis menacée, ma chère), & si l'on en vient à cette extrémité; si l'on m'ôte le pouvoir de plaider ma propre cause, d'en appeler à vous & à mon oncle Harlove, qui êtes ma seule espérance, vos cœurs seront ouverts contre moi aux plus mauvaises interprétations. Ce que je vous demande à genoux, madame, c'est que, supposé qu'on ajoute cette nouvelle disgrâce à tout ce que j'ai déjà souffert, vous ne consentiez pas, du moins, s'il est possible, à m'ôter la liberté de vous parler.

Votre curieuse Hannah, qui prête l'oreille à tout, vous a donné cette information, comme beaucoup d'autres.

Hannah, madame, ne prête l'oreille à rien,

Digitized by Google

Ne prenez pas ſon parti ; on ſait qu'elle n'eſt utile à rien de bon. On ſait... mais ne me parlez plus de cette intrigante. Il eſt vrai que la menace de votre père eſt de vous renfermer dans votre chambre, ſi vous n'obéiſſez pas, dans la vue de vous ôter toute occaſion de correſpondance avec ceux qui vous endurciſſent contre ſes volontés. Il m'avoit ordonné, en ſortant, de vous le déclarer, ſi je vous trouvois rebelle. Mais j'ai ſenti de la répugnance à vous faire une déclaration ſi dure, dans l'eſpérance où j'étois encore de vous ramener à la ſoumiſſion. Je ſuppoſe qu'Hannah peut l'avoir entendu, & qu'elle vous l'a rapporté. Ne vous a-t-elle pas dit auſſi comment il a déclaré que, ſi quelqu'un devoit mourir de chagrin, il aimoit mieux que ce fût vous que lui ? Mais je vous aſſure qu'on vous fera une priſon de votre chambre, pour vous empêcher de nous tourmenter ſans ceſſe par vos *appels* ; & nous verrons qui doit ſe ſoumettre, ou vous, ou tout le monde à vous.

J'ai voulu juſtifier Hannah, & rejeter mes informations ſur l'écho de ma ſœur, Betty Barnes, qui les avoit communiquées à une autre ſervante : on m'a répété l'ordre de me taire. Je m'appercevrois bientôt, m'a dit ma mère, que les autres pouvoient avoir autant de réſolution que je marquois d'opiniâtreté. Et, pour la dernière fois, elle vouloit bien ajouter que, remarquant aſſez le

Digitized by Google

fond que je faisois sur son indulgence, dans le tems que je paroissois si peu touchée de la mettre aux mains avec mon père, avec ses frères & ses autres enfans, elle m'assuroit qu'elle étoit aussi déterminée que tous les autres contre M. Lovelace, & pour M. Solmes & le plan de la famille; & qu'elle ne refuseroit son consentement à aucune des mesures qu'on jugeroit nécessaires, pour réduire au devoir une fille opiniâtre.

J'étois prête à tomber sans force. Elle a eu la bonté de me donner le bras pour me soutenir. Voilà donc lui ai-je dit, tout ce que j'ai à me promettre d'une si bonne mère!

Oui: mais, Clarisse, je veux vous ouvrir encore une voie. Rentrez; conduisez-vous honnêtement avec M. Solmes; & que votre père vous trouve ensemble, dans les termes du moins de la civilité.

Je crois que mes jambes se remuoient d'elles-mêmes, pour sortir de la chambre où j'étois, & m'avancer vers l'escalier. Là, je me suis arrêtée. Si vous êtes résolue de nous braver tous, a repris ma mère, vous pouvez remonter à votre appartement, comme vous m'y paroissez disposée; & que le ciel ait pitié de vous.

Hélas! c'est la grace que je lui demande; car je ne puis donner des espérances que je n'ai pas dessein de remplir. O, ma chère maman! accordez-moi

Digitized by Google

cordez-moi du moins le ſecours de vos prières. Les miennes ſeront pour ceux qui m'ont jetée dans cette détreſſe.

J'allois remonter l'eſcalier.

Vous remontez donc, Clary!

J'ai tourné le viſage vers elle. Mes officieuſes larmes plaidoient pour moi. Je n'ai pu ouvrir la bouche, & je ſuis demeurée immobile.

Chère fille, ne me déchirez pas ainſi! Chère, bonne enfant, ne prenez pas plaiſir à me déchirer le cœur! Elle tendoit la main vers moi, mais ſans quitter la place où elle étoit debout. Que puis-je, madame? hélas! que puis-je faire? Rentrez, ma fille; rentrez, ma chère fille: que votre père puiſſe ſeulement vous trouver enſemble.

Quoi, madame! lui donner de l'eſpérance? donner de l'eſpérance à M. Solmes?

Opiniâtre, perverſe, rebelle Clariſſe! en me rejetant de la main & me regardant d'un œil de courroux: ſuivez donc vos caprices & remontez. Mais gardez-vous de deſcendre ſans permiſſion, juſqu'à ce que votre père ait ordonné de votre ſort.

Elle s'eſt dérobée de mes yeux avec une vive indignation, & je ſuis remontée à ma chambre, le cœur peſant, les jambes ſi lentes que j'avois peine à les traîner.

Digitized by Google

MON père eſt revenu, & mon frère eſt rentré avec lui. Quoiqu'il ſoit tard, ils ſont enfermés tous enſemble. Il n'y a pas une porte ouverte; pas une ame qui remue. Lorſqu'Hannah monte ou deſcend, on l'évite comme une perſonne infectée.

L'ASSEMBLÉE chagrine eſt finie. On vient d'envoyer chez mes deux oncles & chez ma tante Hervey, pour les prier d'être ici demain à déjeûner. Je ſuppoſe que je recevrai alors ma ſentence. Il eſt onze heures paſſées, & j'ai reçu ordre de ne me pas mettre au lit.

A minuit.

ON eſt venu à ce moment me demander toutes les clefs. Le premier deſſein étoit de me faire deſcendre; mais mon père a dit qu'il ne pourroit prendre ſur lui de me regarder. Etrange changement dans l'eſpace de quelques ſemaines! Chorey étoit la meſſagère. Elle avoit les larmes aux yeux en s'acquittant de ſa commiſſion.

Pour vous, ma chère, vous êtes heureuſe. Puiſſiez-vous l'être toujours! Alors, je ne ſerai pas entièrement miſérable. Adieu, ma tendre amie.

Digitized by Google

LETTRE XXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Dimanche matin, 5 Mars.

HANNAH vient de m'apporter une lettre de M. Lovelace, qui a été miſe au dépôt cette nuit, & qui eſt ſignée auſſi de milord M.....

Il m'y apprend « que M. Solmes ſe vante par-» tout d'être à la veille de ſe marier avec une » des plus modeſtes femmes d'Angleterre, & » que mon frère aide à l'explication, en aſſurant » à tout le monde que la plus jeune de ſes deux » ſœurs doit être dans peu de tems la femme » de M. Solmes. Il me parle de l'ordre donné » pour les étoffes, comme ma mère me l'a dé-» claré ».

Il ne lui échappe rien, ma chère, de tout ce qui ſe dit ou ſe fait dans la maiſon.

Ma ſœur, dit-il, « répand les mêmes bruits, » avec un ſoin ſi affecté d'aggraver l'inſulte qui » retombe ſur lui, qu'il ne peut être qu'extrê-» mement piqué & de la manière & de l'occa-» ſion ».

Il s'exprime là-deſſus dans des termes fort violens.

Digitized by Google

« Il ignore quels peuvent être les motifs de » ma famille, pour lui préférer un homme tel » que Solmes. Si ce ſont les grands avantages » qu'on me fait dans les articles, Solmes n'of- » frira rien qu'il ne ſoit prêt à faire comme » lui.

« S'il eſt queſtion de fortune & de naiſſance, » il n'a point d'objection à craindre ſur le pre- » mier point. A l'égard du ſecond, il ſe rabaiſſe- » roit trop par une comparaiſon odieuſe. Il ap- » pelle au témoignage de milord M..... pour la » régularité de ſa vie & de ſes mœurs, depuis » qu'il a commencé à me rendre des ſoins, & » qu'il aſpire à me plaire ».

Je ſuppoſe, ma chère, qu'il a ſouhaité que ſa lettre fût ſignée de milord, comme garant de ſa conduite.

Il me preſſe « de permettre qu'il rende, avec » milord, une viſite à mon père & à mes oncles, » dans la vue de faire des propoſitions qui ne » demandent que d'être entendues pour être » acceptées; & il promet de ſe ſoumettre à » toutes les meſures que je lui preſcrirai pour » une parfaite réconciliation.

Il ne fait pas difficulté, dans cette eſpérance, » de me demander un entretien particulier dans » le jardin de mon père, où je me ferai accom- » pagner du témoin que je voudrai choiſir.

Digitized by Google

Réellement, ma chère, si vous lisiez sa lettre, vous vous imagineriez que je lui aurois donné beaucoup d'encouragement, & que je ferois en traité direct avec lui ; ou qu'il seroit sûr que mes amis me forceront de chercher des protections étrangères : car il a l'audace de m'offrir, au nom de milord, un asile contre les persécutions, si elles deviennent tyranniques en faveur de Solmes.

Je suppose que c'est la méthode de son sexe, de hasarder des offres & des propositions hardies, pour embarrasser les personnes inconsidérées du nôtre, dans l'espérance que nous aurons trop de complaisance ou de timidité pour en faire un sujet de querelle ; &, si cette hardiesse n'est pas rebutée, de regarder notre silence comme un consentement volontaire, ou comme une démarche en leur faveur.

Il y a dans cette lettre d'autres particularités, dont je voudrois que vous fussiez informée. Mais je prendrai une autre occasion pour vous envoyer la lettre même, si je n'ai pas le tems d'en faire une copie.

Ce n'est pas sans chagrin que je considère comment j'ai été engagée d'un côté, & poussée de l'autre, dans une correspondance clandestine, qui n'a que trop l'air d'un commerce d'amour,

Digitized by Google

& dont je trouve la condamnation dans les ſentimens de mon cœur.

Il eſt aiſé de voir que, ſi je tarde à la rompre, ma triſte ſituation ne fera qu'augmenter de jour en jour les avantages de M. Lovelace, & par conſéquent mes embarras. Cependant, ſi je la finis, ſans y mettre pour condition que je ſerai délivrée de M. Solmes..... Croyez-vous, ma chère, qu'il ne ſoit pas à propos de la continuer encore un peu, pour trouver le moyen, en cédant celui-ci, de me débarraſſer de l'autre? N'eſt-ce pas de vous ſeule, à préſent, que je puis attendre des conſeils?

Tous mes parens ſont aſſemblés. Ils ſont à déjeuner enſemble. Solmes eſt attendu. Je ſuis dans une inquiétude extrême: il faut que je quitte ma plume.

Ils partent tous enſemble pour aller à l'égliſe. Hannah m'apprend qu'ils ont l'air fort embarraſſé. Elle eſt perſuadée qu'ils ont pris quelque réſolution.

Dimanche à midi.

Quel cruel tourment que l'incertitude! Je veux demander la permiſſion d'aller ce ſoir à l'égliſe. Je m'attends d'être refuſée; mais ſi je ne la demande point, on dira que j'y ai manqué par ma faute.

Digitized by Google

J'AI fait appeler Chorey. Chorey est venue. Je l'ai chargée de porter ma requête à ma mère, pour la permission d'aller cette après-midi à l'église. Devinerez-vous la réponse ? Dites-lui qu'elle doit s'adresser à son frère, dans tout ce qu'elle voudra demander. Ainsi, ma chère, je suis entièrement livrée à mon frère.

Cependant je me suis déterminée à recourir à lui pour obtenir cette faveur ; & lorsqu'on m'a envoyé mon dîner solitaire, j'ai donné un billet au domestique, dans lequel je m'adressois à mon père, par ses mains, pour demander la permission d'aller à l'église.

Voici sa méprisante réponse. Dites-lui qu'on délibérera demain sur sa demande. Qu'en dites-vous, ma chère ? On délibérera demain sur la permission que je demande d'aller à l'église aujourd'hui.

La patience est le seul retour dont je puisse payer cette insulte.

Mais, cette méthode ne réussira pas avec moi ; non, en vérité ! Je suppose néanmoins que ce n'est que le prélude de tout ce que je dois attendre de mon frère, à présent que je suis livrée à lui.

APRÈS y avoir réfléchi, j'ai jugé que le meilleur parti étoit de renouveler ma demande. Voici la copie de mon billet, & celle du sien.

Digitized by Google

Je ne sais, monsieur, quel sens je dois donner à votre réponse. Si c'est une simple plaisanterie, j'espère que vous demeurerez dans la même disposition, & que ma demande sera accordée. Vous savez que, lorsque je me suis trouvée au logis & en bonne santé, je n'ai jamais manqué à l'église, excepté les deux derniers dimanches, qu'on m'a conseillé de n'y point aller. Ma situation présente est telle, que je n'ai jamais eu tant de besoin du secours des prières publiques. Je m'engagerai solemnellement à n'aller que là, & à revenir. Je me flatte qu'on ne m'attribuera point d'autres vues. L'abattement de mes esprits, que je puis nommer assez justement une indisposition, sera une excuse fort naturelle pour me garantir des visites, & je ne répondrai que de loin aux civilités des personnes de ma connoissance. Il est inutile que tout le monde soit informé de mes disgrâces, si elles doivent avoir une fin. Ainsi je demande cette faveur pour le soutien de ma réputation, afin que je puisse marcher tête levée dans le voisinage, si je vis assez pour voir la fin des rigueurs qui semblent destinées à votre malheureuse sœur.

CL. HARLOVE.

Se faire un objet si important d'aller à l'église,

Digitized by Google

pendant qu'on brave tous ſes parens dans une affaire qui eſt pour eux de la dernière conſéquence, c'eſt une abſurdité. Ce qu'on vous recommande, miſs, c'eſt la pratique de vos dévotions particulières. Puiſſent-elles changer l'eſprit d'une jeune fille, des plus obſtinées dont il y ait jamais eu d'exemple! On ſe propoſe, je vous le déclare nettement, de vous ramener au ſentiment de votre devoir par la mortification. Les voiſins, de l'eſtime deſquels vous paroiſſez ſi jalouſe ſavent déjà que vous le bravez. Ainſi, miſs, ſi vous faites cas réellement de votre réputation, faites-le connoître comme vous le devez. Il dépend encore de vous de l'établir ou de la ruiner.

JAMES HARLOVE.

Ainſi, chère miſs Howe, mon frère m'a fait tomber dans ſes filets. Et moi, comme un ſimple & malheureux oiſeau, je ne me débats que pour m'y embarraſſer de plus en plus.

LETTRE XXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Lundi au matin, 6 Mars.

ILS ſont réſolus de me déchirer le cœur. Ma pauvre Hannah eſt congédiée, honteuſement congédiée. Voici les circonſtances.

Digitized by Google

J'avois fait deſcendre cette pauvre fille pour apporter mon déjeûner. Au lieu d'elle, l'effrontée Betty Barnes, la confidente & la ſervante de ma ſœur (ſi une confidente favorite peut-être traitée de ſervante,) eſt montée à ma chambre une demi-heure après & m'a dit:

Que ſouhaitez-vous, miſs, pour votre déjeûner?

Ce compliment m'a ſurpriſe de ſa part. Ce que je veux pour mon déjeûner, Betty? Comment! alors j'ai nommé Hannah.... Je ne ſavois ce que je devois dire.

Ne ſoyez pas étonnée, miſs; vous ne verrez plus Hannah dans cette maiſon.

Le ciel m'en préſerve! Lui eſt-il arrivé quelque mal; Quoi? qu'eſt devenue Hannah?

Sans vous laiſſer dans l'embarras, miſs, voici l'hiſtoire. Votre père & votre mère croient qu'Hannah a fait aſſez de mal dans la maiſon. Elle a reçu ordre de plier bagage (c'eſt le terme de cette audacieuſe créature,) & je ſuis chargée de vous ſervir.

Mes larmes ont commencé à couler. Je n'ai pas beſoin de vos ſervices, Betty. Non, non, je n'attends aucun ſervice de vous. Mais où eſt Hannah? Ne puis-je lui parler? Je lui dois une demi-année de gages. Ne m'eſt-il pas permis de la voir, pour la payer? On me défend peut-être

Digitized by Google

de la revoir jamais; car ils sont résolus de me faire mourir de chagrin.

Ils font la même plainte de vous; ainsi, à bon chat, bon rat, miss.

Je l'ai traitée d'impertinente, & je lui ai demandé si c'étoit par ses effronteries que son service devoit commencer. Cependant pour satisfaire mon empressement, elle est allée me chercher cette pauvre fille, qui n'avoit pas moins d'impatience de me voir. Il a fallu souffrir que notre entrevue ait eu Chorey & Betty pour témoins. J'ai remercié ma bonne Hannah de ses services passés. Son cœur étoit prêt à se fendre. Elle s'est mise à justifier sa fidélité & son attachement, en protestant qu'elle n'étoit coupable de rien. Je lui ai répondu que ceux qui étoient la cause de sa disgrâce ne doutoient pas de son honnêteté; que c'étoit un outrage qui n'avoit rapport qu'à moi; qu'ils avoient eu raison de croire que j'y serois fort sensible, & que je souhaitois qu'elle pût trouver une aussi bonne condition. Jamais, jamais une aussi bonne maîtresse, m'a-t-elle dit en se tordant les mains, & la pauvre fille s'est fort étendue sur mes louanges & sur son affection pour moi. Nous sommes portés, vous le savez, ma chère, à louer nos bienfaiteurs, parce qu'ils sont nos bienfaiteurs; comme si chacun faisoit bien ou

mal autant qu'il nous eſt utile ou qu'il nous nuit. Mais cette bonne fille s'étant rendue digne de mon amitié, il n'y a point de mérite à l'avoir traitée avec une faveur qu'il y auroit eu de l'ingratitude à lui refuſer.

Je lui ai fait préſent d'un peu de linge, de quelques dentelles & d'autres choſes. Au lieu de quatre guinées qui lui étoient dues pour ſes gages, je lui en ai donné dix; & je lui ai promis que, ſi la liberté de diſpoſer de moi m'étoit jamais rendue, je penſerois à elle pour le premier rang à mon ſervice. Betty s'eſt déjà crue en droit d'en témoigner de la jalouſie à Chorey.

Hannah ne s'eſt pas fait une peine de me dire devant elle, parce qu'elle n'en a pas eu d'autre occaſion, qu'on l'avoit examinée ſur les lettres que j'ai écrites, ou que j'ai reçues, & qu'elle avoit offert ſes poches à miſs Harlove, qui les a viſitées, & qui a mis même les doigts ſous ſon corſet, pour s'aſſurer qu'elle n'en avoit point.

Elle m'a rendu compte du nombre de mes faiſans & de mes bantams. J'ai affecté de dire que j'en prendrois ſoin moi-même, & que je les viſiterois deux ou trois fois le jour. Nous avons pleuré toutes deux en nous quittant. C'eſt un chagrin bien cuiſant, de ſe voir enlever avec cette hauteur un domeſtique auquel on eſt affec-

Digitized by Google

tionné. Je n'ai pu m'empêcher de dire que ces méthodes pouvoient abréger mes jours, mais que de toute autre manière, elles répondroient mal aux intentions des auteurs de ma disgrâce. Betty a dit à Chorey, avec un souris moqueur, qu'elle s'imaginoit que la victoire demeureroit aux plus habiles. Je n'ai pas témoigné que je l'eusse entendue. Si cette créature est persuadée que j'ai dérobé le cœur d'un amant à sa maîtresse, comme vous dites qu'elle s'en est expliquée, elle peut croire en elle-même qu'elle se fera un mérite de ses impertinences.

C'est ainsi qu'on m'a forcée d'abandonner ma fidelle Hannah. Si vous pouvez lui procurer quelque place qui soit digne d'elle, rendez-lui ce bon office pour l'amour de moi.

LETTRE XXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Lundi, vers midi.

Je viens de recevoir la lettre que vous trouverez sous cette enveloppe. Mon frère l'emporte à présent sur tous les points qu'il s'est proposés. Je vous envoie aussi une copie de ma réponse;

Digitized by Google

c'eſt tout ce que je puis vous écrire à ce moment.

MISS CLARY,

PAR l'ordre exprès de votre père & de votre mère, je vous écris pour vous défendre de vous préſenter devant eux, & de paroître au jardin lorſqu'ils y ſeront; ou quand ils n'y ſeront plus, d'y paroître autrement qu'avec Betty Barnes, ſi vous n'obtenez d'ailleurs quelque permiſſion particulière.

Sous peine de leur diſgrâce, on vous défend auſſi toute correſpondance avec ce vil Lovelace, avec qui l'on ſait que vous n'avez pas ceſſé d'en avoir, par le miniſtère de votre ruſée Hannah, qui n'a été congédiée que par cette raiſon, comme il étoit convenable.

Point de correſpondance avec miſs Howe, qui s'eſt donné depuis peu de fort grands airs, & qui pourroit fort bien prêter ſon entremiſe pour votre commerce avec ce libertin, ni, en un mot, avec qui que ce ſoit, ſans une permiſſion expreſſe.

Vous ne paroîtrez point devant l'un ou l'autre de vos deux oncles, ſans en avoir obtenu d'eux la permiſſion. Après la conduite que vous avez tenue à l'égard de votre mère, c'eſt par un ſen-

Digitized by Google

timent de miſéricorde pour vous, que votre père refuſe de vous voir.

Vous ne paroîtrez dans aucun appartement de la maiſon, où il n'y a pas long-tems que tout étoit ſoumis à votre gouvernement, à moins que vous ne receviez ordre de deſcendre.

En un mot, vous vous tiendrez exactement renfermée dans votre chambre, à l'exception de quelques tours de jardin qu'on vous permet de faire, par intervalle, ſous les yeux de Betty, comme je vous l'ai déjà déclaré. Alors on vous ordonne de vous y rendre directement, ſans vous arrêter nulle part; c'eſt-à-dire, de deſcendre & de remonter par le plus court chemin, afin que la vue d'une jeune créature ſi perverſe, ne cauſe pas à tout le monde une augmentation de chagrin.

Les menaces continuelles de votre Lovelace, & votre obſtination inouïe, vous ſerviront à expliquer la conduite qu'on tient avec vous. Quel fruit la meilleure de toutes les mères a-t-elle recueilli de ſon indulgence, elle qui a plaidé ſi long-tems pour vous, & qui avoit entrepris de vous ramener au devoir, dans le tems même que vos premières démarches en faiſoient perdre l'eſpérance à tous les autres? Quelle doit avoir été votre obſtination, puiſqu'une telle mère a pu ſe réſoudre à vous abandonner? Elle s'y

croit obligée, & vous ne devez plus espérer de vous rétablir dans ses bonnes grâces, qu'en faisant les premiers pas pour revenir à la soumission.

Pour moi, dont vous pensez peut-être fort hardiment, mais que vous mettez en fort bonne compagnie si cela est; & c'est ma consolation: j'étois d'avis qu'on vous laissât la liberté de suivre vos propres inclinations (il n'est pas besoin d'autre punition pour certains esprits), & que la maison ne fût point embarrassée par une personne dont la présence y est d'autant plus fâcheuse, qu'elle a mis tout le monde dans la nécessité de l'éviter.

Si vous trouvez, dans tout ce que je viens d'écrire, quelque chose de dur ou de rigoureux, il dépend encore de vous, mais il n'en dépendra peut-être pas toujours, d'y apporter du remède: vous n'avez besoin que d'une parole.

Betty Barnes a ordre de vous obéir, dans tout ce qui pourra s'accorder avec l'obéissance qu'elle doit à ceux auxquels vous en devez comme elle.

JAMES HARLOVE.

MONSIEUR,

CE que j'ai à dire uniquement, c'est que vous devez vous féliciter vous-même d'avoir si parfaitement réussi dans toutes vos vues, que vous prouvez

pouvez à préſent faire de moi tous les rapports qu'il vous plaira, & que je ne ſuis pas plus en état de me défendre que ſi j'étois morte. Cependant j'attends de vous une faveur : c'eſt de ne pas m'attirer plus de rigueurs & de diſgrâces qu'il n'en eſt beſoin pour le ſuccès de vos autres deſſeins, quels qu'ils puiſſent être, contre votre malheureuſe ſœur.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE XXV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi, 7 Mars.

MA dernière lettre doit vous avoir appris comment je ſuis traitée, & que votre amie n'eſt plus qu'une pauvre priſonnière. Nul égard pour ma réputation. Tout le fond de ma cauſe eſt à préſent devant vous. Croyez-vous qu'on puiſſe revenir de ces excès de rigueur? Pour moi, je me perſuade qu'on ne penſe qu'à tenter la voie de la terreur, pour me faire entrer dans les vues de mon frère. Toute mon eſpérance eſt de pouvoir temporiſer juſqu'à l'arrivée de mon couſin *Morden*, qu'on attend bientôt de Florence. Cependant, s'ils ſont réſolus d'abréger le tems, je doute qu'il arrive aſſez tôt pour me ſauver.

Digitized by Google

Il paroît clairement, par la lettre de mon frère, que ma mère ne m'a point épargnée dans le rapport qu'elle a fait de nos conférences. D'un autre côté, néanmoins, elle a eu la bonté de m'informer que mon frère avoit des vues qu'elle ſouhaitoit que je puſſe faire manquer. Mais elle s'étoit engagée à rendre un compte fidelle de ce qui ſe paſſeroit entre elle & moi. Elle ne pouvoit pas balancer, ſans doute, dans le choix d'abandonner une fille, ou de déſobliger un mari & toute une famille.

Ils ſe figurent qu'ils ont tout gagné en congédiant ma pauvre Hannah. Mais auſſi longtems que j'aurai la liberté du jardin & de ma baſſe-cour, ils ſe trouveront trompés. J'ai demandé à Betty ſi elle avoit ordre de m'obſerver & de me ſuivre, ou ſi je devois avoir ſa permiſſion pour deſcendre, lorſque je voudrois me promener au jardin & donner à manger à mes bantams?

Mon dieu, miſs! vous voulez-vous réjouir par cette queſtion. Cependant elle m'a confeſſé qu'il lui étoit revenu que je ne devois pas paroître au jardin lorſque mon père, ma mère, ou mes oncles y ſeroient. Comme il eſt important pour moi de ſavoir à quoi je dois m'en tenir, je ſuis deſcendue auſſi-tôt, & j'y ai paſſé plus d'une heure, ſans aucun obſtacle, quoique j'aie em-

Digitized by Google

ployé la plus grande partie de ce tems à me promener devant le cabinet de mon frère, où j'ai remarqué que ma sœur & lui étoient ensemble. Je ne saurois douter qu'ils ne m'aient vue, car j'ai entendu plusieurs éclats de rire, dont je suppose qu'ils ont voulu me faire insulte. Ainsi cette partie de la contrainte où l'on me tient, est sans doute un essai de l'autorité dont on a revêtu mon frère. L'avenir m'en promet peut-être de bien plus mortifians.

Mardi au soir.

DEPUIS que j'ai écrit ce que vous venez de lire, je me suis hasardée à faire passer une lettre par les mains de Chorey, jusqu'à ma mère, avec ordre de la lui remettre en mains propres, & sans être vue de personne. Je vais en joindre ici la copie. Vous verrez que je cherche à lui faire croire qu'à présent que Hannah n'est plus dans la maison, il ne me reste aucune voie pour mes correspondances. Je suis bien éloignée de me croire irréprochable en tout. N'est-ce pas là un petit artifice, qui n'est pas trop digne de mes principes? mais cette réflexion ne m'est venue qu'après. La lettre étoit déjà partie.

MADAME, ET MA TRÈS-HONORÉE MÈRE,

Vous ayant confessé que j'ai reçu de M. Lovelace des lettres pleines de ressentiment, & que

j'y ai répondu dans la seule vue de prévenir de nouveaux désastres; vous ayant communiqué les copies de mes réponses, que vous n'avez pas désapprouvées, quoiqu'après les avoir lues vous ayez jugé à propos de me défendre la continuation de cette correspondance; je crois que mon devoir m'oblige de vous avertir que j'ai reçu depuis une autre lettre, par laquelle il demande avec beaucoup d'instance la permission de rendre une visite paisible, ou à mon père, ou à vous, ou à mes deux oncles, accompagné de milord M.... Je demande là-dessus vos ordres.

Je ne vous dissimulerai pas, madame, que, si la défense n'avoit pas été renouvelée, & si d'autres dispositions n'avoient pas fait renvoyer Hannah si subitement de mon service, je me serois hâtée de faire réponse à cette lettre, pour dissuader M. Lovelace de son dessein, dans la crainte de quelque accident dont la seule pensée me fait frémir.

Ici je ne puis retenir les marques de ma douleur, en considérant que toute la peine & tout le blâme tombent sur moi, quoiqu'il me paroisse que j'ai servi utilement à prévenir de grands maux, & que je n'ai été l'occasion d'aucun. Car a-t-on pu supposer que je fusse capable de gouverner les passions de l'un ou de l'autre des deux adversaires? A la vérité, j'ai eu sur l'un quelque

Digitized by Google

légère influence, ſans lui avoir donné raiſon, juſqu'à préſent, de penſer qu'elle lui ait acquis le moindre droit ſur ma reconnoiſſance. Sur l'autre, madame, qui peut ſe flatter d'en avoir aucune ?

C'eſt pour moi une peine des plus ſenſibles, de me voir dans la néceſſité de rejeter tout le mal ſur mon frère, quoique ma réputation & ma liberté ſoient ſacrifiées à ſon reſſentiment & à ſon ambition. Avec de ſi juſtes ſujets de douleur, ne m'eſt-il pas permis de parler ?

L'aveu que je vous fais, madame, étant également reſpectueux & volontaire, j'oſe humblement préſumer qu'on n'exigera point de moi que je produiſe la lettre. Il me ſemble que la prudence & l'honneur me le défendent, parce que le ſtyle en eſt violent. M. Lovelace ayant appris (par d'autres voies, je vous aſſure, que par la mienne ou par celle d'Hannah) une partie des rigueurs avec leſquelles je ſuis traitée, ſe croit autoriſé à les mettre ſur ſon compte, par quelques diſcours de la même violence qui ſont échappés à quelques-uns de mes proches.

Me diſpenſer de lui répondre, c'eſt le mettre au déſeſpoir, & lui donner lieu de croire tous ſes reſſentimens juſtifiés, quoique je ſois fort éloignée d'en avoir la même opinion. Si je lui fais réponſe, & ſi, par conſidération pour moi,

Digitized by Google

il prend le parti de la patience, ayez la bonté, madame, de considérer les obligations qu'il se flattera de m'avoir imposées. Je ne vous prierois pas de faire cette réflexion, si j'étois aussi prévenue qu'on le suppose en sa faveur. Mais, pour vous marquer encore mieux combien je suis éloignée de la prévention qu'on m'attribue, je vous demande en grâce, madame, de considérer si l'offre d'embrasser le célibat, que je vous ai faite à vous-même, & que j'exécuterai religieusement, n'est pas, après tout, le meilleur moyen de nous délivrer honnêtement de ses prétentions. Renoncer à lui, sans déclarer que je ne serai jamais à M. Solmes, c'est lui faire conclure que, dans les fâcheuses circonstances où je suis, j'ai pris le parti de me déterminer en faveur de son rival.

Si ces représentations ne paroissent d'aucun poids, il ne reste, madame, qu'à faire l'essai des systêmes de mon frère, & je me résignerai à ma destinée, avec toute la patience que je tâcherai d'obtenir du ciel par mes prières. Ainsi, laissant tout à votre prudence, avec le soin d'examiner s'il convient, ou non, de consulter mon père & mes oncles sur ce que je prends la liberté de vous écrire; si je dois répondre, ou non, à la lettre de M. Lovelace; & par qui, dans le premier cas, ma réponse lui doit être envoyée.

Digitized by Google

Je demeure, madame, votre très-malheureuse, mais toujours très-obéissante fille,

CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au matin.

ON m'apporte à ce moment la réponse de ma mère. Elle m'ordonne, comme vous verrez, de la jeter au feu, mais comme je la crois sûrement entre vos mains, & que vous vous garderez bien de la faire voir à personne, ses intentions n'en seront pas moins remplies. Elle est sans date & sans adresse.

CLARISSE,

NE dites pas que tout le blâme & toute la peine retombent sur vous. J'ai plus de part que vous à l'un & à l'autre, & je suis bien plus innocente. Lorsque votre opiniâtreté est égale à la passion de tout autre, ne blâmez pas votre frère. Nous avions raison de croire qu'Hannah servoit à vos correspondances. A présent qu'elle est congédiée, & qu'apparemment vous ne pourrez plus écrire à miss Howe, ni elle à vous, sans notre participation, c'est une inquiétude de moins. Je n'avois d'ailleurs aucun mécontentement d'Hannah. Si je ne le lui ai pas dit à elle-même, c'est

Digitized by Google

que je pouvois être entendue lorſqu'elle eſt venue prendre congé de moi. J'ai même élevé la voix pour lui recommander, dans quelque maiſon qu'elle puiſſe ſervir, s'il s'y trouve de jeunes filles, de ne pas entrer dans leurs correſpondances clandeſtines. Mais je lui ai gliſſé deux guinées dans la main, & je n'ai pas été fâchée d'apprendre que vous avez été beaucoup plus libérale.

Je ſuis fort embarraſſée ſur ce qui concerne votre réponſe à cet homme violent. Que penſez-vous de lui voir prendre un empire de cette nature ſur une famille telle que la nôtre? Pour moi, je n'ai fait connoître à perſonne que je fuſſe informée de votre correſpondance. Par votre dernière hardieſſe (c'en eſt une bien étonnante, Clary! d'avoir oſé continuer devant M. Solmes un ſujet que j'avois été forcée d'interrompre), vous m'avez fait craindre que pour votre défenſe vous ne fuſſiez capable d'alléguer que j'ai autoriſé vos correſpondances ſecrètes, & d'augmenter par conſéquent la déſunion que vous mettez entre votre père & moi. Vous étiez autrefois toute ma conſolation; vous m'aidiez à ſupporter mes peines. Aujourd'hui!... Mais je vois que rien n'eſt capable de vous ébranler, & je ne vous en parlerai plus. Vous êtes à pré-

Digitized by Google

ſent ſous la diſcipline de votre père. Il ne ſe laiſſera pas donner la loi, ni fléchir par des prières.

J'aurois été bien aiſe de voir la lettre dont vous me parlez, comme j'ai vu toutes les autres. L'honneur & la prudence, dites-vous, vous défendent de me la montrer. O Clariſſe! vous recevez donc des lettres que l'honneur & la prudence ne vous permettent pas de montrer à votre mère! mais il ne me convient pas de la voir, quand vous ſeriez diſpoſée à me l'envoyer. Je ne veux pas être dans votre ſecret; je ne veux pas ſavoir que vous entreteniez des correſpondances. Et, pour ce qui regarde la réponſe, ſuivez vos propres lumières. Mais qu'il ſache au moins que c'eſt la dernière fois que vous lui écrirez. Si vous lui faites une réponſe, je ne veux point la voir. Cachetez-là, ſi vous en faites une. Vous la donnerez à Chorey; & Chorey.... Mais ne croyez pas que je vous permette d'écrire.

Nous ne voulons entrer dans aucunes conditions avec lui, & l'on ne conſentira pas non plus que vous y entriez. Votre père & vos oncles ne ſeroient pas maîtres d'eux-mêmes, s'ils le voyoient à leur porte. Quelle raiſon avez-vous de vouloir l'obliger, en renonçant à M. Solmes? Ce renoncement ne ſerviroit-il

Digitized by Google

pas au contraire à nourrir ſes eſpérances, & tandis qu'il en conſervera, ſerons-nous jamais délivrés de ſes inſultes? Quand il y auroit quelque reproche à faire à votre frère, c'eſt un mal invincible, & le devoir permet-il à une ſœur d'entretenir des correſpondances qui mettent la vie de ſon frère en danger? Mais votre père a mis ſon propre ſceau à l'averſion de votre frère. C'eſt à préſent l'averſion de votre père, celle de vos oncles, la mienne, & celle de tout le monde. Qu'importe la ſource? A l'égard du reſte, votre obſtination m'a ôté le pouvoir de rien entreprendre en votre faveur. Votre père ſe charge de toutes les ſuites. Ce n'eſt plus à moi par conſéquent qu'il faut vous adreſſer. Je veux me réduire à la ſimple qualité d'obſervatrice; heureuſe, ſi je pouvois l'être avec indifférence! Tandis que j'avois quelque pouvoir, vous ne m'avez pas permis d'en faire l'uſage que j'aurois ſouhaité. Votre tante a été forcée de s'engager à ne ſe mêler de rien, ſans la participation de votre père. Attendez-vous à de rudes épreuves. Si vous avez quelque faveur à eſpérer, ce ne peut être que de la médiation de vos oncles, & je les crois même auſſi déterminés que les autres; car ils ont pour principe (hélas! ils n'ont jamais eu d'enfans) qu'une fille qui, dans l'article du mariage, ne ſe gouverne point

Digitized by Google

par l'avis de ſes parens, eſt une créature perdue.

Gardez-vous qu'on vous trouve cette lettre; brûlez-la; elle ſe ſent trop de la tendreſſe d'une mère, pour une fille dont l'obſtination ne peut être juſtifiée.

Ne m'écrivez plus. Je ne puis rien faire pour vous; mais vous pouvez tout par vous-même.

REVENONS, ma chère, à mon triſte récit. Après cette lettre, vous vous imaginez bien que je n'ai pas dû me promettre beaucoup d'effet d'une tentative directe auprès de mon père. Cependant j'ai cru qu'il étoit convenable de lui écrire, ne fût-ce que pour me rendre témoignage à moi-même, que je n'ai rien négligé. Voici ma lettre.

» Je n'ai pas la préſomption de vouloir entrer » en diſpute avec mon père. J'implore ſeulement ſa bonté & ſon indulgence ſur un point » d'où mon bonheur dépend pour cette vie, » & peut-être pour l'autre. Je le ſupplie de ne » pas faire un crime à ſa fille, d'une averſion » qu'il lui eſt impoſſible de ſurmonter. Je le » conjure de ne pas permettre que je ſois ſacrifiée à des projets & à des poſſibilités éloignées. » Je me plains du malheur que j'ai d'être bannie de ſa préſence, & priſonnière dans ma

» chambre. Sur tout autre point, je lui promets » un reſpect aveugle & une réſignation parfaite » à toutes ſes volontés. Je répète l'offre de me » borner au célibat, & je ne crains pas de le » prendre à témoin lui-même, que je n'ai » jamais donné ſujet de ſoupçonner ma fidé- » lité. Je demande en grâce qu'il me ſoit per- » mis de paroître devant lui & devant ma mère, » & de les avoir tous deux pour juges de ma » conduite ; faveur d'autant plus chère pour » moi, que j'ai trop de raiſons de croire qu'on » me dreſſe des piéges, & qu'on emploie l'arti- » fice pour tirer avantage de mes diſcours, » pendant que je n'ai pas la liberté de parler » pour ma défenſe. Je finis avec l'eſpérance » que les inſtigations de mon frère ne feront » pas perdre à une malheureuſe fille la tendreſſe » & la bonté de ſon père ».

Il faut vous faire part auſſi de la cruelle réponſe. Elle m'a été envoyée ouverte, quoique par les mains de Betty Barnes, qui m'a fait connoître à ſon air qu'elle n'en ignoroit pas le fond.

Mercredi.

JE vous écris, fille perverſe, avec toute l'indignation que votre déſobéiſſance mérite. Demander le pardon de votre faute, avec la réſolution d'y perſévérer, c'eſt une hardieſſe inſuppor-

Digitized by Google

table & ſans exemple. Eſt-ce mon autorité que vous bravez? Vos réflexions injurieuſes contre un frère qui fait l'honneur de la famille, méritent mon plus vif reſſentiment. Je vois combien vous faites peu de cas des devoirs du ſang, & j'en devine facilement la cauſe. J'ai peine à ſupporter les réflexions que cette idée offre d'elle-même. Votre conduite à l'égard d'une mère trop tendre & trop indulgente..... Mais la patience m'échappe. Continuez, fille rebelle, de vivre loin de mes yeux, juſqu'à ce que vous ayez appris à vous conformer à mes volontés. Ingrate créature! votre lettre n'eſt qu'un reproche de mon indulgence paſſée. Ne m'écrivez plus que vous ne ſachiez mieux ce que vous faites, & que vous n'ayez reconnu ce que vous devez à un père juſtement irrité.

Cette furieuſe lettre étoit accompagnée d'un billet de ma mère, ouvert auſſi & ſans adreſſe. Ceux qui prennent tant de peine à liguer tout le monde contre moi, l'ont obligée apparemment de rendre témoignage contre ſa malheureuſe fille. Mais ce qu'elle m'écrit n'étant qu'une répétition de ce qu'elle m'a dit de plus dur dans nos conférences, il eſt inutile de vous fatiguer par des redites. J'ajouterai ſeulement qu'elle donne auſſi des louanges à mon frère, & qu'elle me blâme de parler ſi librement de lui.

Digitized by Google

LETTRE XXVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi matin, 9 Mars.

M. Lovelace ne ſe rebute pas de mon ſilence. J'ai reçu de lui une autre lettre, quoique je n'aie pas répondu à la précédente.

Quelque moyen que cet homme ait l'art d'employer, il eſt inſtruit de tout ce qui ſe paſſe dans notre famille. Ma priſon, le départ d'Hannah, pluſieurs circonſtances que j'ignore moi-même, du reſſentiment & des réſolutions de mon père, de mes oncles & de mon frère, il eſt informé de tout, au moment que les choſes arrivent. Ce n'eſt point par de bonnes voies, ma chère, qu'il peut ſe procurer ces informations.

Son inquiétude paroît extrême. Il me parle de ſa paſſion pour moi & de ſon reſſentiment contre ma famille dans les termes les plus violens. Il me preſſe beaucoup de lui engager ma parole que je ne ſerai jamais à M. Solmes. Je crois qu'honnêtement je puis lui faire cette promeſſe.

Il me prie » de ne pas croire qu'il cherche à » ſe faire un mérite aux dépens d'autrui, puiſ- » qu'il ſe propoſe d'obtenir mon cœur par le » ſien, ni qu'il penſe à m'attirer dans ſes inté-

Digitized by Google

» rêts par la crainte. Mais il déclare que le » traitement qu'il reçoit de ma famille eſt ſi » inſupportable, que tous ſes amis, ſans excep- » ter milord M..... & ſes deux tantes, lui » reprochent perpétuellement de ne pas s'en » reſſentir; & s'il a le malheur, dit-il, de ne » recevoir de moi aucun ſujet d'eſpérance, il » ne peut me répondre des extrémités où ſon » déſeſpoir eſt capable de le porter ».

Il ajoute » qu'à la vérité ſes proches, ſur-tout » les dames, lui conſeillent d'avoir recours » aux loix; mais quel moyen pour un homme » d'honneur, de répondre par cette voie à » des injures verbales, de la part des gens qui » ont droit de porter une épée »?

Vous voyez, ma chère, que ce n'eſt pas ſans raiſon que ma mère appréhende comme moi quelque nouveau malheur & qu'elle m'a offert indirectement le miniſtère de Chorey pour porter ma réponſe.

Il s'étend beaucoup ſur les ſentimens de bonté dont les dames de ſa famille ſont remplies pour moi. Je n'en ſuis pas connue perſonnellement, excepté de miſs Patty Montaigu, que je me ſouviens d'avoir vue une fois chez madame *Knolly*. Il eſt naturel, je m'imagine, de chercher à ſe faire de nouveaux amis, à proportion qu'on voit baiſſer l'affection des anciens. Mais

Digitized by Google

j'aimerois mieux paroître aimable aux yeux de ma propre famille & aux vôtres, qu'à ceux de l'univers entier. Cependant les quatre dames de ſa famille ont une réputation ſi bien établie qu'il doit être agréable pour tout le monde d'avoir quelque part à leur eſtime. N'y auroit-il pas quelque moyen, par l'entremiſe de madame Forteſcue, ou par celle de M. Hickman, qui connoît milord M.... de s'informer (ſecrétement néanmoins) qu'elle eſt leur opinion ſur les circonſtances préſentes, & ſur le peu d'apparence qu'il y a déſormais que l'alliance qu'elles ont autrefois approuvée, puiſſe réuſſir. De mon côté, aſſurément, je n'ai pas aſſez bonne opinion de moi-même pour m'imaginer qu'elles puiſſent ſouhaiter de voir perſévérer leur neveu dans ſes vues, malgré tant de rebuts & de mépris. Non que je prenne beaucoup d'intérêt aux conſeils qu'elles peuvent lui donner là-deſſus; mais il ſemble que milord ayant ſigné ſa lettre précédente, & toute leur famille me faiſant aſſurer de leur amitié, je ne dois pas être mal dans leur eſprit. Je ne ſerois pas fâchée que ces aſſurances fuſſent confirmées par quelque perſonne indifférente, d'autant plus qu'ils mettent, comme on le ſait, un fort haut prix à leur alliance, à leur fortune & à leur nobleſſe, & qu'ils ſe plaignent, avec raiſon, d'être ſurpris dans le traitement

Digitized by Google

traitement que M. Lovelace a reçu de ma famille.

Jusqu'à présent, la curiosité est mon seul motif; & je me promets bien de n'en avoir jamais de plus fort, malgré les prétendus battemens de cœur dont vous m'avez soupçonnée; oui, ma chère; quand il y auroit moins de reproches à lui faire qu'il n'y en a effectivement.

J'Ai fait réponse à ses lettres. S'il me prend au mot, ma curiosité n'aura pas besoin d'être si vive, pour savoir ce que ses parens pensent de moi, quoiqu'il soit toujours fort doux d'être estimé des honnêtes gens. Voici la substance de ma réponse.

« Je lui marque mon étonnement, de le voir » si bien & si-tôt informé de tout ce qui se passe » ici. Je l'assure que, quand M. Lovelace ne » seroit pas au monde, je ne serois jamais à » M. Solmes. Je lui dis que rendre, comme » j'apprends qu'il le fait, défis pour défis à » mes proches, c'est me donner une fort mau- » vaise marque de sa politesse, & de la considéra- » tion qu'il prétend avoir pour moi; que si » j'apprends qu'il se présente à la porte d'aucun » de mes parens, pour leur rendre une visite » sans leur consentement, je prendrai la ferme

» réſolution de ne le voir de ma vie, ſi je puis » l'éviter «.

Je lui apprends qu'on a fermé les yeux ſur l'envoi de ma lettre (quoique perſonne n'ait vu ce qu'elle contient), à condition que ce ſera la dernière qu'il recevra jamais de moi; que s'il veut ſe le rappeler, il m'a entendu dire plus d'une fois, avant même que M. Solmes eût été préſenté à notre famille, que mon inclination me portoit au célibat; que M. Wyerley & d'autres prétendans peuvent lui rendre témoignage que c'étoit mon choix avant que je l'euſſe connu lui-même; que rien n'auroit été capable de m'engager à lui écrire ſur le ſujet préſent, ſi je n'avois cru reconnoître qu'il en avoit uſé aſſez généreuſement avec mon frère, & qu'il n'avoit pas été bien traité par mes amis: que, dans la ſuppoſition même qu'ils euſſent embraſſé ſes intérêts, & que j'euſſe pu renoncer à mes projets de célibat, j'aurois eu de grandes objections à former contre lui, & je les lui aurois déclarées naturellement ſi j'avois reçu ſes aſſiduités ſur un autre pied que les viſites ordinaires. Enfin, je lui déclare que, par toutes ces raiſons, j'eſpère que la ſeule lettre que je veux bien recevoir de lui ſera la dernière, & que je ne l'attends que pour y apprendre qu'il ſe rend à mes déſirs,

Digitized by Google

du moins jusqu'à des conjonctures plus heureuses.

J'ai cru devoir ajouter cette restriction, pour ne les pas pousser tout-à-fait au désespoir. Mais s'il me prenoit réellement au mot, je serois délivrée en effet d'un de mes persécuteurs.

Je vous ai promis de vous abandonner toutes ses lettres & mes réponses. Je renouvelle ma promesse, & cette raison m'empêche de donner plus d'étendue à mes extraits. Mais je ne puis assez répéter combien je souffre de la nécessité où je suis de répondre aux lettres d'un homme dont je n'ai jamais eu dessein d'encourager les prétentions, & contre lequel j'ai mille choses à objecter, sur-tout à des lettres qui ne respirent qu'une ardente passion, accompagnée d'un air d'espérance. Car, ma chère, vous n'avez jamais connu d'homme si hardi dans ses suppositions. Il ressemble aux commentateurs, qui trouvent, dans leur original, des beautés auxquelles l'auteur n'a peut-être pas songé. De même, il me remercie souvent dans les termes les plus vifs, de diverses faveurs, & d'une considération que je n'ai jamais pensé à lui accorder; de sorte que je suis quelquefois obligée de donner leur véritable explication à de prétendues bontés, que je n'aurois pu lui marquer sans m'avilir à mes propres yeux.

Digitized by Google

En un mot, ma chère, c'eſt un cheval rétif, qui fatigue la main, qui diſloque le bras pour le tenir en bride; & lorſque vous verrez ſes lettres, il ne faut pas croire que vous en puiſſiez porter de jugement ſans avoir lu mes réponſes. Si vous n'obſervez pas cette précaution, vous aurez ſouvent l'occaſion de reprocher à votre amie des illuſions d'amour propre & des *battemens* de cœur. Cependant, cet animal contradictoire ſe plaint, dans d'autres tems, que je marque auſſi peu de bonté pour lui, & que mes amis lui portent autant de haine, que s'il avoit été l'agreſſeur, ou que ſi la cataſtrophe avoit été auſſi fatale qu'on pouvoit le craindre.

Que direz-vous d'un homme qui ſemble affecter ſucceſſivement de ſe plaindre de ma froideur, & de ſe réjouir de mes faveurs imaginaires? Si le but de cette conduite étoit, tantôt de me faire acquieſcer à ſes remercîmens, tantôt de m'inſpirer plus de ſenſibilité pour ſes plaintes, & ſi cette contradiction n'eſt pas l'effet de ſa légèreté & de ſon étourderie, je le regarderai comme un des plus profonds & des plus artificieux mortels qu'on ait jamais connus, exercé peut-être au même degré dans ſes dangereuſes pratiques; & ſi jamais j'en étois ſûre, je le haïrois, s'il eſt poſſible, encore plus que je ne hais Solmes.

Digitized by Google

Mais c'eſt aſſez parler aujourd'hui de cet être inexplicable.

LETTRE XXVII.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au ſoir 9 Mars.

JE ne puis penſer, ſans impatience, à aucun des viſages avec leſquels vous êtes condamnée à vivre. Je ne ſais quel conſeil vous donner. Etes-vous ſûre que vous ne méritez pas d'être punie pour avoir empêché, quoiqu'à votre grand malheur, l'exécution du teſtament de votre grand-père; les teſtamens ſont des choſes ſacrées, mon enfant. Vous voyez que vos gens le penſent eux-mêmes, eux qui ſe croient bleſſés par la diſtinction avec laquelle vous êtes traitée dans un teſtament.

Je vous paſſe tous les nobles raiſonnemens qui ont ſervi alors à vous déterminer. Mais, puiſqu'un ſi charmant & ſi généreux exemple du reſpect filial eſt ſi mal récompenſé, pourquoi ne reprendriez-vous pas vos droits;

Votre grand-père connoiſſoit le vice de ſa famille. Il ſavoit auſſi quelle eſt la nobleſſe de vos inclinations. Peut-être lui-même (pardon, ma

Digitized by Google

chère,) a-t- il fait trop peu de bien pendant sa vie, & c'est par ce motif qu'il a mis entre vos mains de quoi réparer sa faute & celle de tous ses enfans. A votre place, je reprendrois ce qu'il vous a laissé. Je vous jure que je n'y manquerois pas.

Vous me direz que vous ne le pouvez tandis que vous êtes avec eux ? c'est ce qu'il faut voir. Croyez-vous qu'ils en puissent user plus mal qu'ils ne font avec vous ? D'ailleurs, n'est-ce pas votre droit. Et n'abusent-ils pas de votre propre générosité pour vous opprimer ? Votre oncle Harlove est un des deux exécuteurs testamentaires ; votre cousin Morden est l'autre ; insistez sur votre droit avec votre oncle ? écrivez à votre cousin. J'ose vous promettre que vos persécuteurs changeront bientôt de conduite.

Votre insolent frère, à quel titre ose-t-il vous chagriner ? Si j'étois sa sœur (je voudrois l'être pour un mois, & pas plus long-tems), je lui apprendrois bientôt à vivre. Je m'établirois dans la demeure qui m'apartient, pour y exécuter mes charmans systêmes, & rendre tout le monde heureux autour de moi. J'aurois bientôt un carrosse. Je verrois ma famille, quand elle s'en rendroit digne. Mais lorsque mon frère & ma sœur prendroient des airs trop hauts, je leur ferois connoître que je suis leur sœur & non leur servante ; & si cette déclaration ne suffisoit pas,

Digitized by Google

je leur fermerois ma porte, & je leur dirois de se tenir compagnie l'un à l'autre.

Il faut convenir néanmoins que cet excellent frère & cette aimable sœur, jugeant des choses comme il convient à de petits esprits, tels qu'ils le sont tous deux, ont quelque raison de vous traiter si mal. En mettant à part l'amour mépriſé d'un côté, & l'avarice de l'autre, quelle mortification n'eſt-ce pas depuis long-tems pour eux de se voir éclipsés par une sœur cadette ? Un soleil éclatant dans une famille ? entre des lumières si foibles ! comment l'auroient-ils pu supporter ? Entr'eux, ma chère, ils ont dû vous regarder comme un prodige ; & les prodiges, comme vous savez, obtiennent bien notre admiration, mais ne s'attirent guères notre amour. La distance entre vous & eux est immense. Votre lumière leur blesse les yeux. Quelle ombre le pur éclat de votre mérite ne doit-il pas jeter sur eux ? Est-il donc bien étonnant qu'ils embrassent la première occasion de vous rabaisser, s'ils le peuvent, à leur niveau ?

Attendez-vous, ma chère, à vous voir presser de plus en plus de ce côté-là, à proportion qu'on vous trouvera disposée à le souffrir.

A l'égard de cet odieux Solmes, je ne suis pas surprise de votre aversion pour lui. Elle me pa-

roit si sincère, qu'il est inutile de rien dire qui puisse servir à l'augmenter. Cependant, qui peut résister à ses propres talens? un des miens, comme je vous l'ai déjà dit, est de peindre les laides ressemblances. Lâcherai-je la bride à mon pinceau? Oui; car je veux justifier votre antipathie par l'opinion que j'ai du personnage, & vous faire connoître aussi que j'approuve, & que j'approuverai toujours, avec admiration, la fermeté de votre caractère.

Je me suis trouvée deux fois dans sa compagnie; & je me souviens qu'une des deux, votre Lovelace y étoit aussi. Il n'est pas besoin de vous dire, malgré votre jolie *curiosité* (qui n'est pourtant, comme vous savez, qu'une *curiosité* toute simple), la différence infinie qui est entr'eux.

Lovelace amusa la compagnie, avec sa gaieté ordinaire, & fit rire tout le monde par ses récits. C'étoit avant que cette énorme créature eût été proposée pour vous. Solmes rit aussi; mais ce fut d'une manière de rire qui lui est propre; car je m'imagine que les trois premières du moins de ses années, n'ont été que des cris continuels; & ses muscles n'ont jamais pu se remonter au ton de rire ordinaire. Son sourire (je doute que vous l'ayez jamais vu sourire, ou du moins que vous lui en ayez jamais donné sujet) son

Digitized by Google

fourire, dis-je, eſt ſi peu naturel aux traits de ſon viſage, qu'on le prendroit pour la grimace d'un furieux ou d'un fou.

J'attachai mon attention ſur lui, comme je fais toujours ſur ces ſeigneurs de nouvelle création, pour me réjouir de leurs ſingularités. En vérité, je fus dégoûtée, juſqu'au point d'en être choquée. Mais je me rappelle d'avoir pris plaiſir particulièrement à voir retomber cette épaiſſe phyſionomie dans ſon état naturel, quoique lentement, comme ſi les muſcles qui avoient ſervi à ſes contorſions euſſent tourné ſur des gonds rouillés.

L'amour même ne ſeroit-il pas horrible de la part d'un tel mari? Pour moi, ſi j'étois ſa femme, (mais qu'ai-je fait à moi-même, pour m'occuper un moment de cette ſuppoſition)? je ne connoîtrois de plaiſir que dans ſon abſence, ou lorſque j'aurois occaſion de le quereller. Une femme vaporeuſe, qui a beſoin de quelqu'un ſur qui elle puiſſe exercer ſes caprices, pourroit s'accommoder d'une figure ſi révoltante; & cette ſeule raiſon, qui mettroit tous les domeſtiques à couvert de ſa mauvaiſe humeur, ſerviroit peut-être à leur faire bénir leur maître. Mais, pour peu qu'une femme eût de délicateſſe, quelle honte n'auroit-elle pas de ſe ſur-

Digitized by Google

prendre jamais dans le moindre deſſein de l'obliger.

C'en eſt aſſez pour ſa figure. Du côté de ſon autre moitié, il paſſe pour le plus rampant de tous les mortels, lorſqu'il eſpère gagner quelqu'un par cette voie : inſolent, d'ailleurs, pour ceux qu'il n'a pas d'intérêt à ménager. N'eſt-ce pas le véritable caractère d'une ame baſſe & ſans honneur ? On aſſure qu'il eſt méchant, vindicatif ; & que, s'il eſt déſobligé par quelqu'un, ſa haine embraſſe toute une famille. Mais c'eſt particulièrement contre la ſienne que ſa mauvaiſe volonté s'exerce. On m'a dit qu'entre tous ſes parens, il n'y en a pas un d'auſſi mépriſable que lui. C'eſt peut-être la raiſon qui le fait penſer à les déshériter tous.

Ma femme de chambre, qui eſt parente d'un de ſes gens, me raconte qu'il eſt haï de tous ſes fermiers, & qu'il n'a jamais eu un domeſtique qui ait dit du bien de lui. Comme il les ſoupçonne de le tromper, parce qu'il juge d'eux apparemment par lui-même, il en change continuellement. Ses poches, dit-on, ſont ſans ceſſe chargées de clefs ; de ſorte que, s'il a quelqu'un à traiter (pour des amis, il n'en a que dans votre famille), il eſt une heure à trouver celle dont il a beſoin ; & ſi c'eſt celle du vin qu'il lui faut,

il le va toujours chercher lui-même. Au reſte, ce n'eſt pas un embarras qu'il ait fort ſouvent; car il ne reçoit pas d'autres viſites que celles qu'il doit à la néceſſité. Un homme d'honneur aimeroit mieux paſſer la nuit dehors, que de prendre un lit dans ſa maiſon.

Et voilà néanmoins l'homme qu'on a choiſi, par des vues auſſi ſordides que les ſiennes, pour en faire le mari, c'eſt-à-dire, le ſeigneur & le maître de Clariſſe Harlove.

Mais peut-être n'eſt-il pas auſſi mépriſable qu'on le repréſente. Il eſt rare qu'on faſſe une peinture bien juſte des caractères extrêmement bons ou extrêmement mauvais. La faveur exalte les uns, & la haine déprime les autres. Mais votre oncle Antonin a dit à ma mère, qui lui objectoit ſon avarice, qu'on ſe propoſe de le lier en votre faveur. Un bon lien de chanvre lui conviendroit bien mieux que celui du mariage. Mais n'eſt-ce pas une marque que ſes protecteurs même le regardent comme une ame baſſe, puiſqu'ils croient avoir beſoin de le brider par des articles? ſur quoi, ma chère? Peut-être ſur votre néceſſaire. Mais je ſuis bien bonne de m'arrêter ſi long-tems à cet odieux portrait. Vous ne devez pas être à cet homme-là: voilà ce qui eſt clair à mes yeux..., quoique la manière de l'éviter ne le ſoit pas

tant, à moins que vous ne vous établiſſiez dans l'indépendance à laquelle vous avez droit.

MA mère eſt venue m'interrompre; elle a voulu voir ce que j'avois écrit. J'ai eu l'impertinence de lui lire le portrait de votre Solmes.

Elle eſt convenue » que cet homme n'eſt pas » extrêmement propre à inſpirer des ſentimens; » qu'il n'a pas les dehors les plus heureux. » Mais qu'eſt-ce que la figure dans un mari? » Et tout de ſuite, elle m'a grondée de vous ſoutenir dans votre réſiſtance aux volontés d'un père. De là, on eſt paſſé à me faire une bonne leçon ſur la préférence que mérite un homme capable de remplir ſes devoirs extérieurs & domeſtiques, par oppoſition à des prodigues & à des libertins: ſujet très-utile, ſans doute, ſoit que les applications ſoient juſtes ou qu'elles ne le ſoient pas. Mais pourquoi ces ſages parens, en diſant trop de mal des perſonnes qui leur déplaiſent, mettent-ils les gens dans le cas de les défendre? Lovelace n'eſt pas un prodigue. Il n'a pas d'obligations qu'il ne rempliſſe au-dehors; quoique véritablement je le croie aſſez libertin. Et puis, après nous avoir pouſſées à rendre une juſtice des plus ſimples, on ne manque point de nous accuſer de prévention. Et de-là vient le

Digitized by Google

déſir, qui n'eſt d'abord qu'une pure *curioſité*, de ſavoir ce que les amis d'un homme penſent de nous; d'où naît enſuite, aſſez probablement, une diſtinction, une préférence, ou quelque ſentiment de cette nature,

Ma mère m'a commandé de récrire du moins cette page. Mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, ma bonne maman. Il eſt vrai, ma chère, que je ne voudrois pas avoir perdu ce caractère pour tout au monde, parce qu'il eſt ſorti naturellement de ma plume. Je n'ai jamais rien écrit d'agréable pour moi-même, qui ne l'ait été auſſi pour vous. La raiſon en eſt toute ſimple; c'eſt qu'entre vous & moi, nous n'avons qu'une ame, avec cette ſeule différence, que vous me ſemblez quelquefois un peu trop grave, & que je vous parois ſans doute un peu trop éveillée.

C'eſt probablement cette différence de nos caractères qui fait que nous nous aimons ſi parfaitement l'une & l'autre, que pour me ſervir des termes de Norris, *il ne peut naître de troiſième amour entre deux.* Chacune de nous ayant quelque choſe qui manque aux yeux de l'autre, & chacune néanmoins aimant aſſez l'autre pour ſouffrir qu'elle lui en diſe ſon avis; ou plutôt, peut-être, aucune des deux ne ſouhaitant de s'en corriger; cette diſpoſition écarte une ſorte de rivalité qui pourroit exciter dans l'une & dans l'autre

Digitized by Google

un peu d'humeur ſecrète, & la tourner par degrés en envie, qui deviendroit à la fin haine ou mauvaiſe volonté. Si le cas eſt tel que je le dis, ma chère, je ſuis d'avis que chacune garde ſon défaut, & qu'elle en tire le meilleur parti qu'elle pourra. Le naturel ne plaide-t-il pas en notre faveur? Nommez-moi des héros ou des héroïnes qui ſoient jamais parvenus à vaincre un défaut naturel; les uns, l'avarice; d'autres, la gravité, comme dans ma meilleure amie; d'autres, l'étourderie, comme dans celle qu'il eſt inutile que je nomme.

Je dois vous avertir, ma chère, que je n'ai pu me diſpenſer de ſatisfaire la curioſité de ma mère (car vous n'êtes pas la ſeule qui ayez de la *curioſité*), ni même de lui laiſſer voir de tems en tems quelques pages de vos propres lettres.

On m'interrompt ici. Mais je reprendrai bientôt la plume, pour vous raconter ce qui s'eſt paſſé, en cette occaſion, entre ma mère & moi. Le détail en eſt d'autant plus intéreſſant, qu'elle faiſoit tomber ſes réflexions tout à la fois ſur ſa fille, ſur Hickman ſon favori, & ſur votre Lovelace.

VOICI le récit auquel je me ſuis engagée. Je ne « ſaurois diſconvenir, m'a-t-elle dit, qu'il n'y ait » quelque choſe d'un peu dur dans la ſituation

» de miſs Harlove, quoiqu'il ſoit bien fâcheux
» auſſi, comme le dit ſa mère, qu'une fille dont
» l'obéiſſance s'eſt toujours fait admirer ſur les
» moindres points, s'oppoſe à la volonté de ſes
» parens dans le point eſſentiel. Mais, pour
» rendre juſtice aux deux parties, ſi l'on ne peut
» s'empêcher de plaindre miſs Harlove, & de
» reconnoître que l'homme qu'on la preſſe de
» recevoir n'a pas l'eſpèce de mérite qu'une ame
» auſſi délicate que la ſienne peut ſouhaiter rai-
» ſonnablement dans un mari, n'eſt-il pas vrai
» auſſi que cet homme eſt préférable à un libertin,
» qui s'eſt battu, d'ailleurs, en duel, avec ſon
» frère? C'eſt ce que les pères & mères doivent
» penſer, quand on retrancheroit même cette
» circonſtance. Il ſeroit bien étrange qu'ils ne
» ſuſſent pas ce qui eſt le plus convenable à leurs
» enfans ».

Oui, ai-je répondu en moi-même, ils doivent l'avoir appris par leur propre expérience, ſi de petites vues ſordides ne leur donnent pas en faveur d'un homme la même prévention qu'ils reprochent à leur fille en faveur d'un autre; & s'il n'y a pas quelque oncle bizarre, un oncle Antonin, qui fortifie cette prévention, comme il ne l'inſpire que trop à ma mère: pauvre petit eſprit, rampant d'un côté, abſolu de l'autre, eſt-ce à lui de raiſonner ſur les devoirs des en-

Digitized by Google

fans à l'égard des pères, ſans avoir appris ce que les pères doivent auſſi à leurs enfans? Mais c'eſt votre mère, ſouffrez que je le diſe, qui a gâté les trois frères par des excès mal entendus de douceur & de complaiſance.

« Vous voyez, a continué la mienne, que » je tiens, ma fille, une conduite bien différente » avec vous. Je vous ai propoſé un homme du » caractère le plus doux, & le plus poli, comme » le plus ſage & le plus réglé ».

Je n'ai pas une trop grande idée, ma chère, du jugement de ma mère ſur ce qui eſt *le plus poli*. Elle juge de l'honnête Hickman pour ſa fille, comme je ſuppoſe qu'elle auroit fait il y a vingt ans pour elle-même. Hickman me paroît de cette trempe un peu ſurannée, j'entends pour le caractère; trop maniéré, ma chère, trop formaliſte, comme vous en conviendrez vous-même.

« D'excellente famille, a continué ma mère, » riche en biens clairs, & qui peuvent encore » augmenter » (c'eſt une conſidération, comme vous voyez, qui eſt d'un grand poids ſur l'eſprit de ma mère). « Je vous prie, je vous demande » en grâce de l'encourager, ou du moins, de » ne pas prendre droit de ſon attachement & de » ſa ſoumiſſion pour le faire ſouffrir ».

Oui, vraiment! lui marquer de la bonté, afin

afin qu'il prenne bientôt avec moi des airs familiers. Il faut tenir cette sorte d'hommes à une juste distance de soi ; c'est mon avis.

« Cependant j'aurai bien de la peine à vous » faire entrer là-dessus dans mes sentimens. » Que diriez-vous si je vous traitois, comme » miss Harlove est traitée par son père & par » sa mère » ?

« Ce que je dirois, madame ? La réponse est » aisée. Je ne dirois rien. Croyez-vous qu'un tel » traitement, à l'égard d'une jeune personne de » ce mérite, ne soit pas insupportable » ?

« Doucement, *Nancy*, doucement. Vous » n'avez entendu qu'une partie ; & n'en fallût-il » juger que par quelques endroits de ses lettres » que vous m'avez lus, il me semble qu'il y a » quelque chose à redire. Ce sont ses parens, » après tout. Ils doivent savoir ce qui lui con- » vient. Miss Clarisse Harlove, toute charmante » qu'elle est, doit avoir fait ou dit quelque » chose qui les porte à la traiter si mal ; car » vous savez quelle tendresse ils avoient pour » elle ».

« Mais, s'il est vrai qu'elle soit sans reproche, » madame, combien ne sont-ils pas condam- » nables, dans votre propre supposition » ?

Ensuite est venu « le bien immense de M. » Solmes, son habileté à le ménager ». (J'ai

été fâchée de voir arriver si-tôt cette dernière réflexion. Comme on se porte, ai-je dit, à prendre la défense de ceux qui aiment l'argent, quand on ne le hait pas soi-même! Cependant, pour la générosité, ma mère est une reine en comparaison de Solmes).

« Ne sait-on pas quels sont les étranges effets » de la prévention, en amour, dans le cœur des » jeunes personnes »?

Je ne comprends pas, ma chère, pourquoi l'on prend plaisir à supposer toujours de l'amour aux gens. La *curiosité* produit d'autres *curiosités*. Voilà tout, je m'imagine.

Elle s'est étendue de fort bonne foi sur la personne de M. Lovelace, & sur ses qualités naturelles & acquises. Mais elle est revenue à dire qu'une fille en devoit juger par les yeux d'une mère, & non par les siens. Cependant elle n'a su que répondre à l'offre que vous faites de vous réduire au célibat, & de rompre avec lui: savoir, a-t-elle dit, *si*, *si*, (en faisant trois ou quatre *si* d'un seul), *si* l'on peut s'y fier.

Mais *l'obéissance sans réserve*, sans aucun égard aux raisons, est le refrain de la chanson de ma mère; & l'application, ma chère, me regarde comme vous.

Je reconnois volontiers que l'obéissance aux parens est un devoir du premier ordre. Mais je

bénis le ciel de n'être pas exposée aux mêmes épreuves. Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu'on n'est pas poussé à s'en écarter. Mais peu de jeunes personnes, avec le pouvoir de secouer honnêtement le joug, seroient capables de votre patience.

La crainte de vous offenser me fait rejeter tout ce qui se présente à mon esprit sur la conduite que votre père, vos oncles & tout le reste de vos parens, tiennent avec vous.

Mais je commence à prendre une haute idée de ma pénétration, en considérant que je ne me suis jamais senti d'amitié sincère que pour vous, dans toute votre famille. Je ne suis pas faite pour aimer ces gens-là. La sincérité est un devoir à l'égard de nos amis; c'est l'excuse qu'Anne Howe peut apporter à miss Clarisse Harlove. Cependant j'aurois dû excepter votre mère, qui est une femme respectable, & qui mérite à présent de la compassion. Comment doit-elle avoir été traitée, pour se trouver si misérablement subjuguée? C'est à quoi le bon vieux vicomte ne s'attendoit guère, lorsqu'il maria sa chère fille, sa fille unique, à un homme de si belle apparence, & qu'elle trouvoit elle-même de son goût. Une autre que moi traiteroit votre père de tyran. Tout le monde lui doit ce nom, & vous ne devez pas vous en offenser, si vous aimez votre mère. D'un

autre côté, on ne sauroit s'empêcher de la trouver moins à plaindre, lorsqu'on se rappelle que c'est elle-même qui s'est attiré ses disgrâces (soit que la mauvaise humeur de votre père vienne de sa goutte ou de toute autre cause), par une foiblesse indigne de sa naissance & de ses belles qualités, en accordant tout à des esprits hautains & présomptueux (bornez cette réflexion à votre frère, si vous avez peine à l'étendre plus loin); & cela, dans quelle vue? pour se procurer une tranquillité passagère, qui méritoit d'autant moins d'être considérée, que les efforts qu'elle a faits pour y parvenir, n'ont servi qu'à fortifier l'ascendant des autres, à proportion qu'ils ont affoibli le sien, & l'ont rendu enfin esclave d'un empire arbitraire, qui est fondé sur sa patience. Et quel en est le fruit? de se voir forcée aujourd'hui, contre son propre jugement, d'abandonner le plus digne de ses enfans, & de le sacrifier à l'amour-propre & à l'ambition du plus indigne. Mais je me hâte de passer à d'autres sujets. Me pardonnerez-vous d'en avoir tant dit? J'ajouterai néanmoins que ce n'est pas la moitié de ce que j'ai dans le cœur.

On attend ce soir de Londres M. Hickman. Je l'ai prié de s'y informer, un peu soigneusement, de la vie que Lovelace mène à la ville. S'il ne l'a pas fait, il n'aura pas lieu d'être con-

Digitized by Google

vent de mon humeur. Cependant ne vous attendez pas à des récits fort avantageux. Lovelace eſt une créature intrigante & remplie d'inventions.

En vérité, nous devrions mépriſer ſouverainement ces meſſieurs-là. Que ne laiſſent-ils en repos nos pères & nos mères, au lieu de les venir tourmenter par leurs offres dotées, par leurs proteſtations, par leurs belles peintures d'établiſſement, & par toutes leurs oſtentations ridicules, qui ne tourment qu'à nôtre propre tourment? Vous & moi, ne pourrions-nous pas mener enſemble la plus charmante vie du monde, & ne les voir tous qu'avec mépris? Pourquoi prêter l'oreille à leurs flatteries, & nous laiſſer prendre au piège, comme les plus ſots de tous les oiſeaux, pour tomber dans un état d'eſclavage ou de vile ſubordination? Le bel avantage, d'être traitées en princeſſes pendant quelques ſemaines, pour l'être en eſclaves pendant tout le reſte de notre vie! De bonne foi, ma chère, je les regarde tous comme vous regardez Solmes; je ne puis les ſouffrir. Mais vos parens (car je ne veux plus leur donner le nom de vos amis, dont ils ſont indignes), vos parens, dis-je, qui ſont capables de vous vendre au prix qui leur eſt offert par un miſérable, & qu'il ne peut leur compter qu'en dépouillant tous les ſiens de leurs reverſions natu-

relles, faut-il beaucoup de justice & de raison pour les trouver aussi méprisables que lui?

M. Hickman fondera milord M... sur l'article que vous me recommandez. Je pourrois vous dire d'avance ce que milord répondra, lui & les siens, lorsqu'on les fera tomber sur cette matière. Qui ne se feroit pas honneur d'une alliance avec miss Clarisse Harlove? Madame Fortescue m'a dit qu'ils ne parlent de vous qu'avec admiration.

Si vous n'avez pas trouvé assez de clarté dans mes avis sur votre situation, je les répète en un seul mot. Reprenez vos droits. Tout le reste suivra naturellement.

On nous a dit ici que madame Norton, comme votre tante Hervey, s'étoit déclarée pour le parti de l'obéissance aveugle. Si elle a pu penser que la part qu'elle a eue à votre éducation, & vos admirables qualités naturelles & acquises, doivent être prostituées à un misérable tel que Solmes, je la déteste pour toute ma vie. Il peut vous venir à l'esprit que je cherche à diminuer un peu la considération que vous avez pour cette vertueuse femme. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas tout-à-fait; car, pour vous avouer la vérité, je ne l'aime pas tant que je l'aimerois, si, vous la voyant aimer un peu moins, j'étois bien sûre que vous m'aimez plus qu'elle.

Votre mère vous a déclaré que vous aurez à

souffrir de rudes épreuves; que vous êtes désormais sous la discipline de votre père (ces termes seuls sont capables de m'inspirer du mépris pour ceux qui donnent occasion de les employer); qu'il n'est plus en son pouvoir de vous secourir & que, si vous avez quelque faveur à espérer, ce n'est plus que par la médiation de vos oncles. Je suppose que vous écrirez à ces deux arbitres de votre sort, puisqu'on vous a défendu de les voir. Mais est-il possible qu'une telle femme, une telle sœur, une telle mère, n'ait aucune influence dans sa propre famille? Qui souhaitera de se marier, comme vous le dites si bien, lorsqu'il pourra vivre dans le célibat? Ma bile recommence à s'échauffer. Reprenez vos droits, ma chère: c'est tout ce que je puis dire à présent; de peur de vous offenser, lorsque j'ai le malheur de ne pouvoir vous servir.

ANNE HOWE.

LETTRE XXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Vendredi, 10 Mars.

TROUVEZ bon, ma chère, que je vous rappelle quelques endroits de votre lettre, qui me touchent sensiblement.

En premier lieu, vous me permettrez de vous dire que, malgré l'abattement de mes esprits, je suis très-fâchée contre vos réflexions sur mes proches; particulièrement contre celles qui regardent mon père & la mémoire de mon grand père. Votre mère même n'échappe point au tranchant de votre censure. Dans le sentiment d'un cuisant chagrin, on s'emporte quelquefois à parler librement de ceux qu'on aime & qu'on honore le plus; mais on n'est pas bien aise que d'autres prennent la même liberté. D'ailleurs vous avez un tour d'expression si vif contre tout ce que vous prenez en aversion, que lorsque ma chaleur est un peu refroidie, & que mes réflexions me font appercevoir à quoi j'ai donné occasion, je suis obligée de tourner mes reproches contre moi-même. Convenons donc qu'il me sera permis de vous adresser mes plaintes, lorsque je les croirai justifiées par ma situation; mais que votre rôle sera d'adoucir l'amertume de mes chagrins, par des avis que personne n'entend mieux à donner que vous; avec cet avantage extrême, que vous savez parfaitement quel prix j'y ai toujours attaché.

Je ne puis désavouer que mon cœur ne soit flatté de me voir secondé par votre jugement, dans le mépris que je crois devoir à M. Solmes. Cependant, permettez-moi de vous dire qu'il

Digitized by Google

n'eſt pas ſi horrible que vous le repréſentez, du moins par la figure ; car, du côté de l'ame, tout ce que j'ai appris de lui me porte à croire que vous lui avez rendu juſtice. Mais votre talent eſt ſi ſingulier pour peindre, comme vous dites, les laides reſſemblances, & votre vivacité ſi extraordinaire, que l'un & l'autre vous emportent quelquefois hors des bornes de la vraiſemblance. En un mot, ma chère, je vous ai vue plus d'une fois prendre la plume, dans la réſolution d'écrire tout ce que votre eſprit, plutôt que la vérité, pourroit vous dicter de convenable à l'occaſion. On pourroit penſer qu'il m'appar[illegible] d'autant moins de vous quereller là-deſſus, que vos dégoûts & vos averſions viennent ici de la tendreſſe que vous avez pour moi. Mais ne devons nous pas toujours juger de nous-mêmes & de ce qui nous touche, comme nous pouvons nous figurer raiſonnablement que les autres jugeroient de nous & de nos actions ?

A l'égard du conſeil que vous me donnez de reprendre mes droits, je ſuis réſolue de ne jamais entrer en diſpute avec mon père, quelque mal qui puiſſe m'en arriver. J'entreprendrai peut-être une autre fois de répondre à tous vos raiſonnemens ; mais je me contente d'obſerver aujourd'hui que Lovelace même me jugeroit moins digne de ſes ſoins, s'il me croyoit

Digitized by Google

capable d'une autre résolution. Ces hommes, ma chère, au travers de toutes leurs flatteries, ne laissent pas de jeter les yeux devant eux sur le solide. Et ce n'est pas là-dessus que je les condamne. L'amour, considéré en arrière, doit paroître une grande folie, lorsqu'il a conduit à la pauvreté des personnes nées pour l'abondance, & qu'il a réduit des ames généreuses à la dure nécessité de l'obligation & de la dépendance.

Vous trouvez, dans la différence de nos caractères, une raison fort ingénieuse de l'amitié que nous avons l'une pour l'autre. Je ne me la ferois jamais imaginée. Elle peut avoir quelque chose de vrai; mais, vrai ou non, il est certain que, de sang froid, & lorsque je me donnerai le tems de réfléchir, je ne vous en aimerai que mieux pour vos corrections & vos reproches, quelque sévérité que vous y puissiez mettre. Ainsi ne m'épargnez point, ma chère amie, lorsque vous me surprendrez dans la moindre faute. J'aime votre agréable raillerie. Vous savez que je l'aime: & toute sérieuse que vous me croyez, vous ai-je jamais reproché d'être *trop éveillée*, comme vous le dites trop durement de vous-même?

Une des premières conditions de notre amitié a toujours été de nous dire ou de nous écrire mutuellement ce que nous pensons l'une de l'autre; & je crois cette liberté indispensable,

dans toutes les liaisons de cœur qui ont la vertu pour fondement.

J'ai prévu que votre mère se déclareroit pour l'obéissance aveugle de la part des enfans. Malheureusement la nature des circonstances m'ôte le pouvoir de me conformer à ses principes: je le devrois, comme dit madame Norton, si je le pouvois. Que vous êtes heureuse de n'avoir rien à démêler qu'avec vous-même, dans le choix qu'on vous invite à faire de M. Hickman! Que je le serois aussi, si j'étois traitée avec la même douceur! Je ne pourrois pas, sans rougir, m'entendre prier par ma mère, & prier inutilement, d'encourager un homme aussi exempt de reproche que M. Hickman.

Sérieusement, ma chère miss Howe, je n'ai pu lire, sans confusion, que votre mère ait dit, en parlant de moi, que tout est à craindre de la prévention *en amour*, dans les jeunes personnes de notre sexe. J'en suis d'autant plus touchée, que vous-même, ma chère, vous me semblez prête à me pousser de ce côté là. Comme je ferois fort blâmable d'user avec vous du moindre déguisement, je ne disconviendrai pas que cet homme, ce Lovelace, ne soit une personne pour laquelle on pourroit prendre assez de goût, si son caractère étoit aussi irréprochable que celui de M. Hickman, ou même s'il y avoit quelque

Digitized by Google

espérance de pouvoir le ramener. Mais il me semble que le mot d'amour, quoique si-tôt prononcé, laisse un son qui a bien de la force & de l'étendue. Cependant je trouve que, par des mesures violentes, on peut être menée, comme pas à pas, à quelque chose qu'on pourroit nommer..... Je suis assez embarrassée à trouver un nom..... qu'on pourroit nommer *une sorte de goût conditionnel*, ou quelque chose d'approchant. Mais, pour le nom d'amour, tout légitime & tout charmant qu'il est dans plusieurs cas, tels que celui de la parenté, celui de la société, & plus encore dans le cas de nos devoirs suprêmes, où il mérite proprement le nom de divin, il me semble que, borné au sens étroit & particulier, qui ne regarde que nous-mêmes, le son n'en est pas fort agréable. Traitez-moi aussi librement que vous le souhaiterez sur les autres points. Cette liberté, comme je vous l'ai dit, ne fera qu'augmenter mon amitié. Mais je voudrois, pour l'honneur de notre sexe, que, soit qu'il soit question de moi ou d'une autre, vous ne laissassiez pas couler si facilement, de votre bouche ou de votre plume, l'imputation d'amour; parce que c'est un double triomphe pour les hommes, qu'une femme de votre délicatesse, & aussi pleine de mépris pour eux que vous voulez qu'on le pense, puisse leur livrer

Digitized by Google

en quelque sorte une amie, comme une sotte créature malade d'amour, avec une espèce de joie de sa foiblesse.

J'aurois quelques autres observations à faire sur vos deux dernières lettres, si j'avois l'esprit plus libre. J'ai voulu m'arrêter seulement aux endroits qui m'avoient frappée le plus, & dont j'ai cru ne pouvoir trop tôt vous avertir. Nous reviendrons à ce qui se passe ici; mais ce sera dans une autre lettre.

LETTRE XXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Samedi, 11 Mars.

Il m'est venu tant de messages insultans de la part de mon frère & de ma sœur, & des déclarations de guerre si ouvertes, annoncées par Betty Barnes, avec son effronterie ordinaire, qu'avant que de m'adresser à mes oncles, suivant l'ouverture que ma mère m'a donnée dans sa lettre, j'ai jugé à propos de leur faire mes plaintes d'un procédé si peu fraternel. Mais je m'y suis prise d'une manière qui vous donnera beaucoup d'avantage sur moi, si vous continuez d'expliquer mes termes par quelques endroits de mes premières lettres. En un mot,

Digitized by Google

vous aurez une plus belle occaſion que jamais de me croire engagée bien loin en amour, ſi les raiſons que j'ai eues de changer un peu de ſtyle, ne vous en font pas porter un jugement plus favorable. J'ai cru devoir entrer dans leurs propres idées, & puiſqu'ils veulent abſolument que je ſois prévenue pour M. Lovelace, je leur donne ſujet de ſe confirmer dans leur opinion, plutôt que d'en douter.

En peu de mots, voici les raiſons de ce changement. Premièrement ils ont fondé leur principale batterie ſur l'aveu que je leur ai fait d'avoir le cœur libre: & ſuppoſant ainſi que je n'ai rien à combattre, ils affectent de regarder ma réſiſtance comme une pure obſtination; d'où ils concluent que mon averſion pour Solmes peut être aiſément ſurmontée, & qu'elle doit l'être par l'obéiſſance que je dois à mon père, & par la conſidération du bien général de la famille.

En ſecond lieu, quoiqu'ils emploient cet argument pour me fermer la bouche, ils paroiſſent fort éloignés de s'en rapporter à mon aveu, & ils me traitent avec autant de violence & de mépris, que ſi j'étois amoureuſe d'un laquais de mon père; de ſorte que l'offre conditionnelle de renoncer à M. Lovelace ne m'a procuré aucune faveur.

Digitized by Google

D'un autre côté, puis-je me persuader que l'antipathie de mon frère soit bien fondée? Le crime de M. Lovelace, celui du moins qu'on fait retentir sans cesse à mes oreilles, est sa passion désordonnée pour les femmes. C'en est un grand sans doute. Mais est-ce par affection pour moi que mon frere lui fait ce reproche? Non, toute sa conduite fait trop connoître qu'il est animé par d'autres vues.

La justice m'oblige donc, en quelque sorte, d'élever un peu la voix pour la défense d'un homme qui, malgré ses justes ressentimens, n'a pas voulu faire tout le mal qu'il pouvoit, tandis que mon frère s'est efforcé de lui en faire beaucoup, s'il l'avoit pu. Il m'a semblé qu'il étoit à propos de les alarmer un peu par la crainte que les méthodes qu'ils emploient ne soient directement opposées à celles qu'ils auroient dû prendre pour répondre à leurs propres vues. Après tout, ce n'est pas faire un compliment si flatteur à M. Lovelace que de laisser penser que je le préfere à l'homme dont on m'épouvante. Miss Howe, me suis-je dit, m'accuse d'une prétendue molesse, qui m'expose aux insultes de mon frère: je veux me figurer que je suis sous les yeux de cette chère amie, & faire un peu l'essai de son esprit, au risque de reconnoître qu'il ne me sied pas bien.

C'eſt ſur ces réflexions que je me ſuis déterminé à écrire les lettres ſuivantes à mon frère & à ma ſœur.

« TRAITÉE comme je le ſuis, en partie ou » peut-être entièrement par vos inſtigations, » mon frère, il doit m'être permis de vous en » faire mes plaintes. Mon intention n'eſt pas de » vous déplaire, dans ce que j'ai à vous écrire; » mais je dois m'expliquer avec liberté. L'occa- » ſion m'y oblige.

» Permettez qu'en premier lieu je rappelle à » votre mémoire, que je ſuis votre ſœur, & » que je ne ſuis pas votre ſervante. Vous en con- » clurez, s'il vous plaît, qu'il ne convient, ni à » moi de ſouffrir, ni à vous d'employer le lan- » gage amer & paſſionné qu'on me tient de votre » part, dans une occaſion où je n'ai pas d'ordre » à recevoir de vous.

» Suppoſons que je duſſe me marier à l'homme » que vous n'aimez pas, & que j'euſſe le mal- » heur de ne pas trouver en lui un mari tendre » & civil; feroit-ce une raiſon pour vous d'être » un frère incivil & déſobligeant? Devriez-vous » avancer le tems de mes infortunes, ſi j'étois » deſtinée à les eſſuyer un jour? Je ne fais pas » difficulté de le dire nettement; le mari qui » me traiteroit plus mal, en qualité de femme,

» que

» que vous ne m'avez traitée depuis quelque
» tems en qualité de sœur, seroit sans doute un
» barbare.

» Demandez-vous à vous-même, monsieur,
» si vous auriez fait le même traitement à votre
» sœur Bella, dans la supposition qu'elle eût reçu
» les soins de l'homme que vous haïssez? S'il y a
» de l'apparence que non, souffrez, mon frère,
» que je vous exhorte à régler moins votre con-
» duite sur ce que vous me croyez capable de
» supporter, que sur ce que le devoir vous per-
» met d'entreprendre.

» Comment le prendriez-vous de la part d'un
» frère, si vous en aviez un, qui, dans un cas
» de la même nature, tînt à votre égard la con-
» duite que vous tenez avec moi? Vous ne sau-
» riez avoir oublié la courte réponse que vous
» fîtes à mon père même, lorsqu'il vous pro-
» posa miss *Doily*. *Elle n'est pas de mon goût*;
» tels furent vos termes; & l'on eut la bonté de
» n'y plus penser.

» Croyez-vous que j'ignore à qui je dois attri-
» buer mes disgrâces, lorsque je me rappelle
» avec quelle indulgence mon père m'a permis
» de rejeter d'autres offres; & qui je dois accuser
» d'avoir formé une ligue en faveur d'un homme
» dont la personne & le caractère souffrent bien

Digitized by Google

» plus d'objections qu'aucun de ceux qu'on m'a
» permis de refuser?

» Je n'entreprends point de comparer les deux
» sujets. Et qui oseroit dire en effet qu'il y ait la
» moindre comparaison? La différence, au désa-
» vantage de l'un, ne consiste que dans un point,
» qui est, à la vérité, de la plus grande impor-
» tance : mais pour qui? pour moi-même assuré-
» ment, si j'étois disposée à le favoriser; & de
» moins pour vous que pour tout autre. Cepen-
» dant, si vous ne parvenez pas, par votre étrange
» politique, à réunir cet homme & moi, comme
» des parties qui souffrent pour la même cause,
» vous me trouverez aussi déterminée à renoncer
» à lui, que je le suis à refuser l'autre. J'ai fait
» l'ouverture de cette proposition. Ne me confir-
» mez pas dans l'opinion que les difficultés
» viennent de vous.

» Il est bien triste pour moi de pouvoir dire
» que, sans avoir à me reprocher de vous avoir
» jamais offensé, j'ai un frère en vous, mais que
» je n'y ai point un ami.

» Peut-être ne daignerez vous pas entrer
» dans les raisons de votre dernière conduite
» avec une foible petite sœur. Mais si vous ne
» devez point de politesse à cette qualité, non
» plus qu'à mon sexe, rien ne peut vous dis-
» penser de la justice.

Digitized by Google

» Accordez-moi la liberté d'observer aussi » que le principal but de l'éducation qu'on donne » aux jeunes gens dans nos universités, est de » leur apprendre à raisonner juste & à se rendre » maîtres de leurs passions. J'espère encore, » mon frère, que vous ne donnerez pas lieu » à ceux qui nous connoissent tous deux, de » conclure que l'une a fait plus de progrès, à » sa toilette, dans la seconde de ces deux doc- » trines, que l'autre à l'université. Je suis vé- » ritablement affligée d'avoir sujet de le dire; » mais j'ai entendu remarquer plusieurs fois que » vos passions indomptées ne font pas d'honneur » à votre éducation.

» Je me flatte, monsieur, que vous ne vous » offenserez pas de la liberté que j'ai prise avec » vous. Vous ne m'en avez donné que trop de » raison; & vous en avez pris sans raison, de » bien plus étranges avec moi. Si vous vous » trouvez offensé, faites moins d'attention à » l'effet qu'à la cause. Alors, pour peu que vous » vous examiniez vous-même, la cause ne man- » quera pas de cesser, & l'on pourra dire avec » justice qu'il n'y aura point de gentilhomme » plus accompli que mon frère.

» C'est, je vous assure, monsieur, dans les » véritables sentimens d'une sœur, malgré la » dureté avec laquelle vous me traitez, & nul-

Digitized by Google

» lement par préſomption, comme vous avez
» paru trop prompt à m'en accuſer, que je me
» haſarde à vous donner ce conſeil. Je demande
» au ciel de faire renaître l'amitié dans le cœur
» de mon frère unique. Faites-moi retrouver en
» vous, je vous en conjure, un ami compa-
» tiſſant? car je ſuis & je ſerai toujours votre
» affectionnée ſœur,

CL. HARLOVE.

Voici la réponſe de mon frère.

JE prévois qu'on ne verra pas la fin de votre impertinent griffonnage, ſi je ne prends pas le parti de vous écrire. Je vous écris donc; mais ſans entrer en diſpute avec un petit eſprit plein de hardieſſe & de préſomption, c'eſt pour vous défendre de me tourmenter par votre joli galimatias. Je ne ſais à quoi l'eſprit eſt bon dans une femme, ſi ce n'eſt à lui faire prendre une ridicule eſtime d'elle-même, & à lui faire regarder tous les autres avec mépris. Le vôtre, Miſs l'effrontée, vous élève au-deſſus de votre devoir, & vous apprend à mettre au-deſſus de vous les leçons & les ordres de vos parens. Mais ſuivez la même route, Miſs; votre mortification n'en ſera que plus cuiſante. C'eſt tout ce que j'ai à vous répondre, mon enfant; elle le ſera, ou j'y per-

Digitized by Google

drai ma peine, ſi votre préférence continue pour cet infâme Lovelace, qui eſt juſtement déteſté de toute votre famille. Nous voyons avec la dernière évidence, comme nous n'avions que trop de raiſons de le ſoupçonner, qu'il a pris de fortes racines dans vos inclinations un peu précoces; mais plus ces racines auront de force, plus on trouvera le moyen d'en employer pour arracher le vilain de votre cœur. Par rapport à moi, malgré votre impudent conſeil, & les réflexions non moins impudentes qui le précédent, ce ſera votre faute ſi vous ne me trouvez pas toujours votre ami & votre frère. Mais ſi vous continuez de vouloir un mari tel que Lovelace, attendez-vous à ne trouver jamais ni l'un ni l'autre dans

JAMES HARLOVE.

Il faut vous donner à préſent une copie de ma lettre à ma ſœur, & de ſa réponſe.

PAR quelle offenſe, ma chère ſœur, ai-je pu mériter qu'au lieu d'employer tous vos efforts pour adoucir la colère de mon père, comme il eſt bien sûr que je l'aurois fait pour vous, ſi le malheureux cas où je me trouve eût été le vôtre, vous ayez le cœur aſſez dur pour allumer contre moi non-ſeulement la ſienne, mais encore celle

Digitized by Google

de ma mère? Mettez-vous à ma place, ma chère Bella, & ſuppoſez qu'on voulût vous faire épouſer M. Lovelace, pour lequel on vous croit de l'antipathie; ne regarderiez-vous pas cet ordre comme une loi bien fâcheuſe? Cependant votre dégoût pour M. Lovelace ne ſauroit être plus grand que le mien pour M. Solmes. L'amour & la haine ne ſont pas des paſſions volontaires.

Mon frère regarde, peut-être, comme la marque d'un eſprit mâle, d'être inſenſible à la tendreſſe. Nous l'avons entendu, toutes deux, ſe vanter de n'avoir jamais aimé avec diſtinction; & dominé comme il eſt par d'autres paſſions, rebuté d'ailleurs dans ſon premier eſſai, peut-être ſon cœur ne recevra-t-il jamais d'autres impreſſions. Qu'avec des inclinations ſi viriles, il condamne & il maltraite une malheureuſe ſœur, dans des circonſtances où il ſatisfait par-là ſon antipathie & ſon ambition; ce n'eſt pas une choſe qui doive paroître ſi ſurprenante. Mais qu'une ſœur abandonne la cauſe d'une ſœur, & qu'elle ſe joigne à lui pour animer un père & une mère, dans un cas qui intéreſſe le ſexe, & qui pourroit avoir été ſon propre cas; en vérité, Bella, cette conduite n'eſt pas fort jolie.

Nous nous ſouvenons toutes deux d'un tems où M. Lovelace paſſoit pour un homme qu'on pouvoit ramener, & où l'on étoit bien éloigné de

Digitized by Google

regarder comme un crime l'espérance de le faire rentrer dans le chemin de la vertu & de l'honneur. Je ne souhaite pas d'en faire l'expérience. Cependant je ne fais pas difficulté de dire que, si je n'ai aucun penchant pour lui, les méthodes qu'on emploie pour me forcer de recevoir un homme tel que M. Solmes, sont capables de m'en inspirer.

Mettez à part un moment tous les préjugés, & comparez ces deux hommes du côté de la naissance, de l'éducation, de la personne, de l'esprit, & des manières; & du côté même de la fortune, en y comprenant les reversions. Prenez la balance, ma sœur, pesez vous-même. Cependant j'offre toujours de me réduire au célibat, si l'on veut accepter ce parti.

La disgrâce où je suis condamnée est un cruel tourment pour moi. Je voudrois pouvoir obliger tous mes amis; mais la justice, l'honnêteté me permettent-elles d'épouser une homme qu'il m'est impossible de souffrir? Si je ne me suis jamais opposée à la volonté de mon père, si j'ai toujours fait ma satisfaction d'obliger & d'obéir, jugez de la force de mon antipathie par ma douloureuse résistance.

Ayez donc pitié de moi, ma très-chère Bella! ma sœur, mon amie, ma compagne, ma conseillère, & tout ce que vous étiez dans un tems

Digitized by Google

plus heureux ! Soyez aujourd'hui l'avocate de votre très-affectionnée,

CL. HARLOVE.

A miſs CLARY HARLOVE.

QUE ma conduite ſoit *fort jolie* ou non dans vos ſages idées, je vous aſſure que je dirai mon opinion de la vôtre. Avec toute votre prudence, vous n'êtes qu'une petite folle, à qui l'amour fait tourner la tête. C'eſt ce qui paroît clairement dans vingt endroits de votre lettre. A l'égard de vos offres de célibat, c'eſt une chanſon, à laquelle perſonne n'eſt diſpoſé à ſe fier. C'eſt un de vos artifices pour éviter de vous ſoumettre à votre devoir & à la volonté des meilleurs parens du monde, tels que les vôtres ont toujours été pour vous.... quoiqu'ils s'en voient aujourd'hui fort bien récompenſés.

Il eſt vrai que nous vous avions toujours crue d'un naturel doux & aimable. Mais pourquoi paroiſſiez-vous telle? vous n'aviez jamais été contrariée. On vous a toujours laiſſé faire vos propres volontés. Vous ne trouvez pas plutôt de l'oppoſition au déſir de vous jeter entre les bras d'un vil libertin, que vous nous montrez ce que vous êtes. Il vous eſt impoſſible d'aimer M. Solmes, voilà le prétexte; ma ſœur, ma ſœur, la raiſon

Digitized by Google

véritable, c'eſt que vous avez Lovelace au fond du cœur ; un miſérable, déteſté, juſtement déteſté de toute la famille, & qui a trempé ſes mains dans le ſang de votre frère. Cependant vous voudriez le faire entrer dans notre alliance: dites, le voudriez-vous ?

Je ne retiens pas mon impatience, de la ſeule ſuppoſition que j'aie pu avoir le moindre goût pour un homme de cette eſpèce. S'il a reçu autrefois, comme vous le prétendez, quelque encouragement de la part de notre famille, c'étoit avant que ſon miſérable caractère fût connu. Les preuves qui ont fait une ſi forte impreſſion ſur nous en devoient faire autant ſur vous, & n'y auroient pas manqué, ſi vous n'aviez pas été une petite folle, d'un tempérament trop avancé, comme tout le monde le reconnoît dans cette occaſion.

Bon dieu ! quel étalage de beaux termes en faveur de ce miſérable ! Sa naiſſance, ſon éducation, ſa perſonne, ſon eſprit, ſes manières, ſon air, ſa fortune, ſes reverſions, ſont appelées au ſecours, pour groſſir ce merveilleux catalogue! Quelle effuſion d'un cœur qui ſe pâme d'amour! Et vous embraſſeriez le parti du célibat? Oui, j'en réponds, tandis que toutes ces perfections imaginaires éblouiſſent vos yeux ! Mais finiſſons: je voudrois ſeulement que, dans l'opinion que

Digitized by Google

vous ſemblez avoir de votre bel eſprit, vous ne priſſiez pas tous les autres pour des inſenſés que vous croyez pouvoir mener en bride avec votre ton plaintif.

Vous écrirez auſſi ſouvent qu'il vous plaira; mais cette réponſe ſera la dernière que vous recevrez, ſur le même ſujet,

D'ARABELLE HARLOVE.

J'AVOIS deux lettres prêtes pour chacun de mes oncles, que j'ai données à un domeſtique qui s'eſt préſenté dans le jardin, en le priant de les remettre à leur adreſſe. Si je dois juger des réponſes par celles que j'ai reçues de mon frère & de ma ſœur, je n'ai rien d'agréable à me promettre. Mais lorſque j'aurai tenté tous les expédiens, j'aurai moins de reproches à me faire s'il arrive quelque choſe de fâcheux. Je vous enverrai une copie de ces deux lettres, auſſi-tôt que je ſaurai comment elles ont été reçues, ſi l'on me fait la grâce de m'en informer.

Digitized by Google

LETTRE XXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Dimanche au ſoir, 12 Mars.

CET homme, ce Lovelace, me jette dans une furieuſe inquiétude. Sa hardieſſe & ſa témérité vont à l'excès. Il étoit aujourd'hui à l'égliſe, dans l'eſpérance apparemment de m'y voir : cependant, ſi c'étoit ſon motif, ſes intelligences ordinaires doivent l'avoir trompé.

Chorey, qui étoit à l'égliſe, m'a dit qu'elle avoit obſervé particulièrement ſon air fier & hautain, lorſqu'il s'eſt tourné du banc où il étoit aſſis, vers le banc de notre famille. Mon père & mes deux oncles s'y trouvoient. Ma mère & ma ſœur y étoient auſſi. Heureuſement mon frère n'y étoit pas. Ils ſont tous revenus en déſordre. Comme c'eſt la première fois qu'il ſe ſoit fait voir ici depuis la malheureuſe rencontre, toute l'aſſemblée n'a eu des yeux que pour lui.

Quelles peuvent avoir été ſes vues, s'il s'étoit propoſé de prendre un air de bravade & de défi, comme Chorey & d'autres croient l'avoir remarqué ? Eſt-il venu pour me voir ? Mais, en tenant cette conduite à l'égard de ma famille, a-t-il cru me rendre ſervice ou me plaire ? Il ſait combien

il en eſt haï ; & il ne daigne pas prendre la peine, quoique apparemment fort inutile, d'adoucir du moins leur haine.

Souvenez-vous, ma chère, qu'entre vous & moi, nous avons ſouvent obſervé ſon orgueil. Vous l'en avez même raillé ; & loin de diſculper là-deſſus, il a paſſé condamnation. En l'avouant, il croit avoir fait aſſez. Pour moi, j'ai toujours penſé que, dans ſa ſituation, l'orgueil eſt un aſſez mauvais ſujet de plaiſanterie. C'eſt un vice ſi petit, ſi inutile, dans les gens d'une haute naiſſance ! S'ils méritent du reſpect, ne ſont-ils pas ſûrs d'en obtenir, ſans qu'il ſoit néceſſaire de l'exiger ? En d'autres termes, vouloir s'attirer du reſpect par des manières hautaines, c'eſt faire voir qu'on ſe défie de ſon propre mérite ; c'eſt avouer qu'on ne s'en juge pas digne par ſes actions. La diſtinction, ou la qualité, peut-être un ſujet d'orgueil pour ceux en qui c'eſt une acquiſition nouvelle. Alors les réflexions & le mépris qu'il attire ſur eux en deviennent le contrepoids.

Avec tant d'autres avantages, ſur-tout du côté de la perſonne & de la figure ; du ſavoir même, comme on aſſure qu'il en a, être orgueilleux & hautain ! tandis qu'il eſt condamné & démenti par les traits de ſon viſage : que je le trouve inexcuſable ! Orgueilleux de quoi ? ce n'eſt pas de bien faire ; ſeul orgueil qu'on pourroit peut-

Digitized by Google

être justifier. Orgueilleux des avantages extérieurs ? Mais cette foiblesse, dans ceux ou celles qui en sont capables, ne doit-elle pas les conduire bientôt à se défier de l'intérieur ? Quelques gens pourroient craindre qu'on ne marchât sur eux, s'ils ne prenoient un air de fierté : crainte, après tout, bien humiliante, puisqu'elle suppose, si l'on peut parler ainsi qu'ils y marchent eux-mêmes. Mais un homme tel que lui doit être sûr que l'humilité ne lui serviroit que d'ornement.

On ne peut lui refuser beaucoup de talens ; mais ces talens, & tous ses avantages personnels, ont été pour lui comme autant de pièges. Je ne me trompe point dans ce jugement, d'où il faut conclure que le mal & le bien, pesés dans une balance égale, ce ne seroit pas le bien qui l'emporteroit.

Si mes amis avoient conservé un peu de confiance pour cette discrétion dont ils ne m'accusent pas de manquer, j'ose dire que j'aurois pénétré tous ses défauts. Alors j'aurois été aussi ferme à le congédier que je l'ai été à rejeter tous les autres, & que je le serai éternellement à refuser M. Solmes. Que ne connoissent-ils le fond de mon cœur ? Il étoufferoit, plutôt que de former jamais volontairement un désir qui puisse jeter la moindre tache sur eux, sur mon sexe, ou sur moi-même.

Digitized by Google

Je vous demande grâce, ma chère, pour mes graves ſoliloques; c'eſt le nom que je puis lui donner. Comment me ſuis-je laiſſé entraîner de réflexions en réflexions! mais l'occaſion en eſt préſente. Tout eſt ici en mouvement ſur le même ſujet. Chorey dit qu'il a cherché les yeux de ma mère, qu'il lui a fait une profonde révérence, & qu'elle lui a rendu ſa politeſſe. Il a toujours admiré ma mère : je crois qu'elle n'auroit pas eu d'averſion pour lui, ſi on ne lui avoit ordonné d'en avoir; & ſans cette malheureuſe rencontre entre lui & ſon fils unique.

Le docteur Lewin étoit à l'égliſe. Ayant obſervé, comme tout le monde, l'embarras que la vue de M. Lovelace cauſoit à toute notre famille, il a eu l'attention de l'engager après le ſervice dans un entretien aſſez long, pour laiſſer le tems à tous mes proches de remonter en carroſſe.

Il paroît que mon père s'anime de plus en plus contre moi. On me dit la même choſe de mes oncles; ils ont reçu mes lettres ce matin. Leur réponſe, s'ils daignent m'en faire quelqu'une, me confirmera ſans doute l'imprudence que ce téméraire a eue de ſe préſenter ſi mal-à-propos à l'égliſe.

On les croit fâchés contre ma mère, pour le retour de politeſſe dont elle n'a pu ſe diſpenſer.

Digitized by Google

Ainſi la haine s'attaque juſqu'aux devoirs communs de la civilité, quoiqu'ils doivent être conſidérés du côté de celui qui les rend, plutôt que de celle qui les reçoit. Mais ils concluent tous, m'aſſure-t-on, qu'il ne leur reſte qu'un ſeul moyen pour mettre fin aux inſultes. C'eſt donc ſur moi que la peine va retomber. Qu'aura gagné cet imprudent, & quel avantage en tirera-t-il pour ſes vues (1)?

Ma plus grande crainte eſt que cette apparition, pire que celle de quelque fantôme, n'annonce des entrepriſes encore plus hardies. S'il a l'audace de ſe préſenter ici, comme il me preſſe inſtamment de le permettre, je tremble qu'il n'y ait du ſang répandu. Pour éviter ce malheur, je ſouffrirois volontiers, s'il n'y avoit pas d'autre moyen, qu'on m'enterrât toute vive.

Ils ſont tous en conſultation. Je ſuppoſe qu'il eſt queſtion de mes lettres. Ils s'étoient aſſemblés dès le matin, & c'eſt à cette occaſion que mes oncles ſe ſont trouvés à l'égliſe. Je vous enverrai les copies de ces deux lettres, lorſque j'autai vu ſi je puis vous envoyer en même tems celles des réponſes. Celle-ci n'eſt que..... quoi dirai-je? elle n'eſt que l'effet de mes craintes

(1) On verra dans la lettre XXXVI quels étoient les motifs qui avoient amené M. Lovelace à l'égliſe.

Digitized by Google

& de mon reſſentiment contre l'homme à qui je dois les attribuer. Six lignes auroient contenu tout ce qu'elles ont de commun avec mon hiſtoire.

CL. HARLOVE.

LETTRE XXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi 13 Mars.

C'EST en vain que tu me preſſes, toi & tes camarades (1), de retourner à la ville auſſi long-tems que cette fière beauté me tiendra dans l'incertitude. Si j'ai gagné juſqu'à préſent un peu de terrein, je n'en ai l'obligation qu'à ſon inquiétude pour la ſûreté de ceux que j'ai mille raiſons de haïr.

Ecris donc, me dis-tu, ſi tu ne veux pas venir. A la vérité, je puis écrire, & je le puis ſans m'embarraſſer ſi j'ai de la matière ou non pour mes lettres. Ce que tu vas lire en ſera la preuve.

(1) L'auteur remarque que ces meſſieurs affectoient ſouvent de s'écrire en ſtyle romain, comme ils le nommoient entr'eux, & qu'ils étoient convenus de prendre en bonne part toutes ſortes de libertés mutuelles, lorſqu'elles étoient dans ce ſtyle. Il ſe trouve ſouvent dans leurs lettres des citations de leurs meilleurs poëtes, qu'on s'eſt contenté de traduire en proſe, & qui ne demandent pas de l'être autrement.

Le

Digitized by Google

Le frère de ma déesse m'a suscité, comme je te l'ai raconté au château de M..., un nouveau concurrent, le moins dangereux homme du monde par la figure & les qualités, mais le plus redoutable par ses offres.

Cet homme a captivé, par ses propositions, les ames de tous les Harloves. Les ames! ai-je dit. Toute cette famille est sans ame, à l'exception de celle qui m'a charmé. Mais cette ame incomparable est actuellement renfermée & maltraitée par un père, le plus sombre & le plus absolu de tous les hommes, à l'instigation d'un frère le plus arrogant & le plus présomptueux. Tu connois leur caractère; ainsi je n'en souillerai pas mon papier.

Mais connois-tu rien de si détestable que d'être amoureux de la fille, de la sœur & de la nièce d'une famille que je dois éternellement mépriser? &, ce qui me fait donner au diable, de sentir croître ma passion, je ne dirai pas par le mépris, par l'orgueil, par l'insolence d'une beauté adorée, mais par des difficultés qui ne paroissent venir que de sa vertu. Je suis puni de n'être pas un adroit pécheur, un hypocrite, de n'avoir aucun égard pour ma réputation, de permettre à la médisance d'ouvrir la bouche contre moi. Mais l'hypocrisie m'est elle donc nécessaire, à moi qui suis en possession de tout emporter

au moment que je parois, & aux conditions qu'il me plaît d'impoſer ; à moi qui n'ai jamais inſpiré de crainte, ſans un mêlange ſenſible d'amour prédominant ? Le poëte a dit » que la vertu » n'eſt qu'un rôle de théatre, & que celui qui » paroît vertueux montre moins ſon naturel » que ſon art ».

Fort bien ; mais il me ſemble que je ſuis forcé à la pratique de cet art, ſi je veux réuſſir auprès d'une femme qui mérite véritablement de l'admiration. Au fond, pourquoi recourir à l'art ? Ne puis-je me réformer ? Je n'ai qu'un vice. Qu'en dis-tu, Belford ? Si quelque mortel connoît mon cœur, c'eſt toi ſeul. Tu le connois.... autant du moins que je le connois moi-même. Mais c'eſt un trompeur abominable, car il en a mille fois impoſé à ſon maître. Son maître ? c'eſt ce que je ne ſuis plus. J'ai ceſſé de l'être, depuis le moment où j'ai vu, pour la première fois, cette femme angélique. J'y étois préparé, néanmoins, par la peinture qu'on m'avoit faite de ſon caractère ; car, tout éloigné qu'on eſt de la vertu, il faudroit être un enragé pour ne pas l'admirer dans autrui. La viſite que je rendis à la pauvre Arabelle ne fut, comme je te l'ai dit, qu'une erreur de l'oncle, qui prit une ſœur pour l'autre, & qui, au lieu de m'introduire auprès d'une divinité que j'avois entendu vanter au retour

Digitized by Google

de mes voyages, ne me fit voir qu'une très-simple mortelle. Je ne laissai pas d'avoir assez de peine à me dégager, tant je trouvai de facilité & d'empressement dans cette sœur. Ma crainte étoit de tompre avec une famille de qui j'espérois recevoir une déesse.

Je me suis vanté d'avoir aimé une fois dans ma vie, & je crois qu'effectivement c'étoit de l'amour. Je parle de ma première jeunesse, & de cette coquette de qualité, dont tu sais que j'ai fait vœu de punir la perfidie, sur autant de femmes qu'il pourra m'en tomber entre les mains. Je crois que, pour m'acquiter de ce vœu, j'ai déjà sacrifié dans divers climats, plus d'une hécatombe à ma vengeance. Mais, en me rapelant ce que j'étois alors, & le comparant à ce que je me trouve aujourd'hui, je suis obligé de reconnoître que je n'avois jamais été véritablement amoureux.

Comment s'est-il donc fait, me demanderas-tu, qu'après avoir eu tant de ressentiment de me voir trompé, je n'aie pas laissé de conserver le goût de la galanterie? je vais te l'apprendre autant que je pourrai m'en souvenir; car c'est parler de fort loin. Ma foi! cela est venu... attends, il ne m'est pas trop aisé de te le dire; cela est venu, je crois, d'un goût violent pour la nouveauté. Ces diables de poëtes, avec leurs descriptions célestes, m'échauffèrent autant l'i-

magination que la divine Clariſſe m'enflamme aujourd'hui le cœur. Ils m'inſpirèrent l'envie de créer des déeſſes. Je ne penſai qu'à faire l'eſſai de ma nouvelle verve, par des ſonnets, des élégies, des madrigaux. Il me fallut une Iris, une Cloris, une Sylvie, comme aux plus célèbres. Il fallut donner à mon Cupidon des ailes, des traits, des flammes, & tout l'attirail poétique. Il fallut me faire un fantôme de beauté, la placer où d'autres ne ſe ſeroient jamais aviſés d'en trouver; & ſouvent je me ſuis vu dans l'embarras pour un ſujet, lorſque ma déeſſe de nouvelle création avoit été moins cruelle qu'il ne convenoit au ton plaintif de mon ſonnet ou de mon élégie.

D'ailleurs, il entroit une autre ſorte de vanité dans ma paſſion; je me voyois bien reçu des femmes en général: jeune & vain, comme j'étois alors, je me ſentois flatté d'une eſpèce de tyrannie que j'exerçois ſur leur ſexe, en faiſant tomber ſur l'une ou ſur l'autre un choix qui ne manquoit pas de faire vingt jalouſes: c'eſt un plaiſir dont je puis t'aſſurer que j'ai joui mille fois. J'ai vu, avec plus de ſatisfaction que tu ne le ſaurois croire, l'indignation briller dans les yeux d'une rivale. J'ai vu monter la rougeur ſur plus d'un viſage. J'ai vu briſer de dépit plus d'un éventail; avec des réflexions peut-être ſur

la liberté que se donnoit une autre femme de souffrir tête à tête un jeune folâtre, qui ne pouvoit, après tout, leur faire à toutes la même grâce à la fois.

En un mot, Belfort, c'étoit l'orgueil, comme je le reconnois aujourd'hui, qui m'avoit excité, plus que l'amour, à me signaler par mes ravages, après la perte de ma conquête. Je m'en étois cru aimé, autant du moins que je croyois l'aimer. Ma vanité me persuadoit même qu'elle n'avoit pu s'en défendre. Ce choix étoit approuvé de tous mes amis, qui ne souhaitoient que de me voir bien enchaîné, parce qu'ils se sont défiés, de bonne heure, de mes principes de galanterie. Ils remarquoient que toutes les femmes du bel air, celles qui aiment la danse, le chant, la musique, étoient passionnées pour ma compagnie. En effet, connois-tu quelqu'un, (la vanité va me saisir, si je n'y prends garde); mais parle naturellement, Belfort, nommerois-tu quelqu'un qui danse, qui chante, qui touche toutes sortes d'instrumens d'aussi bonne grâce que ton ami?

Mon intention n'est pas de donner dans l'hypocrisie, jusqu'à m'aveugler sur des qualités que tout le monde me reconnoît. Loin de moi les déguisemens étudiés de l'amour-propre, les fausses affectations d'humilité, & tous les petits arti-

Digitized by Google

fices par lesquels on surprend l'estime des sots. Ma vanité sera toujours ouverte pour les qualités dont je n'ai l'obligation qu'à moi-même, telles que mes manières, mon langage, mon air, ma contenance ferme, mon goût d'ajustement. Je puis faire gloire de tout ce que j'ai acquis. Pour mes talens naturels, je n'en prends pas droit de m'estimer davantage. Tu es assez badin pour me dire que je n'en ai pas sujet : & peut-être aurois-tu raison. Mais si je vaux mieux par l'esprit que le commun des hommes, c'est un avantage que je ne me suis pas donné ; & s'enorgueillir d'une chose dont l'abus nous rend coupables, sans qu'il y ait aucun mérite à s'en bien servir, c'est se parer, comme le geai de la fable, d'un plumage emprunté.

Mais, pour revenir à ma coquette, je n'avois pu supposer que la première femme qui m'avoit donné des chaînes (chaînes de soie d'ailleurs, fort différentes des chaînes de fer que je porte aujourd'hui), m'eût jamais quitté pour un autre homme ; & lorsque je m'étois vu abandonné, j'avois attaché au faux bien que j'avois perdu plus de prix que je ne lui en avois trouvé dans la possession.

Aujourd'hui, Belford, j'éprouve toute la force de l'amour. Je ne pense, je ne puis penser, qu'à la divine Clarisse Harlove. Harlove ! que

Digitized by Google

ce nom détesté me coûte à prononcer ! mais compte que je lui en ferai prendre un autre, & ce sera celui (1) de l'amour même. Clarisse ! nom charmant, que je ne puis prononcer sans être attendri jusqu'au fond du cœur. Te serois-tu jamais figuré que moi, qui me suis flatté jusqu'à présent de faire en amour autant de faveur que j'en reçois ; que moi, dis-je, lorsqu'il s'agit de quitter l'honorable carrière du plaisir pour me jeter dans des entraves, je fusse capable de ce fol excès de tendresse ; Je ne me le pardonne pas à moi-même ; & laissant les trois premiers vers suivans aux amans langoureux, je trouve les effets que cette fatale passion produit dans mon cœur, bien mieux exprimés par les trois derniers (2).

» L'amour agit différemment, suivant la différence des ames qu'il inspire. Il allume, » dans les naturels doux, un feu qui l'est aussi, » comme celui de l'encens qui brûle sur » l'autel ».

» Mais les ames violentes sont la proie des » flammes les plus terribles. C'est un feu dont » le souffle des passions augmente l'impétuosité, » qui monte orgueilleusement, & qui brûle » pour la vengeance ».

(1) Le nom de Lovelace, qui signifie *lien d'amour*.
(2) Ils sont de *Dryden*.

Digitized by Google

Oui, la vengeance. Car peux-tu penser que, si je n'étois pas retenu par l'opinion que la stupide famille des Harlove ne travaille que pour moi, je supporterois un moment leurs insultes ? Qui me croira jamais capable de me laisser braver comme je le suis, menacer comme je suis menacé, par ceux à qui ma seule vue cause de l'effroi, & sur tout par ce frère brutal, qui me doit la vie, (une vie, à la vérité, qu'il n'est pas digne de perdre par mes mains), si mon orgueil n'étoit plus satisfait de savoir que, par l'espion même qu'il entretient pour m'observer, je le joue à mon gré, j'enflamme, je refroidis ses violentes passions autant qu'il convient à mes vues, je l'informe assez de ma conduite & de mes intentions, pour lui faire mettre une aveugle confiance dans cet agent *à double face*, que je joue lui-même par tous les mouvemens qu'il ne reçoit que de mes volontés ?

Voilà, mon ami, ce qui élève mon orgueil au-dessus de mon ressentiment. Par cette machine, dont j'entretiens continuellement les ressorts, je me fais un amusement de les jouer tous. Le vieux matelot l'oncle n'est que mon ambassadeur auprès de la reine mère Howe, pour l'engager à se joindre à la cause des Harlove, dans la vue d'en faire un exemple pour la princesse sa fille, & à les fortifier de son secours pour le soutien d'une autorité qu'ils sont résolus de faire

valoir, bien ou mal-à-propos, sans quoi j'aurois peu d'espérance.

Quel peut être mon motif? me demandes-tu. Le voici, pauvre butord! Que ma charmante ne puisse trouver de protection hors de ma famille; car, si je connois bien la sienne, elle sera forcée de prendre la fuite ou de recevoir l'homme qu'elle déteste. Il arrivera donc, si mes mesures sont bien prises, & si mon *esprit familier* ne me manque pas au besoin, qu'elle viendra tomber entre mes bras, en dépit de tous ses proches, en dépit de son cœur inflexible: qu'elle sera tôt ou tard à moi, sans conditions, sans la réformation promise, peut-être sans qu'il soit besoin d'un long siège, & qu'il dépendra même de moi de la mettre à plus d'une épreuve. Alors je verrai tous les *faquins* & toutes les *faquines* de la famille, ramper à mes pieds. Je leur ferai la loi. Je forcerai ce frère impérieux & fouduc de venir plier le genou sur le marche-pied de mon trône.

Mes seules alarmes viennent du peu de progrès que je crains d'avoir fait jusqu'à présent dans le cœur de cette charmante pièce de glace. Un si beau teint, sur les plus beaux traits du monde, tant d'éclat dans les yeux, une taille si divine, une santé si florissante, un air si animé, toute la fleur de la première jeunesse, avec un cœur si impénétrable! En moi pour amant! l'heureux, le

favorisé Lovelace! Quel moyen d'y rien comprendre? Cependant il se trouve des gens, & j'ai parlé à quelques-uns, qui se souviennent de l'avoir vu naître. Norton, qui a été sa nourrice, se vante de lui avoir rendu, dans son enfance, les soins maternels, & d'avoir servi par degrés à son éducation. Ainsi voilà des preuves convaincantes qu'elle n'est pas descendue tout d'un coup du ciel, comme un ange. Comment se peut il donc qu'elle ait le cœur insensible?

Mais voici l'erreur, & j'appréhende bien qu'elle n'en guérisse jamais. Elle prend l'homme qu'elle appelle son père (il n'y auroit rien à reprocher à sa mère, si elle n'étoit la femme d'un tel père), elle prend les gens qu'elle appelle ses oncles, le pauvre imbécille qu'elle appelle son frère, & la mépriſable espèce de femme qu'elle appelle sa sœur, pour son père, pour ses oncles, pour son frère & sa sœur. A ces titres, elle croit devoir aux uns de la considération, aux autres du respect, avec quelque barbarie qu'elle en soit traitée. Liens sordides! misérables préjugés du berceau! Si la nature en mauvaise humeur, ne lui en avoit pas imposé, ou si elle avoit eu elle-même des parens à choisir, en auroit-elle un seul de tous ceux qui portent ce nom?

Que mon cœur souffre de la préférence qu'elle leur accorde sur moi, pendant qu'elle est con-

vaincue de l'injuſtice qu'ils me font ! convaincue que mon alliance leur feroit honneur à tous, à l'exception d'elle, à qui tout le monde doit de l'honneur, & de qui le ſang royal en recevroit. Mais combien ce cœur ne ſe ſoulèvera-t-il pas d'indignation ſi je m'apperçois que, malgré ſes perſécutions, elle héſite un ſeul moment à me préférer au miſérable qu'elle hait & qu'elle mépriſe ? Non, elle n'aura jamais la baſſeſſe d'acheter ſon repos à ce prix. Il eſt impoſſible qu'elle donne jamais les mains à des projets formés, à ſes dépens, par la malignité & l'intérêt propre. Elle a trop d'élévation pour ne pas les mépriſer dans autrui, & trop d'intérêt à les déſavouer, de peur qu'on ne la prenne pour une Harlove.

De tout ce que tu viens de lire, tu peux recueillir que je ne me hâterai pas de retourner à la ville, puiſque je dois commencer par obtenir de la dame de mon cœur, de n'être point ſacrifié à un homme tel que Solmes. Malheur à la belle, ſi, étant quelque jour forcée de tomber ſous mon pouvoir (car je déſeſpère qu'elle y vienne jamais volontairement), je trouve de la difficulté à me procurer cette aſſurance!

Ce qui ſerre mes chaînes, c'eſt que ſon indifférence pour moi ne vient d'aucun goût pour un autre homme. Mais gardez-vous bien, charmante perſonne, gardez-vous, ô la plus

Digitized by Google

relevée & la plus aimable des femmes ! de vous rabaiſſer par le moindre ſigne de préférence en faveur de l'indigne rival que vos ſordides parens n'ont ſuſcité qu'en haine de moi..... Tu diras, Belford, que j'extravague ; tu auras raiſon. Que je ſois abymé ſi je ne l'aime juſqu'à l'extravagance ! Autrement, pourrois-je ſouffrir les continuels outrages de ſon implacable famille ? Autrement, pourrois-je digérer l'humiliation de paſſer ma vie, je ne dis pas, autour de la maiſon de ſon orgueilleux père, mais autour de la paliſſade de ſon parc & des murs de ſon jardin, ſéparé d'elle néanmoins par un mille de diſtance, & ſans aucun eſpoir de découvrir du moins le bord de ſon ombre ? Autrement, me croirois-je payé, avantageuſement payé, lorſqu'après avoir été pendant quatre, cinq & ſix nuits, par des routes déſertes & des enclos couverts de bruyères, je trouve quelques froides lignes, qui aboutiſſent à me déclarer, qu'elle fait plus de cas du plus indigne ſujet de ſon indigne famille, que de moi, & qu'elle ne m'écrit que pour m'engager à ſouffrir des inſultes dont la ſeule idée me trouble le ſang ? Logé, pendant ce tems-là, dans un miſérable cabaret du voiſinage, déguiſé, comme ſi j'étois fait pour y vivre nourri & meublé, comme je me ſouviens de l'avoir été dans mon voyage de Weſtphalie. Il eſt heureux, trois-

moi, que la nécessité de cet humble esclavage ne vienne point de sa hauteur & de sa tyrannie, & qu'elle y soit assujettie la première.

Mais jamais héros de roman (à l'exception des géans & des dragons qu'ils avoient à combattre) fût-il appelé à de plus rudes épreuves? Naissance, fortune, grandeur future de mon côté. Un misérable pour rival! Ne faut-il pas que je sois déplorablement amoureux pour surmonter tant de difficultés, & braver tant de mépris? Par ma foi! j'ai honte de moi-même. Moi, d'ailleurs, qui par des obligations précédentes, me rends coupable d'un parjure, si je suis fidelle à quelque femme au monde.

Cependant, pourquoi rougirois-je de mes humiliations? N'est-il pas glorieux d'aimer celle qu'on ne peut voir sans l'aimer, ou sans la chercher, ou sans lui rendre ces deux tributs ensemble? *La cause de l'amour*, suivant Dryden, *ne sauroit être assignée. Il ne faut pas la chercher dans un visage; elle est dans l'idée de celui qui aime.* Mais s'il eût été contemporain de ma Clarisse, il auroit avoué son erreur; & prenant ensemble figure, esprit & conduite, il auroit reconnu la justice de la voix universelle en faveur de ce chef d'œuvre de la nature.

Je te crois curieux de savoir si je ne chasse pas quelque autre proie; & s'il est possible, pour un cœur aussi *banal* que le mien, de se borner

si long-tems au même objet. Pauvre Belford ! tu ne connois pas cette charmante créature, si tu peux me faire de telles questions, ou tu t'imagines me connoître mieux que tu ne fais. Tout ce qu'il y a d'excellent dans ce sexe, s'est réuni pour composer Clarisse Harlove. Jusqu'à ce que le mariage, ou d'autres intimités de la même nature, me l'aient fait trouver moins parfaite que les substances angéliques, il est impossible que je m'occupe d'une autre femme : & puis, pour un esprit tel que le mien, il y a dans cette affaire tant d'autres aiguillons que ceux de l'amour ? un si beau champ pour l'intrigue & les stratagêmes, dont tu sais que je fais mes délices ? Comptes-tu pour rien la fin qui doit couronner mes peines ? Devenir maître d'une fille telle que Clarisse, en dépit de ses implacables surveillans, en dépit d'une prudence & d'une réserve que je n'ai jamais trouvées dans aucune femme ! Quel triomphe ! quel triomphe sur tout le sexe ! D'ailleurs, n'ai-je pas une vengeance à satisfaire ; une vengeance, que la politique me fait tenir en bride, mais pour éclater dans l'occasion avec plus de furie. Conçois-tu qu'il y ait place pour une seule pensée qui ne soit d'elle, & qui ne lui soit dévouée ?

Les avis que je reçois à ce moment, me donnent lieu de croire que j'aurai besoin ici de

Digitized by Google

toi. Ainſi, tiens-toi prêt à partir au premier avis.

Que *Belton*, *Mowbray* & *Tourville* ſe tiennent prêts auſſi. Je médite quelque moyen de faire voyager James Harlove pour lui former un peu l'eſprit & les manières. Jamais ſot campagnard n'en eut plus de beſoin. N'ai-je pas dit *je médite?* Ma foi! le moyen eſt déjà trouvé. Il ne manque que de le mettre à exécution, ſans qu'on puiſſe me ſoupçonner d'y avoir eu part, C'eſt une réſolution priſe. J'aurai du moins le frère, ſi je n'ai pas la ſœur.

Mais quel que puiſſe être le ſuccès de cette entrepriſe, la carrière paroît ouverte à préſent pour de glorieux attentats. On a formé depuis quelque tems une ligue qui me menace. Les oncles & le neveu, qui ne ſortoient auparavant qu'avec un ſeul laquais, doivent en prendre deux, & ce double train doit être doublement armé, lorſque les maîtres haſarderont leurs têtes hors de leurs maiſons. Cet appareil de guerre marque une haine déclarée contre moi, & une ferme réſolution en faveur de Solmes. Je crois qu'il faut attribuer ces nouveaux ordres à une viſite que je fis hier à leur égliſe; lieu propre néanmoins pour commencer une réconciliation, ſi les chefs de la famille étoient *chrétiens*, & s'ils ſe propoſoient quelque choſe dans leurs prières. Mon

Digitized by Google

espérance étoit de recevoir une invitation, ou de trouver du moins quelque prétexte pour les accompagner à leur retour, & de me procurer ainsi l'occasion de voir ma déesse ; car je m'imaginois qu'ils n'oseroient pas refuser les devoirs communs de la civilité. Mais il semble qu'à ma vue la terreur les ait saisis & qu'ils n'aient pu s'en rendre maîtres. Je remarquai certainement du trouble sur leurs visages, & qu'ils s'attendoient tous à quelque événement extraordinaire : ils ne se seroient pas trompés, si j'avois été plus sûr du cœur de leur fille. Cependant je ne pense pas à leur nuire ; pas même à blesser un cheveu de leurs têtes stupides.

Vous aurez vos instructions par écrit, si l'occasion le demande. Mais après tout, je me figure qu'il suffira de vous montrer avec moi. Qu'on me trouve quatre hommes d'aussi bonne mine : un air aussi fier que celui de Mowbray, aussi vif, aussi mutin que celui de Belton ; aussi agréable & aussi pimpant que celui de Tourville ; aussi mâle & aussi militaire que le tien. Et moi votre chef. Où sont les ennemis que nous ne faisions pas trembler ? Enfans ! il faut que chacun vienne accompagné d'un ou deux de ces valets choisis depuis long-tems pour leurs qualités semblables à celles des maîtres.

Tu vois, ami, que j'ai écrit comme tu le désires

sires ; écrit sur quelque chose, sur rien ; sur la vengeance que j'aime ; sur l'amour que je hais, parce qu'il est mon maître ; le diable sait sur quoi ; car, en jetant les yeux sur ma lettre, je suis étonnée de sa longueur. Qu'elle fût communiquée à personne, c'est à quoi je ne consentirois pas pour la rançon d'un roi. Mais tu m'as dit qu'il me suffisoit de t'écrire pour te donner du plaisir.

Prends-en donc. Je t'ordonne d'en prendre à me lire. Si ce n'est pas pour l'écrivain, ni pour ce qu'il t'écrit, que ce soit pour faire honneur à ta parole ; sur quoi, finissant en style royal, (car n'y a-t-il pas de l'apparence que, dans la grande affaire que j'entreprends, je serai ton roi & ton empereur) ? je te dis gravement, *adieu*.

LETTRE XXXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mardi, 12 Mars.

Je vous envoie la copie de mes lettres à mes deux oncles, avec les réponses ; & vous laissant le soin d'y faire vos remarques, je n'en ferai moi-même aucune.

Digitized by Google

A M. JULES HARLOVE.

Samedi, 21 Mars.

PERMETTEZ-MOI, mon très-honoré second père, comme vous m'avez appris à vous nommer dans mes heureux jours, d'implorer votre protection auprès de mon père, pour obtenir de sa bonté la dispense d'un commandement sur lequel il ne peut insister sans me rendre misérable toute ma vie.

Toute ma vie ! je le répete. Est-ce une bagatelle, mon cher oncle ? N'est-ce pas moi qui dois vivre avec l'homme qu'on me propose ? Est-ce une autre que moi ? ne me laissera-t-on pas la liberté de juger, pour mon propre intérêt, si je puis ou si je ne puis pas vivre heureusement avec lui ?

Supposons que ce malheur m'arrive : sera-t-il prudent de me plaindre ou d'en appeler ? Et quand il le seroit, de qui espérer du secours contre un mari ? Le dégoût invincible & déclaré que j'ai pour lui ne suffiroit-il pas pour justifier ses plus mauvais traitemens, quand je me ferois toute la violence possible pour remplir mon devoir ? Et si j'obtenois cet empire sur moi-même, ne seroit-ce pas la crainte seule qui me rendroit capable d'un si grand effort ?

Digitized by Google

Je le répète encore une fois, ce n'eſt point une bagatelle, & c'eſt pour toute ma vie. De grâce, mon cher oncle, pourquoi voudroit-on me condamner à une vie miſérable ? Pourquoi ſerois-je réduite à n'avoir pour toute conſolation, que l'eſpérance d'en voir bientôt la fin ?

Le mariage qui promet le plus eſt un engagement aſſez ſolemnel pour faire trembler une jeune perſonne, lorſqu'elle y penſe ſérieuſement. Etre abandonnée à un homme étranger, & tranſplantée dans une nouvelle famille ; perdre juſqu'à ſon nom, pour marque d'une dépendance abſolue ; entrer dans l'obligation de préférer cet étranger à ſon père, à ſa mère, à tout l'univers, & l'humeur de cet étranger à la ſienne, ou de diſputer peut-être aux dépens de ſon devoir, pour l'exercice le plus innocent de ſa propre volonté ; ſe faire un cloître de ſa maiſon ; former de nouvelles connoiſſances, abandonner les anciennes ; renoncer peut-être à ſes plus étroites amitiés, ſans avoir droit d'examiner ſi cette contrainte eſt raiſonnable ou non, & ſans autre règle, en un mot, que l'ordre d'un mari ; aſſurément, monſieur, tous ces ſacrifices ne peuvent être exigés d'une jeune fille, que pour un homme qu'elle ſoit capable d'aimer. S'il en arrive autrement, quel eſt ſon malheur ! que

Digitized by Google

ſa vie eſt miſérable! en ſuppoſant qu'un ſort ſi triſte mérite le nom de vie.

Je voudrois qu'il dépendît de moi de pouvoir vous obéir à tous. Quel plus doux plaiſir pour moi que de vous obéir, ſi je le pouvois! Commencez par vous marier, m'a dit un de mes plus chers parens; l'amour ſuivra le mariage. Mais comment goûter cette maxime? Mille choſes arrivent dans les mariages les mieux aſſortis, qui peuvent n'en faire qu'un état purement ſupportable. Que ſera-ce donc lorſqu'un mari, loin de pouvoir compter ſur l'affection de ſa femme, aura raiſon d'en douter, parce qu'il ſera perſuadé qu'elle lui auroit préféré tout autre homme, ſi elle avoit été maîtreſſe de ſon choix? Combien de défiances, de jalouſies, de froideurs, de préventions déſavantageuſes, doivent troubler la paix d'une telle union? L'action la plus innocente, un ſimple regard peut-être mal interprété: tandis que, de l'autre part, l'indifférence, pour ne rien dire de plus, prendra la place du déſir d'obliger, & la crainte fera l'office de l'amour.

Attachez-vous un peu ſérieuſement à ces réflexions, mon cher oncle, repréſentez-les à mon père avec la force qui convient au ſujet, mais que la foibleſſe de mon ſexe & celle d'un âge ſans expérience, ne me permettent pas de don-

Digitized by Google

ner à cette peinture. Employez tout le pouvoir que vous avez sur son esprit, pour empêcher que votre malheureuse nièce ne soit livrée à des maux sans remède.

J'ai offert de renoncer au mariage, si cette condition peut être acceptée. Quelle disgrâce n'est-ce pas pour moi, de me voir privée de toute sorte de communication, bannie de la présence de mon père & de ma mère; abandonnée de vous, monsieur, & de mon autre cher oncle; empêchée d'assister au service divin, qui seroit vraisemblablement la ressource la plus propre à me ramener au devoir, si j'avois eu le malheur de m'en écarter? Est-ce le moyen, monsieur, par lequel on se promet de faire impression sur un esprit libre & ouvert? Une si étrange méthode n'est-elle pas plus capable d'endurcir que de convaincre? Je ne saurois vivre dans une si douloureuse situation. A peine les domestiques qu'on avoit eu la bonté de soumettre à mes ordres ont-ils la hardiesse de me parler. Ma propre servante est congédiée, avec des marques éclatantes de soupçon & de mécontentement: on me soumet à la conduite d'une servante de ma sœur.

La rigueur peut être poussée trop loin. Je vous le dis de bonne foi, monsieur; & chacun se repentiroit alors de la part qu'il y auroit eue.

Digitized by Google

M'eſt-il permis de propoſer un expédient? Si je dois être obſervée, bannie, renfermée, que ce ſoit, monſieur, dans votre maiſon. Alors, du moins, l'étonnement diminuera parmi les honnêtes gens du voiſinage, de ne plus voir à l'égliſe une perſonne dont ils n'avoient pas mauvaiſe opinion, & de voir ſa porte fermée à leurs viſites.

Je me flatte qu'il n'y a point d'objection à faire contre cette idée. Vous preniez plaiſir, monſieur, à me voir chez vous dans un tems plus heureux. N'aurez vous pas la bonté de m'y ſouffrir dans mes diſgrâces, juſqu'à la fin de ces malheureux troubles? Je vous donne ma parole de ne pas mettre le pied dehors, ſi vous me le défendez, & de ne voir perſonne ſans votre conſentement, pourvu que vous ne m'ameniez pas M. Solmes, pour continuer ſes perſécutions.

Procurez-moi cette faveur, mon cher oncle, ſi vous ne pouvez en obtenir une plus grande encore, qui ſeroit celle d'une heureuſe réconciliation. Cependant mes eſpérances ſe ranimeront, lorſque vous commencerez à plaider pour moi; & vous mettrez le comble à ces anciennes bontés qui m'obligent d'être toute ma vie, &c.

CL. HARLOVE.

Digitized by Google

RÉPONSE.

Dimanche au soir.

C'EST un grand chagrin pour moi, ma chère nièce, qu'il y ait quelque chose au monde que je sois forcé de vous refuser. Cependant tel est le cas où je suis ; car, si vous ne faites pas un effort sur vous-même, pour vous obliger dans un point sur lequel nous étions liés par des promesses d'honneur avant que nous eussions pu prévoir de si fortes oppositions, vous ne devez point vous attendre à redevenir jamais ce que vous avez été pour nous.

En un mot, ma nièce, nous sommes une *phalange en ordre de bataille*. Vos lectures ne vous laissent ignorer que ce que vous devriez le mieux savoir ; ainsi cette expression vous fera juger que nous sommes impénétrables à vos persuasions, & d'une invincible résistance. Nous sommes convenus entre nous, que tous céderont, ou personne, & que l'un ne se laissera point fléchir sans l'autre. Ainsi vous connoissez votre destinée, & vous n'avez point d'autre parti que celui de vous rendre.

Je dois vous représenter que la vertu d'obéissance ne consiste pas à obliger pour être obligée soi-même, mais à faire le sacrifice de son inclination, sans quoi, j'ignore où en seroit le mérite.

Digitized by Google

A l'égard de votre expédient, je ne puis vous recevoir chez moi, miſs Clary, quoique ce ſoit une prière que je ne me ſerois jamais imaginé devoir vous refuſer. Quand vous ſeriez fidelle à ne voir perſonne ſans notre conſentement, vous pourriez écrire à quelqu'un, & recevoir de ſes lettres. Nous ſavons trop bien que vous le pouvez & que vous l'avez fait. Notre honte & notre pitié n'en ſont pas moindres.

Vous offrez de renoncer au mariage. Nous ſouhaitons de vous voir mariée.

Mais, parce que vous ne pouvez obtenir l'homme que votre cœur deſire, vous rejetez celui que nous vous offrons. Oh, bien, miſs, comme nous ſavons que, de manière ou d'autre, vous êtes en correſpondance avec lui, ou du moins que vous y avez été auſſi long-tems que vous l'avez pu; & qu'il nous brave tous, & qu'il n'auroit pas cette audace, s'il n'étoit pas sûr de vous, en dépit de toute la famille, (ce qui n'eſt pas, comme vous le pouvez croire, une petite mortification pour nous) notre réſolution eſt de ruiner ſes deſſeins, & de triompher de lui plutôt que de ſouffrir qu'il triomphe de nous. C'eſt vous dire tout d'un ſeul mot. Ne comptez donc pas ſur ma protection. Je ne veux point plaider pour vous, & c'en eſt aſſez de la part d'un oncle mécontent.

JULES HARLOVE.

Digitized by Google

P. S. POUR le reſte, je m'en rapporte à mon frère Antonin.

A M. ANTONIN HARLOVE.

Samedi, 11 Mars.

MON TRÈS-HONORÉ ONCLE,

COMME vous avez jugé à propos, en me préſentant M. Solmes, de me le recommander particulièrement ſous le titre d'un de vos meilleurs amis, & de me demander pour lui tous les égards qu'il mérite par cette qualité, je vous ſupplie de lire, avec un peu de patience, quelques réflexions que je prends la liberté de vous offrir, entre mille dont je ne veux pas vous fatiguer.

Je ſuis prévenue, dit-on, en faveur d'une autre perſonne. Ayez la bonté, monſieur, de conſidérer que, lorſque mon frère eſt revenu d'Ecoſſe, cette autre perſonne n'avoit point été rejetée de la famille, & qu'on ne m'avoit pas défendu de recevoir ſes viſites. Serois-je donc ſi coupable, de préférer une connoiſſance d'un an, à une connoiſſance de ſix ſemaines? Je ne puis m'imaginer que, du côté de la naiſſance, de l'éducation & des qualités perſonnelles, on prétende qu'il y ait la moindre comparaiſon à faire entre les deux ſujets. Mais j'ajouterai, avec votre

Digitized by Google

permiſſion, monſieur, qu'on n'auroit jamais penſé à l'un, s'il n'avoit fait des offres qu'il me ſemble que la juſtice ne me permet pas plus de recevoir, qu'à lui de les propoſer; des offres, que mon père ne lui auroit jamais demandées, s'il ne les avoit propoſées lui-même.

Mais on accuſe l'un d'un grand nombre de défauts. L'autre eſt-il ſans reproche? La principale objection qu'on fait contre M. Lovelace, & dont je ne prétends pas le juſtifier, regarde ſes mœurs, qu'on ſuppoſe fort corrompues dans ſes amours. Celles de l'autre ne le ſont-elles pas dans ſes haines, & dans ſes amours auſſi? Pourrois-je dire avec autant de juſtice, puiſque la différence n'eſt que dans l'objet, & que l'amour de l'argent eſt la racine de tous les maux.

Mais, ſi l'on me croit prévenue, quelle eſt donc l'eſpérance de M. Solmes? Dans quelle vue perſévère-t-il? Que dois-je penſer de l'homme qui ſouhaite de me voir à lui contre mon inclination? Et n'eſt-ce pas une rigueur extrême, dans mes amis, d'exiger ma main pour un homme que je ne puis aimer, tandis qu'ils paroiſſent perſuadés que j'ai le cœur prévenu en faveur d'un autre?

Traitée comme je le ſuis, c'eſt le tems, ou jamais, de parler pour ma défenſe. Voyons ſur quels fondemens M. Solmes peut s'appuyer. Croi-

Digitized by Google

il ſe faire un mérite à mes yeux de la diſgrâce qu'il attire ſur moi? Se figure-t-il gagner mon eſtime par la ſévérité de mes oncles, par les mépris de mon frère, par les duretés de ma ſœur, par la perte de ma liberté, par le retranchement d'une ancienne correſpondance avec la meilleure amie que j'aie dans mon ſexe, une perſonne d'ailleurs irréprochable du côté de l'honneur & de la prudence? On m'enlève une ſervante que j'aime; on me ſoumet à la conduite d'une autre; on me fait une priſon de ma chambre, dans la vue déclarée de me fortifier; on m'ôte l'adminiſtration domeſtique, à laquelle je prenois d'autant plus de plaiſir, que je ſoulageois ma mère dans ces ſoins, pour leſquels ma ſœur n'a pas de goût. On me rend la vie ſi ennuyeuſe, qu'il me reſte auſſi peu d'inclination que de liberté, pour mille choſes qui faiſoient autrefois mes délices. Voilà les meſures qu'on croit néceſſaires pour m'humilier, juſqu'à me rendre propre à devenir la femme de cet homme-là! meſures qu'il approuve, & dans leſquelles il met ſa confiance. Mais je veux bien déclarer qu'il ſe trompe, s'il prend ma douceur & ma facilité pour baſſeſſe d'ame, & pour diſpoſition à l'eſclavage.

Une grâce que je vous demande, monſieur, c'eſt de conſidérer un peu ſon caractère naturel & le mien. Quelles ſont donc les qualités par leſ-

Digitized by Google

quelles il eſpère de m'attacher à lui? Eh! mon cher monſieur, ſi je dois être mariée malgré moi, que ce ſoit du moins à quelqu'un qui ſache lire & écrire, enfin de qui je puiſſe apprendre quelque choſe. Quel mari, qu'un homme dont tout le ſavoir ſe réduit à commander, & qui a beſoin lui-même des inſtructions qu'il devroit donner à ſa femme!

On me traitera de préſomptueuſe; on m'accuſera de tirer vanité d'un peu de lecture & de facilité à écrire, comme on l'a déjà fait il y a peu de jours. Mais ſi ce reproche eſt bien fondé; l'aſſortiment n'en eſt-il pas plus inégal? Plus on me ſuppoſera d'eſtime pour moi-même, moins j'en dois avoir pour lui; & moins ſommes-nous faits l'un pour l'autre. Je m'étois flattée, monſieur, que mes amis avoient un peu meilleure opinion de moi. Mon frère a dit, un jour, que c'étoit le cas même qu'on faiſoit de mon caractère, qui donnoit de l'éloignement pour l'alliance de M. Lovelace: comment peut-on penſer à un homme tel que M. Solmes?

Si l'on fait valoir la grandeur de ſes offres, j'eſpère qu'il me ſera permis de répondre, ſans augmenter votre mécontentement, que tous ceux qui me connoiſſent ont lieu de me croire beaucoup de mépris pour ces motifs. Que peuvent les offres ſur une perſonne qui a déjà tout ce qu'elle

Digitized by Google

désire; qui a plus, dans son état de fille, qu'elle ne peut espérer qu'un mari laisse jamais à sa disposition; dont la dépense, d'ailleurs, & l'ambition sont modérées, & qui penseroit bien moins à grossir son trésor, en gardant le superflu, qu'à l'employer au soulagement des misérables? Ainsi, lorsque des vues de cette nature ont si peu de force pour mon propre intérêt, peut-on se figurer que des projets incertains, des idées éloignées d'agrandissement de famille, dans la personne de mon frère & dans ses descendans, aient jamais sur moi beaucoup d'influence?

La conduite que ce frère tient à mon égard, & le peu de considération qu'il a marqué pour la fille, en aimant mieux hasader une vie que sa qualité de fils unique doit rendre précieuse, que de ne pas satisfaire des passions qu'il se croiroit déshonoré de subjuguer, & pour lesquelles j'ose dire que son propre repos & celui d'autrui demanderoient qu'on eût moins d'indulgence; sa conduite, dis-je, a-t-elle mérité, de moi en particulier, que je fasse le sacrifice du bonheur de ma vie, & qui le sait? Celui peut être de mon bonheur éternel, pour contribuer au succès d'un plan, dont je m'engage volontiers, si l'on m'en accorde la permission, à démontrer, sinon l'absurdité, du moins l'incertitude & le défaut de vraisemblance?

Digitized by Google

J'appréhende, monsieur, que vous ne me trouviez trop de chaleur. Mais n'y suis-je pas forcée par l'occasion ? C'est pour en avoir mis trop peu dans mes oppositions, que je me suis attiré la disgrâce qui excite mes gémissemens. Passez quelque chose, je vous en conjure, à l'amertume d'un cœur qui se soulève un peu contre ses infortunes, parce que, se connoissant bien lui-même, il se rend témoignage qu'il ne les a pas méritées.

Mais pourquoi me suis-je arrêtée si long-tems à la supposition que je suis prévenue en faveur d'une autre, lorsque j'ai déclaré à ma mère, comme je vous le déclare aussi, monsieur, que, si l'on cesse d'insister sur la personne de M. Solmes, je suis prête à renoncer, par toutes sortes d'engagemens, & à l'autre, & à tout autre homme ; c'est-à-dire, à ne me marier jamais sans le consentement de mon père, de ma mère, de mes oncles, & de mon cousin Morden, en qualité d'exécuteur des dernières dispositions de mon grand-père. Pour ce qui regarde mon frère, on me permettra de dire que ses derniers traitemens ont été si peu fraternels, qu'ils ne lui donnent droit à rien de plus que mes civilités ; & sur cette dette mutuelle, je puis ajouter qu'il est fort en arrière avec moi.

Si je ne me suis pas expliquée assez nettement sur

Digitized by Google

M. Solmes, pour faire connoître que le dégoût que j'ai pour lui ne vient point de la prévention dont on m'accuse en faveur d'un autre, je déclare solemnellement que fût-il le seul homme qui existât dans la nature, je ne voudrois pas être sa femme. Comme il est nécessaire pour moi de mettre cette vérité hors de doute, à qui puis-je adresser mieux mes sincères explications, qu'à un oncle qui fait hautement profession d'ouverture de cœur & de sincérité.

Cette raison m'encourage même à donner un peu plus d'étendue à quelques-unes de mes objections.

Il me paroît, comme à tout le monde, que M. Solmes a l'esprit extrêmement étroit, sans aucune sorte de capacité. Il est aussi grossier dans ses manières que dans sa figure. Son avarice est diabolique. Au milieu d'une immense fortune, il ne jouit de rien; & n'étant pas mieux partagé du côté du cœur, il n'est sensible aux maux de personne. Sa propre sœur ne mène-t-elle pas une vie misérable; qu'il pourroit rendre plus douce avec la moindre partie de son superflu. Et ne souffre-t-il pas qu'un oncle fort âgé, le frère de sa propre mère, ait obligation à des étrangers de la pauvre subsistance qu'il tire d'une demi-douzaine d'honnêtes familles? Vous connoissez, monsieur, mon caractère ouvert, franc, com-

Digitized by Google

municatif. Quelle vie ſeroit la mienne, dans un cercle ſi étroit & bornée uniquement à l'intérêt propre, hors duquel cette ſorte d'économie ne me laiſſeroit jamais ſortir plus que lui-même.

Un homme tel que lui, capable d'amour! Oui, pour l'héritage de mon grand-père, qui eſt ſitué, comme il l'a dit à pluſieurs perſonnes (& comme il me l'a fait entendre à moi-même, avec cette eſpèce de plaiſir que prend une ame baſſe à laiſſer voir que c'eſt ſon propre intérêt qui lui fait déſirer quelque faveur d'autrui) dans un canton ſi favorable pour lui, qu'il ſerviroit à faire valoir au double une partie conſidérable de ſon propre bien. L'idée de cette acquiſition, par une alliance qui releveroit un peu ſon obſcurité, peut lui faire penſer qu'il eſt capable d'amour, & lui perſuader même qu'il en reſſent. Mais ce n'eſt au plus qu'un amour ſubordonné. Les richeſſes ſeront toujours ſa première paſſion. Celles qu'il poſsède ne lui ont été laiſſées qu'à ce titre, par un autre avare. Et l'on veut me faire renoncer à tous les goûts dont je fais mes délices, pour m'avilir à penſer comme lui, ou pour mener la plus malheureuſe vie du monde! Pardonnez, monſieur, la dureté de ces expreſſions. On ménage quelquefois moins qu'on ne voudroit les perſonnes pour leſquelles on ſe ſent

du

Digitized by Google

du dégoût : lorſqu'on leur voit accorder une faveur dont on ne les croit pas dignes : & je ſuis plus excuſable qu'une autre, dans le malheur que j'ai d'être preſſée avec une violence qui ne me permet pas de choiſir toujours mes termes.

Quand cette peinture ſeroit un peu trop forte, c'eſt aſſez que je me la repréſente ſous ces couleurs, pour ne le voir jamais dans le jour ſous lequel il m'eſt offert. Bien plus ; quant à l'épreuve, il pourroit ſe trouver dix fois meilleur que je l'ai repréſenté, & que je ne le crois de bonne foi, il ne laiſſeroit pas d'être dix fois plus déſagréable pour moi, qu'aucun autre homme, Je vous conjure donc, monſieur, de vous rendre l'avocat de votre nièce, pour la garantir d'un malheur qu'elle redoute plus que la mort.

Mes deux oncles peuvent obtenir beaucoup de mon père, s'ils ont la bonté d'embraſſer un peu mes intérêts. Soyez perſuadé, monſieur, que ce n'eſt pas l'obſtination qui me gouverne. C'eſt l'averſion ; c'eſt une averſion qu'il m'eſt impoſſible de vaincre. Dans le ſentiment de l'obéiſſance que je dois à la volonté de mon père, je me ſuis efforcée de raiſonner avec moi-même, & j'ai mis mon cœur à toutes ſortes d'épreuves ; mais il ſe refuſe à mes efforts. Il me reproche de le tenter en faveur d'un homme, qui, dans la vue ſous laquelle il ſe préſente à moi,

Digitized by Google

n'a rien de supportable à mes yeux ; & qui, n'ignorant pas l'excès de mon aversion, ne seroit pas capable d'une persécution si odieuse, s'il avoit les sentimens d'un honnête homme.

Puissiez-vous trouver assez de force à mes raisons pour en être attendri ! Vous les soutiendriez de votre crédit, & j'oserois tout en espérer. Si vous n'approuvez pas ma lettre, je serai bien malheureuse ! Cependant la justice m'oblige de vous écrire avec cette franchise, pour apprendre à M. Solmes sur quoi il peut compter. Pardonnez-moi ce qu'une si longue apologie peut avoir eu d'ennuyeux pour vous. Souffrez qu'elle ait un peu de poids sur votre esprit & sur votre cœur. Vous obligerez à jamais votre, *&c.*

CLARISSE HARLOVE.

RÉPONSE DE M. ANTONIN HARLOVE.

MA nièce Clary, vous auriez mieux fait de ne pas nous écrire, ou de n'écrire à aucun de nous. Pour moi, en particulier, le mieux auroit été de ne jamais m'entretenir du sujet sur lequel vous m'écrivez. *Celui qui parle le premier dans sa cause*, dit le sage, *paroît avoir raison* ; mais son voisin *vient ensuite, & l'examine.* Je serai ici votre voisin, & je vais examiner votre cœur jusqu'au

Digitized by Google

fond ; du moins si votre lettre est écrite du fond du cœur. Cependant je conçois que c'est une entreprise, parce que votre adresse (1) est assez connue dans l'écriture. Mais comme il est question de défendre l'autorité d'un père, le bien, l'honneur & la prospérité de la famille d'où l'on est sorti, il seroit bien surprenant qu'on ne pût renverser tous les beaux argumens par lesquels un *enfant rebelle* veut soutenir son obstination. Vous voyez que j'ai une sorte de répugnance à vous donner le nom de *miss Clary Harlove*.

Premièrement, ne convenez-vous pas (& cela malgré la déclaration contraire que vous avez faite à votre mère) que vous préférez l'homme que nous haïssons tous, & qui nous le rend bien ; Ensuite quel portrait faites-vous d'un digne homme ? Je m'étonne que vous osiez parler si librement d'un homme pour lequel nous avons tous du respect. Mais c'est peut-être par cette raison même.

Comme vous commencez votre lettre ! Parce que je vous ai recommandé M. Solmes comme mon ami, vous l'en traitez plus mal. C'est le

(1) Chaque lettre portant le caractère de celui qui l'écrit ; celle-ci se sent beaucoup du naturel grossier de l'oncle Antonin, que M. Lovelace nomme quelque part un *gros matelot*. On a tâché de conserver cette teinture autant que la différence des langues l'a permis.

Digitized by Google

vrai ſens de votre beau langage, miſs. Je ne ſuis pas ſi ſot que je ne m'en apperçoive bien. Ainſi donc, un *put*... reconnu doit-être préféré à un homme qui aime l'argent ? Souffrez que je vous le diſe, ma nièce, cela ne convient pas trop à une perſonne auſſi délicate qu'on vous l'a toujours crue. Qui commet le plus d'injuſtice, croyez-vous, d'un homme qui prodigue, ou d'un homme qui épargne ; L'un garde ſon propre argent ; l'autre dépenſe celui d'autrui. Mais votre favori eſt un homme ſans défaut.

Votre ſexe a le diable au corps. Je demande pardon à dieu de l'expreſſion. La plus délicate d'entre vous autres femmes préférera un libertin, un *put*..., Je ſuppoſe qu'il ne faut pas répéter ce vilain mot. Le mot offenſeroit, tandis que le vicieux qui eſt nommé par ce mot, plaît & obtient la préférence. Je ne ſerois pas demeuré garçon juſqu'aujourd'hui, ſi je n'avois remarqué ce tas de contradictions dans toutes autant que vous êtes. Des *coureuſes de moucherons* & des *avaleuſes de chamaux*, comme dit fort bien la vénérable ſainte écriture. Quels noms la perverſité ne donne-t-elle pas aux choſes ? Un homme prudent, qui a l'intention d'être juſte à l'égard de tout le monde, eſt un avare ; tandis qu'un vil débauché ſera baptiſé du nom de galant homme, d'homme poli, je vous en réponds.

Digitized by Google

On ne m'ôtera pas de la tête que Lovelace n'auroit jamais autant de conſidération pour vous qu'il en affecte, ſans deux raiſons. Et quelles ſont-elles? Son dépit contre nous, c'en eſt une. L'autre, c'eſt votre fortune indépendante. Il eſt à ſouhaiter que votre grand-père, en faiſant ce qu'il a fait, ne vous eût pas accordé tant de pouvoir, comme je le puis dire. Mais il ne penſoit guère que ſa petite-fille bien-aimée en eût abuſé contre tous ſes parens, comme elle a fait.

Que peut eſpérer M. Solmes, ſi vous avez le cœur prévenu? Oui-dà, ma nièce, Clary? c'eſt donc vous qui parlez de la ſorte? N'a-t-il donc rien à eſpérer de la recommandation de votre père & de votre mère, & de la nôtre? Non, rien du tout, ce me ſemble. Cela eſt fort beau, en vérité. J'aurois penſé pourtant qu'avec un enfant reſpectueux, comme nous vous l'avons toujours crue, ce devoit être aſſez. Le fond que nous avons fait ſur votre obéiſſance nous a fait aller en avant. Il n'y a plus de remède à préſent; car nous ne voulons pas qu'on ſe moque de nous, ni de notre ami M. Solmes. C'eſt tout ce que j'ai à vous dire.

Si votre bien lui eſt convenable, où eſt donc la merveille? Cela prouve-t-il, ma nièce, le bel eſprit, qu'il n'ait point d'amour pour vous? Il faut bien qu'il trouve quelque choſe d'agréable

Digitized by Google

avec *vous*, puiſqu'il n'a rien d'agréable à ſe promettre de *vous*. Remarquez bien cela. Mais, dites-moi un peu, ce bien n'eſt-il pas à nous, en quelque ſorte? N'y avons-nous pas notre intérêt, & un droit qui a précédé le vôtre, ſi l'on avoit égard au droit? D'où vous vient-il, ſi ce n'eſt du radotage d'un bon vieillard, (dieu veuille avoir ſon ame)! qui vous l'a donné par préférence à tous autant que nous ſommes? Par conſéquent, ne devons-nous pas avoir droit de choiſir qui aura ce bien en mariage avec vous. Et pouvez-vous ſouhaiter en conſcience que nous le laiſſions emporter à un drôle qui nous hait tous? Vous me recommandez de bien peſer ce que vous m'avez écrit. Peſez bien cela vous-même, petite fille; & vous trouverez que nous avons plus à dire pour nous, que vous ne vous en doutez.

A l'égard de la dureté, comme vous dites, avec laquelle on vous traite, prenez-vous-en à vous-même..... Il dépend de vous de la faire finir. Ainſi, je regarde cela comme rien. On ne vous a bannie & confinée qu'après avoir tenté avec vous les prières & les bons diſcours..... Remarquez bien cela. Et M. Solmes ne peut que faire à votre obſtination. Remarquez cela auſſi.

Pour la liberté de faire des viſites & d'en recevoir, c'eſt une choſe dont vous ne vous êtes

Digitized by Google

jamais beaucoup ſouciée. Ainſi, c'eſt une peine qu'on n'a jointe aux autres que pour faire un poids dans la balance. Si vous parlez du déſagrément, c'en eſt un pour nous comme pour vous. Une jeune créature ſi aimable! une fille, une nièce dont nous faiſons notre gloire! d'ailleurs, cet article dépend de vous comme le reſte. Mais votre cœur ſe refuſe, dites-vous, lorſque vous voudriez vous perſuader à vous-même d'obéir à vos parens : n'eſt-ce pas une belle deſcription que vous faites-là? Et malheureuſement elle n'eſt que trop vraie dans la partie qui vous regarde. Mais moi, je ſuis ſûr que vous pourriez aimer M. Solmes, ſi vous le vouliez. Il m'eſt venu à l'eſprit de vous commander de le haïr, peut-être qu'alors vous l'aimeriez; car j'ai toujours remarqué dans votre ſexe une horrible perverſité romaneſque. Faire & aimer ce que vous ne devriez pas, c'eſt boire & manger pour vous autres femmes.

Je ſuis abſolument de l'avis de votre frère, que ſi la lecture & l'écriture vont aſſez à l'eſprit des jeunes filles, ce ſont des choſes trop fortes pour leur jugement. Vous dites qu'on pourra vous accuſer d'être vaine, d'être préſomptueuſe : c'eſt la vérité, ma nièce. Il y a de la préſomption & de la vanité à mépriſer un honnête homme, qui ſait lire & écrire auſſi bien que la plupart des

Digitized by Google

honnêtes gens; c'eſt moi qui vous le dis. Et où avez-vous pris, s'il vous plaît, que M. Solmes ne ſait ni lire ni écrire? Mais il vous faut un mari qui puiſſe vous apprendre quelque choſe! Ce qui ſeroit à ſouhaiter, c'eſt que vous connuſſiez auſſi bien votre devoir que vos talens. Voilà, ma nièce, ce qu'il vous faut apprendre; & M. Solmes aura quelque choſe, par conſéquent, dont il pourra vous inſtruire. Je ne veux pas lui montrer votre lettre, quoique vous paroiſſiez le ſouhaiter; de peur qu'elle ne l'excite à devenir un maître d'école trop ſévère, lorſque vous ſerez à lui.

Mais, à préſent que j'y penſe, ſuppoſons que vous ſachiez mieux écrire que lui. Eh bien! vous lui en ſerez plus utile. Cela n'eſt-il pas certain? Perſonne n'entend mieux que vous l'économie; vous tiendrez ſes comptes, & vous lui épargnerez la dépenſe d'un homme d'affaires. Je puis vous aſſurer que c'eſt un grand avantage dans une famille; car la plupart de ces gens d'affaires ſont de vilains frippons, qui ſe gliſſent quelquefois dans les biens d'un homme avant qu'il les connoiſſe, & qui le forcent aſſez ſouvent de leur payer l'intérêt de ſon propre revenu. Je ne vois pas pourquoi ces ſoins ſeroient au-deſſous d'une bonne femme. Cela vaut mieux que de paſſer les nuits à table, ou à manier des

Digitized by Google

cartes, & de ſe rendre inutile au bien d'une famille, comme c'eſt la mode aujourd'hui. Je donnerois volontiers au diable toutes celles qui ſont dans ce mauvais train; ſi ce n'eſt, grâce à ma bonne étoile, que j'ai le bonheur d'être encore garçon. Mais pour vous, l'adminiſtration eſt une partie dans laquelle vous êtes admirablement verſée. Vous êtes fâchée même qu'on vous l'ait ôtée ici, comme vous ſavez. Ainſi, miſs, avec M. Solmes, vous aurez toujours quelque choſe à tenir en compte pour votre avantage & pour celui de vos enfans. Avec l'autre, vous aurez peut-être auſſi quelque choſe à compter, mais ce ſera ce qui vous paſſera *par-deſſus l'épaule gauche*; c'eſt-à-dire, ſes diſſipations, ſes emprunts & ſes dettes, qu'il ne paiera jamais. Allez, allez, ma nièce, vous ne connoiſſez pas encore le monde. Un homme eſt un homme. Vous ne ferez peut-être que partager un bel homme avec bien d'autres femmes, & des femmes couteuſes, qui vous dépenſeront tout ce que vous aurez eu la bonté d'épargner. Tenons-nous donc à M. Solmes; nous, pour notre argent, & vous, pour le vôtre, j'eſpère.

Mais M. Solmes eſt un homme groſſier. Il n'a point ce qu'il faudroit pour votre délicateſſe, apparemment, parce qu'il ne ſe met pas comme un petit maître, & parce qu'il ne ſe répand pas

Digitized by Google

en ridicules complimens, qui ſont le poiſon des eſprits femelles. Je vous aſſure, moi, que c'eſt un homme de ſens. Perſonne n'eſt plus raiſonnable avec nous. Mais vous le fuyez avec tant de ſoin, qu'il n'a jamais occaſion de ſe faire connoître. D'ailleurs, l'homme le plus ſenſé à l'air d'un fou lorſqu'il eſt amoureux, ſur-tout, s'il ſe voit mépriſé, & traité auſſi mal qu'il l'a été la dernière fois qu'il a voulu s'approcher de vous.

A l'égard de ſa ſœur, elle s'eſt précipitée, comme vous le voudriez faire, malgré tous ſes avertiſſemens. Il lui avoit déclaré à quoi elle devoit s'attendre, ſi elle faiſoit le mariage qu'elle a fait. Il lui tient parole, comme tout honnête homme y eſt obligé. Il en doit cuire, pour les fautes dont on eſt bien averti; prenez garde que ce cas ne ſoit le vôtre. Remarquez bien cela.

Son oncle ne mérite de lui aucune faveur, car il n'a rien épargné pour attirer vers ſoi la ſucceſſion d'un frère, qui avoit toujours été deſtinée pour M. Solmes, leur neveu commun. Trop de facilité à pardonner ne fait qu'encourager les offenſes. C'eſt la maxime de votre père; & ſi elle étoit mieux obſervée, on ne verroit pas tant de filles opiniâtres. La punition eſt un ſervice qu'on rend aux pécheurs. Les récompenſes ne doivent être que pour ceux qui les méritent;

Digitized by Google

& je ſuis d'avis qu'on ne ſauroit avoir aſſez de rigueur contre les fautes volontaires.

Quant à ſon amour, il n'en a que trop, ſi vous le meſurez à la conduite que vous avez tenue dans ces derniers tems. Je ne fais pas difficulté de vous le dire. Et c'eſt ſon malheur, comme il pourra bien arriver que ce ſoit quelque jour le vôtre.

Pour ſon avarice, que vous appelez méchamment *diabolique*; mot aſſez libre, je vous en réponds, dans la bouche d'une jeune fille, il vous convient moins qu'à perſonne de lui faire ce reproche, vous, à qui, de ſon ſeul mouvement, il propoſe de donner tout ce qu'il poſsède au monde; preuve qu'avec tout ſon amour pour les richeſſes, il en a encore plus pour vous. Mais, afin qu'il ne vous reſte aucune excuſe de ce côté-là, nous le lierons par des articles que vous dicterez vous-même, & nous l'obligerons à vous aſſigner une ſomme honnête, dont vous diſpoſerez entièrement. C'eſt ce qu'on vous a déjà propoſé, & ce que j'ai dit à la bonne & digne madame Howe, en préſence de ſa fille hautaine, dans la vue que cela paſsât juſqu'à vous.

Lorſqu'il eſt queſtion de répondre ſur la prévention dont on vous accuſe pour Lovelace, vous offrez de ne jamais le prendre ſans notre conſentement. Cela ſignifie clairement que vous

Digitized by Google

conserverez l'espérance de nous amener au point, à force d'attendre & de nous fatiguer. Il ne perdra pas les siennes, aussi long-tems qu'il vous verra fille. Et pendant ce tems-là vous ne cesserez pas de nous tourmenter; vous nous mettrez dans la nécessité de veiller continuellement sur vous, & nous n'en serons pas moins exposés à son insolence & à ses menaces. Souvenez-vous de dimanche dernier. Que seroit-il arrivé, si votre frère & lui s'étoient rencontrés à l'église; Faut-il vous dire aussi que vous ne ferez pas d'un esprit tel que le sien, ce que vous pouvez espérer du digne M. Solmes. Vous faites trembler l'un : l'autre vous fera trembler vous-même; remarquez bien cela. Vous n'aurez personne alors à qui vous puissiez avoir recours. S'il arrivoit quelque mésintelligence entre vous & M. Solmes, nous pourrions tous nous entremettre, & ce ne seroit pas sans effet. Mais avec l'autre on vous diroit : tirez-vous d'affaire; vous l'avez bien mérité. Personne ne voudroit, ou n'oseroit ouvrir la bouche en votre faveur. Il ne faut pas, ma nièce, que la supposition de ces querelles domestiques vous épouvante. L'heureux mois du mariage n'est aujourd'hui que de quinze jours. C'est un drôle d'état, mon enfant, soit qu'on y entre par soi-même, ou par la direction de ses parens. De trois frères que nous sommes,

Digitized by Google

il n'y en a qu'un, comme vous le ſavez, qui ait eu le courage de ſe marier. Et pourquoi, à votre avis? Parce que l'expérience d'autrui nous a rendus ſages.

N'ayez pas tant de mépris pour l'argent. Vous en apprendrez peut-être la valeur. C'eſt une connoiſſance qui vous manque, & que, de votre propre aveu, M. Solmes eſt capable de vous donner.

Je condamne aſſurément votre chaleur. Je ne paſſe rien à des chagrins que vous vous attirez vous-même. Si j'en croyois la cauſe injuſte, je ſerois volontiers votre avocat: mais c'eſt un de mes anciens principes, que les enfans doivent être ſoumis à l'autorité de leurs parens. Lorſque votre grand-père vous laiſſa une bonne partie de ſa ſucceſſion, quoique ſes trois fils, un petit-fils, & votre ſœur ainée fuſſent exiſtans, nous y acquieſçâmes tous. Il ſuffiſoit que notre père l'eût voulu. C'eſt à vous d'imiter cet exemple. Si vous n'y êtes pas diſpoſée, ceux qui vous le donnent n'en ſont que plus en droit de vous trouver inexcuſable. Remarquez cela, ma niéce.

Vous parlez de votre frère d'un ton trop mépriſant; & dans la lettre que vous lui écrivez, vous n'êtes pas aſſez reſpectueuſe; non plus que dans celle que vous écrivez à votre ſœur. C'eſt votre frère, après tout, qui eſt plus âgé que

Digitized by Google

vous d'un tiers. C'eſt un homme. Lorſque vous avez tant de conſidération pour une *connoiſſance d'un an*, ayez la bonté, je vous prie de ne pas oublier ce qui eſt dû à un frère, qui eſt, après nous, le chef de la famille, & de qui dépend, en un mot, le nom, comme de votre juſte complaiſance dépend le plus noble plan qu'on ait jamais formé pour l'honneur de ceux dont vous ſortez. Je vous demande ſi l'honneur de votre famille n'en eſt pas un pour vous? Si vous ne le penſez pas, vous n'en êtes que moins digne. On vous fera voir le plan, à condition que, bon ou mauvais, vous promettiez de le lire ſans préjugé. Si l'amour ne vous a pas troublé le cerveau, je ſuis sûr que vous l'approuverez. Mais ſi vous êtes malheureuſement dans cet état là, M. Solmes fût-il un ange, cela ne ſerviroit de rien; le diable eſt l'amour, & l'amour eſt le diable, lorſqu'une femme ſe le met dans la tête. J'en ai vu pluſieurs exemples.

Quand M. Solmes ſeroit le ſeul homme qui exiſtât dans la nature, vous ne voudriez pas de lui. Vous ne voudriez pas, miſs! En vérité, cela eſt charmant. Nous voyons combien il y a d'amertume en effet dans votre eſprit. Ne ſoyez pas ſurpriſe, puiſque vous en êtes à déclarer des *volontés* ſi abſolues, que ceux qui ont de l'autorité ſur vous diſent à leur tour: *Nous voulons* que vous

Digitized by Google

ayez M. Solmes. Je ſuis du nombre. Remarquez bien cela. Et s'il vous convient de dire *non*, il nous convient à nous de dire *oui. Ce qui eſt bon pour monſieur eſt bon pour madame.* Mettez encore cela au nombre de vos remarques.

J'appréhende humblement que M. Solmes ne ſoit *un homme*, & *un homme d'honneur.* Gardez-vous par conſéquent de le pouſſer trop. Il eſt auſſi touché de pitié pour vous, que d'amour. Il répète ſans ceſſe qu'il vous convaincra de ſon amour par des actions, puiſqu'il ne lui eſt pas permis de l'exprimer par des paroles; & toute ſa confiance pour l'avenir eſt dans votre généroſité. Nous ſuppoſons en effet qu'il peut s'y fier. Nous l'exhortons à le croire, & cela ſoutient ſon courage; de ſorte que c'eſt à votre père & à vos oncles qu'il faut vous prendre de ſa conſtance. Vous ſentez bien que ce doit être encore une marque de votre obéiſſance.

Vous devez ſentir qu'en me diſant, comme vous faites, qu'il y auroit de l'injuſtice à recevoir les articles qui vous ſont offerts, votre réflexion tombe ſur votre père & ſur nous. Il y a, dans votre lettre, quantité d'autres endroits qui ne méritent pas moins de cenſure; mais nous les attribuons à ce que vous nommez *l'amertume* de votre cœur. Je ſuis bien aiſe que vous nous ayez fourni ce mot, parce que nous aurions été

Digitized by Google

embarrassés à trouver un autre nom, & qu'on pourroit en employer de moins favorables.

Je n'ai pas cessé de vous aimer tendrement, miss ; &, quoique ma nièce, je vous regarde comme une des plus charmantes filles que j'aie jamais vues. Mais, sur ma conscience, je vous crois obligée d'obéir à votre père & à votre mère, & d'avoir de la complaisance pour votre oncle Jules & pour moi. Vous savez fort bien, que nous n'avons que votre avantage à cœur, pourvu qu'il s'accorde, à la vérité, avec l'avantage & l'honneur de toute la famille. Que faudroit-il penser de celui d'entre nous qui ne chercheroit pas le bien commun, & qui voudroit aimer une partie contre le tout? Dieu nous en préserve! Vous voyez que je suis pour tout le monde. Que m'en reviendra-t-il, de quelque manière que les choses puissent tourner? Ai-je besoin de richesses? Mon frère Jules ne peut-il pas dire de même? Et puis, ma nièce Clary, songez à ce qui vous en arriveroit.

Si vous pouviez seulement aimer M. Solmes! Mais vous ne savez pas, vous dis-je, de quoi vous êtes capables. Vous vous encouragez dans votre dégoût. Vous permettez à votre cœur *de se refuser*.... Je vous assure, que je ne l'aurois jamais cru aussi avancé qu'il est. Faites un effort sur lui, ma nièce, & repoussez-le aussi vîte qu'il recule.

Digitized by Google

recule. C'eſt ce que nous faiſons, nous autres, à l'égard de nos matelots & de nos ſoldats, dans nos combats de mer, ſans quoi, nous ne vaincrions jamais. Nous ſommes tous certains que vous remporterez la victoire; pourquoi? Parce que vous le devez. Voilà ce que nous penſons, de quelque manière que vous en penſiez vous-même. Et de qui vous imaginez vous que les penſées doivent avoir la préférence? Il ſe peut que vous ayez plus d'eſprit que nous; mais ſi vous êtes plus ſage, il eſt donc bien inutile que nous ayons vécu trente ou quarante ans plus que vous.

Cette lettre eſt auſſi longue que la vôtre. Peut-être n'eſt-elle pas écrite ſi vivement, ni dans un ſtyle auſſi poli que celui de ma nièce; mais je ſuis perſuadé que la force des argumens eſt de mon côté, & vous m'obligerez extrêmement, ſi vous nous faites connoître, par votre ſoumiſſion à tous nos déſirs, que vous en êtes perſuadée auſſi. Si vous n'en faites rien, vous ne devez pas compter de trouver en moi un avocat, ni même un ami, quelque chère que vous me ſoyez; car ce ſera même un ſujet de chagrin pour moi, d'avoir la qualité de,

Votre oncle,

ANTONIN HARLOVE.

Digitized by Google

Mardi, à deux heures après minuit.

P. S. Vous ne devez plus m'écrire que pour m'apprendre votre soumission. Mais je m'imagine que cette défense est inutile, car je suis sûr que mes argumens sont sans réplique. Je sais qu'ils le sont. Aussi ai-je écrit nuit & jour depuis dimanche au matin, à l'exception des heures de l'église, & autres tems pareils. Mais cette lettre, je vous le dis, est la dernière de la part de A. H.

LETTRE XXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Mardi, 16 Mars.

APRÈS avoir trouvé si peu de faveur auprès de ma famille, j'ai pris une résolution qui vous surprendra. Ce n'est rien moins que d'écrire à M. Solmes même. Ma lettre est partie, & je viens de recevoir la réponse. Il faut qu'on l'ait aidé, car j'ai vu un autre de ses écrits, dont le style étoit assez pauvre & l'orthographe misérable. Pour l'adresse, je la crois de lui; & vous le reconnoîtrez à cette marque. Je mets sous mon enveloppe une lettre que j'ai reçue de mon frère; à l'occasion de celle que j'ai écrite à M. Solmes. Je m'étois figuré qu'il n'étoit pas impossible de

faire perdre à cet homme-là ſes vaines eſpérances, & que cette voie étoit la plus sûre. Elle méritoit du moins d'être tentée. Mais vous verrez que rien ne me réuſſit. Mon frère a trop bien pris ſes meſures.

A M. SOLMES.

Mercredi, 15 Mars.

MONSIEUR,

VOUS ſerez ſurpris de recevoir une lettre de moi, & le ſujet ne vous paroîtra pas moins extraordinaire. Mais, je me crois juſtifiée par la néceſſité de ma ſituation, ſans avoir beſoin d'autre apologie.

Lorſque vous avez commencé à vous lier avec la famille de mon père, vous avez trouvé la perſonne qui vous écrit, dans une condition fort heureuſe, chérie des parens les plus tendres & les plus indulgens, favoriſée de l'affection de ſes oncles, honorée de l'eſtime de tout le monde.

Que la ſcène eſt changée ! Il vous a plu de jeter ſur moi un œil de faveur. Vous vous êtes adreſſée à mes amis. Vos propoſitions ont été approuvées d'eux ; approuvées ſans ma participation comme ſi mon goût & mon bonheur devoient être comptés pour rien. Ceux qui ont droit d'attendre de moi tous les devoirs d'une obéiſſance

Digitized by Google

raisonnable, ont insisté sur une soumission sans réserve. Je n'ai pas eu le bonheur de penser comme eux, & c'est la première fois que mes sentimens ont été différens des leurs. Je les ai suppliés de me traiter avec un peu d'indulgence! dans un point si important pour le bonheur de ma vie; mais, hélas! sans succès. Alors je me suis crue obligée, par l'honnêteté naturelle, de vous expliquer ce que je pense, & de vous déclarer même que mes affections sont engagées. Cependant je vois avec autant de chagrin que d'étonnement, que vous ayez persisté dans vos vues, & que vous y persistez encore.

L'effet en est si triste pour moi, que je ne puis trouver de plaisir à vous le représenter. Le libre accès que vous avez dans toute ma famille ne vous en a que trop informé; trop pour l'honneur de votre propre générosité, & pour ma réputation. Je suis traitée, par rapport à vous, comme je ne l'avois jamais été, comme on ne m'a jamais cru digne de l'être; & l'on fait dépendre ma grace d'une condition dure, impossible, qui est de préférer, à tous les autres hommes, un homme à qui mon cœur refuse cette préférence.

Dans la douleur d'une infortune que je ne dois attribuer qu'à vous & à votre cruelle persévérance, je vous écris, monsieur, pour vous

Digitized by Google

redemander la paix de l'esprit, que vous m'avez dérobée ; pour vous demander l'affection de tant de chers amis, dont vous m'avez privée ; &, si vous avez ce fond de générosité qui doit distinguer un galant homme, pour vous conjurer de finir une recherche qui expose à tant de disgrâces une personne que vous faites profession d'estimer.

Si vous avez un peu de considération pour moi, comme mes amis veulent me le persuader, & comme vous le déclarez vous-même, n'est-ce pas à vous seul qu'elle se rapporte ? & peut-elle être de quelque mérite aux yeux de celle qui en est le malheureux objet, lorsqu'elle produit des effets si pernicieux pour son repos ? Vous devez même sentir que vous vous trompez sur ce point ; car un homme prudent peut-il vouloir épouser une femme qui n'a point un cœur à lui donner, une femme qui ne sauroit l'estimer, & qui ne peut faire par conséquent qu'une fort mauvaise femme ? Quelle cruauté n'y auroit-il pas à rendre mauvaise une femme qui feroit toute sa gloire d'être bonne ?

Si je suis capable de quelque discernement, nos caractères & nos inclinations se ressemblent fort peu. Vous serez moins heureux avec moi qu'avec toute autre personne de mon sexe. Le traitement que j'essuie, & l'opiniâtreté, puis-

Digitized by Google

qu'on lui donne ce nom, avec laquelle j'y réſiſte, doivent ſuffire pour vous en convaincre, quand je n'aurois pas une auſſi bonne raiſon à donner, que l'impoſſibilité de recevoir un mari que je ne puis eſtimer.

Ainſi, monſieur, ſi vous ne vous ſentez pas aſſez de généroſité pour ſacrifier quelque choſe en ma faveur, ſouffrez que, pour l'amour de vous-même & de votre propre bonheur, je vous demande la grâce de renoncer à moi & de placer vos affections dans quelque ſujet qui le mérite mieux. Pourquoi voudriez-vous me rendre miſérable ſans être plus heureux? Vous pouvez dire à ma famille que, n'ayant aucun eſpoir, ſi vous avez la complaiſance d'employer ce terme, de faire impreſſion ſur mon eſprit (réellement, monſieur, il n'y a point de vérité qui ſoit plus certaine), vous êtes réſolu de ne plus penſer à moi, & de tourner vos vues d'un autre côté. En vous rendant à ma prière, vous acquerrez des droits ſur ma reconnoiſſance, qui m'obligeront d'être toute ma vie,

Votre très-humble ſervante,

CLARISSE HARLOWE.

Digitized by Google

A miſs CLARISSE HARLOVE, *de la part de ſon très-humble eſclave.*

TRÈS-CHÈRE MISS,

VOTRE lettre a produit ſur moi un effet tout contraire à celui que vous paroiſſiez en attendre. En me faiſant l'honneur de m'apprendre votre diſpoſition, elle m'a convaincu plus que jamais de l'excellence de votre caractère. Donnez à ma recherche le nom d'intérêt propre, ou tout autre nom, je ſuis réſolu d'y perſiſter; & je m'eſtimerai heureux, ſi, à force de patience, de perſévérance & de reſpect, ferme & inaltérable, je puis ſurmonter enfin les difficultés.

Comme vos bons parens, vos oncles & vos autres amis, m'ont donné parole que vous n'aurez jamais M. Lovelace, s'ils peuvent l'empêcher, & que je ſuppoſe qu'il n'y en a point d'autres dans mon chemin: j'attendrai patiemment la fin de cette affaire. Je vous en demande pardon, miſs; mais vouloir que je renonce à la poſſeſſion d'un tréſor ineſtimable, pour rendre un autre heureux, & pour lui faciliter les moyens de me ſupplanter, c'eſt comme ſi quelqu'un venoit me prier d'être aſſez généreux pour lui donner toutes mes richeſſes, parce qu'elles ſeroient néceſſaires à ſon bonheur.

Digitized by Google

Je vous demande pardon encore une fois, chère miſs ; mais je ſuis réſolu de perſévérer, quoique je ſois bien fâché que vous en ayez quelque choſe à ſouffrir, comme vous me faites l'honneur de me le dire. Avant le bonheur de vous voir, je n'avois pas encore vu de femme que j'euſſe pu aimer ; & tandis qu'il me reſtera de l'eſpérance, & que vous ne ſerez point à quelque homme plus heureux, je dois être & ſerai votre fidelle & obéiſſant admirateur,

ROGER SOLMES.

M. JAMES HARLOVE, à miſs CLARISSE.

LA belle imagination, d'écrire à M. Solmes pour lui perſuader de renoncer à ſes prétentions ſur vous ! De toutes les jolies idées romaneſques qui vous ſont paſſées par la tête, c'eſt aſſurément une des plus extraordinaires. Mais pour ne rien dire de ce qui nous a tous remplis d'indignation contre vous (j'entends l'aveu que vous faites de votre prévention en faveur d'un infame, & votre impertinence ſur mon compte & ſur celui de vos oncles, dont l'un, mon enfant, vous a pouſſé une botte aſſez vive,) comment pouvez-vous attribuer à M. Solmes le traitement qui vous arrache des plaintes ſi amères ? Vous ſavez fort bien, petite folle que vous êtes, que

c'eſt votre paſſion pour Lovelace qui vous attire toutes vos peines, & qu'il n'auroit pas fallu vous attendre à moins, quand M. Solmes ne vous auroit pas fait l'honneur de penſer à vous.

Comme vous ne pouvez nier cette vérité, conſidérez, jolie petite cauſeuſe (ſi votre cœur malade vous permet de conſidérer quelque choſe,) quelle belle apparence vos plaintes & vos accuſations ont à nos yeux. De quel droit, s'il vous plaît, demandez-vous à M. Solmes le rétabliſſement de ce que vous nommez votre ancien bonheur (bonheur de nom; car, ſi vous aviez cette idée de notre amitié, vous ſouhaiteriez qu'elle vous fût rendue, lorſque ce rétabliſſement dépend de vous). Ainſi, miſs l'eveillée, retranchez les figures pathétiques, ſi vous n'avez pas l'habileté de les placer mieux. Prenez pour principe, que, ſoit que vous ayez M. Solmes ou non, vous n'aurez jamais les délices de votre cœur, ce vil libertin de Lovelace, ſi votre père & votre mère, vos oncles & moi, nous pouvons l'empêcher. Non, ange tombé, vous ne nous donnerez point un fils, un neveu, & un frère de cette eſpèce, en vous donnant à vous-même un ſi infame débauché pour mari. Ainſi faites taire là-deſſus votre cœur, & n'y tournez plus vos penſées, ſi vous vous propoſez d'obtenir jamais le pardon & les bonnes

grâces de votre famille, sur-tout, de celui qui ne cesse point encore de se dire,

Votre frère,

JAMES HARLOVE.

P. S. Je connois la ruse de vos lettres. Si vous m'envoyez une réponse à celle-ci, je vous la renverrai sans l'ouvrir, parce que je ne veux point disputer sur des points si clairs. Une fois pour toutes, j'ai voulu vous redresser sur M. Solmes, que je crois fort blâmable de penser à vous.

LETTRE XXXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 17 Mars.

Je reçois, mes enfans, avec beaucoup de plaisir les joyeuses assurances de votre fidélité & de votre amitié. Que nos principaux amis & les plus dignes de notre confiance, ceux que j'ai nommés dans ma dernière lettre, soient informés de mes sentimens.

Pour toi, Belford, je voudrois te voir ici le plutôt qu'il te sera possible. Il me semble que je

n'aurai pas ſi-tôt beſoin des autres ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne puiſſent venir chez milord M....., où je dois me rendre auſſi, non pour les recevoir, mais pour aſſurer ce vieil oncle, qu'il n'y a point de nouveau malheur en campagne qui puiſſe demander ſon entremiſe.

Mon intention eſt de t'avoir ici conſtamment auprès de moi. Il n'eſt pas queſtion de ma ſûreté. La famille s'en tient aux mauvais propos. Elle aboie de loin. Mais je penſe à mon amuſement. Tu m'entretiendras des auteurs grecs, latins & anglois, pour garantir de la léthargie un eſprit malade d'amour.

Je ſuis d'avis que tu viennes dans ton vieil uniforme ; ton valet ſans livrée, & ſur un pied de familiarité honnête avec toi. Tu le feras paſſer pour un parent éloigné, à qui tu cherches à procurer de l'emploi par ton crédit *là-haut* ; à la cour, j'entends, quoique tu t'imagines bien que je ne parle point du ciel. Tu me trouveras dans un petit cabaret à biere, qui n'en porte pas moins ici le titre d'auberge, à l'enſeigne du *Cerf blanc*, dans un mauvais village à cinq milles du château d'Harlove. Ce château eſt connu de tout le monde ; car, il eſt ſorti du fumier, comme Verſailles, depuis un tems qui n'eſt pas immémorial. Tu ne rencontreras pas de pauvres qui ne le connoiſſent encore mieux ; mais ſeulement depuis peu d'an-

Digitized by Google

nées, qu'on a vu paroître un certain ange parmi les enfans des hommes.

Mes hôtes sont des gens pauvres, mais honnêtes. Ils se sont mis dans la tête que je suis un homme de qualité qui a quelque raison de se déguiser; & leurs respects n'ont pas de bornes. Toute leur famille consiste dans une vive & jolie petite créature, qui a ses dix-sept ans depuis six jours. Je l'appelle mon *Bouton de Rose*. Sa grand-mère (car elle n'a pas de mère) est une bonne vieille femme, aussi agréable qu'on en ait jamais vu remplir un fauteuil de paille dans le coin d'une cheminée, & qui m'a prié fort humblement d'être pitoyable pour sa petite-fille. C'est le moyen d'obtenir quelque chose de moi. Combien de jolies petites créatures me sont passées par les mains, auxquelles j'aurois fait scrupule de penser, si l'on eût reconnu mon pouvoir, & commencé par implorer ma clémence! Mais le *debellare superbos* seroit ma devise, si j'en avois une nouvelle à choisir.

Cette pauvre petite est d'une simplicité qui te plaira beaucoup. Tout est humble, officieux, innocent dans son air & dans ses manières. J'aime en elle ces trois qualités, & je la garde pour mon amusement, tandis que je ferai à combattre le mauvais tems, en faisant ma ronde autour des murs & des enclos du château d'Harlove. Tu

Digitized by Google

auras le plaisir de voir à découvert, dans son ame, tout ce que les femmes du haut rang apprennent à cacher, pour se rendre moins naturelles, & par conséquent moins aimables.

Mais je te charge (& tu n'y manqueras pas, si tu sens combien il te conviendroit peu d'entreprendre ce que je renonce à faire moi-même), je te charge, dis-je, de respecter mon Bouton de Rose. C'est la seule fleur odoriférante qui se soit épanouie depuis dix ans aux environs de ma demeure, ou qui puisse s'y épanouir d'ici à dix ans. Ma servitude m'a laissé le tems de prendre de bons mémoires sur le passé & sur l'avenir.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais été si honnête depuis le tems de mon initiation. Il m'importe de l'être. On peut découvrir tôt ou tard le lieu de ma retraite, & l'on s'imaginera que c'est mon Bouton de Rose qui m'y attache. Un témoignage favorable de la part de ces bonnes gens, suffit pour établir ma réputation. On peut prendre le serment de la vieille, & celui du père, qui est un honnête paysan, dont toute la joie consiste dans sa fille. Belford! je te le répete, épargne mon Bouton de Rose. Observe, avec elle, une règle que je n'ai jamais violée sans qu'il m'en ait coûté de longs regrets : c'est de ne pas ruiner une pauvre fille, qui n'a d'autre support que sa simplicité & son innocence. Ainsi point

Digitized by Google

d'attaques, point de ruses, pas même d'agaceries. La gorge d'un agneau sans défiance ne se détourne pas pour éviter le couteau. Belford! garde-toi d'être le boucher de mon agneau.

Une autre raison me porte à t'en presser beaucoup. Ce jeune cœur est touché d'amour. Il ressent une passion dont le nom lui est encore inconnu. Je l'ai surprise, un jour, qui suivoit des yeux un jeune apprenti charpentier, fils d'une veuve qui demeure de l'autre côté de la rue. C'est un assez joli payſan, qui peut avoir trois ans plus qu'elle. Les jeux de l'enfance ont commencé apparemment cette liaison, sans qu'ils s'en soient peut-être apperçus jusqu'à l'âge où la nature ouvre la source du sentiment; car je n'ai pas été longtems à remarquer que leur affection est réciproque. Voici mes preuves. Le soin de se tenir droit, & une révérence, qui ne manque jamais, à l'instant que le garçon apperçoit sa jolie maîtresse; la curiosité de se tourner souvent, à mesure qu'il marche, pour saluer des yeux ceux de la belle, qui paroissent le suivre; & lorsqu'il tourne un coin de rue, qui va le priver de la voir, la moitié de son corps qui s'avance, en se courbant, pour ôter son chapeau & la saluer encore une fois. J'étois un jour derrière elle, sans qu'elle m'eût apperçu. Elle lui répondit par une profonde révérence, & par un soupir que

Digitized by Google

Jean étoit trop loin pour entendre. Heureux coquin! dis-je en moi-même. Je me retirai, & mon Bouton de Rose se hâta de rentrer; comme si ce spectacle muet eût suffi pour la rendre contente, & qu'elle n'eût rien désiré de plus.

J'ai examiné son petit cœur. Elle m'a fait son confident. Jean Barton lui plairoit assez, m'a-t-elle avoué; & Jean Barton lui a dit qu'il l'aimeroit plus que toutes les autres filles du village. Mais, hélas! il n'y faut pas penser. Et pourquoi? lui ai-je demandé. Elle ne sait pas, m'a-t-elle répondu, avec un soupir; mais Jean est neveu d'une tante qui lui a promis cent guinées, pour s'établir à la fin de son apprentissage; & son père à elle ne peut donner que fort peu de chose. Et quoique la mère de Jean dise qu'elle ne sait pas où son fils pourroit trouver une fille plus jolie & de meilleure famille, cependant a-t-elle ajouté, avec un autre soupir, les discours ne servent de rien; je ne voudrois pas que Jean fût pauvre & malheureux pour l'amour de moi. Quel avantage m'en reviendroit-il, monsieur? vous le savez.

Que ne donnerois-je pas, Belfort (car, dieu me damne! je crois que mon ange me réformera, si l'implacable folie de ses parens ne nous perd pas tous deux) que ne donnerois-je pas, te dis-je, pour avoir un cœur de la même bonté

& de la même innocence que celui de Jean ou de mon Bouton de Rose ?

Je sais que le mien est un misérable cœur qui n'est pétri que de méchanceté ; & je m'imagine même que je l'ai reçu tel de la nature. Quelquefois, à la vérité, il s'y élève un bon mouvement, mais qui expire aussi-tôt. Ses délices sont le goût de l'intrigue, les noires inventions, la gloire de triompher, le plaisir de voir ses désirs secondés par la fortune, & une force de tempérament. Que sert de le déguiser ? je n'aurois été qu'un vaurien, quand je serois né pour la charrue.

Cependant je trouve quelque satisfaction à penser que la réformation ne m'est pas impossible. Mais alors, mon ami, il faudroit voir un peu meilleure compagnie ; car il est certain que nous ne servons entre nous qu'à nous endurcir dans le vice. Ne t'alarme pas, mon enfant, tu auras du tems de reste, toi & tes camarades pour choisir un autre chef, & je me figure que tu seras l'homme qui leur convient.

En même tems, comme c'est ma règle, lorsque j'ai commis une action noire, de faire quelque bien par voie d'expiation, & que je me crois là-dessus fort en arrière, je suis dans le dessein, avant que de quitter ce canton, (j'entends de le quitter avec succès ; sans quoi, suivant une

autre

Digitized by Google

autre règle, je ferai du mal au double par voie de vengeance) de joindre aux cent guinées de Jean, cent autres guinées, pour faire le bonheur de deux cœurs innocens. Ainsi je te le répète une fois & cent fois, respecte mon Bouton de Rose.

Je suis interrompu. Mais je te promets une seconde lettre avant la fin du jour, & les deux partiront ensemble.

LETTRE XXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Avec le secours de mon fidelle espion, je suis aussi bien informé de la plupart des démarches de ma charmante, que de celles du reste de la famille. C'est un plaisir délicieux pour moi de me représenter ce coquin caressé par les oncles & le neveu, & initié dans tous leurs secrets, tandis qu'il ne suit avec eux que *ma ligne de direction.* Je lui ai recommandé, sous peine de perdre la pension que je lui fais chaque semaine, & ma protection, que je lui ai promise pour l'avenir, de se conduire avec tant de discrétion, que ni ma charmante, ni personne de la famille, ne puisse le soupçonner. Je lui ai dit qu'il pouvoit

Digitized by Google

avoir les yeux sur elle, lorsqu'elle sort ou qu'elle rentre, mais seulement pour écarter les autres domestiques du chemin qu'elle prend, & qu'il devoit éviter sa vue lui-même. Il a dit au frère que cette chère créature avoit tenté de l'engager, par un présent (qu'elle ne lui a jamais offert) à se charger d'une lettre pour miss Howe, (qui ne fut jamais écrite) avec une incluse, (qui pouvoit être pour moi) mais qu'il s'étoit excusé d'accepter de telles commissions, & qu'il demandoit en grâce qu'elle ne sût jamais qu'il l'eût trahie. Cette fausse confidence lui a valu un misérable schelling & de grands applaudissemens. Elle a été suivie d'un ordre à tous les domestiques de redoubler leur vigilance, dans la crainte que ma déesse ne trouve quelqu'autre voie pour faire passer ses lettres. Une heure après, on a chargé mon agent de se présenter sur son passage, & de lui témoigner qu'il se repent de son refus, dans l'espérance qu'elle lui remettra ses lettres. Il rapportera qu'elle a refusé de les lui confier.

Ne vois-tu pas à combien de bonnes fins cet artifice peut conduire? Premièrement, il assure à ma belle, sans qu'elle le sache elle-même, la liberté qu'on lui laisse de se promener au jardin; car voilà tous ses parens convaincus que, depuis qu'ils lui ont enlevé sa servante, il ne lui reste aucun moyen de faire sortir ses lettres. Ainsi sa

Digitized by Google

correſpondance, avec miſs Howe, comme avec moi, eſt parfaitement à couvert.

En ſecond lieu, il me donnera peut-être le moyen de me procurer une entrevue ſecrète avec elle; & j'y penſe fortement, de quelque manière qu'elle puiſſe le prendre. J'ai découvert, par mon eſpion, qui pour tenir tous les autres domeſtiques à l'écart, que chaque jour, matin & ſoir, elle fait la viſite d'une volière aſſez éloignée du château, ſous prétexte de veiller à la nourriture de quelques oiſeaux qui lui viennent de ſon grand-père. J'ai de bons mémoires ſur les moindres mouvemens qu'elle y fait; & comme elle m'a confeſſé elle-même, dans une de ſes lettres, qu'elle entretient un commerce ignoré avec miſs Howe, je préſume que c'eſt par cette voie.

L'entrevue que je médite me ſera obtenir, ou je me ſuis trompé, ſon conſentement pour d'autres faveurs de la même nature. Si ce lieu ne lui plaiſoit pas, je ſuis en état de m'introduire, lorſqu'elle me l'aura permis, dans une ſorte de verger à la manière de Hollande, qui règne le long du mur. Mon eſpion, l'honnête *Joſeph Léman*, m'a fourni le moyen de me procurer deux clefs, dont quelques bonnes raiſons m'ont porté à lui laiſſer l'une, qui ouvre une porte du jardin, du côté d'une vieille allée où la tradition du pays

est *qu'il revient des esprits*, parce qu'un homme s'y pendit, il y a plus de vingt ans. Il est vrai que cette porte est assurée par un verrou du côté du jardin; mais, dans l'occasion, Joseph lèvera l'obstacle.

Il a fallu lui promettre, sur mon honneur, qu'il n'arrivera de ma part aucun malheur à ses maîtres. Le coquin m'assure qu'il les aime; mais que, me connoissant pour un homme d'honneur, dont il sait que l'alliance ne peut être qu'avantageuse pour la famille, comme tout le monde le reconnoîtra, dit-il, lorsque les préjugés seront détruits, il ne fait pas difficulté de me rendre service; sans quoi, pour le monde entier, il ne voudroit pas charger sa conscience d'un tel rôle. Il n'y a point de fripon qui ne trouve le moyen de se justifier par quelque endroit, à son propre tribunal; & je conviens que, si quelque chose est glorieux pour l'honnêteté, c'est de voir que les plus scélérats y prétendent, dans le tems même qu'ils se livrent à des actions qui doivent les faire passer pour tels aux yeux de tout le monde & à leurs propres yeux.

Mais que faut-il penser d'une stupide famille qui me jette dans la nécessité d'avoir recours à cette multiplication de machines? Mon amour & ma vengeance prennent le dessus tour à tour. Si la première de ces deux passions n'a pas le

Digitized by Google

ſuccès que j'eſpère, ma conſolation ſera de ſatisfaire la ſeconde. Ils la ſentiront; j'en jure par tout ce qu'il y a de ſacré; fallût-il renoncer à ma patrie pour le reſte de mes jours.

Je me jeterai aux pieds de ma divinité; deſſein que j'ai déjà formé deux fois ſans ſuccès. Je connoîtrai alors quel fond j'ai à faire ſur ſes ſentimens. Si je n'étois arrêté par cette eſpérance, je ſerois tenté de l'enlever. Un ſi beau rapt eſt digne de Jupiter même.

Mais je ne veux mettre que de la douceur dans tous mes mouvemens. Mon reſpect ira juſqu'à l'adoration. Sa main connoîtra ſeule tout le feu de mon cœur, par l'impreſſion de mes lèvres; de mes lèvres tremblantes; car je ſuis ſûr qu'elles trembleront, quand je ne ſerois pas réſolu de le feindre. Mes ſoupirs ſeront auſſi doux que ceux de mon tendre Bouton de Roſe. Je l'inviterai à la confiance par mon humilité. Je ne tirerai aucun avantage de la ſolitude du lieu. Tous mes ſoins ſeront rapportés à diſſiper ſes craintes, à lui perſuader qu'elle peut ſe repoſer à l'avenir ſur ma tendreſſe & ſur mon honneur. Mes plaintes ſeront légères, & je ne m'emporterai pas à la moindre menace contre ceux qui ne ceſſent point de m'en faire. Mais, Belford, tu te figures bien que c'eſt pour imiter le lion de Dryden, c'eſt-à-dire, « pour m'aſſurer ma proie,

» & lâcher ensuite la bride à ma vengeance,
» sur d'indignes chasseurs qui ont l'audace de
» s'attaquer à moi (1) ».

LETTRE XXXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE, *à miss* HOWE.

Samedi au soir, 18 Mars.

J'AI pensé mourir de frayeur. J'en suis encore hors d'haleine. Voici l'occasion. J'étois descendue au jardin, sous mes prétextes ordinaires, dans l'espérance de trouver quelque chose de vous au dépôt. Le chagrin de n'y rien appercevoir m'alloit faire sortir du bûcher, lorsque j'ai entendu remuer quelque chose derrière les bûches. Jugez de ma surprise. Mais elle est devenue bien plus vive à la vue d'un homme qui s'est montré tout d'un coup à moi. Hélas! me suis-je dit aussi-tôt, voilà le fruit d'une correspondance illicite!

Au moment que je l'ai apperçu, il m'a conjurée de n'être point effrayée, & s'approchant plus vîte que je n'ai pu le fuir, il y a ouvert un grand manteau, qui m'a laissé reconnoître, qui? quel autre que monsieur Lovelace? Il m'auroit été

(1) Quatre vers de Dryden.

impossible de crier, & quand j'ai découvert que c'étoit un homme, & quand j'ai reconnu qui c'étoit : la voix m'avoit abandonnée ; & si je n'avois saisi une poutre qui soutient le vieux toit, je serois tombée sans connoissance.

Jusqu'à présent, comme vous savez, je l'avois tenu dans un juste éloignement. Mais, en reprenant mes esprits, jugez quelle doit avoir été ma première émotion, lorsque je me suis rappelé son caractère, sur le témoignage de toute ma famille ; son esprit entreprenant ; & que je me suis vue seule avec lui, dans un lieu si proche d'un chemin détourné, & si éloigné du château.

Cependant ses manières respectueuses ont bientôt dissipé cette crainte, mais pour faire place à une autre, celle d'être apperçue avec lui, & de voir bientôt mon frère informé d'une si étrange aventure. Les conséquences naturelles, s'il n'y en avoit pas d'autres à redouter, s'offroient en foule à mon imagination ; une prison plus étroite, la cessation absolue de notre correspondance, & un prétexte assez vraisemblable pour les plus violentes contraintes. D'un côté comme de l'autre, rien assurément ne pouvoit justifier M. Lovelace d'une entreprise si hardie.

Aussitôt donc que j'ai été capable de parler, je lui ai fait connoître avec la plus vive chaleur combien je me tenois offensée ; je lui ai reproché

Digitized by Google

qu'il lui importoit peu de m'expoſer au reſſentiment de tous mes amis, pourvu que ſon impétueuſe humeur fût ſatisfaite, & je lui ai commandé de ſe retirer ſur le champ. Je me retirois moi-même avec précipitation, lorſqu'il s'eſt jeté à genoux devant moi, en me conjurant, les mains jointes, de lui accorder un ſeul moment. Il m'a déclaré qu'il ne s'étoit rendu coupable de cette témérité, que pour en éviter une beaucoup plus grande; en un mot, qu'il ne pouvoit ſupporter plus long tems les inſultes continuelles qu'il recevoit de ma famille, & le chagrin de penſer qu'il avoit fait ſi peu de progrès dans mon eſtime, que le fruit de ſa patience ne pouvoit être que de me perdre pour toujours, & de ſe voir plus inſulté que jamais par ceux qui triompheroient de ſa perte.

Il a, comme vous ſavez, les genoux fort ſouples, & la langue fort agile. Vous m'avez dit que c'eſt une de ſes ruſes, d'offenſer ſouvent dans des choſes légères, pour exercer ſon adreſſe à ſe juſtifier. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le mouvement qu'il a fait pour me retenir, & cette première partie de ſon apologie, ont été plus prompts que je ne puis vous le repréſenter.

Il a continué avec la même ardeur : ſes craintes étoient qu'un naturel auſſi doux, auſſi obligeant qu'il prétend que le mien l'eſt pour

tout le monde, excepté pour lui, & mes principes d'obéissance, qui me portent à rendre ce que je crois devoir aux autres indépendamment de ce qu'ils me doivent, ne fussent comme les instrumens qu'on emploieroit en faveur d'un homme suscité, en partie, pour se venger sur moi de la distinction avec laquelle j'ai été traitée par mon grand-père, en partie, pour se venger sur lui de la vie qu'il avoit accordée à une personne qui auroit pris infailliblement la sienne, & qui cherchoit présentement à lui ôter des espérances qui lui étoient beaucoup plus chères que sa vie.

Je lui ai répondu qu'il pouvoit s'assurer que la rigueur qu'on employoit avec moi ne produiroit rien moins que l'effet qu'on s'en étoit promis; que, malgré la sincérité avec laquelle je pouvois dire que mon inclination avoit toujours été pour le célibat, & lui déclarer particulièrement que, si mes parens me dispensoient d'épouser l'homme qui me déplaisoit, ce ne seroit pas pour en prendre un qui leur déplût....

Il m'a interrompue ici, en me demandant pardon de sa hardiesse, mais pour me dire qu'il ne pouvoit retenir les marques de son désespoir, lorsqu'après tant de preuves de sa respectueuse passion, il m'entendoit....

J'ai droit, monsieur, lui ai-je dit, de vous

interrompre à mon tour. Pourquoi ne faites-vous pas valoir encore plus clairement l'obligation que cette passion si vantée m'impose? Pourquoi ne me déclarez-vous pas, en termes plus ouverts, qu'une persévérance que je n'ai pas désirée, & qui me met aux mains avec toute ma famille, est un mérite qui me rend coupable d'ingratitude, lorsque je n'y réponds pas comme vous semblez le désirer?

Je devois pardonner, a-t-il repris, si lui, qui ne prétendoit qu'à un mérite de comparaison, parce qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'homme au monde qui fût digne de moi, il avoit eu la présomption d'espérer un peu plus de part à ma faveur qu'il n'en avoit obtenu, lorsqu'on lui avoit donné pour concurrens des *Symmes* & des *Wyerleys*, & en dernier lieu, un reptile aussi méprisable que ce Solmes. A l'égard de sa persévérance, il reconnoissoit que ce n'étoit pas un sentiment libre; mais je devois convenir aussi que, quand il n'auroit jamais eu d'amour pour moi, les offres de Solmes étoient telles, que je me serois trouvée engagée dans les mêmes difficultés de la part de ma famille: il prenoit par conséquent la liberté de me dire que, loin de les augmenter, en marquant un peu de bonté pour lui, c'étoit le moyen le plus propre à me les faire surmonter. Mes parens avoient conduit

les choſes au point qu'il m'étoit impoſſible de les obliger ſans faire le ſacrifice de moi-même à Solmes. Ils connoiſſoient d'ailleurs la différence qu'ils devoient mettre entre Solmes & lui ; l'un, ils ſe flattoient de le conduire à leur gré ; l'autre étoit capable de me défendre contre toutes ſortes d'inſultes, & comptoit, entre ſes eſpérances naturelles, celle d'un titre fort ſupérieur aux folles vues de mon frère.

Comment cet homme-là, ma chère, eſt-il ſi bien inſtruit de toutes nos misères domeſtiques ? Mais je ſuis bien ſurpriſe qu'il ait pu connoître le lieu où il m'a trouvée, & le moyen de m'y rencontrer.

Mon inquiétude me faiſoit trouver les momens fort longs, d'autant plus que la nuit s'approchoit. Cependant il n'a pas été poſſible de me délivrer de lui, ſans en avoir entendu bien davantage.

Comme il eſpéroit de ſe voir quelque jour le plus heureux de tous les hommes, il m'aſſuroit qu'il avoit tant d'égard pour ma réputation, que, loin de me propoſer des démarches qui puſſent m'être reprochées, il ne les condamnoit pas moins que moi, quelque favorables qu'elles puſſent être pour lui. Mais, puiſqu'on ne me permettoit point de choiſir le célibat, il me laiſſoit à conſidérer ſi j'avois plus d'une voie pour éviter la violence qu'on vouloit faire à mes inclina-

tions, N'avois-je pas un père jaloux de ſon autorité, des oncles qui penſoient comme lui ? Le retour de M. Morden étoit encore éloigné ; mon oncle & ma tante Hervey avoient peu de poids dans la famille ; mon frère & ma ſœur ne ceſſoient pas d'attiſer le feu ; les offres continuelles de Solmes, étoient un autre aiguillon ; la mère de miſs Howe ſe rangeoit de leur parti plutôt que du mien par le ſeul motif de donner un exemple à ſa fille.

Enſuite il m'a demandé ſi je conſentirois à recevoir, là-deſſus, une lettre de ſa tante Lawrance ; car ſa tante Sadleir, m'a-t-il dit, ayant perdu depuis peu ſa fille unique, ſe mêle peu des affaires du monde, ou n'y penſe que pour ſouhaiter de le voir marié, & avec moi plutôt qu'avec aucune autre femme.

Véritablement, ma chère, il y a bien des choſes raiſonnables dans tout ce qu'il m'a dit. Je crois pouvoir faire cette remarque, ſans qu'il ſoit queſtion de battemens de cœur. Cependant je lui ai répondu que, malgré la conſidération extrême que j'ai pour les dames de ſa famille, particulièrement pour ſes deux tantes, je n'étois pas diſpoſée à recevoir des lettres qui euſſent rapport à une fin que je n'avois aucune intention de favoriſer ; que, dans la triſte ſituation où je me trouvois, le devoir m'obligeoit de tout eſpé-

rer, de tout ſouffrir & de tout tenter: que mon père, me voyant ferme, & réſolue de mourir plutôt que d'épouſer Solmes, ſe relâcheroit peut-être.....

Il m'a interrompue; pour me repréſenter que ce changement eſt peu vraiſemblable, après diverſes démarches de ma famille, qu'il a pris ſoin de me remettre ſous les yeux; telles que la précaution qu'ils ont eue d'engager madame Howe dans leurs intérêts comme une perſonne qui pouvoit m'accorder un aſile, ſi j'étois pouſſée au déſeſpoir; l'empreſſement de mon frère à ſouffler continuellement aux oreilles de mon père que, ſi l'on attend le retour de M. Morden, à qui je pourrai demander l'exécution du teſtament, il ſera trop tard pour me retenir dans la dépendance, le parti qu'ils ont pris de me renfermer; celui de m'ôter ma ſervante, & de mettre auprès de moi celle de ma ſœur; l'adreſſe avec laquelle ils ont fait renoncer ma mère à ſon propre jugement, pour entrer dans toutes leurs vues; autant de preuves, m'a-t-il dit, que rien n'eſt capable d'altérer leurs réſolutions, autant de ſujets d'une mortelle inquiétude pour lui. Il m'a demandé ſi j'avois jamais vu abandonner à mon père un parti auquel il ſe fût une fois attaché, ſur-tout, lorſqu'il y croyoit ſon autorité ou ſes droits intéreſſés. La familiarité, dit-il, dans

Digitized by Google

laquelle il a vécu quelque tems avec ma famille ; l'a rendu témoin de pluſieurs traits d'empire arbitraire, dont on trouveroit peu d'exemples dans les maiſons même des princes, & ma mère, la plus excellente de toutes les femmes, en a fait une triſte expérience.

Il alloit ſe livrer, je m'imagine, à d'autres réflexions de cette nature ; mais je lui ai témoigné que je m'en tenois offenſée, & que je ne permettrois jamais qu'il les fît tomber ſur mon père. J'ai ajouté que les rigueurs les moins méritées ne pouvoient me diſpenſer de ce que je dois à l'autorité paternelle.

Je ne devois pas le ſoupçonner, m'a-t-il répondu, de prendre plaiſir à me rappeler ces idées ; parce que, tout autoriſé qu'il étoit, par les traitemens qu'il recevoit de ma famille, à ne pas beaucoup la ménager, il ſavoit que les moindres libertés de cette nature n'étoient propres qu'à me déplaire. D'un autre côté, néanmoins, il étoit obligé d'avouer qu'étant jeune, avec des paſſions aſſez vives, & s'étant toujours piqué de dire librement ce qu'il penſoit, il n'avoit pas peu de peine à ſe faire une violence qu'il reconnoiſſoit juſte. Mais ſa conſidération pour moi lui faiſoit réduire ſes obſervations à des faits clairs & avoués, & je ne pouvois m'offenſer qu'il tirât, du moins, une conſéquence qui ſuivoit naturel-

Digitized by Google

lement de ce qu'il avoit dit ; c'étoit que mon père, exerçant ses droits avec tant de hauteur sur une femme qui ne lui avoit jamais rien disputé, il n'y avoit aucune apparence qu'il se relâchât, pour une fille, d'une autorité dont il étoit encore plus jaloux, & dont l'idée se trouvoit fortifiée par des intérêts de famille, par une aversion très-vive, quoique injustement conçue, & par les ressentimens de mon frère & de ma sœur ; sur-tout lorsque mon bannissement m'ôtoit le moyen de plaider ma cause, & de faire valoir la justice & la vérité pour ma défense.

Quel malheur, ma chère, qu'il y ait tant de vérité dans ces observations, & dans la conséquence ! Il l'a tirée, d'ailleurs, avec plus de sang-froid & de ménagement pour ma famille, que je craignois de n'en pouvoir attendre d'un homme si injurié, à qui tout le monde attribue des passions indomptables.

Ne me presserez-vous point sur les battemens de cœur, & sur la chaleur qui m'a pu monter au visage, si de tels exemples de l'ascendant qu'il est capable de prendre sur mon naturel, me disposent à conclure qu'en supposant quelque possibilité de réconciliation entre ma famille & lui, il n'y auroit point à désespérer qu'il ne pût être ramené au bien par les voies de la douceur & de la raison ?

Il m'a représenté que la violence qu'on fait à ma liberté, est connue de tout le monde; que mon frère & ma sœur ne font pas scrupule de parler de moi comme d'un enfant comblé de faveurs, qui est dans un état actuel de rebellion; que tous ceux, néanmoins, qui me connoissent ne balancent point à justifier mon aversion pour un homme qui leur paroît convenir mieux à ma sœur qu'à moi; que, tout malheureux qu'il est de n'avoir pu faire plus d'impression sur mon cœur, tout le monde me donne à lui; que sa naissance, sa fortune & ses espérances ne pouvant être attaquées, ses ennemis même ne faisoient qu'une objection contre lui; & que, grâces au ciel & à mon exemple, il se promettoit de la détruire pour jamais, puisqu'il avoit commencé à reconnoître ses erreurs & à s'en lasser de bonne foi, quoiqu'elles fussent beaucoup moins énormes que la malignité & l'envie ne les représentoient; mais que c'étoit un article sur lequel il s'arrêtoit d'autant moins, qu'il valoit mieux faire parler ses actions que ses promesses. Ensuite, prenant cette occasion pour me faire un compliment, il m'a protesté qu'ayant toujours aimé la vertu, quoiqu'il n'en ait pas fidellement observé les règles, les qualités de mon ame formoient sa plus forte chaîne; & qu'il pouvoit dire, avec vérité, qu'avant que de m'avoir connue, il n'avoit

n'avoit jamais rien trouvé qui eût été capable de lui faire surmonter une malheureuse espèce de préjugé qu'il avoit contre le mariage; ce qui l'avoit endurci jusqu'alors contre les désirs & les instances de tous ses proches.

Vous voyez, ma chère, qu'il ne fait pas de difficulté de parler de lui-même comme ses ennemis. Je conviens que cette franchise, sur un point qui n'est pas fort à son honneur, donne de la vraisemblance à ses autres protestations. Il me semble que je ne serois pas aisément trompée par l'hypocrisie, sur-tout dans un homme qui passe pour s'être accordé de grandes libertés, s'il s'attribuoit tout d'un coup des lumières & des convictions extraordinaires, dans un âge encore où ces miracles ne sont pas fréquens. Les habitudes, je m'imagine, ne doivent pas être si faciles à déraciner. Vous avez toujours remarqué avec moi qu'il dit librement ce qu'il pense; quelquefois même jusqu'à ne pas ménager assez la politesse: & le traitement qu'il reçoit de ma famille est une assez bonne preuve qu'il n'est pas capable de faire servilement sa cour par un motif d'intérêt. Quelle pitié, que, dans un caractère où l'on reconnoît des traces si louables, les bonnes qualités soient ternies & comme étouffées par le vice! On nous a dit qu'il a la tête meilleure que le cœur. Mais croyez-vous réellement que M. Lovelace puisse

avoir le cœur fort mauvais? Pourquoi le sang n'agiroit-il pas dans les hommes comme dans les animaux moins nobles? Toute sa famille est irréprochable, excepté lui, à la vérité. On ne parle des dames qu'avec admiration. Mais je crains de m'attirer le reproche que je veux éviter. Cependant, ce seroit pousser aussi la censure trop loin, que de reprocher à une femme la justice qu'elle rend à un homme en particulier, & le jugement qu'elle porte à son avantage, lorsqu'on lui permettroit sans difficulté de rendre la même justice à tout autre homme.

Il est revenu à me presser de recevoir une lettre de sa tante Lawrance, & d'accepter l'offre de leur protection. Il a remarqué que les personnes de qualité sont un peu trop sur la réserve, comme on le reproche aussi aux personnes de vertu, ce qui n'étoit pas fort surprenant, parce que la qualité, soutenue dignement, est la vertu, & que, réciproquement la vertu est la véritable qualité; que leurs motifs, pour garder une réserve décente, sont les mêmes, & qu'elles ont toutes deux une même origine: (où a-t-il pris toutes ces idées, ma chère)? sans quoi, sa tante se seroit déjà déterminée à m'écrire; mais qu'elle souhaitoit d'apprendre si ses offres seroient bien reçues, d'autant plus que, suivant les apparences, elles ne seroient point approuvées d'une partie de ma

Digitized by Google

famille : & que, dans tout autre cas que celui d'une injuſte perſécution, qui pouvoit encore augmenter, elle ſe garderoit bien de me les faire.

Je lui ai répondu que toute la reconnoiſſance que je devois à cette dame, ſi l'offre venoit d'elle, ne m'empêchoit pas de voir où cette démarche pouvoit me conduire. J'aurois craint de me donner peut-être un air de vanité, ſi je lui avois dit que ſes inſtances, dans cette occaſion, ſentoient un peu l'artifice, & l'envie de m'engager dans des meſures dont il ne me ſeroit pas aiſé de revenir. Mais j'ai ajouté que la ſplendeur même du titre royal étoit peu capable de me toucher ; que, dans mes idées, la vertu ſeule étoit la grandeur ; que l'excellent caractère des dames de ſa famille faiſoit plus d'impreſſion ſur moi que la qualité de ſœurs de milord M....., & de fille d'un pair : que, pour lui, quand mes parens auroient approuvé ſa recherche, il ne m'auroit jamais trouvé de diſpoſition à recevoir ſes ſoins, s'il n'avoit eu que le mérite de ſes tantes à faire valoir ; puiſqu'alors les mêmes raiſons qui me les faiſoient admirer, n'auroient été qu'autant d'objections contre lui. Je l'ai aſſuré que ce n'étoit pas ſans un extrême chagrin que je m'étois vue engagée dans un commerce de lettres avec lui, ſur-tout depuis que cette cor-

respondance m'avoit été défendue : que le seul fruit agréable que je pensasse à tirer d'une entrevue que je n'avois ni prévue ni désirée, étoit de lui faire connoître que je me croyois désormais obligée de les supprimer ; & que j'espérois qu'à l'avenir il n'auroit pas recours à des menaces contre ma famille, pour me mettre dans la nécessité de lui répondre.

Le jour étoit encore assez clair pour me faire appercevoir qu'il a pris un air fort grave après cette déclaration. Il attachoit tant de prix, m'a-t-il dit, à un choix libre, & laissant les voies de la violence à Solmes, il avoit tant de mépris pour cette indigne méthode, qu'il se haïroit lui-même, s'il étoit capable de penser jamais à m'engager par la frayeur. Cependant il y avoit deux choses à considérer. Premièrement, les outrages qu'il recevoit continuellement ; les espions qu'on entretenoit auprès de lui, & dont il en avoit découvert un ; les indignités qu'on étendoit jusqu'à sa famille, & celles qu'on ne me faisoit essuyer que *par rapport à lui*, comme on le déclaroit ouvertement, sans quoi, il reconnoissoit qu'il lui conviendroit mal de s'en ressentir pour moi sans ma permission (le rusé personnage a fort bien vu qu'il prêtoit ici le flanc, s'il ne se couvroit par cette circonstance) ; toutes ces considérations lui faisoient une loi indispen-

ſable de marquet ſon juſte reſſentiment. Il me demandoit à moi-même s'il étoit raiſonnable qu'un homme d'honneur digérât tant d'inſultes, à moins qu'il ne fût retenu par un motif tel que celui de me plaire? En ſecond lieu, il me prioit de conſidérer ſi la ſituation où j'étois (priſonnière, forcée par toute ma famille de recevoir un mari indigne de moi; & cela, au premier jour, ſoit que j'y conſentiſſe ou non), admettoit quelque délai dans les meſures qu'il me propoſoit de prendre, & qu'il ne me propoſoit que pour la dernière extrémité. D'ailleurs, l'offre de ſa tante ne m'engageoit à rien; je pouvois accepter cette protection, ſans me jeter dans la néceſſité d'être à lui, ſi je trouvois dans la ſuite quelque ſujet de reproche contre ſa conduite.

Je lui ai répondu que c'étoit s'abuſer & que je ne pouvois m'abandonner à la protection de ſes amis, ſans donner lieu de conclure que j'avois d'autres vues.

Et croirez-vous, a-t-il repris, que le public donne à préſent une autre explication à la violence qui vous tient renfermée? Vous devez conſidérer, mademoiſelle, qu'il ne vous eſt plus libre de choiſir, & que vous êtes au pouvoir de ceux (pourquoi leur donnerois-je le nom de parens?) qui ſont déterminés à vous faire exécuter leur volonté. Ce que je vous propoſe eſt

de recevoir l'offre de ma tante, & de n'en faire uſage qu'après avoir tout employé pour en éviter la néceſſité. Permettez-moi d'ajouter que, ſi vous prenez ce moment pour rompre une correſpondance ſur laquelle tout mon eſpoir eſt fondé, & ſi vous êtes réſolue de ne pas pourvoir au pire de tous les maux, il eſt évident que vous y ſuccomberez. Le pire! j'entends pour moi ſeul, car il ne ſauroit l'être pour vous. Alors (portant au front ſon poing fermé), comment pourrai-je ſoutenir ſeulement cette ſuppoſition? Alors il ſera donc vrai que vous ſerez à Solmes? Mais, par tout ce qu'il y a de ſacré! ni lui, ni votre frère, ni vos oncles, ne jouiront pas de leur triomphe. Que je ſois confondu, s'ils en jouiſſent!

La violence de ſon emportement m'a effrayée. Je me retirois, dans mon juſte reſſentiment; mais, ſe jetant encore une fois à mes pieds: Au nom du ciel, ne me quittez pas! Ne me laiſſez point dans le déſeſpoir où je ſuis! Ce n'eſt pas le repentir de mon ſerment qui me fait tomber à vos pieds; je le renouvelle, au contraire, dans cette horrible ſuppoſition. Mais ne penſez pas que ce ſoit une menace, pour vous faire pencher de mon côté par des craintes. Si votre cœur, a-t-il continué en ſe levant, vous porte à ſuivre la volonté de votre père, ou plutôt de votre

Digitized by Google

frère, & à me préférer Solmes, je me vengerai assurément de ceux qui insultent & moi & les miens ; mais j'arracherai ensuite mon cœur de mes propres mains, ne fut-ce que pour le punir de son idolâtrie pour une femme capable de cette préférence.

Je lui ai dit que je commençois à m'offenser beaucoup de ce langage ; mais qu'il pouvoit s'assurer que jamais je ne ferois à M. Solmes, sans se croire en droit néanmoins de rien conclure en sa faveur, parce que j'avois fait la même déclaration à ma famille, dans la supposition même qu'il n'existât point d'autre homme au monde.

Voulois-je du moins lui continuer l'honneur de ma correspondance ? Après l'espoir qu'il avoit eu de faire un peu plus de progrès dans mon estime, il ne pourroit jamais supporter la perte de l'unique faveur qu'il eût obtenue.

Je lui ai dit que, s'il contenoit ses ressentimens à l'égard de ma famille, je voulois bien, pour quelque tems du moins, & jusqu'à la fin de mes disgrâces présentes, continuer une correspondance que mon cœur ne laissoit pas de se reprocher..... comme le sien lui reprochoit (a repris l'impatiente créature, en m'interrompant) de supporter tout ce qu'il avoit à souffrir, lorsqu'il considéroit que cette nécessité lui étoit imposée, non par moi, pour qui les plus cruels

tourmens lui seroient chers, mais par des..... Il a eu la modération de ne point achever.

Je lui ai déclaré nettement qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même, dont le caractère étoit si mal établi du côté des mœurs, qu'il n'avoit donné que trop d'avantage à ses adversaires. Il n'y a pas beaucoup d'injustice, lui ai-je dit, à parler mal d'un homme qui ne fait lui-même aucun cas de sa réputation.

Il m'a offert de se justifier; mais je lui ai répondu que je voulois juger de lui par sa propre règle; c'est-à-dire, par ses actions, sans lesquelles il y a peu de confiance à prendre aux paroles.

Si ses ennemis, a-t-il repris, étoient moins puissans & moins déterminés, ou s'ils n'avoient pas déjà fait connoître leurs intentions par de cruelles violences, il auroit offert volontiers de se soumettre à six mois, à une année d'épreuve. Mais il étoit sûr que toutes leurs vues seroient remplies ou avortées dans l'espace d'un mois; & je savois mieux que personne, s'il falloit espérer quelque changement du côté de mon père: il ne le connoissoit pas, si j'avois cette espérance.

Je lui ai dit qu'avant que de chercher d'autres protections, je voulois tenter tous les moyens que mon respect & le crédit qui pouvoit me rester encore auprès de quelques personnes de ma

famille seroient capables de m'inspirer ; & que, si rien ne tournoit heureusement, je prendrois un parti dont je croyois le succès certain, qui seroit de leur résigner la terre qui m'avoit attiré tant d'envie.

Il se soumettoit, m'a-t-il dit, au désir que j'avois de faire l'essai de cette méthode. Il étoit fort éloigné de me proposer d'autres protections, avant que je fusse absolument forcée d'en chercher. Mais, très-chère Clarisse, m'a-t-il dit, en se saisissant de ma main, & la portant fort ardemment à ses lèvres, si la cession de votre terre peut finir vos peines, ne tardez point à la résigner, & soyez à moi. Je confirmerai de toute mon ame votre résignation. Cette idée, ma chère, n'est pas sans générosité. Mais lorsqu'il n'est question que de belles paroles, de quoi les hommes ne sont-ils pas capables pour obtenir la confiance d'une femme?

J'avois fait quantité d'efforts pour reprendre le chemin du château ; & la nuit étant fort proche, mes craintes ne faisoient qu'augmenter. Je ne saurois dire qu'elles vinssent de sa conduite ; au contraire, il m'a donné meilleure opinion que je n'avois de lui, par le respect dont il ne s'est pas écarté un moment pendant cette conférence. S'il s'est emporté avec violence, sur la seule supposition que Solmes pût être préféré,

Digitized by Google

cette chaleur est excusable dans un homme qui se prétend fort amoureux ; quoiqu'elle ait été assez peu mesurée pour m'obliger de m'en ressentir.

En partant, il s'est recommandé à ma faveur avec les plus pressantes instances, mais avec autant de soumission que d'ardeur, sans parler d'autres grâces, quoiqu'il m'ait laissé entrevoir ses désirs pour une autre entrevue, à laquelle je lui ai défendu de penser jamais dans le même lieu. Je vous avouerai, ma chère, à vous, pour qui je me reprocherois d'avoir la moindre réserve, que ses argumens, tirés de mes disgrâces présentes par rapport à l'avenir, commencent à me faire craindre de me trouver dans la nécessité d'être à l'un ou à l'autre de ces deux hommes ; & si cette alternative étoit inévitable, je m'imagine que vous ne me blâmeriez pas de vous dire lequel des deux doit être préféré ; vous m'avez dit vous-même quel est celui qui ne doit pas l'être. Mais en vérité, ma chère, ma véritable préférence est pour l'état de fille ; & je n'ai pas encore perdu toute espérance d'obtenir l'heureuse liberté de faire ce choix.

Je suis revenue à ma chambre, sans avoir été observée. Cependant la crainte de l'être m'a causé tant d'agitation, que je m'en sentois beaucoup plus en commençant ma lettre, qu'il ne m'a

donné ſujet d'en avoir, à l'exception néanmoins du premier moment où je l'ai apperçu ; car mes eſprits ont été prêts alors à m'abandonner ; & c'eſt un bonheur extrême que, dans un lieu tel que celui où il m'a ſurpriſe, dans le mouvement d'une ſi vive frayeur, & ſeule avec lui, je ne ſois pas tombée ſans connoiſſance.

Je ne dois pas oublier que, lui ayant fait un reproche de la conduite qu'il a tenue dimanche dernier à l'égliſe, il m'a proteſté qu'on ne m'avoit pas repréſenté fidellement cette ſcène ; qu'il ne s'étoit pas attendu à m'y voir ; mais qu'il avoit eſpéré que, trouvant l'occaſion de parler civilement à mon père, il obtiendroit la permiſſion de l'accompagner juſqu'au château ; que le docteur Lewin lui avoit perſuadé de ne ſe préſenter, dans cette occaſion, à perſonne de la famille, en lui faiſant obſerver le trouble où ſa préſence avoit jeté tout le monde. Son intention, m'a-t-il aſſuré, n'étoit pas d'y porter de l'orgueil ou de la hauteur ; & ſi quelqu'un lui en attribue, ce ne peut-être, dit-il, que par un effet de cette mauvaiſe volonté qu'il a le chagrin de trouver invincible ; & lorſqu'il ſalua ma mère, c'étoit une civilité qu'il prétendoit faire à toutes les perſonnes qui étoient dans le banc, comme à elle, qu'il fait profeſſion de reſpecter ſincèrement.

Si l'on peut s'en fier à lui (&, dans le fond,

Digitized by Google

j'ai peine à me perſuadet que, cherchant à me plaire, il fût venu dans le deſſein de braver toute ma famille,) voilà, ma chère, un exemple de la force de la haine, qui peint tout ſous de fauſſes couleurs. Cependant, à moins que Chorey n'ait voulu faire officieuſement ſa cour à ſes maîtres, pourquoi m'auroit-elle fait un récit à ſon déſavantage? Il en appelle au docteur Lewin pour ſa juſtification: mais hélas! je ſuis privée du plaiſir de voir cet honnête homme, & tous ceux de qui je pourrois recevoir un bon conſeil dans ma triſte ſituation. Aprés tout, ma chère, je m'imagine qu'il y auroit peu de coupables au monde, ſi tous ceux qu'on accuſe ou qu'on ſoupçonne, avoient la liberté de raconter leur hiſtoire, & devoient être crus ſur leur propre témoignage.

Vous ne vous plaindrez pas que cette lettre ſoit trop courte. Mais il ſeroit impoſſible, autrement, d'être auſſi exacte que vous le déſirez ſur tous les détails d'une converſation. Vous aurez la bonté, ma chère, de vous ſouvenir que la date de votre dernière eſt le 9.

CL. HARLOVE.

Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

Miss HOWE, à miss CLARISSE HARLOVE.

Dimanche, 19 Mars.

JE vous demande pardon, ma très-chère amie, de vous avoir donné sujet de me rappeler la date de ma dernière lettre. Je voulois rassembler sous mes yeux autant de mémoires qu'il est possible, sur les opérations de vos sages parens, dans l'idée que vous ne seriez pas long-tems sans vous rendre, d'un côté ou de l'autre, & que j'aurois alors quelque degré de certitude sur lequel je pusse fonder mes observations. Au fond, que puis-je vous écrire, dont je n'aie déjà fait le sujet de plusieurs lettres? Vous savez que tout ce que je puis faire est de m'emporter contre vos stupides persécuteurs; & ce style n'est pas de votre goût. Je vous ai conseillé de reprendre votre terre: vous rejetez cet avis. Vous ne pouviez soutenir la pensée d'être à Solmes; & Lovelace a résolu que vous serez à lui, quelque obstacle qu'on s'efforce d'y apporter. Je suis persuadée que vous ne sauriez éviter d'être à l'un ou à l'autre. Voyons quelles seront leurs premières démarches. A l'égard de Lovelace, lorsqu'il ra-

Digitized by Google

conte sa propre histoire, qui oseroit dire qu'après s'être conduit avec tant de modestie dans le bûcher, & n'avoir porté que de bonnes intentions à l'église, il y ait le moindre reproche à lui faire ? Méchantes gens ! de se liguer contre l'innocence même ! Mais attendons, comme j'ai dit, leurs premières démarches, & le parti pour lequel vous vous déterminerez. Mes réflexions alors seront mesurées à mes lumières.

A l'égard du changement de votre style, dans vos lettres à vos oncles, à votre frère & à votre sœur, puisqu'ils ont pris tant de plaisir à vous attribuer de la prévention pour Lovelace, & que tous vos désaveux n'ont servi qu'à fortifier les argumens qu'ils en ont tirés contre vous, je trouve que vous avez fort bien fait de les abandonner à leurs soupçons, & d'essayer ce que vous pourrez tirer d'eux par cette voie. Mais si.... mais si.... de grâce, ma chère, un peu d'indulgence. Vous avez cru vous devoir à vous même une apologie pour votre changement de style ; & jusqu'à ce que vous m'ayez parlé nettement ; comme une amie, il faut que je vous tourmente un peu. Voyons ; car je ne puis retenir ma plume.

Si vous n'avez pas eu d'autre raison pour ce changement de style, que celle qu'il vous a plu de me donner, prenez la peine d'examiner ; comme je me souviens de vous y avoir exhortée,

Digitized by Google

ce qu'il faut penser de cette raison. Pourquoi votre amie souffriroit-elle que vous fussiez volée sans le savoir ?

Lorsqu'une personne se sent attaquée d'un rhume, son premier soin est de chercher comment elle a pu le gagner ; & lorsqu'elle croit s'en être rendu bon compte, elle prend son parti, qui est, ou de lui laisser son cours, ou d'employer quelques remèdes pour s'en délivrer, s'il est fort incommode. De même, ma chère, avant que la maladie dont vous êtes ou dont vous n'êtes pas attaquée, devienne si importune qu'elle vous oblige au régime, permettez que je cherche avec vous d'où elle peut venir. Je suis persuadée, aussi certainement que je suis sûre d'écrire, que, d'un côté, la conduite indiscrète de vos parens, & de l'autre, l'adresse insinuante de Lovelace, du moins, si cet homme n'est pas un plus grand fou que tout le monde ne le pense, amèneront les choses à ce point ; & feront son ouvrage pour lui ?

Mais passons. Si ce doit être Lovelace ou Solmes, le choix n'admet aucune discussion. Cependant, en supposant de la vérité dans tout ce qu'on raconte, je préférerois tout autre de vos amans à l'un & à l'autre, quelque indignes qu'ils soient aussi de vous. Qui peut être digne, en effet, de Miss Clarisse Harlove ?

Je souhaite que vous ne m'accusiez pas de toucher trop souvent la même corde. Je me croirois inexcusable (d'autant plus que ce point me semble hors de doute ; & que, s'il étoit question de preuves, j'en pourrois tirer de vingt endroits de vos lettres,) inexcusable, dis-je, si vous vouliez avouer ingénûment... Avouer quoi? m'allez-vous dire. Je me flatte, ma chère Anne Howe, que vous ne m'attribuez pas déjà de l'amour.

Non, non. Comment votre Anne Howe pourroit-elle former cette pensée? *L'amour, ce mot si court à prononcer, porte une signification bien étendue.* Quel nom lui donnerons-nous? Vous m'avez fourni un terme dont le sens est plus resserré, mais qui ne laisse pas de signifier aussi quelque chose : *une sorte de goût conditionnel.* Le voilà, ma chère. O tendre amie! ne sais-je pas combien vous méprisez la pruderie, & que vous êtes trop jeune, trop aimable, pour être une prude?

Mais écartons ces noms durs ; & souffrez, ma chère, que je vous répète ce que je vous ai déjà dit: c'est que je me croirai en droit de me plaindre extrêmement de vous, si vous vous efforcez, dans vos lettres, de me déguiser quelque secret de votre cœur.

J'ajoute que, si vous m'expliquez nettement quel

quel degré Lovelace tient ou ne tient pas dans votre affection, je ſerois plus en état que je ne le ſuis de vous donner un bon conſeil. Vous qui vous êtes fait une ſi grande réputation de *preſcience*, ſi je puis employer ce terme, & qui la méritez effectivement plus qu'aucune perſonne de votre âge, vous avez raiſonné ſans doute avec vous-même ſur ſon caractère, dans la ſuppoſition que vous deviez un jour être à lui. Vous avez fait de même pour Solmes; & de là eſt venue, ſans doute, votre averſion pour l'un, comme votre goût conditionnel pour l'autre. Voulez-vous m'apprendre, ma chère, ce que vous avez penſé de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualités; quelle impreſſion les unes & les autres ont faites ſur vous? Alors, les mettant dans la balance, nous verrons quel côté pourra vraiſemblablement l'emporter, ou plutôt quel côté l'emporte en effet. Il ne faut rien moins que la connoiſſance des plus intimes replis de votre cœur, pour ſatisfaire mon amitié. Sûrement vous n'êtes point effrayée de vous confier à vous-même un ſecret de cette nature. Si vous l'êtes, vous n'en avez que plus de raiſon de douter de moi. Mais j'oſe dire que vous n'avouerez ni l'un ni l'autre; & je veux bien m'imaginer qu'il n'y a point de fondement pour aucun de ces deux aveux.

Ayez la bonté, ma chère, de faire une observation ; c'eſt que, ſi je me ſuis quelquefois donné des airs de raillerie qui vous ont fait jeter ſérieuſement les yeux autour de vous, dans le cas ſur-tout où vous pouviez attendre de votre meilleure amie un tour de reflexion plus ſérieux, ce n'a jamais été à l'occaſion des endroits de vos lettres où vous vous êtes expliquée avez aſſez d'ouverture (ne vous alarmez pas, ma chère), pour ne laiſſer aucun doute de vos ſentimens ; mais ſeulement lorſque vous avez affecté de la réſerve, lorſque vous avez employé des tours nouveaux pour exprimer des choſes communes, lorſque vous avez parlé de *curioſité*, *de goût conditionnel*, & que vous avez cherché à vous couvrir ſous des termes qui auroient été à l'épreuve de toute autre pénétration que la mienne ; autant d'actes de trahiſon contre *l'amitié ſuprême* que nous nous ſommes vouée mutuellement.

Souvenez-vous que vous m'avez trouvée un moment en défaut. Vous fîtes valoir alors vos droits. Je vous confeſſai auſſi-tôt, que je n'avois plus que mon orgueil pour défenſe contre l'amour ; car il eſt vrai, comme je vous le dis alors, que je ne pouvois ſoutenir l'idée qu'il fût au pouvoir d'aucun homme de me cauſer un ſeul moment d'inquiétude. D'ailleurs, l'homme que j'avois à combattre étoit bien éloigné de valoir le

Digitized by Google

vôtre ; ainsi, je pouvois m'en prendre autant à mon imprudence qu'à l'ascendant qu'il avoit sur moi. Bien plus (& vous vous en ferez, s'il vous plaît, l'application), vous me fîtes d'abord la guerre sur mes *curiosités* : & lorsque j'en fus au *goût conditionnel*, vous vous souvenez de ce qui arriva ; le cœur cessa de me battre pour lui.

Finissons. Mais à propos de ce que j'ai dit, avec vérité, que mon amant n'étoit point un homme charmant comme le vôtre, nous sommes quatre, miss Bidulphe, miss Loyd, miss Campion & moi, qui vous demandons votre opinion sur une difficulté d'importance ; savoir, jusqu'à quel point la figure a droit de nous engager. Ce cas, au reste, n'est point étranger à votre situation : *remarquez bien cela*, pour employer le style de votre oncle Antonin. Nous demandons aussi s'il faut même compter la figure pour quelque chose, dans un homme qui en tire vanité ; puisque, suivant une de vos observations, cette vanité donne un juste sujet de douter du mérite intérieur. Vous, le modèle de notre sexe, à qui la beauté & les grâces ont été prodiguées, la vanité est un vice dont vous êtes aussi exempte que de tous les autres ; & vous en avez toujours été plus autorisée à soutenir qu'il est inexcusable, jusques dans une femme.

Il faut vous apprendre que ce sujet a été vive-

ment agité dans une de nos dernières conversations. Miſs Loyd m'a priée de vous écrire, pour vous demander votre ſentiment, auquel vous ſavez que nous avons toujours déféré dans nos petites diſputes. J'eſpère que, trouvant quelquefois le tems de reſpirer ſous le poids de vos peines vous aurez aſſez de liberté d'eſprit pour répondre à notre attente. Perſonne ne répand plus de lumières & de grâces que vous ſur tous les ſujets que vous traitez. Expliquez-nous auſſi comment il ſe fait que Lovelace, qui paroît apporter tant de ſoin à parer ſa figure, quoiqu'elle ait ſi peu beſoin d'ornemens, trouve le moyen de ne paſſer aux yeux de perſonne pour un fat. Que ces queſtions, ma chère, ſervent à vous amuſer; du moins, ſi la ſeconde peut vous être propoſée ſans vous déplaire. Un ſeul ſujet, de quelque importance qu'il puiſſe être, ne ſuffiroit pas pour occuper un eſprit de l'étendue du vôtre. Mais s'il étoit vrai, au fond, que l'un & l'autre vous déplût, mettez ma prière au nombre de tant d'impertinences que vous m'avez pardonnées; & dites, ſans crainte: cette fille eſt folle; pourvu que vous ajoutiez: je l'aime néanmoins, & c'eſt ma fidelle.

ANNE HOWE.

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Lundi, 20 Mars.

VOTRE dernière lettre m'a touchée ſi ſenſiblement, que j'écarte des ſoins aſſez conſidérables, pour me livrer à l'impatience que j'ai d'y répondre. Je veux m'expliquer nettement, ſans détour, en un mot, avec l'ouverture de cœur qui convient à notre amitié mutuelle.

Mais ſouffrez que j'obſerve d'abord, & que j'obſerve avec reconnoiſſance, que ſi je vous ai donné, dans vingt endroits de mes lettres, des preuves ſi peu équivoques de mon eſtime pour M. Lovelace, que vous ayez cru devoir m'épargner en faveur de leur clarté, c'eſt en avoir uſé avec une généroſité digne de vous.

Croyez-vous qu'il y ait au monde un homme ſi méchant, qu'il ne donne pas d'occaſion, à ceux même qui doutent de ſon caractère, d'être plus ſatisfaits de lui dans un tems que dans un autre, & lorſqu'il la donne en effet, n'eſt-il pas juſte qu'en parlant de lui, les expreſſions ſoient meſurées à ſa conduite? Je crois devoir à un homme qui me rend des ſoins, autant de juſtice que s'il ne m'en rendoit pas. Il me ſemble qu'il y a ſi peu

de générosité, un air si tyrannique, à prendre droit de son respect pour le maltraiter, du moins lorsqu'il n'en donne pas d'autre sujet, que je ne voudrois pas être celle qui se permettoit cette sorte de rigueur. Mais, quoique je ne pense qu'à me contenir dans les bornes de la justice, il est peut-être difficile d'empêcher que ceux qui connoissent les vûes de cet homme, ne me trouvent un air de partialité en sa faveur, sur-tout, si c'est une femme qui fait cette observation, & qu'ayant été autrefois prise elle-même, elle veuille se faire un triomphe de voir son amie aussi foible qu'elle. Les ames nobles, qui aspirent à la même perfection (& je ne regarde pas l'amour comme une imperfection non plus, lorsque l'objet en est digne), méritent, à mon avis, qu'on leur passe un peu de cette généreuse espèce d'envie.

Si l'esprit de vengeance a quelque part à cette réflexion, c'est une vengeance, ma chère, qu'il faut entendre dans le sens le plus doux que ce mot puisse recevoir. J'aime votre badinage, comme je vous l'ai dit plusieurs fois. Quoique, dans l'occasion, il puisse causer un peu de peine à une ame ingénue, qui vient ensuite à sentir qu'il entre moins de fiel que d'amitié dans le reproche, & tourne tous ses sentimens à la reconnoissance. Savez-vous à quoi la chose se réduit? Je serai sensible à la peine, dans cette lettre

peut-être; mais je vous ferai, dans la suivante, des remercîmens qui ne cesseront jamais.

Cette explication, ma chère, en sera une aussi pour toutes les petites sensibilités que j'ai pu vous laisser voir dans d'autres lettres, & dont il peut arriver que je ne me défende pas mieux à l'avenir. Vous me rappelez souvent par un excellent exemple, que je ne dois pas souhaiter d'être épargnée.

Je ne me souviens pas de vous avoir rien écrit sur l'homme en question, qui n'ait été à son désavantage plutôt qu'à sa louange. Mais si vous en jugez autrement, je ne vous donnerai pas la peine d'en chercher des preuves dans mes lettres. Les apparences du moins doivent avoir été contre moi, & mon étude sera de les rectifier. Ce que je puis vous assurer avec beaucoup de vérité, c'est que, quelque sens que mes termes aient pu vous présenter; mon intention n'a jamais été d'user avec vous de la moindre réserve. Je vous ai écrit avec l'ouverture de cœur qui convenoit à l'occasion. Si j'avois pensé au déguisement, ou si j'avois eu quelque raison de m'y croire obligée, peut-être aurois-je évité de donner lieu à vos remarques sur la *curiosité* que j'ai eue de savoir ce que la famille de M. Lovelace pense de moi, sur mon *goût conditionnel*, & sur d'autres points de cette nature. Je vous ai dit de bonne foi,

dans le tems, quelles étoient mes vues par rapport au premier, & je m'en rapporte volontiers aux termes de ma lettre. A l'égard du second, je ne cherchois qu'à me rendre telle qu'il convient à une personne de mon sexe & de mon caractère, dans une malheureuse situation où elle est accusée d'un amour contraire au devoir, & où l'objet qu'on suppose à sa passion est un homme de mauvaises mœurs. Vous approuvez, j'en suis sûre, le désir que j'avois de paroître ce que je devois être, quand je n'aurois pas eu d'autre vue que de mériter la continuation de votre estime.

Mais, pour me justifier sur la réserve....., O ma chère! il faut que je quitte ici la plume.

LETTRE XXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Lundi, 20 Mars.

CETTE lettre vous apprendra, ma chère, les raisons qui m'ont fait interrompre ici brusquement ma réponse à la vôtre d'hier, & qui m'empêcheront peut-être de la finir & de vous l'envoyer plutôt que demain ou le jour suivant, d'autant plus que j'ai beaucoup à dire sur les sujets que vous m'avez proposés. Aujourd'hui,

Digitized by Google

je vous dois le récit d'un nouvel effort que mes amis ont tenté sur moi par le ministère de la bonne madame Norton.

Il paroît qu'ils l'avoient fait avertir, dès hier, de se trouver ici ce matin, pour recevoir leurs instructions, & pour employer l'ascendant qu'ils lui connoissent sur mon esprit. Je m'imagine qu'ils s'en promettoient du moins un effet convenable à leurs vues; c'étoit de me rendre inexcusable à ses propres yeux, & de lui faire voir qu'il n'y avoit point de fondement aux plaintes qu'elle a voulu faire plusieurs fois à ma mère, de la rigueur avec laquelle je suis traitée. L'avantage que je me suis attribué d'avoir le cœur libre, leur fournissoit un argument pour me convaincre d'obstination & de perversité, parce qu'ils se croyoient en droit de conclure que, n'ayant point d'estime particulière pour aucun homme, mes oppositions ne pouvoient venir que de ces deux causes. A présent que, pour leur ôter cette arme, je leur ai donné lieu de me supposer des sentimens de préférence, ils sont résolus d'en venir promptement à l'exécution de leur système; & c'est dans cette intention qu'ils ont appelé au secours une femme vénérable, pour laquelle ils me connoissent un respect qui approche de celui de la nature.

Elle a trouvé mon père, ma mère, mon frère,

Digitized by Google

ma sœur, mes deux oncles & ma tante Hervey, qui s'étoient assemblés pour l'attendre.

Mon frère a commencé par l'informer de tout ce qui s'est passé depuis la dernière fois qu'on lui a permis de me voir. Il lui a lu les endroits de mes lettres où, suivant leurs interprétations, j'avoue ma préférence pour M. Lovelace. Il lui a rendu compte de leurs réponses en substance; après quoi, il lui a déclaré leurs résolutions.

Ma mère a pris la parole après lui. Je vous raconte, mot pour mot, tout ce que j'ai appris de ma bonne Norton.

Après lui avoir exposé combien de fois on avoit eu l'indulgence d'approuver mes autres refus, combien elle avoit employé d'efforts pour me faire consentir à obliger une fois toute la famille, & l'inflexible fermeté de mes résolutions; ô chère madame Norton! lui a-t-elle dit, auriez-vous jamais cru que ma Clarisse, & votre Clarisse, fût capable d'une opposition si déterminée aux volontés des meilleurs de tous les parens? Mais voyez ce que vous pouvez obtenir d'elle. L'entreprise est trop avancée pour lui laisser le moindre espoir que nous en puissions revenir. Son père, ne se défiant point de son obéissance, a réglé tous les articles avec M. Solmes. Quels articles, madame Norton? Quels avantages, & pour elle & pour toute la famille!

Digitized by Google

En un mot, il dépend d'elle de nous lier tous par de véritables obligations. M. Solmes, qui connoît ses excellens principes, & qui espère aujourd'hui par sa patience, ensuite par ses bonnes manières de l'engager d'abord à la reconnoissance, & par degrés à l'amour, est disposé à fermer les yeux sur tout.

(Fermer les yeux sur tout, ma chère! monsieur Solmes fermer les yeux sur tout! voilà une étrange expression).

Ainsi, madame Norton, (c'est ma mère qui continue) si vous êtes convaincue que c'est le devoir d'un enfant de se soumettre à l'autorité de ses parens, dans les points les plus essentiels, comme dans les plus légers, je vous prie de tenter quel pouvoir vous aurez sur son esprit. Je n'en ai aucun. Son père & ses oncles n'en ont pas davantage. Cependant son intérêt propre est de nous obliger tous; car, à cette condition, la terre de son grand-père n'est pas la moitié de ce qu'on se propose de faire pour elle. Si quelqu'un est capable de vaincre tant d'obstination, c'est vous: & j'espère que vous accepterez volontiers cette commission.

Madame Norton a demandé s'il lui étoit permis de faire ses représentations sur les circonstances, avant que de monter à mon appartement.

Digitized by Google

Mon frère s'eſt hâté de lui répondre qu'on l'avoit fait appeler pour faire des repréſentations à ſa ſœur, & non à l'aſſemblée. Et vous pouvez lui dire, dame Norton, (car il a l'arrogance de ne jamais la nommer autrement) que les choſes ſont ſi avancées avec M. Solmes, qu'il n'eſt plus queſtion de reculer: par conſéquent, point de repréſentations, ni de votre part, ni de la ſienne.

Soyez bien ſûre, madame Norton, lui a dit mon père, d'un ton irrité, que nous ne ſerons pas joués par un enfant. Il ne ſera pas dit que nous ſoyons les ſots de l'aventure, comme ſi nous n'avions aucune autorité ſur notre propre fille. En un mot, nous ne ſouffrirons pas qu'elle nous ſoit enlevée par un libertin déteſtable, qui a penſé tuer notre fils unique. Ainſi, croyez-moi, le meilleur parti pour elle, eſt de ſe faire un mérite de ſon obéiſſance; car il faut qu'elle obéiſſe, ſi je vis, quoique, par l'indiſcrète bonté de mon père, elle ſe croie indépendante de moi, qui ſuis le ſien. Auſſi, depuis ce tems-là, n'a-t-elle pas été ce qu'elle étoit auparavant. C'eſt une diſpoſition injuſte,..... qui m'a l'air de proſpérer comme il plaira au ciel. Mais ſi jamais elle épouſe ce vil Lovelace, je mangerai en procès juſqu'au dernier ſchelling. Donnez-lui cet avis de ma part; & que le teſtament peut être caſſé, & qu'il le ſera.

Mes oncles se sont joints à mon père, avec la même chaleur.

Mon frère a fait les déclarations les plus violentes.

Ma sœur n'a pas été plus modérée.

Ma tante Hervey a dit, avec plus de douceur, qu'il n'y avoit point d'occasion où le gouvernement des parens fût plus convenable que dans celle du mariage, & qu'il lui paroissoit très-juste qu'on me fît là-dessus des loix.

C'est avec ces instructions que la bonne femme est montée à ma chambre. Elle m'a fait le récit de tout ce qui venoit de se passer. Elle m'a pressée long-tems de me rendre avec tant de candeur, pour s'acquitter de sa commission, que j'ai cru plus d'une fois qu'ils l'avoient fait entrer dans leurs intérêts. Mais après avoir reconnu mon insurmontable aversion pour leur favori, elle a déploré avec moi l'excès de mon infortune. Ensuite elle a voulu s'assurer si j'étois sincère dans l'offre que je fais de me réduire au célibat. Lorsqu'après m'avoir examinée, elle n'a pu douter de mes dispositions, elle est demeurée si convaincue qu'une offre qui exclut M. Lovelace doit être acceptée, qu'elle s'est empressée de descendre; & quoique je lui aie représenté qu'il ne m'a rien servi de l'avoir proposée plusieurs fois, elle a cru pouvoir m'en garantir le succès.

Digitized by Google

Mais elle eſt bientôt revenue tout en pleurs, & fort humiliée des reproches qu'elle s'eſt attirés par ſes inſtances. Ils lui ont répondu que mon devoir eſt d'obéir, quelques loix qu'il leur plaiſe de m'impoſer; que ma propoſition n'eſt qu'un artifice pour gagner du tems; qu'il n'y a que mon mariage avec M. Solmes qui puiſſe les ſatisfaire; qu'ils me l'ont déjà déclaré, & qu'il ne peuvent être tranquilles qu'après la célébration, parce qu'ils n'ignorent pas combien Lovelace a d'aſcendant ſur mon cœur; que j'en ſuis convenue moi-même dans mes lettres à mes oncles, à mon frère & à ma ſœur, quoique je l'aie déſavoué à ma mère avec beaucoup de mauvaiſe foi; que je me repoſe ſur leur indulgence, & ſur le pouvoir que je crois avoir ſur eux; qu'ils ne m'auroient pas bannie de leur préſence, s'ils ne ſavoient eux-mêmes que leur conſidération pour moi ſurpaſſe de beaucoup celle que j'ai pour eux; mais qu'enfin ils veulent être obéis; ſans quoi, jamais ils ne me rendront leur affection, quelles qu'en puiſſent être les conſéquences.

Mon frère a jugé à propos de reprocher à la pauvre femme, de n'avoir ſervi qu'à m'endurcir par ſes *lamentations vides de ſens*. Il y a dans l'eſprit des femmes, lui a-t-il dit, un fond de perverſité & d'orgueil théatral, qui eſt capable de faire tout riſquer à une jeune tête romaneſque,

telle que la mienne, pour exciter la pitié par des aventures extraordinaires. Je suis d'un âge & d'un tour d'esprit, a dit l'insolent, qui peut fort bien me faire trouver des charmes dans une mélancolie d'amour. Il répond bien que ma tristesse, qu'elle faisoit valoir en ma faveur, ne sera jamais mortelle pour moi, mais il n'ose promettre qu'elle ne le sera pas pour la plus tendre & la plus indulgente de toutes les mères. Enfin, il a déclaré à madame Norton qu'elle pouvoit retourner encore une fois à ma chambre, mais que, si le succès ne répondoit pas mieux à l'opinion qu'ils ont eue d'elle, ils la soupçonneroient de s'être laissé corrompre par l'homme qu'ils détestent tous. A la vérité, tous les autres ont blâmé cette indigne réflexion, qui a pénétré la bonne femme jusqu'au fond du cœur; mais il n'en a pas moins ajouté, sans être contredit de personne, que, si elle ne pouvoit rien obtenir de son *doux enfant*, nom apparemment qu'elle m'a donné dans le mouvement de sa tendresse, elle pouvoit se retirer, ne pas revenir sans être rappelée, & laisser *son doux enfant* à la disposition de son père.

Réellement, ma chère, il n'y a jamais eu de frère aussi insolent & aussi dur que le mien. Comment se fait-il qu'on exige de moi tant de résignation, tandis qu'on lui permet de traiter avec

Digitized by Google

cette arrogance une si honnête femme & d'un caractère si sensé?

Cependant elle lui a répondu que toutes ses railleries sur la douceur de mon naturel, n'empêchoient pas qu'il ne fût vrai, comme elle pouvoit l'en assurer, qu'il y avoit peu d'esprits aussi doux que le mien; & qu'elle avoit toujours observé que, par les bonnes voies, on pouvoit tout obtenir de moi, dans les choses mêmes qui étoient contraires à mon opinion.

Ma tante Hervey a dit, là-dessus, que le sentiment d'une femme si raisonnable lui paroissoit mériter quelque réflexion; & qu'elle avoit quelquefois douté elle-même si l'on n'auroit pas mieux fait de commencer par les méthodes qui font ordinairement plus d'impression sur les caractères généreux. Elle s'est attiré un reproche de mon frère & de ma sœur, qui l'ont renvoyée à ma mère, pour savoir d'elle-même si elle ne m'avoit pas traitée avec une indulgence sans exemple.

Ma mère a répondu, qu'elle croyoit avoir poussé l'indulgence assez loin; mais qu'il falloit convenir, comme elle l'avoit représenté plusieurs fois, que l'accueil qu'on m'avoit fait à mon retour, & la manière dont M. Solmes m'avoit été proposé, n'étoient pas les moyens par lesquels on auroit dû commencer.

On lui a fermé la bouche : vous devinez qui, chère

chère miſs Howe. Ma chère, ma chère, vous avez toujours quelque objection à faire, quelque excuſe à donner en faveur d'une fille rebelle! Souvenez-vous de la manière dont elle nous a traités, vous & moi. Souvenez-vous que le miſérable que nous haïſſons avec tant de juſtice, n'auroit jamais la hardieſſe de perſiſter dans ſes vues, ſi l'obſtination de cette perverſe créature n'étoit un encouragement pour lui. Madame Norton, (en s'adreſſant à elle avec colère) remontez encore une fois; & ſi vous croyez devoir eſpérer quelque choſe de la douceur, vous avez permiſſion de l'employer; mais ſi vous n'en tirez aucun fruit, qu'il n'en ſoit plus queſtion.

Oui, ma bonne Norton, lui a dit ma mère, employez ce que vous connoiſſez de plus fort ſur ſon eſprit. Si vous avez le bonheur de réuſſir, nous monterons, ma ſœur Hervey & moi, nous l'aménerons, entre nos bras, pour recevoir la bénédiction de ſon père & les careſſes de tout le monde. Vous nous en ſerez mille fois plus chère.

Madame Norton eſt revenue à moi, & m'a répété avec larmes tout ce qu'elle venoit d'entendre. Mais, après ce qui s'étoit paſſé entr'elle & moi, je lui ai dit qu'elle ne pouvoit ſe promettre de me faire entrer dans des meſures qui étoient uniquement celles de mon frère, &

Digitized by Google

pour lesquelles j'avois tant d'aversion. Elle m'a serrée entre ses bras maternels. Je vous quitte, très-chère miss ! m'a-t-elle dit ; je vous quitte, parce que je le dois. Mais permettez que je vous conjure de ne rien faire témérairement, rien qui ne soit convenable à votre caractère. Si tout ce qu'on dit est vrai, M. Lovelace n'est pas digne de vous. Si vous avez la force d'obéir, faites attention que le devoir vous y oblige. J'avoue qu'on ne prend pas la meilleure méthode, avec un esprit si généreux ; mais considérez qu'il y a peu de mérite dans l'obéissance, lorsqu'elle n'est pas contraire à nos propres désirs. Faites attention à ce qu'on doit attendre d'un caractère aussi extraordinaire que le vôtre. Faites attention qu'il dépend de vous d'unir ou de diviser à jamais votre famille. Quoiqu'il soit fort chagrinant pour vous d'être ainsi poussée par la force, j'ose dire qu'après avoir considéré sérieusement les choses, votre prudence vous fera vaincre toutes sortes de préjugés. Par-là, vous acquerrez, aux yeux de toute votre famille, un mérite qui vous sera non seulement glorieux, mais qui, vraisemblablement dans l'espace de quelques mois, deviendra pour vous une source pure & constante de repos & de satisfaction.

Considérez, chère maman Norton, lui ai-je répondu, que ce n'est pas une démarche légere

Digitized by Google

qu'on exige de moi, ni une démarche de peu de durée. Il eſt queſtion de ma vie entière. Conſidérez auſſi que cette loi me vient d'un frère impérieux, qui gouverne tout à ſon gré. Voyez juſqu'où va le déſir que j'ai de les ſatisfaire, lorſque j'offre de renoncer au mariage, & de rompre à jamais toute correſpondance avec l'homme qu'ils haïſſent, parce que mon frère le hait.

Je conſidère tout, ma très-chère Miſs, mais, avec ce que j'ai dit, conſidérez ſeulement vous-même que, ſi vous vous trouviez malheureuſe après avoir rejeté leurs volontés pour ſuivre les vôtres, vous ſeriez privée de la conſolation qui fait la reſſource d'une fille vertueuſe, lorſque, s'étant ſoumiſe à la conduite de ſes parens, le ſuccès d'un mariage ne répond point à leurs eſpérances.

Il faut que je vous quitte, m'a-t-elle repété. Votre frère va dire, (elle s'eſt miſe à pleurer), que je vous endurcis par mes lamentations inſenſées. Il eſt bien dur en effet qu'on ait tant d'égard pour l'humeur d'un enfant, & ſi peu pour l'inclination de l'autre. Mais je ne vous répète pas moins que c'eſt votre devoir d'obéir, ſi vous pouvez vous faire cette violence. Votre père a confirmé par ſes ordres le ſyſtême de votre frère. C'eſt à préſent le ſien. Je m'imagine que le caractère de M.

Digitized by Google

Lovelace n'eſt pas ſi propre à juſtifier votre choix que leur dégoût. Il eſt aiſé de voir que l'intention de votre frère eſt de vous décréditer dans l'eſprit de tous vos amis, & particulièrement dans celui de vos oncles; mais cette raiſon même devroit vous porter, s'il eſt poſſible, à les obliger, pour déconcerter ſes meſures peu généreuſes. Je prierai le ciel pour vous; c'eſt tout ce qui me reſte à vous offrir. Il faut que je deſcende, pour leur déclarer que vous êtes réſolue de ne jamais prendre M. Solmes: le faut-il? penſez-y, miſs; le faut-il?

Oui, ma chère maman, il le faut. Voici, en même tems, de quoi je puis vous aſſurer: jamais il ne m'échappera rien qui puiſſe faire déshonneur au ſoin que vous avez pris de mon éducation. Je ſouffrirai tout, excepté de me voir forcée à mettre la main dans celle d'un homme qui ne peut jamais avoir aucune part à mon affection. Je m'efforcerai, par mon reſpect, par mon humilité, par ma patience de fléchir le cœur de mon père. Mais je préférerai la mort, ſous toutes ſortes de formes, au malheur d'épouſer cet homme-là.

Je tremble, m'a-t-elle dit, de deſcendre avec une réponſe ſi déciſive. Ils vont s'en prendre à moi. Mais ſouffrez qu'en vous quittant, j'ajoute une obſervation, que je vous conjure de ne ja-

Digitized by Google

mais perdre de vue. » Les personnes distinguées » par la prudence, & par des talens tels que les » vôtres, semblent distribuées dans le monde » pour donner, par leurs exemples, du crédit à » la religion & à la vertu. Qu'elles sont coupa- » bles, lorsqu'elles s'égarent! quelle ingratitude » pour cet être-suprême qui les a favorisées d'un » si précieux bienfait! quelle perte pour le monde! » quelle plaie pour la vertu! Mais c'est ce que » j'espère qu'on ne dira jamais de miss Clarisse » Harlove ».

Je n'ai pu lui répondre que par mes larmes; & lorsqu'elle m'a quittée, j'ai cru que la meilleure partie de mon cœur partoit avec elle.

Il m'est venu à l'esprit de descendre aussi-tôt, & de prêter l'oreille à la manière dont elle seroit reçue. On lui a fait un accueil conforme à ses craintes. Veut-elle? ne veut-elle pas? point de lamentations vagues, madame Norton, (vous jugez qui lui a tenu ce discours.) Est-elle réso- lue, ou non, de se soumettre à la volonté de ses parens?

C'étoit lui fermer la bouche sur tout ce qu'elle alloit dire en ma faveur. S'il faut m'ex- pliquer si nettement, a-t-elle répondu, miss Clarisse mourra plutôt que d'être jamais.... à d'autres que Lovelace, a interrompu mon frère. Voilà, madame, voilà, monsieur, ce que c'est

Digitized by Google

que la docilité de votre fille. Voilà le *doux enfant* de madame Norton. Oh bien ! bonne dame, vous pouvez reprendre le chemin de votre demeure : je suis chargé de vous interdire toute correspondance avec cette fille perverse, autant que vous faites cas de l'amitié de toute notre famille & de chacun de ceux qui la composent. Ensuite, personne n'ouvrant la bouche pour le contredire, il l'a menée lui-même à la porte, sans doute avec ce cruel air d'insulte que les riches hautains prenent sur le pauvre qui a le malheur de leur déplaire.

Ainsi, chère amie, vous êtes informée de la manière dont on me prive désormais du conseil d'une des plus prudentes & des plus vertueuses femmes du monde, quoique le besoin que j'en ai toujours eu ne puisse qu'augmenter. Je pourrois à la vérité lui écrire & recevoir ses réponses par vos mains : mais s'il arrivoit qu'on la soupçonnât de cette correspondance, je sais qu'elle ne voudroit point se rendre coupable d'un mensonge, ni de la moindre équivoque ; & l'aveu qu'elle feroit, après les défenses qu'elle a reçues, lui feroit perdre à jamais la protection de ma mère. C'est un point de quelque importance pour elle ; car, dans ma dernière maladie, j'ai obtenu de ma mère que, si je mourois sans avoir fait quelque chose pour cette excellente femme, elle

Digitized by Google

se chargeroit elle-même de lui assurer une honnête subsistance, qui peut lui devenir nécessaire lorsqu'elle ne sera plus en état de s'aider de son aiguille, comme elle fait aujourd'hui avec assez d'avantage.

Quelles seront à présent leurs mesures? N'abandonneront-ils pas leurs projets, en reconnoissant que ce ne peut être qu'une invincible antipathie qui rend opiniâtre un esprit qui n'est pas naturellement inflexible? Adieu, ma chère. Pour vous, soyez heureuse. Il semble que, pour l'être parfaitement, tout ce qui vous manque, c'est de savoir que votre bonheur dépend de vous.

CL. HARLOVE.

LETTRE XL (1).

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

LE sommeil est si loin de mes yeux, quoiqu'il soit minuit, que je vais reprendre le sujet que j'ai été forcée d'interrompre, & satisfaire ensuite votre désir & celui de nos trois amies, autant du moins que le partage de mes idées m'en laisse

(1) C'est la continuation de la lettre XXXVIII.

Digitized by Google

capable. J'eſpère que le ſombre ſilence qui règne à cette heure, pourra mettre un peu de calme dans mon eſprit.

Il s'agit de me juſtifier pleinement d'une auſſi grave accuſation que celle d'avoir des réſerves pour la plus chère de mes amies. Je reconnoîtrai d'abord, comme je crois l'avoir déjà fait pluſieurs fois, que, ſi M. Lovelace paroît à mes yeux ſous un jour ſupportable, il en a l'obligation aux circonſtances particulières où je me trouve; & j'aſſure hardiment que, ſi on lui avoit oppoſé un homme de ſens, de vertu & de généroſité, un homme ſenſible aux peines d'autrui, ce qui m'auroit donné une aſſurance morale qu'il en auroit été moins capable de manquer de reconnoiſſance pour les attentions d'un cœur obligeant; ſi l'on avoit oppoſé à M. Lovelace un homme de ce caractère, & qu'on eût employé les mêmes inſtances pour le faire accepter, je ne me connois pas moi-même, ſi l'on avoit eu les mêmes raiſons de me reprocher cette obſtination invincible dont on m'accuſe aujourd'hui. La figure même ne m'auroit point arrêtée; car c'eſt le cœur qui doit avoir la première part à notre choix, comme le plus sûr garant de la bonne conduite d'un mari.

Mais, dans la ſituation même où je ſuis, perſécutée, pouſſée par de continuelles violences,

Digitized by Google

je vous avoue que je ſens quelquefois un peu plus de difficulté que je ne voudrois, à trouver dans les bonnes qualités de M. Lovelace de quoi me ſoutenir contre le dégoût que j'ai pour les autres hommes.

Vous dites que je dois avoir raiſonné avec moi-même, dans la ſuppoſition que je puiſſe quelque jour être à lui. J'avoue que je me ſuis quelquefois miſe à cette épreuve; & pour répondre à la ſommation de ma plus chère amie, je veux expoſer, devant elle les deux côtés de l'argument.

Commençons par ce qui ſe préſente en ſa faveur. Lorſqu'il fut introduit dans notre famille, on inſiſta d'abord ſur ſes vertus négatives. Il n'avoit point de paſſion pour le jeu, pour les *courſes de cheval* (1), pour la chaſſe du renard, pour la débauche de table. Ma tante Hervey nous avoit averties, en confidence, de tous les déſagrémens auxquels une femme un peu délicate eſt expoſée avec un buveur; & le bon ſens nous apprenoit aſſez que la ſobriété dans un homme n'eſt pas un point à négliger, puiſque l'excès donne lieu tous les jours à tant de fâcheuſes aventures. Je me ſouviens que ma ſœur relevoit par-

(1) On ſait que ces courſes & les équipages de chaſſe jettent les Anglois dans de grandes dépenſes.

Digitized by Google

ticulièrement cette favorable circonstance dans son caractère, pendant qu'elle avoit quelque espérance d'être à lui.

On ne l'a jamais accusé d'avarice, ni même de manquer de générosité; & lorsqu'on s'est informé de sa conduite, on n'a point trouvé de profusion & d'extravagance à lui reprocher. Son orgueil, assez louable sur ce point, l'a garanti de ces deux excès. D'un autre côté, il est toujours prêt à reconnoître ses fautes. On ne l'entend jamais badiner sur la religion; c'est le défaut du pauvre M. Wyerley, qui paroît s'imaginer qu'il y a de l'esprit à dire des choses hardies, qui sont toujours choquantes pour une ame sérieuse. Dans la conversation, il a toujours été irréprochable avec nous; ce qui montre, quelqu'idée qu'on puisse avoir de ses actions, qu'il est capable de recevoir les influences d'une compagnie décente; & que vraisemblablement, dans celle qui l'est moins, il suit l'exemple, plutôt qu'il ne le donne. Une occasion, qui n'est pas plus ancienne que samedi dernier (1), ne l'a pas peu avancé dans mon estime, du côté de la retenue; quoiqu'en même tems il n'ait pas manqué d'assurance. Du côté de la naissance, on ne peut lui contester l'avantage sur tous ceux qui m'ont été proposés.

(1) Elle parle de leur entrevue.

Digitized by Google

Si l'on peut juger de ſes ſentimens par cette réflexion, qui vous fit plaiſir dans le tems; « que » lorſque le bon ſens ſe trouve réuni avec la » véritable qualité & les diſtinctions héréditaires, l'honneur s'applique de lui-même, » & *joint comme un gant* » : (expreſſion qui lui eſt familière; & vous ſavez de quel air aiſé il la relève) « tandis que *l'homme nouveau*, ajouta-» t-il, celui qu'on a vu *croître comme un mouſſe-» ron*, (autres de ſes termes favoris) devient » arrogant de ſes honneurs & de ſes titres » : ſi ces idées, dis je, pouvoient ſervir à faire juger de lui, il faudroit conclure, en ſa faveur, que, de quelque manière que ſa conduite réponde à ſes lumières, il n'ignore pas ce qu'on eſt en droit d'attendre des perſonnes de ſa naiſſance. La conviction eſt la moitié du chemin à l'amendement.

Il jouit d'un bien conſidérable, & celui qui doit lui revenir eſt immenſe..... Il n'y a rien à dire de ce côté-là.

Mais il eſt impoſſible, au jugement de quelques perſonnes, qu'il faſſe jamais un mari tendre & complaiſant. Ceux qui penſent à m'en donner un tel que Solmes, & par des méthodes ſi violentes, n'ont pas bonne grâce de me faire cette objection. Il faut que je vous diſe comment j'ai raiſonné là-deſſus avec moi-même; car vous

Digitized by Google

devez vous ressouvenir que je suis encore à la partie favorable de son caractère.

Une grande partie du traitement auquel une femme doit s'attendre avec lui, dépendra peut être d'elle-même. Peut-être sera-t-elle obligée, avec un homme si peu accoutumé à se voir contrarier, de joindre la pratique de l'obéissance au vœu qu'elle aura fait d'obéir. Elle devra se faire un soin continuel de plaire. Mais quel est le mari qui ne s'attende pas à trouver ces dispositions dans une femme; avec plus de raison, peut-être, s'il n'a pas lieu de croire qu'elle l'ait préféré dans son cœur avant que de prendre ce titre? Et n'est il pas plus facile & plus agréable d'obéir à un homme qu'on a choisi, quand il ne seroit pas toujours aussi raisonnable qu'on le désire, qu'à celui qu'on n'auroit jamais eu si l'on avoit pu se dispenser de l'avoir? Pour moi, je crois que les loix conjugales étant l'ouvrage des hommes, qui ont fait de l'obéissance une partie du vœu des femmes, elles ne doivent point, même en bonne politique, laisser voir à un mari qu'elles puissent violer leur part du contrat, quelque légère qu'elles en croient l'occasion; de peur qu'il ne s'avise, étant lui-même le juge, de ne pas attacher plus d'importance à d'autres points dont elles auroient une plus grave opinion. Mais, au fond, un article juré si solemnellement ne doit jamais être négligé.

Digitized by Google

Avec ces principes, dont je ſuppoſe qu'une femme ne s'écarte point dans ſa conduite, quel ſera le mari aſſez miſérable pour la traiter brutalement? La femme de Lovelace ſera-t-elle la ſeule perſonne au monde pour laquelle il n'ait point un retour de civilité & de bonnes manières? On lui accorde de la bravoure: a-t-on jamais vu qu'un homme brave, s'il n'eſt pas dépourvu de ſens, ait été abſolument une ame baſſe? L'inclination générale de notre ſexe pour les hommes de ce caractère, fondée apparemment ſur le beſoin que notre douceur naturelle, ou plutôt l'éducation nous donne d'une protection continuelle, marque aſſez que, dans l'idée commune, il y a peu de différence entre *brave* & *généreux*.

Mettons les choſes au pis: me fera-t-il une priſon de ma chambre? M'interdira-t-il les viſites de ma chère amie, & me défendra-t-il toute correſpondance avec elle? M'ôtera-t-il l'adminiſtration domeſtique, lorſqu'il n'aura point à ſe plaindre de mon gouvernement? Etablira-t-il une ſervante ſur moi, avec la liberté de m'inſulter? N'ayant point de ſœur, permettra-t-il à ſes couſines Montaigu; & l'une ou l'autre de ces deux dames, voudra-t-elle accepter la permiſſion de me traiter tyranniquement? Autant de ſuppoſitions impoſſibles. Pourquoi donc, ai-je

Digitized by Google

penſé ſouvent, pourquoi me tentez-vous, ô cruels amis! d'eſſayer la différence?

Et puis, s'eſt gliſſé le plaiſir ſecret de ſe croire propre à faire rentrer un homme de ce caractère dans le ſentier de la vertu & de l'honneur; à ſervir de cauſe ſeconde pour le ſauver, en prévenant tous les malheurs dans leſquels un eſprit ſi entreprenant eſt capable de ſe précipiter; du moins s'il eſt tel qu'on le publie.

Dans ce jour, & lorſque j'y ai joint qu'un homme de ſens aura toujours plus de facilité qu'un autre à revenir de ſes erreurs, je vous avoue, ma chère, qu'il m'en a coûté quelque choſe pour éviter de prendre le chemin dont on s'efforce de me détourner avec tant de violence. Tout l'empire qu'on m'attribue ſur mes paſſions, & dont on prétend que je tire tant de gloire à mon âge, ne m'a fuſſi que difficilement.

Ajoutez que l'eſtime de ſes proches, tous irréprochables, à l'exception de lui, à mis un poids conſidérable du même côté de la balance.

Mais jetons les yeux ſur l'autre. Lorſque j'ai réfléchi ſur la défenſe de mes parens; ſur l'air de légèreté, humiliante pour tout mon ſexe, qu'il y auroit dans une préférence de cette nature: qu'il eſt abſolument ſans vraiſemblance que ma famille enflammée par la rencontre, &

Digitized by Google

ſoutenue dans cette chaleur par l'ambition & les artifices de mon frère, puiſſe jamais étouffer ſon animoſité : qu'il faudroit m'attendre par conſéquent à d'éternelles diviſions, me préſenter à lui & aux ſiens à titre de perſonne obligée, qui n'auroit que la moitié du bien qu'elle devoit apporter : que ſon averſion pour eux eſt auſſi forte que celle qu'ils ont pour lui : que toute ſa famille eſt déteſtée par rapport à lui, & qu'elle rend bien le change à la mienne : qu'il eſt dans une très-mauvaiſe réputation pour les mœurs, & qu'une fille modeſte, qui ne l'ignore pas, doit être choquée de cette idée : qu'il eſt jeune, dominé par ſes paſſions, d'un naturel violent, artificieux néanmoins, & porté, je crains, à la vengeance : qu'un mari de ce caractère ſeroit capable d'altérer mes principes, & de mettre mes eſpérances au haſard pour la vie future : que ſes propres parens, deux vertueuſes tantes & un oncle, dont il attend de ſi grands avantages, n'ont aucun aſcendant ſur lui : que, s'il a quelques qualités ſupportables, elles ont moins pour fondement, la vertu que l'orgueil : qu'en reconnoiſſant l'excellence des préceptes moraux, & faiſant profeſſion de croire des récompenſes & des punitions dans un autre état, il ne laiſſe pas de vivre comme s'il mépriſoit les uns, & qu'il bravât les autres : l'apparence qu'il y a que

la teinture de ſes principes peut ſe communiquer à ſa poſtérité : qu'étant informée de tout ce que je dis, & n'en ignorant pas l'importance, je ſerois plus inexcuſable que dans le cas de l'ignorance, puiſqu'une erreur contre le jugement eſt pire, infiniment pire, qu'un défaut de lumières dans la faculté qui juge : lorſque je me livre à toutes ces réflexions, je dois vous conjurer, ma chère, de demander au ciel, avec moi & pour moi, qu'il ne permette jamais que je ſois forcée à des meſures indiſcrètes, qui puiſſent me rendre inexcuſable à mes propres yeux. C'eſt l'eſſentiel, après tout ; l'opinion du public ne doit tenir que le ſecond rang.

J'ai dit, à ſa louange, qu'il eſt prêt à reconnoître ſes fautes : cependant, j'ai de grandes reſtrictions à faire ſur cet article. Il m'eſt venu quelquefois à l'eſprit que cette ingénuité pourroit être attribuée à deux cauſes, peu capables l'une & l'autre d'exciter la confiance ; l'une, qu'il eſt tellement dominé par ſes vices, qu'il ne penſe pas même à les combattre ; la ſeconde, qu'il y a peut-être de la politique à paſſer condamnation ſur une moitié de ſon caractère, pour mettre l'autre à couvert, tandis que la totalité peut ne rien valoir. Cette ruſe arrête des objections auxquelles il ſeroit embarraſſé à répondre : elle lui attire l'honneur de l'ingénuité, lorſqu'il n'en peut

peut obtenir d'autre, & que la discussion peut-être ne serviroit qu'à lui faire découvrir d'autres vices. Vous conviendrez que je ne le ménage point; mais tout ce que ses ennemis disent de lui ne sauroit être faux. Je reprendrai la plume dans quelques momens.

QUELQUEFOIS, si vous vous en souvenez, nous l'avons pris toutes deux pour un homme d'esprit des plus simples & des plus naïfs que nous eussions jamais connus. Dans d'autres tems, il nous a paru un des plus profonds & des plus rusés mortels avec qui nous eussions eu quelque familiarité : de sorte qu'après une visite où nous pensions l'avoir approfondi, il nous en rendoit une autre où nous étions prêtes à le regarder comme un homme impénétrable. C'est une remarque, ma chère, qu'il faut compter parmi les ombres du tableau. Cependant, tout bien examiné, vous en avez jugé favorablement, jusqu'à soutenir que son principal défaut est un excès de franchise, qui lui fait négliger les apparences, & qu'il est trop étourdi pour être capable d'artifice. Vous avez soutenu que, lorsqu'il dit quelque chose de louable, il croit véritablement ce qu'il dit; que ses changemens & sa légèreté sont l'effet de sa constitution, & doivent être mis sur le compte d'une santé florissante, & de la bonne

Digitized by Google

intelligence d'un corps & d'une ame qui, ſuivant votre obſervation, ſe plaiſent enſemble; d'où vous avez conclu que, ſi ce bon accord de ſes facultés corporelles & intellectuelles étoit réglé par la diſcrétion, c'eſt-à-dire, ſi ſa vivacité pouvoit ſe renfermer dans les bornes des obligations morales, il ſeroit fort éloigné d'être un compagnon mépriſable pour toute la vie.

Pour moi, je vous diſois alors, & je ſuis encore portée à croire, qu'il lui manque un cœur, &, par conſéquent, que tout lui manque. Une tête de travers peut recevoir un meilleur tour, & n'eſt pas incapable de conviction : mais qui donnera un cœur à ceux qui n'en ont point? Il n'y a que la grâce du ciel qui puiſſe changer un mauvais cœur, par une opération qui approche beaucoup du miracle. Ne devroit-on pas fuir un homme qu'on ſoupçonne ſeulement de ce vice? A quoi penſent donc les parens, hélas! à quoi penſent-ils, lorſque, pouſſant une fille au précipice, ils l'obligent de penſer mieux qu'elle ne feroit d'un homme ſuſpect, pour en éviter un autre qui lui eſt odieux?

Je vous ait dit que je le crois vindicatif. En vérité, j'ai douté quelquefois ſi ſa perſévérance, dans les ſoins qu'il me rend, ne méritoit pas plutôt le nom d'obſtination, depuis qu'il a reconnu combien il déplaît à mes parens. A la

Digitized by Google

vérité, je lui ai vu depuis ce tems-là plus d'ardeur; mais loin de leur faire sa cour, il prend plaisir à les tenir en alarme. Il apporte son désintéressement pour excuse; (il ne me persuaderoit pas aisément que c'est politesse) & cette raison est d'autant plus plausible, qu'il leur connoît le pouvoir de faire tourner à son avantage l'attention qu'il apporteroit à leur plaire. Je conviens qu'il y a lieu de croire (sans quoi il seroit impossible de le souffrir) que les plus humbles soumissions seroient rejetées de sa part; & je dois dire aussi que, pour m'obliger, il offre de faire les démarches d'une réconciliation, si je veux lui donner quelque espérance de succès. A l'égard de sa conduite à l'église, dimanche dernier, je ne compte pas beaucoup sur ce qu'il m'a dit pour sa justification, parce que je m'imagine que ses modestes intentions étoient revêtues d'une trop forte apparence d'orgueil. Chorey, qui n'est pas son ennemie, auroit-elle pû s'y méprendre?

Je ne lui crois point une aussi profonde connoissance du cœur humain, que quelques personnes se l'imaginent. Ne vous souvenez vous pas combien il parut frappé d'une réflexion commune qu'il auroit trouvée dans le premier livre de morale? Un jour qu'il se plaignoit, avec un mêlange de menaces, des mauvais discours qu'on avoit tenus contre lui, je lui dis « qu'il devoit les

Digitized by Google

» mépriſer, s'il étoit innocent; & que, s'il ne » l'étoit pas, la vengeance ne lavoit pas la tache: » qu'on ne s'étoit jamais aviſé *de faire une éponge* » *d'une épée*; qu'il étoit le maître, en ſe corri- » geant de l'erreur qu'un ennemi lui repro- » choit, de changer la haine de cet ennemi en » amitié; ce qui devoit paſſer pour la plus » noble de toutes les vengeances, malgré cet » ennemi même, puiſqu'un ennemi ne pouvoit » pas ſouhaiter de le voir corrigé des fautes dont » il l'accuſoit ».

L'intention, me dit-il, faiſoit la bleſſure.

« Comment cela, lui répondis-je, lorſqu'elle » ne peut bleſſer ſans l'application? L'adverſaire, » ajoutai-je, ne fait que tenir l'épée. C'eſt vous- » même qui vous en appliquez la pointe; & » pourquoi vous reſſentir mortellement d'une » malice qui peut ſervir à vous rendre meilleur » pendant tout le cours de votre vie »? Quelles peuvent être les connoiſſances d'un homme qui a paru fort étonné de ces obſervations? Cependant il peut ſe faire qu'il prenne plaiſir à la vengeance, & qu'il croie la même faute inexcuſable dans un autre. Il ne ſeroit pas le ſeul qui condamnât dans autrui ce qu'il ſe pardonne à lui-même.

C'eſt après ces conſidérations, ma chère; c'eſt après avoir reconnu combien la balance l'em-

Digitized by Google

porte d'un côté ſur l'autre, que je vous ai dit, dans une de mes lettres. *Pour tout au monde, je ne voudrois pas avoir pour cet homme-là ce qu'on appelle de l'amour* : & j'allois plus loin que la prudence ne le permettoit, lorſque je compoſois avec vous, par le terme de *goût conditionnel*, ſur lequel votre raillerie s'eſt exercée.

Mais je crois vous entendre dire : quel rapport tout ce verbiage a-t-il à la queſtion ? Ce ne ſont que de purs raiſonnemens. Vous n'en avez pas moins de l'amour. En avez-vous, ou non ? L'amour, comme la maladie des vapeurs, n'en eſt pas moins enracinée, pour n'avoir pas de cauſes raiſonnables auxquelles on puiſſe l'attribuer. Et de là vous revenez à vous plaindre de mes réſerves.

Eh bien donc, ma chère, puiſque vous le voulez abſolument, je crois qu'avec tous ſes défauts, j'ai plus de goût pour lui que je ne m'en ſerois jamais crue capable, & plus, tous ſes défauts conſidérés, que je ne devrois peut être en avoir. Je crois même que les perſécutions qu'on me fait ſouffrir peuvent m'en inſpirer encore plus, ſur-tout lorſque je me rappelle, à ſon avantage, les circonſtances de notre dernière entrevue, & que, de l'autre côté, je vois chaque jour quelque nouvelle marque de tyrannie. En un mot, je vous avouerai nettement, puiſqu'avec vous

Digitized by Google

les explications ne peuvent être trop claires; que, s'il ne lui manquoit rien du côté des mœurs, je le préférerois à tous les hommes que j'aie jamais connus.

Voilà donc, me direz-vous, ce que vous appelez un goût conditionnel! Je me flatte, ma chère, que ce n'eſt rien de plus. Je n'ai jamais ſenti d'amour; ainſi, je vous laiſſe à juger ſi c'en eſt, ou ſi ce n'en eſt pas. Mais j'oſe dire que ſi c'en eſt, je ne le reconnois pas pour un auſſi puiſſant monarque, pour un conquérant auſſi indomptable que je l'ai entendu repréſenter; & je m'imagine que, pour être irréſiſtible, il doit recevoir plus d'encouragement que je ne crois lui en avoir donné, puiſque je ſuis bien perſuadée que je pourrois encore, ſans battemens de cœur, renoncer à l'un des deux hommes pour être délivrée de l'autre.

Mais parlons un peu plus ſérieuſement. S'il étoit vrai, ma chère, que le malheur particulier de ma ſituation m'eût forcée, ou, ſi vous le voulez, m'eût engagée à prendre du goût pour M. Lovelace, & que ce goût, à votre avis, ſe fût changé en amour; vous qui êtes capable des plus tendres impreſſions de l'amitié, qui ayez de ſi hautes idées de la délicateſſe de notre ſexe, & qui êtes actuellement ſi ſenſible aux diſgrâces d'une perſonne que vous aimez, auriez-vous dû

Digitized by Google

pouſſer ſi loin cette amie infortunée, ſur un ſujet de cette nature, particulièrement lorſqu'elle n'a pas cherché, comme vous croyez le pouvoir prouver *par vingt endroits* de mes lettres, à ſe tenir en garde contre votre pénétration? Peut-être quelques railleries de bouche auroient été plus convenables, ſur-tout ſi votre amie eût été à la fin de ſes peines, & qu'elle eût affecté des airs de prude en rappelant le paſſé. Mais vous aſſeoir gaiement, comme je me le repréſente, pour me les écrire avec une ſorte de triomphe, aſſurément, ma chère (& j'en parle moins pour mon intérêt que pour l'honneur de votre généroſité, car je vous ai dit plus d'une fois que votre badinage me plaît,) ce n'eſt pas la plus glorieuſe de vos actions, du moins ſi l'on conſidère la délicateſſe du ſujet, & celle de vos propres ſentimens.

Je veux m'arrêter ici, pour vous y laiſſer faire un peu de réflexion.

PASSONS à la queſtion, dont vous voulez ſavoir ce que je penſe, ſur le degré de force que la figure doit avoir pour engager notre ſexe. Il me ſemble que, votre demande ayant rapport à moi, je dois non ſeulement vous expliquer mes idées en général, mais conſidérer auſſi le ſujet dans ma ſituation particulière, pour vous mettre

en état de juger juſqu'où mes amis ont tort ou raiſon, lorſqu'ils m'attribuent beaucoup de prévention en faveur de l'un & contre l'autre, du côté de la figure. Mais j'obſerverai d'abord qu'en comparant M. Lovelace & M. Solmes, ils ſont très bien fondés à s'imaginer que cette conſidération peut avoir quelque pouvoir ſur moi; & leur imagination ſe transforme en certitude.

Il eſt certain que la figure a quelque choſe, non ſeulement de plauſible & d'attrayant pour une femme, mais de propre même à lui donner une ſorte de confiance à ſon choix. Elle fait, à la première vue, de favorables impreſſions qu'on ſouhaite de voir confirmées: & s'il arrive en effet qu'une heureuſe expérience les confirme, on s'applaudit de ſon jugement; on en aime mieux la perſonne, pour nous avoir donné lieu de prendre une opinion flatteuſe de notre propre pénétration.

Cependant j'ai toujours eu pour règle générale, que, dans un homme comme dans une femme, une belle figure doit être ſuſpecte; mais ſur-tout dans les hommes qui doivent eſtimer beaucoup plus en eux mêmes les qualités de l'ame que celles du corps. A l'égard de notre ſexe, ſi l'opinion publique rend une femme vaine de ſa beauté, juſqu'à lui avoir fait négliger des qualités plus importantes & plus durables, on ſera diſ-

Digitized by Google

posé à l'excuser, puisqu'une jolie folle n'en est pas moins sûre de plaire, sans qu'on sache trop bien pourquoi. Mais c'est un avantage si court, qu'il ne peut être regardé d'un œil d'envie. Lorsque ce soleil d'été arrive à son déclin, lorsque ces grâces légères, ces voltigemens de papillon s'évanouissent, & que l'hiver de l'âge amène des glaces & des rides, celle qui a négligé ses plus précieuses facultés, sentira les justes effets de son imprudence. Comme une autre Hélene, elle n'aura pas la force de soutenir la *réflexion même* de son miroir; & ne se trouvant plus que la simple qualité de vieille femme, elle tombera dans le mépris qui est attaché à ce caractère; tandis que la femme raisonnable, qui porte dans un âge avancé l'aimable caractère de la vertu & de la prudence, voit remplacer une frivole admiration par un respect solide, qui lui fait gagner beaucoup au change.

Si c'est un homme qu'on suppose vain de sa figure, qu'on lui trouvera l'air efféminé! Avec du génie même, il ne donnera jamais rien aux exercices de l'esprit. Son ame sera toujours répandue au dehors; toutes ses occupations seront bornées à son extérieur, & peut-être à le rendre ridicule en croyant le parer. Il ne fait rien qui n'ait rapport à lui, il n'admire que lui; & malgré les corrections du théâtre, qui tombent si souvent sur la fatuité, il s'aveugle sur lui-même,

Digitized by Google

& s'abyme dans ce caractère, qui le rend l'objet du mépris d'un ſexe, & le jouet de l'autre.

Tel eſt preſque toujours le cas de vos belles figures, & de tous ces hommes qui aſpirent à ſe diſtinguer par l'ajuſtement: ce qui me fait répéter que la figure ſeule eſt une conſidération tout à fait mépriſable. Mais lorſqu'à la figure un homme joint du ſavoir, & d'autres talens qui lui attireroient de la diſtinction ſous toute autre forme, cette eſpèce d'avantage eſt une addition conſidérable au mérite perſonnel; & s'il n'eſt point altéré par un excès d'amour-propre ou par de mauvaiſes mœurs, l'homme qui le poſſède eſt un être véritablement eſtimable.

On ne peut refuſer du goût à M. Loyelace. Autant que je ſuis capable d'en juger, il eſt verſé dans toutes les connoiſſances qui appartiennent aux beaux arts. Mais quoiqu'il ait une manière, qui lui eſt propre, de faire tourner ſa vanité à ſon avantage, on s'apperçoit qu'il eſt trop content de ſa figure, de ſes talens, & même de ſa parure; avec le bonheur néanmoins, pour ſon ajuſtement, d'être toujours mis d'un air ſi aiſé, qu'on s'imagine que c'eſt ſa moindre étude. A l'égard de ſa figure, je me croirois inexcuſable de contribuer à nourrir ſa vanité, en marquant le moindre égard pour une diſtinction qu'on ne ſauroit lui diſputer.

A préſent, ma chère, puis-je vous deman-

der ſi j'ai répondu à votre attente ? Si vous me trouvez au-deſſous de mon entrepriſe, je m'efforcerai de la reprendre avec plus de ſuccès dans une ſituation plus tranquille ; car il me ſemble que mes réflexions traînent, que mon ſtyle rampe, & que mon imagination eſt abattue. Je ne me ſens de vigueur dans l'eſprit, que pour vous dire combien je ſuis dévouée à vos ordres.

CL. HARLOVE.

P. S. L'INSOLENTE Betty-Barnes vient de me réchauffer l'imagination, par le récit du diſcours ſuivant, qu'elle prétend avoir entendu tenir à Solmes. Cette hideuſe créature ſe vante, dit-elle, » d'être ſûre à préſent de la petite précieuſe, » & cela, ſans y mettre beaucoup du ſien. Quelle » que averſion que je puiſſe avoir eue pour ſa » perſonne, il peut compter du moins ſur mes » principes, & ce ſera un amuſement pour lui de » voir par quels jolis degrés je reviendrai à » chercher les moyens de lui plaire. (L'horrible » perſonnage !) » C'étoit une obſervation de » ſon oncle, qui connoiſſoit parfaitement le » monde, que la crainte eſt un garant plus ſûr » que l'amour, pour la bonne conduite d'une » femme à l'égard de ſon mari ; quoique, pour » lui, il ſoit réſolu, avec une ſi aimable per- » ſonne, de tenter ce qu'il peut attendre de

» l'amour, pendant quelques ſemaines du moins, » parcequ'il a peine à ſe perſuader ce que diſoit » encore ſon oncle, que les excès de tendreſſe » ne ſervent qu'à gâter les femmes. »

Que penſez-vous, ma chère, d'un miſérable de cette eſpèce, *endoctriné* ſur-tout par ſon vieux rechigné d'oncle, qui n'a jamais eu la réputation d'aimer les femmes ?

LETTRE XLI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi, 21 Mars.

QUE ma mère auroit de penchant à me traiter avec bonté, s'il lui étoit permis de le ſuivre ! Je ſuis bien ſûre qu'on ne me feroit point eſſuyer cette indigne perſécution, ſi ſa prudence & ſon excellent eſprit obtenoient la conſidération qu'ils méritent. J'ignore ſi c'eſt à cette chère mère, ou à ma tante, ou peut-être à toutes deux, que j'ai l'obligation d'un nouvel effort qu'on entreprend pour me tenter ; mais voici une lettre remplie de bonté, que j'ai reçue ce matin par les mains de Chorey.

Ma chère enfant ; car je dois encore vous donner ce nom, puiſque vous pouvez m'être

chère dans tous les ſens ; nous avons fait une attention particulière à quelques mots qui ſont échappés à votre bonne Norton, & qui nous ont fait entendre que vous vous plaignez de n'avoir pas été traitée, à la première ouverture des intentions de M. Solmes, avec autant de condeſcendance que nous en avons toujours eu pour vous. Quand cela ſeroit vrai, chère Clary, vous ne ſeriez pas excuſable d'avoir manqué de votre part, & de vous oppoſer aux volontés de votre père, dans un point ſur lequel il eſt trop engagé pour reculer avec honneur. Mais tout peut prendre encore une bonne face ; de votre ſimple volonté, ma chère enfant, dépend le bonheur préſent de votre famille.

Votre père me permet de vous dire que, ſi vous voulez répondre enfin à ſes eſpérances, les mécontentemens paſſés ſeront éteints dans l'oubli, comme s'il n'en avoit jamais été queſtion ; mais il m'ordonne auſſi de vous déclarer que c'eſt pour la dernière fois que le pardon vous eſt offert.

Je vous ai fait entendre, comme vous ne ſauriez l'avoir oublié, qu'on avoit demandé à Londres les échantillons de ce qu'il y a de plus riche en étoffes. Ils ſont arrivés ; & votre père, pour faire connoître à quel point il eſt déterminé, veut que je vous les envoie. J'aurois ſouhaité

Digitized by Google

qu'ils n'eussent point accompagné ma lettre ; mais, au fond, c'est ce qui importe assez peu. Je dois vous dire qu'on n'a plus autant d'égards pour votre délicatesse, que j'aurois désiré qu'on en eût autrefois.

Ce sont les plus nouvelles, comme les plus riches étoffes, qu'on ait pu découvrir. On a voulu qu'elles fussent convenables au rang que nous tenons dans le monde, au bien que nous devons joindre à celui que votre grand-père vous a laissé, & au noble établissement qu'on vous destine.

Votre père se propose de vous faire présent de six habits complets, avec tous les assortimens. Vous en avez un tout neuf, & un autre que je ne crois pas que vous ayez porté deux fois. Comme le neuf est fort riche, si vous voulez qu'il soit compris dans les six, votre père vous donnera cent guinées pour en remplacer la valeur.

M. Solmes est dans le dessein de vous offrir une garniture de diamans. Comme vous avez ceux de votre grand'mère & les vôtres, si vous aimez mieux les faire remonter dans le goût moderne, son présent sera converti dans une somme fort honnête, dont vous aurez la propriété, outre la pension annuelle pour vos menus plaisirs. Ainsi vos objections, contre le caractère d'un homme dont vous n'avez pas aussi bonne opinion que

Digitized by Google

vous le devriez, ont déſormais peu de poids; & vous ſerez plus indépendante que ne devroit l'être une femme à qui l'on ſuppoſeroit moins de diſcrétion. Vous ſavez parfaitement que moi-même, qui ai apporté plus de bien dans la famille que vous n'en donnez à M. Solmes, je n'ai point eu des avantages ſi conſidérables. Nous avons cru devoir vous les ménager. Dans les mariages d'inclination, on inſiſte moins ſur les termes. Cependant j'aurois regret d'avoir contribué à ces diſpoſitions, ſi vous ne pouviez pas ſurmonter tous vos dégoûts pour nous obliger.

Ne vous étonnez pas, Clary, que je m'explique avec cette ouverture. Votre conduite, juſqu'à préſent, ne nous a guère permis d'entrer avec vous dans un ſi grand détail. Cependant, après ce qui s'eſt paſſé entre vous & moi dans nos entretiens, & par lettres entre vous & vos oncles, vous ne doutez pas quelles doivent être les ſuites. Il faut, ma fille, que nous renoncions à notre autorité, ou vous à votre humeur. Il n'eſt pas naturel que vous vous attendiez à l'un, & nous avons toutes les raiſons du monde de nous attendre à l'autre. Vous ſavez combien je vous ai dit de fois que vous devez vous réſoudre à recevoir M. Solmes, ou à n'être plus regardée comme un de nos enfans.

On vous fera voir, quand vous le voudrez,

Digitized by Google

une copie des articles. Il nous paroît qu'ils ſont à l'épreuve de toutes ſortes d'objections. On y a fait entrer de nouveaux avantages en faveur de la famille qui n'y étoient pas la première fois que votre tante vous en a parlé. C'eſt plus, en vérité, que nous n'aurions penſé à demander. Si vous croyez, après les avoir lus, qu'il y ait quelque changement à faire, on le fera volontiers. Allons, chère fille, déterminez-vous à les lire, ou plutôt, faites mieux; priez-moi aujourd'hui ou demain de vous les envoyer.

Comme la hardieſſe qu'une certaine perſonne a eue de paroître à l'égliſe, & ce qui nous revient continuellement de ſes bravades, ne peut manquer de nous cauſer des inquiétudes qui dureront auſſi long-tems que vous ſerez à marier, vous ne devez pas être étonnée qu'on ait pris la réſolution d'abréger le tems. Ce ſera d'aujourd'hui en quinze jours, ſi vous ne me faites point d'objection que je puiſſe approuver. Mais ſi vous vous déterminiez volontairement, on ne vous refuſeroit pas huit ou dix jours de plus.

Vos délicateſſes ſur la perſonne vous feront peut-être trouver quelque inégalité dans cette alliance. Mais il ne faut pas non plus que vous attachiez tant de prix à vos qualités perſonnelles, ſi vous ne voulez pas qu'on vous croie trop frappée du même avantage dans un autre homme, quelque

Digitized by Google

quelque mépriſable que cette conſidération ſoit en elle-même. C'eſt le jugement qu'un père & une mère en doivent porter. Nous avons deux filles qui nous ſont également chères; pourquoi Clariſſe trouveroit-elle de l'inégalité dans une alliance où ſa ſœur aînée n'en trouveroit pas, ni nous pour elle, ſi M. Solmes nous l'eût demandée la première?

Faites-nous donc connoître que vous vous rendez à nos déſirs. Votre retraite ceſſe auſſi-tôt. On oublie toutes vos réſiſtances paſſées. Nous nous reverrons tous heureux, dans vous, & les uns dans les autres. Vous pouvez deſcendre à ce moment dans le cabinet de votre père, où vous nous trouverez tous deux, & où nous vous donnerons notre avis ſur les étoffes, avec les marques d'une cordiale tendreſſe, & notre bénédiction.

Soyez une fille honnête & ſenſible, ma chère Clariſſe, telle que vous l'avez toujours été. Votre dernière conduite, & le peu d'eſpoir que diverſes perſonnes ont de votre changement, ne m'ont point empêchée de faire encore cette tentative en votre faveur. Ne trahiſſez pas ma confiance, très-chère fille. J'ai promis de ne plus employer ma médiation entre votre père & vous, ſi cette dernière entrepriſe eſt ſans ſuccès. Je vous attends donc, mon amour. Votre père

Digitized by Google

vous attend auſſi. Mais tâchez de ne lui laiſſer voir aucune trace de chagrin ſur votre viſage. Si vous venez, je vous ſerrerai, dans mes bras & ſur mon tendre cœur, avec autant de plaiſir que j'en aie jamais eu à vous embraſſer. Vous ne ſavez pas, ma fille, tout ce que j'ai ſouffert depuis quelques ſemaines, & vous ne le concevrez un jour que lorſque vous vous trouverez dans ma ſituation. C'eſt celle d'une mère tendre & indulgente, qui adreſſe nuit & jour ſes prières au *ciel*, & qui s'efforce, au milieu du trouble, de conſerver la paix & l'union dans ſa famille. Mais vous connoiſſez les conditions. Ne venez point, ſi vous n'êtes pas réſolue de les accomplir. C'eſt ce que je crois impoſſible, après tout ce que je viens d'écrire.

Si vous venez immédiatement avec un viſage tranquille, qui faſſe connoître que votre cœur eſt rangé au devoir, (vous m'avez aſſurée qu'il étoit libre; ſouvenez vous-en), je ſerai, comme je l'ai dit, & je vous témoignerai, par les plus tendres marques, que je ſuis *votre mère véritablement affectionnée.*

Jugez, très-chère amie, combien je dois avoir été touchée d'une lettre où de ſi terribles déclarations ſont accompagnées de tant de tendreſſe & de bonté! Hélas! me ſuis-je écriée, pourquoi me vois-je condamnée à des combats ſi rudes, entre

Digitized by Google

un ordre auquel je ne puis obéir, & un langage qui me pénètre le cœur? Si j'étois sûre de tomber morte au pied de l'autel avant qu'une fatale cérémonie puisse donner, à l'homme que je hais, des droits sur mes sentimens, je crois que je me soumettrois à m'y laisser conduire. Mais penser à vivre avec un homme & pour un homme qu'on ne peut souffrir, quel comble d'horreur!

Et puis, comment suppose-t-on que l'éclat des habits & des ornemens soit capable de faire quelque impression sur une fille qui a toujours eu pour principe, que l'unique vûe des femmes, dans le soin qu'elles prennent de leur parure, doit être de se conserver l'affection de leur mari, & de faire honneur à son choix? Dans cette idée, la richesse même des ajustemens qui me sont offerts, ne doit elle pas augmenter mes dégoûts? Grand motif en vérité, pour se parer, que celui de plaire à M. Solmes?

En un mot, il ne m'a point été possible de descendre aux conditions qui m'étoient imposées. Croyez-vous, ma chère, que je l'aie pu? D'écrire, en supposant même qu'on m'eût fait la grâce de lire ma lettre, qu'aurois-je écrit après tant d'efforts inutiles? qu'aurois-je offert qui pût être approuvé? J'ai promené les tourmens de mon cœur dans toutes les parties de ma chambre. J'ai jeté, avec dédain, les échantillons vers la porte. Je

Digitized by Google

me ſuis enfermée dans mon cabinet; j'en ſuis ſortie auſſi-tôt. Je me ſuis aſſiſe tantôt ſur une chaiſe, tantôt ſur une autre; je me ſuis approchée ſucceſſivement de toutes mes fenêtres; je ne pouvois m'arrêter à rien. Dans cette agitation, je prenois la lettre pour la relire, lorſque Betty, chargée des ordres de mon père & de ma mère, eſt venue m'avertir qu'ils m'attendoient tous deux dans le cabinet de mon père.

Dites à ma mère, ai-je répondu à Betty, que je demande en grâce de la voir ici un moment ou de pouvoir l'entretenir ſeule dans le lieu qu'elle voudra choiſir. Tandis que cette fille m'obéiſſoit ſans répliquer, j'ai prêté l'oreille du haut de l'eſcalier, & j'ai entendu mon père, qui diſoit d'un ton fort élevé : vous voyez le fruit de votre indulgence. C'eſt autant de bontés perdues. Que ſert de reprocher de la violence à votre fils, lorſqu'il n'y a rien à ſe promettre que par cette voie? Vous ne la verrez pas ſeule. Ma préſence eſt-elle donc une exception que je doive ſouffrir?

Repréſentez-lui, a dit ma mère à Betty, ſous quelles conditions il lui eſt permis de deſcendre. Je ne la verrai point autrement. Betty eſt remontée avec cette réponſe. J'ai eu recours à ma plume. Mais j'étois ſi tremblante, qu'à peine avois-je la force de m'en ſervir; & quand j'au-

Digitized by Google

rois eu la main plus ferme, je n'aurois pas ſu ce que je devois écrire. Betty, qui m'avoit quittée, eſt revenue dans l'intervalle, pour m'apporter ce billet de mon père.

Rebelle & perverſe Clary, je vois qu'il n'y a point de condeſcendance qui ſoit capable de vous toucher. Votre mère ne vous verra point. Eſpérez encore moins de me voir; mais préparez-vous à l'obéiſſance. Vous connoiſſez nos volontés; votre oncle Antonin, votre frère, votre ſœur & votre favorite madame Norton, aſſiſteront à la cérémonie qui ſera célébrée à petit bruit dans la chapelle de votre oncle. Lorſque M. Solmes pourra vous préſenter à nous dans l'état où nous ſouhaitons de vous voir, peut-être ferons-nous grâce à ſa femme; mais n'en attendez jamais ſous la qualité d'une fille perverſe. La célébration ſe faiſant en ſecret, il ſera tems enſuite de penſer aux habits & à l'équipage. Ainſi diſpoſez-vous à vous rendre chez votre oncle, un des premiers jours de la ſemaine qui vient. Vous ne paroîtrez devant nous qu'après la concluſion, & c'eſt une raiſon de plus pour bannir les délais, car nous ſommes las du ſoin de vous garder dans une priſon que vous avez méritée, & de perdre le tems à diſputer avec une rebelle. Je n'écoute plus de repréſentations; je ne reçois plus de lettres; j'ai l'oreille fermée

Digitized by Google

à toutes les plaintes, & vous n'entendrez plus parler de moi, jusqu'à ce que vous me soyez présentée sous un autre nom : c'est la dernière déclaration d'un père irrité.

Si cette résolution est inébranlable, mon père a raison, ma chère, de dire qu'il ne me verra plus, car je ne serai jamais la femme de Solmes. Comptez que la mort m'épouvante beaucoup moins.

Mardi au soir.

LUI, cet odieux Solmes, est arrivé au château presqu'au moment que j'ai reçu la lettre de mon père. Il m'a fait demander la permission de me voir ; je suis extrêmement étonnée de cette audace!

J'ai répondu à Betty, qui étoit chargée du message, qu'il commence par me rendre un père & une mère qu'il m'a fait perdre, & j'examinerai alors si je dois entendre ce qu'il veut de moi. Mais si mes amis refusent de me voir à son occasion, je le verrai encore moins pour l'amour de lui-même. J'espere, miss, m'a dit Betty, que vous ne voudriez pas que je descendisse avec cette réponse ; il est avec monsieur & madame. Allez, lui ai-je répété dans mon chagrin, & dites-lui que je ne le verrai pas ; on me pousse au désespoir ; je n'ai rien à craindre.

Elle est descendue, en affectant beaucoup de

Digitized by Google

répugnance à ſe charger de ma réponſe. Cependant elle l'a rendue dans toute ſa force. Quel bruit j'ai entendu faire à mon père! Ils étoient tous enſemble dans ſon cabinet. Mon frère a propoſé de me mettre ſur le champ hors de la maiſon, & de m'abandonner à Lovelace & à ma mauvaiſe deſtinée. Ma mère a eu la bonté de haſarder quelques mots en ma faveur, ſans que j'aie bien pu les entendre; mais voici la réponſe. Ma chère, rien n'eſt ſi piquant que de voir prendre le parti d'une rebelle à une femme auſſi ſenſée que vous. Quel exemple pour d'autres enfans! N'ai-je pas eu pour elle autant d'affection que vous? & pourquoi ſuis-je changé? Plût au ciel que votre ſexe fût capable de quelque diſcernement! Mais la folle tendreſſe des mères n'a jamais fait que des enfans endurcis.

Ma mère n'a pas laiſſé de blâmer Betty, comme cette créature me l'a confeſſé elle-même, d'avoir rapporté mot pour mot ma réponſe; mais mon père lui en a fait un ſujet d'éloge.

Cette fille dit qu'il ſeroit monté en fureur à ma chambre, après avoir entendu que je refuſe de voir M. Solmes, ſi mon frère & ma ſœur ne l'avoient engagé à ſe modérer.

Que n'eſt-il monté? Que ne m'a-t-il tuée pour finir toutes mes peines? Je n'y regretterois que le mal qu'il auroit pu ſe faire à lui-même.

Digitized by Google

M. Solmes a daigné plaider pour moi. Ne lui ſuis-je pas extrêmement obligée?

Toute la maiſon eſt en tumulte; je ne ſais quelle en ſera la fin. Mais en vérité je ſuis laſſe de la vie. Hélas! ſi heureuſe il y a quelques ſemaines, & ſi miſérable aujourd'hui! Ma mère pouvoit bien le dire, que j'aurois de rudes épreuves à eſſuyer!

P. S. L'imbécille (car voilà comme je ſuis traitée) eſt demandée comme par grâce pour une autre ſorte d'épreuve. Mon frère & ma ſœur déſirent qu'on me remette entièrement à leur conduite. On m'aſſure que mon père y a déjà conſenti, quoique ma mère s'y oppoſe encore. Mais s'ils l'obtiennent, quelle cruauté ne dois je pas attendre de leur haine & de leur jalouſie? Cet avis m'eſt venu de ma couſine *Dolly Hervey*, par un billet qu'elle a laiſſé tomber au jardin, ſur mon paſſage. Elle me dit qu'elle brûle de me voir, mais que la défenſe eſt expreſſe, avant que je ſois madame Solmes, ou que j'aie conſenti à prendre ce beau nom. Leur perſévérance me donne l'exemple; & je le ſuivrai, n'en doutez pas.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google